

# L'ÉVEIL DE KATAL



NESTI  
VEGNEN  
Editions

Peinture : Didier Graffet

LUC  
VERDIER

# **L'ÉVEIL DE KATAL**

Roman

Luc Verdier

CET OUVRAGE EST EGALEMENT DISPONIBLE EN LIBRAIRIE (SUR COMMANDE).

*Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

<http://www.nestiveqnen.com>

© Luc Verdier, 2003

**Tous droits réservés pour tous pays**

*À ma tante Francine,  
et à mes Aînés trop tôt partis rejoindre la Lumière,  
à ceux qui (re) viendront après eux...*

*Un remerciement particulier à ma JuJu,  
qui se cache entre les lignes...*

*Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre,  
savoir que ces choses que je vais écrire  
ne me feront jamais aimer de qui j'aime,  
savoir que l'écriture ne compense rien,  
qu'elle est précisément là où tu n'es pas,  
c'est le commencement de l'écriture...*

Roland BARTHES

## – Préambule –

### Requiem pour un artiste de cirque

Un soldat en permission vint voir le Na Verdiger.

– Enseigne-moi la vérité de toutes les religions de l’univers, avant que je ne retourne au combat, dit-il.

– Quand pars-tu ?

– Tout à l’heure.

– Écoute. Regarde. Aime tout.

Le soldat devint moine.

Ce premier koan est simple. Le soldat demande au Maître l’impossible : apprendre toutes les révélations de l’univers en quelques heures. En réalité sa problématique est plus précise et le Maître comprend immédiatement sa véritable attente : le soldat est perdu, il ne sait plus pourquoi il combat ni ce qu’il est. « Quand pars-tu ? » signifie « Es-tu prêt à renoncer à tes illusions, tes devoirs, tes pulsions ? Es-tu prêt à quitter tout cela, à aller vers toi ? ».

Le soldat ne le comprend pas et lui répond que sa permission s’achève bientôt. Le Maître lui dit « Écoute » pour qu’il entende la question qu’il vient de lui poser (« quand pars-tu ? ») et sa propre question, son propre désir d’éveil. Le soldat comprend enfin. « Regarde » : ouvre les yeux, vraiment. Regarde-toi tel que tu es. Connais-toi avec tes faiblesses, tes vertus. Déchire le voile des illusions. « Aime tout » : aime ce que tu es, ce que tu peux être, ce que tu seras. Rassasie-toi du monde. Aime-le comme toi-même. La joie ne te quittera plus.

Le soldat est devenu un moine. Il est sur la voie, il connaît les vérités de toutes les révélations de l’univers.

M. B., in *Paroles d’un Maître* (extrait).

Il y a six mois eut lieu un miracle que seule la science pouvait réaliser avec l’aide de l’Ein Sof : une naissance au monastère bahá’í de Shandarshagor. Et avec elle, débutait une nouvelle genèse...

Si j’entreprends aujourd’hui de raconter l’histoire de cet avènement, c’est pour que le

*Limes* tout entier connaisse enfin la vérité sur cette affaire, dans ses détails épiques et personnels. Cette suite d'atrocités et de miracles dont la Providence a voulu que je sois un des acteurs privilégiés. En la relatant, je ne fais que poursuivre une mission que je n'ai pas choisie mais qui a changé à jamais notre civilisation et au-delà notre perception de la place et de la responsabilité qui sont nôtres dans l'univers. Notre responsabilité en qualité d'espèces douées de raison.

En écrivant, je m'acquitte aussi d'une dette envers celui qui est devenu mon Maître spirituel, car ce récit est celui de son aventure. Je lui dois tout : il a écrit l'Histoire, il m'a sauvé la vie et ouvert les yeux. J'espère que mon affection et mon admiration pour lui ne feront pas mentir les faits. J'ai essayé de le suivre pas à pas, de reconstituer ce qu'il a vécu. J'ai imaginé le reste en me servant de témoignages et de ce que je savais de lui. Je ne veux ni exagérer ses mérites, ni minimiser ses faiblesses ou gommer ses défauts. Car celui qui magnifie ou abaisse le Maître qu'il s'est choisi manque autant de respect à ce dernier qu'à lui-même. Seule la vérité peut nous aider à avancer alors que chaque mensonge ne contribue qu'à faire disparaître une petite parcelle de l'univers. J'ai essayé d'être juste. Si je ne le suis pas, qu'il me pardonne, c'est par ignorance.

Alors que j'écris ce préambule un procès va s'ouvrir. Celui d'un meurtrier qui est avant tout une victime. En le jugeant, j'ai l'espoir que ce soit notre culture tout entière qui soit incriminée. J'ignore quel sort les magistrats lui réserveront mais en relatant l'enquête du Na Leuwin Verdiger, j'ai l'espoir d'établir un plaidoyer en faveur de l'accusé. Et au-delà, un réquisitoire contre notre propre aveuglement et notre barbarie. Qui ensuite, osera le premier jeter la pierre au « maître des wombs » ?

## – Chapitre premier –

### Le retour du Lecteur d'âmes

Une mère vint consulter le Na Verdiger.

— Je suis sans nouvelle de mon fils depuis plus de cinq ans. Que faire pour le retrouver ?

— Ton fils est mort. Entame ton deuil, femme.

La mère repartit, brisée.

Elle revint sept ans plus tard pour le remercier.

— Ton fils est vivant, mère.

Elle repartit pleine d'allégresse.

En apparence la réaction du Maître est presque insupportable. Comment sait-il que le fils est mort ? Pourquoi, s'il en est certain, ne la reconforte-t-il pas ? Pourquoi lui dit-il « femme » presque sèchement ? puis « mère » ?

Vivre dans l'attente du retour de l'être aimé est la pire des choses. Avant d'être une mère c'est une femme. Elle doit accepter la vie telle qu'elle est, avec ses blessures, ses doutes, ses joies. Il ne sert à rien de vouloir la maîtriser. Il faut vivre. Lâcher prise sur la douleur et être soi-même.

La femme le comprend au bout de sept ans et revient le lui dire. Nouvelle incompréhension : « ton fils est vivant ». De quel droit rouvre-t-il la blessure de cette femme ?

Tu as accepté l'idée que ton fils était mort. Accepte l'idée qu'il peut être vivant mais que tu ne le reverras peut-être pas. Réjouis-toi de le savoir vivant. De le sentir vivre en toi. Car tu lui as donné la vie, il sera toujours en toi, avec toi. Tu as été mère. Tu le seras pour toujours.

La légende raconte que le fils revint un jour. Elle se comporta comme si elle l'avait vu la veille. Il était libre, elle aussi. Elle vivait pour elle. Chaque événement était une joie de la même intensité.

M. B., in *Paroles d'un Maître* (extrait).

« Ce fut le Maître bahaï Na Tahar Ashavi qui, le premier, parvint à unifier dans sa doctrine des *Rei Karma*, la science du devenir, l'art de la chronorégression et celle de la prescience

relative. Ces disciplines conjuguées permettaient de comprendre la nature des âmes et leur évolution au fil des réincarnations. Car au-delà de la capacité d'explicitier et de systématiser de très anciennes intuitions spirites, cathares, soufies et loahistes, cette doctrine permettait de dépasser le niveau de la foi ou de l'ésotérisme pour toucher à l'universel, à l'objectivation des connaissances. Une révolution qui réunifiait la métaphysique et l'ensemble des branches du savoir, pour rendre sens et cohérence à toutes démarches religieuses.

Le mouvement synchrétique bahai en charge de tous les aspects religieux du *Limes*, accueillit tout d'abord favorablement les études d'Ashavi. Et, fidèle à sa doctrine fondamentale, le bahaïsme accorda à la gnose d'Ashavi la même chance de se développer que n'importe quelle autre philosophie ou religion. Ainsi naquit l'ordre des Lecteurs d'âmes.

Conforté dans sa légitimité, l'ordre gagna bientôt en profondeur et en renom. Les médias parlèrent à l'époque, excitant toutes les imaginations, de néo-catharisme, de méta-loahisme ou même de résurgences de la pensée spirite d'Olan Noj Gana.

Les candidatures affluèrent de toutes parts pour se joindre à la quête spirituelle du Na Tahar Ashavi. Mais cet engouement ne manqua pas d'alerter les sénateurs du Conseil. Effrayés par le potentiel contenu dans cette nouvelle gnose et conscients du danger qu'elle pouvait représenter pour leur pouvoir, ils ne tardèrent pas à la qualifier de « dangereusement subversive ». Car connaître d'un regard le cœur d'un homme était pour les puissants la pire des menaces. Nulle autorité n'y aurait longtemps survécu.

Il leur fallait au plus tôt juguler ce danger qu'ils qualifièrent d'hérésie. Ashavi était intouchable : son charisme immense et sa renommée constituaient son bouclier et son armure. Mais la mort de cet Initié priva les Lecteurs d'âmes de leur seule défense. Les bahaïs ne purent longtemps résister aux pressions de plus en plus fortes du Conseil. La doctrine d'Ashavi devint *non grata* dans le *Limes*, et l'ordre des Lecteurs d'âmes, dont le Na Verdiger était devenu le chef de file, fut alors dissous. »

Archi-Na Our d'Kaldaa, In *Mémoire et fidélité aux origines*

« Ô galaxies  
poudroyantes au loin  
de la robe rouge... »

Yves Bonnefoy

À six heures précise, en ce onzième jour du mois d'Elloul, quelque part dans les Myriades, aux franges de la galaxie, dans un système bi-solaire nommé Zakhor, un navire administratif de faible tonnage se posa sur la lune-monastère de Shandarshagor. Une trentaine de moines y embarquèrent, comme chaque jour, afin de gagner la planète pénitentiaire Hamjel, où ils officiaient en tant qu'aumôniers. Un trajet routinier qui revêtait ce matin-là un caractère particulier pour l'un d'entre eux. Dans cette aube crépusculaire et glacée, Leuwin Verdiger, Lecteur d'âmes et ancien aumônier bahai des prisons, sentit monter en lui un mélange d'appréhension et d'excitation : après sept ans d'exil, il réintégrait aujourd'hui son ministère sur demande expresse du Souverain pontife des bahaïs.

Encore mal à l'aise parmi ses frères, il préféra s'installer dans la cabine de pilotage où il

prit place à la gauche du pilote. Verdiger eut conscience que ce dernier observait avec curiosité son ample akaba noire, son caftan aux deux longs rubans, sa barbe sombre impeccable et sa silhouette imposante. Ce regard semblait dire, mieux que toute parole, l'effet que produisait l'apparition du Lecteur d'âmes. C'était une sorte de respect face à ce religieux au visage racé, à l'autorité naturelle et au regard gris, intense, presque magnétique. Toutefois, les yeux du pilote semblaient dire que ce prêtre n'était pas comme les autres.

Leuwin Verdiger étouffa un fin sourire et, indifférent aux manœuvres du pilote, ne tarda pas à s'abîmer dans la contemplation de l'immensité de l'espace qui s'offrait à lui. Son regard se porta presque instinctivement sur les mers d'azote blanchâtres de Lwell et de ses satellites, parmi lesquels se trouvait la petite lune bleue qu'il ne connaissait que trop bien. Par-delà, scintillaient les glaces éternelles de Calmira et, plus loin encore, trônaient les deux soleils de Zakhor, l'un dans sa couronne de gloire ternie, l'autre dans toute l'arrogance éclatante de sa jeunesse.

Un voyant lumineux se mit à clignoter furieusement sur l'holoconsole de navigation. Machinalement, Leuwin Verdiger tourna la tête. À bâbord, Hamjel la planète-prison à la poussière rouge semblait dévorer tout l'espace...

Le pilote, un jeune fonctionnaire d'origine nourienne, interrompit le cours de ses pensées d'un raclement de gorge. Le prêtre qui avait toujours veillé à rester attentif à son environnement, se tourna vers lui avec une lenteur calculée. « Demeurer aux aguets » était une des postures mentales que l'on enseignait à tous les prêtres multiconfessionnels. Il regarda le visage hâve et doux du Nourien avec ce mélange d'attention et de détachement qui rendait son regard gris si troublant. D'un battement de cils qu'il voulait encourageant, Leuwin l'invita à parler.

— Na, puis-che vous demander concheil ?

L'accent chuintant du Nourien ne lui arracha pas même un sourire. Des années d'exercices mentaux avaient aiguisé les sens du Lecteur d'âmes au-delà de la perception du commun. Un simple regard et un léger effort lui permettaient de distinguer l'aura de ses interlocuteurs comme le vivant reflet de leur âme. Celle du pilote formait un halo pâle, émaillé de couleurs malades qui lui laissèrent à penser que ce dernier souffrait d'un cruel dilemme. Comme une tache « noire » sur son âme, une souffrance profonde détournait ses énergies, affaiblissait son système immunitaire et ralentissait ses pulsions vitales. Ce jeune homme, constata le Na Verdiger, était à deux doigts de la dépression. Un regard sur son habillement confirma l'idée de Leuwin : une guibinga à la coupe longue et tissée à l'ancienne avec ses perles de couleurs chatoyantes avait été superposée à la tenue de vol réglementaire. Dans un présent uniformisé qui le frustrait, le Nourien s'accrochait aux souvenirs de son monde natal, comme le montrait sa volonté de passer quotidiennement son costume traditionnel. Une nostalgie profonde empoisonnait son aura.

— Je vous écoute, ami, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Che travaille ichi depuis troich' ans et che n'arrive pa'ch' à m'habituer... ch'est comme chi je ne faichais qu'attendre de revenir chez moi chur Nour II. Ech normal, Na ?

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux printemps nouriens, Na.

L'aura de tous les êtres doués de conscience ressemblait à la vue en coupe d'un arbre. Une série de stries circonvolutives qui d'année en année s'élargissaient et portaient les stigmates de tous les événements d'une vie. Leuwin remarqua sur l'aura du Nourien qu'une tache plus sombre et veinée de bleu s'était mise à palpiter à la seizième strie circonvolutive. Souvenir d'un drame... Bleu roi, couleur de l'affect superposée à celle du deuil... la disparition d'un être aimé.

— Pardonnez-moi si je suis indiscret, mais ce proche que vous avez perdu quand vous aviez seize ans... qui était-ce ?

Le jeune pilote lui jeta un regard surpris, presque effrayé. Puis il se reprit. Seule la contraction de ses mains sur les commandes du vaisseau trahissait encore le trouble intense qui s'était emparé de lui.

— Dohounaa... mon frère aîné. Il a eu un accident, chela fera chix ans...

Leuwin cligna rapidement des yeux, enregistrant mentalement les chatouillements que ce souvenir avait fait naître dans l'aura du Nourien : des spirales de couleurs ternes, semblables à celles qui obscurcissaient les circonvolutions de l'adolescence, contaminaient peu à peu les stries les plus récentes. Les racines de son mal étaient là, toutes proches, presque évidentes.

— Il était aussi pilote ?

Le Nourien acquiesça en silence, trop ému pour parler.

— En choisissant ce métier... vous avez voulu le « remplacer » ?

Le jeune pilote se crispa.

— Mes parents, Na... ilch étaient ch'i fiers de lui, ch'i heureux lorch'qu'il a été rechu à l'aéronavale de Nour... Moi,... chaimais auchi voler, mais pas autant que lui, che crois.

La base de la dix-huitième strie circonvolutive de son aura s'ouvrait comme un Y. Deux possibilités d'existences s'étaient offertes au Nourien. Et la voie qu'il s'était choisie alors était la plus difficile, celle chargée de devoir, d'orgueil et de souffrance. Le point nodal de la volonté irradiait d'une lueur blanchâtre comme traversé de remords et d'une double culpabilité. Le Lecteur d'âmes en conclut que le regret d'une autre vie minait le pilote.

— Qu'auriez-vous aimé faire... ?

— Che crois qu'au fond, ch'aurais voulu rechter à la ferme familiale. Je penchais pourchuire mon checond chycle d'ingénieur agricole mais après la mort de Dohounaa et comme ch'avais de bon résultat ch'ais passé le concours de l'aéronavale.

— Et vous êtes devenu pilote...

— Et che chuis devenu pilote.

En prononçant ces dernières paroles, le Nourien baissa imperceptiblement la tête. Prenait-il conscience de ce qu'il venait de révéler ? Leuwin le souhaitait de toutes ses forces. *Il n'y a pas de mal à se rendre compte de ses erreurs ou à éprouver du regret*, pensa-t-il. Tout comme il n'est jamais trop tard pour recommencer sa vie. Cependant, le

Na comprenait sa peur face au futur qui s'offrait désormais à lui. Toute sa vie, le jeune Nourien avait essayé de se conformer à ce que les siens attendaient de lui. Jusqu'à endosser une vie qui ne lui convenait pas, simplement pour ne pas accroître leur peine et leur chagrin. En y renonçant à présent, ne les blesserait-il pas plus profondément que la mort de son frère ne l'avait fait ?

Ressentant le trouble qui agitait le pilote, Leuwin, presque par réflexe, se coula dans la peau d'un bonze nourriique afin d'essayer de lui apporter un peu de réconfort moral.

— « Le devoir est une souffrance bénie, mais il n'est de pire mal que le mensonge », dit-il en citant le *Bundo loarim*, le livre saint de la gnose nourriique. Certains appellent le mensonge « devoir », et la vérité « trahison ». L'Éveillé est celui qui sait ouvrir les yeux, desserrer ses lèvres et alléger son âme. Celui-là renonce à ses illusions et à son ego, dépose le fardeau de sa culpabilité et entoure les siens de sa joie plutôt que de ses « nobles » mensonges...

Le pilote nourrien parut surpris d'entendre ce discours empreint de la philosophie pragmatique et fataliste de sa religion, puis il réalisa qu'un aumônier pénitentiaire bahàï pouvait sans peine endosser toutes les croyances religieuses afin d'accomplir son sacerdoce universaliste. Apaisé, il se laissa alors lentement envahir par cette sagesse familière.

Le Na Leuwin Verdiger n'éprouvait pas d'enthousiasme particulier pour le loarisme nourriique, cette philosophie déterministe apparentée au gnosticisme zen. Une philosophie qui comme toutes les autres religions connues, n'était qu'un système de pensée spécifique à travers lequel un croyant magnifie tout autant sa culture que la vie elle-même. Pour Leuwin, le sacré n'était au fond qu'une forme déguisée du sentiment d'appartenance à une collectivité. Peu lui importait donc « l'objet » de ce sentiment – un Dieu unique ou un panthéon, un principe supérieur ou une organisation métaphysique – le simple fait qu'un individu réclamât une aide spirituelle, motivait et justifiait l'existence du prêtre.

Le pilote et le bonze conversèrent encore quelques minutes, le temps nécessaire pour approcher de l'orbite haute d'Hamjel. Alors que l'astroport était en vue, le bonze Verdiger conclut en citant à nouveau le *Bundo loarim* des Nouriens :

— « Le désespéré est heureux car l'espoir est la plus grande douleur et le désespoir la plus grande béatitude. Le non-attachement est la voie et le but... ».

Le Nourien sembla mûrir ces paroles. Quant à Leuwin, émergeant peu à peu de sa transe karmique, il gardait en lui l'image d'une aura un peu moins rouge, un peu moins douloureuse : le halo karmique d'un être qui apercevait à nouveau la lumière, celle de son accomplissement.

Le Lecteur d'âmes se sentit heureux, empli de cet immense bonheur d'avoir pu lui apporter son aide.

Comme cette proximité, cette joie d'aider autrui à vivre mieux ou plus justement avait pu lui manquer durant son exil ! La contemplation n'avait été qu'une vocation par défaut, un pis-aller, presque un dévoiement. Car pour Leuwin, la foi se nourrissait d'action et d'échanges, elle n'était en fait qu'interaction avec le monde.

Il jeta un nouveau regard en direction de la planète rouge, de plus en plus proche.

Le Na Verdiger n'avait pas revu Hamjel depuis son départ en exil sur la minuscule lune bleue de Lwell. Mais sept années de retraite n'avaient pas suffi à lui faire oublier l'impression désespérante qui se dégageait de ce monde clos sur lui-même. Hamjel, planète-prison du système de Zakhor, aux marches de la confédération galactique du *Limes*.

Durant dix années, il avait effectué quotidiennement ce trajet de la lune-monastère à la planète-prison en tant que membre de la congrégation de l'ordre mineur des Frères Lecteurs d'âmes. Jusqu'au jour où, cédant à la pression du Conseil de Zakhor – l'organe décisionnel du système – le Souverain pontife des bahaïs en prononça la dissolution. Des années plus tard, cette décision lui apparaissait encore comme une trahison qu'il ne parvenait pas à accepter. C'est la peur qui avait inspiré ce décret. La peur de remettre en question ce qui était acquis depuis des siècles.

Avec une pointe de tristesse, Leuwin pensa à son Maître, le très controversé Na Tahar Ashavi, le premier Lecteur d'âmes, fondateur de son ordre.

Le Na Verdiger, se souvenait trop bien de la gêne du « lion noir », le Nonce Donval Salès lorsqu'il l'avait convoqué au monastère pour lui apprendre que la doctrine d'Ashavi était proscrite dans l'ensemble du *Limes*. Cette résurgence de la notion d'hérésie marqua une malheureuse étape dans la rayonnante histoire du bahaïsme, une terrible faiblesse dont ils avaient tous fait les frais. À l'époque, Leuwin Verdiger avait bien essayé de se battre en multipliant les recours auprès de « l'Ancien », le chef suprême des croyants et auprès de tous les membres du Conseil. Et durant une longue année d'espoir et d'incertitude, le Na avait, en mémoire de son Maître, plaidé la cause de son ordre devant toutes les instances religieuses et politiques. Des fidèles, des intellectuels, des personnalités de toutes origines et de tous horizons l'avaient soutenu dans ses démarches, mais hélas sans succès. « L'Ancien » avait pris sa décision et elle était sans appel : l'ordre mineur des Lecteurs d'âmes devait suspendre son ministère. Il fallait, sans qu'il fût besoin de motiver l'oukase, oublier pour l'instant une doctrine qui était l'aboutissement de millénaires de réflexions religieuses mais pour laquelle les institutions politiques n'étaient pas encore prêtes. Leuwin vécut cette décision comme une injustice. On lui demandait de renoncer à tout ce en quoi il croyait, à ce qu'il était. Il ne put s'y résoudre. Et à l'abjuration de sa foi, il préféra l'exil. Il choisit de se retirer sur le satellite aquatique de Lwell.

Résolu à ne pas se complaire dans sa déception, Leuwin avait partagé son temps entre la navigation, la pêche et l'approfondissement des disciplines karmiques. Après quelques années de réflexions méditatives, il avait même fini par remercier l'Ein Sof<sup>1</sup> de lui avoir donné le temps de s'approcher davantage de la lumière de l'Éveil.

À aucun moment, le religieux n'avait vraiment ressenti le poids de la solitude. Grâce à son implant NeuroNext, il avait conservé un lien avec la communauté des hommes. Cela lui suffisait. Il s'était bien trouvé quelques rares personnes pour lui rendre visite sur son aquabulle insulaire : de riches fâcheux désœuvrés, désireux de l'interroger sur leur passé ou leur avenir. Il ne les reçut jamais. Certes, l'enseignement de son Maître Tahar Ashavi l'avait doté de certaines facultés que d'aucuns considéraient comme des pouvoirs

---

<sup>1</sup> « Celui qui est sans fin, ni début », cause de tout et cause de Lui-même, D.ieu.

« surnaturels », mais Leuwin refusait catégoriquement d'être considéré comme une sorte de chiromancien ou d'astrologue. Il n'aspirait qu'à l'oubli. Mais ses amis n'avaient pu s'y résoudre. Bien peu pourtant firent le déplacement, mais comment aurait-il pu leur en vouloir ? Il savait combien les voyages interplanétaires paraissent fastidieux lorsque d'une pensée on peut communiquer avec l'univers tout entier. Une simple connexion NeuroNext suffisait. À quel prix ? se demandait-il souvent. À quelle part d'« humanité » renonçait-on pour simplement gagner en efficience ?

Sur la lune de Lwell, le temps s'était écoulé au rythme des marées. Leuwin avait sillonné inlassablement les flots infinis de la petite lune dans une traversée sans fin d'un désert d'eau, vierge du moindre arpent de terre. Il y avait été heureux. Il avait su faire un jardin de sa mélancolie naturelle. Un jardin zen probablement. Et dans ce monachisme solitaire, il avait connu des ivresses et des extases dont son écrasant sacerdoce l'avait longtemps privé : un double lever de soleil sur un océan sans limites au sortir d'une méditation nocturne, une tempête de double équinoxe, le rassemblement nuptial d'un banc d'ichtyornis ou encore le scintillant éclat d'une nymphéa jaillissant des eaux. Autant de joie, de purs émerveillements et d'admiration pour l'œuvre de l'Ein Sof, Créateur de l'univers. Tant d'exemples simples d'une perfection naturelle qu'il savait hors de portée des hommes. Et sur ces falaises d'eaux, la barbe blanchie par les embruns et la peau boucanée par les soleils, il avait connu le bleu de tous les possibles...

Ces sept années d'absence avaient marqué le Na Leuwin Verdiger : ses traits s'étaient un peu durcis, ses cheveux avaient commencé à blanchir et quelques rides étaient apparues aux coins de ses yeux. Pourtant, de retour au monastère, il s'aperçut que le temps l'avait davantage épargné que ses compagnons. Sur la lune de Lwell, l'effort, la méditation, l'absence de stress avaient été plus efficaces qu'un traitement dermoraise. Quadragénaire et de constitution robuste, Leuwin avait conservé une allure de jeune homme, svelte et plein d'allant. Sa barbe et ses cheveux étaient certes grisonnants mais ces signes de maturité ne faisaient que rehausser son charme naturel. Une séduction qui, remarqua-t-il non sans une pointe de fierté ironique, ne laissait indifférente ni les quelques sœurs bahais – essentiellement contemplatives – ni ses autres condisciples mâles. Ne l'avaient-ils pas tous félicité de son admirable condition ? Il en avait été flatté mais pour dissimuler une certaine gêne et faire taire son orgueil, il avait préféré leur répondre sur le ton de la plaisanterie. Comme si son exil volontaire n'avait été que l'occasion d'une saine et paisible retraite, à l'instar de vacances prolongées, sans peine et sans souci... Comment aurait-il pu leur faire part de la solitude qui fut la sienne et leur avouer qu'il avait parfois souffert de cette vie d'exilé sur un satellite océanien ?

Personne ne semblait soupçonner la mission que le commandeur des Croyants lui avait confiée et son retour suscita une certaine curiosité au sein de la communauté. Mais, par humilité autant que par prudence, le Na Verdiger préféra opposer à leurs questions un silence amical et décidé. Il n'entendait nullement relancer une polémique sur les causes de son exil, pas plus qu'il ne souhaitait les entretenir dans l'espoir d'un rétablissement de l'ordre des Lecteurs d'âmes. Il ne voulait penser qu'au présent, à son retour parmi les siens. Sans réellement y parvenir, cependant. Une impression étrange de décalage ou d'irréalité – comme l'impossibilité à vivre pleinement sa situation présente et à se réjouir de retrouver le petit monde du monastère Shandarshagor – troublait la joie qui l'habitait.

La certitude amère que tout ceci n'était qu'une douce illusion et le sentiment d'une menace toute proche assombrissaient ses pensées et dressaient une barrière invisible mais presque palpable entre lui et les siens. Pressentiment ? paranoïa ? Pourquoi semblait-il toujours plus facile de partir que de revenir chez soi ?

Tout en surveillant les manœuvres d'approches atmosphériques qu'effectuait le pilote, Leuwin continuait à s'interroger sur les raisons de sa réintégration. L'ordre de mission du commandeur des Croyants lui était parvenu trois jours plus tôt, sous la forme d'un sceau dermique accompagné d'un message NeuroNext. Après tant d'années, il n'espérait même plus un retour en grâce et s'était souvent pris à rêver de finir ses jours dans l'horizon infini des flots de sa petite lune bleue. Pourquoi ce rappel soudain ? Quelles fins poursuivaient donc l'ordre bahaï pour requérir à nouveau sa présence ? Le mystère demeurait entier. Et c'était ce dernier, bien plus que sa fidélité à l'Institution qui l'avait convaincu de revenir au monastère. Alors, sans hésiter bien longtemps, Leuwin avait taillé sa barbe, exhumé son bloc d'holomorphing, rendossé son akaba noire, et noué les deux lanières de son caftan avant de rejoindre le monastère. Aujourd'hui, le dernier représentant de l'ancien ordre des Frères Lecteur d'âmes retrouvait enfin sa place.

Presque machinalement, le Na Verdiger regarda à nouveau la paume de sa main. Le sceau dermique représentant le tétragramme sacré, n'était maintenant lisible qu'en lecture nanoptique, mais le Na le ressentait toujours dans sa chair, comme un rappel constant d'un mystère qui le dépassait. Le tétragramme sacré : la plus haute délégation de pouvoir qu'un bahaï pouvait recevoir. Bien plus qu'un honneur, ce symbole relevait de l'élection au sens biblique, puisqu'il investissait son porteur de toute la confiance du Maître Vénérable des bahaïs, commandeur des Croyants Unifiés, Pontife des Portes Bannières de l'Unique. Jamais il n'avait, durant toutes ces années passées à accomplir son humble ministère, seulement rêvé d'une telle reconnaissance. La tâche d'aumônier de prison était ingrate et ardue mais ne méritait pas à ses yeux de distinction particulière. Pourquoi maintenant ? Pourquoi l'Ancien était-il venu l'honorer dans le désert où il avait choisi de s'enfermer, le rappelant à une vie qu'il avait tenté d'oublier ?

L'ordre de mission, un message NeuroNext aussi bref que sibyllin qui accompagnait le tétragramme sacré, n'avait fait qu'accroître sa perplexité : « Visiter le détenu Mardoch Blika, sur Hamjel ». Tant d'honneur pour visiter un criminel ? Cela tenait de l'absurde, du grotesque. Leuwin ne pouvait se résoudre à croire que c'était là la seule raison qui avait motivé l'Ancien à faire de lui son « envoyé ». Penser cela serait lui faire insulte...

La voix du pilote de la navette emplit soudain la salle de commande, arrachant le Na Verdiger à ses interrogations et à ses souvenirs.

« Nous commençons la procédure d'approche, annonça-t-il dans son interface vocale à l'intention de ses passagers, il est 7 h 15 temps ch'tandard univerchel chur Hamjel et la température est déchà de 28° terani. »

Leuwin se crispa un peu dans son siège et ne put s'empêcher de murmurer une petite prière. Le vaisseau amorçait lentement son atterrissage. Et sous le regard du Na, Hamjel, la planète-prison prenait son véritable visage. Vu du monastère, le complexe pénitencier

ressemblait à une ceinture-bunker à demi souterraine, courant le long de l'équateur d'Hamjel. De près, elle révélait toute la monstruosité de sa triste fonction : basse et terne, fortifiée comme une citadelle serpentine et métallique, hérissée de tours et de canons plasmiques, elle se dressait, monumentale et menaçante. Seuls quelques jets de vapeurs ici et là, des clignotements épars ou le ballet morne et lent d'hélicogyres de surveillance ou de transport attestaient d'une vie dans ces bâtiments-sarcophages, battus par les vents rouges et noyés dans les lueurs diffuses et jaunâtres des lampes à quartz.

Ils se posèrent sur la septième piste de l'astroport. Les champs de stase de la navette administrative s'effacèrent et Leuwin coupa avec soulagement son dispositif de sécurité. Le champ protecteur unipersonnel qui l'entourait disparut aussitôt, rétablissant les conditions normales de gravité. Se levant, le Na remit son caftan et ramassa sa mallette liturgique. Il posa une main sur l'épaule du pilote comme pour le remercier et le reconforter avant de le quitter en lui souhaitant une meilleure *edre*.

En rejoignant ses condisciples dans le hall d'arrivée, le Na continua à penser au jeune homme. Le chemin de la rédemption était une trajectoire longue et chaotique, et il espérait que le malheureux pilote saurait trouver en lui assez de patience et de courage pour persévérer dans cette voie.

*L'existence est pleine d'obstacles*, pensa Leuwin, convaincu que ce n'était jamais en vain. Chacun de ces obstacles constituait une étape nécessaire dans la progression du corps spirituel. Mais cette certitude n'allégeait pas le Na de la tristesse qui l'emplissait à chaque fois qu'il « lisait » une âme. Il aurait aimé pouvoir faire tellement plus, soulager la souffrance en indiquant une marche à suivre bien définie et exempte de peine, mais il s'y refusait par une sorte de déontologie religieuse. Un Lecteur d'âmes ne devait pas tomber dans la divination ni devenir une sorte de gourou. Appréhender les schémas du destin, lire et comprendre les événements que chaque personnalité appelait inconsciemment, telle était sa tâche. Il pouvait ensuite extrapoler pour dessiner le schéma de vie probable d'une personne et formuler une simple mise en garde, sous forme de conseil, pour aider le fidèle à progresser vers l'éveil. Rien de moins, mais surtout rien de plus, car il n'était pas non plus le médecin des âmes.

L'appel d'un de ses compagnons le ramena au présent. En face de lui le Na Zwiateck lui faisait signe de la main. Leuwin Verdiger se secoua : une longue journée de travail l'attendait

La prison est un monde en soi et nul ne peut réellement le connaître sans y avoir un jour séjourné. Il ne fallut que quelques secondes au Na Verdiger pour retrouver ses sensations d'antan et c'est avec un sentiment de nostalgie qu'il redécouvrit ces interminables couloirs vétustes et sales, ces couleurs ternes et ces odeurs délétères. Isolée du système par un bouclier de protection atmosphérique – et de fréquentes tempêtes magnétiques –, nul ne venait dans cette prison, ou n'en parlait, sans emprunter les différents sas satellitaires de contrôle et sans se plier aux interminables procédures de sécurité.

Les aumôniers bahaïs n'échappaient pas à la règle : l'officier supérieur de garde, un

métis humain au teint olivâtre, au costume noir réglementaire et à la taille anormalement élevée, vérifia l'identité de Leuwin avant de lui remettre les codes du dossier Mardoeh Blika. Son accent chantant trahissait ses origines mengueliennes, mais il devina aussi à sa corpulence que ses ancêtres avaient certainement vécu sur un monde de gravité 3. Il n'était donc pas originaire de ce système. Son haleine était forte et il avait une longue cicatrice au poignet droit, juste à côté de son implant horloger, une longue balafre mal soignée qu'une exposition prolongée au soleil avait anormalement grossie. Une foule de détails inutiles que Leuwin enregistrerait machinalement à chaque nouvelle rencontre. Cette manie s'était accrue alors qu'il travaillait son sens de l'observation et son empathie aux côtés de son Maître.

Il était encore tôt, à peine sept heures vingt-cinq. Les prisonniers allaient bientôt être réveillés par la sirène d'alarme.

Pour tuer le temps, Leuwin s'isola un instant pour consulter le plan de charge des aumôniers : à 7 heures 45 avait lieu la célébration d'une fête katalie, connue sous le nom du *Maksarto* ou don de la *lex talionis* des Katalis par leur prophète Kaliù. Puis, à 8 heures, débutaient les visites aux prisonniers, dont deux Humains (l'un musulman, l'autre bahá'í), un Ygol, un Nourien du courant Mhin Kolomari, un Maalok daiciniste, un Shnixi ainsi qu'un Atmir vestalii. Il n'y avait là rien de bien déroutant pour des vétérans de la pensée religieuse plurielle.

À 7 heures 45, les aumôniers se retrouvèrent pour la cérémonie katalie. Les Katalis n'avaient jamais cessé d'intriguer Leuwin. Ces anciens bergers nomades étaient aujourd'hui sédentarisés, mais ils avaient conservé des coutumes aussi frustes que rigoristes. Pour nombre d'ethnologues, les habitants de Katal constituaient encore une redoutable énigme. Eux seuls en effet pouvaient réellement se prétendre natifs de ce système. Toutes les autres espèces qui le peuplaient désormais n'étaient que des pièces rapportées de l'espace, descendant des immigrants venus des siècles plus tôt coloniser les planètes alentour, après leur terraformation. Une centaine d'années suffirent aux colons du *Limes* pour rendre habitables cinq des planètes du système de Zakhor. Mais jamais, durant cette période, ils ne tentèrent d'entrer en contact avec les Katalis. Conformément aux dispositions du traité de *Port Universalis*, ils s'abstinrent de toutes interactions avec la population indigène, afin de ne pas perturber leur évolution.

Leuwin s'était souvent plu à imaginer la première rencontre entre les colons de Zakhor et les gens de Katal. Par un matin semblable à celui-ci, deux siècles plus tôt, un navplan *explorer* et deux lanciers légers s'étaient posés sur leur sol.

La majorité des tribus de Katal, des nomades pratiquant la chasse et l'élevage de wombs, avait découvert avec une étonnante placidité que d'autres intelligences habitaient leur système. Pour d'autres civilisations qui s'imaginaient seules dans l'univers, un tel contact provoqua un choc terrible, une blessure morale sans précédent qui balaya leur organisation sociale, leurs croyances et leur identité, mais pas pour les Katalis, au contraire.

Malgré leur faible niveau technologique global – à peine 2.8 sur l'échelle de Koeningsberg –, ils réussirent non seulement à surmonter ce bouleversement, à préserver leur culture et leur planète des influences extérieures, mais aussi à trouver une place centrale dans l'économie fédérale de Zakhor. Ils acceptèrent aisément l'idée que d'autres

rares peuplaient les étoiles et disposaient d'une technologie extraordinairement développée. Loin de regarder les colons de Zakhor comme des monstres ou des dieux, ils les assimilèrent très vite à des voisins ou des cousins différents et plus nantis.

Plus étonnant encore, les Katalis posèrent, dès la première rencontre, la règle essentielle de ce voisinage : nul étranger ne se poserait sur leur planète sans leur consentement. Leur terre, Katal, était à leurs yeux un sol sacré que chaque contact souillait irrémédiablement. Il était impératif que les autres races se tiennent loin de chez eux et se limitent à des relations purement commerciales et diplomatiques.

À la différence des Atmirs, les Katalis ne se montrèrent que peu avides de technologies. Ils ne s'intéressèrent pas aux armes, ni aux biens de consommation courante, mais s'enthousiasmèrent pour les vaisseaux, les matériaux de construction et les nouveaux modes de communication apportés par les « étrangers ». En échange de ces produits, les habitants de Katal proposèrent de la viande de wombs. Ainsi, se développa le commerce entre les bergers de Katal et les colons. Commerce qui est aujourd'hui florissant, principalement grâce à l'exportation des wombs, ces animaux domestiques apparentés aux vaches proboscidiennes. Ce fut une nouvelle énigme pour les observateurs bienveillants de Zakhor : d'où leur venait ce sens inné de l'économie moderne ? Cette volonté farouche d'assurer la pérennité de leur bien et de leur culture ?

Les colons de Zakhor se plièrent à ces demandes, légitimes selon le principe du « développement juste » que prônait le traité *Port Universalis*. D'ailleurs, ce *modus vivendi* n'a pas varié depuis deux siècles, pas plus que le mode de vie des Katalis ni les connaissances des ethnologues à leur égard. Certes, les bahaïs connaissent toutes leurs coutumes religieuses, leurs légendes et une partie de leur histoire, mais bien des pratiques sociales, politiques ou juridiques demeurent encore aujourd'hui mystérieuses, pour ne pas dire incompréhensibles. Aussi, nombre de Katalis purgeaient à Hamjel des peines que Leuwin Verdiger avait toujours trouvé trop lourdes au regard de leurs fautes. Pour avoir manqué à un de leurs devoirs religieux ou civils, ils se retrouvaient convaincus de trahison et envoyés, au terme d'un jugement souvent expéditif, sur cette planète désolée à la périphérie de « leur » système.

Curieusement, Leuwin n'avait jamais rencontré de Katalis révoltés. Certainement mortifiés et désespérés, mais rarement en rébellion contre leur théocratie despotique. Était-ce par fanatisme ou par peur du bannissement ? il l'ignorait encore. En général, se souvenait le Lecteur d'âmes, la célébration du *Maksarto* – la fête de la Loi du prophète Kaliù – redonnait toujours un peu de foi aux détenus katalis. *Une façon*, se dit-il avec un peu de cynisme, *de leur rappeler la justesse de leur condamnation, et de la leur rendre du coup, plus supportable...*

Leuwin n'était pas tenu de participer à cet office. Du reste, il préférait se concentrer sur la mission que l'Ancien lui avait confiée. Il était en fait impatient de rencontrer cet Humain israélite, ce meurtrier nommé Mardoch Blika. Il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer un juif de sa vie et il ne se serait jamais attendu à en croiser un en ces lieux. La plupart des juifs vivaient sur le monde d'Erets Hadach quelque part dans la constellation du Tigre, à des parsecs d'ici. Pour ce qu'il en savait, cette communauté autarcique s'était toujours durement opposée aux lois de la pensée religieuse plurielle qui avait donné naissance à l'institution bahaïe. Ils n'étaient pas les seuls d'ailleurs, Jaïna, Yarboo et Islamabad

refusaient également de reconnaître le monopole religieux des bahaïs. Mais pour Leuwin, c'était une querelle historique, close depuis 1500 ans. De son point de vue, elle était aujourd'hui complètement dépassée car le Judaïsme, le Jaïnisme, l'Islam ou la gnose de Yarboo figuraient en bonne place au sein du bahaïsme multiconfessionnel. Quant à ces mondes peuplés de « rebelles de la foi », ils vivaient suffisamment isolés pour que leurs conceptions passéistes du sacré ne menacent en rien la paix sociale du *Limes*.

La pièce principale de l'aumônerie était spacieuse et confortable. Les images pieuses que l'on aurait pu s'attendre à trouver dans un tel lieu étaient ici remplacées par des reproductions de toiles de maître et quelques digicalendriers des principales confessions. Les aumôniers bahaïs y résidaient lorsqu'ils étaient de permanence et s'y réunissaient chaque matin. Elle servait tout à la fois de salle du chapitre, de réfectoire, avec son coin cuisine, et de dortoir où s'alignaient lits et armoires individuels. C'était ici que les religieux se regroupaient pour préparer leurs services. Leuwin retrouva ces lieux avec un vif plaisir. Tant de discussions philosophiques avaient commencé entre ces murs pour s'achever au monastère. Tant d'amitiés, et de chicanes aussi, étaient nées dans cette vaste salle.

Son regard fit le tour de la pièce, s'attardant ici et là sur ses condisciples. Certains d'entre eux ôtaient leur akaba et leur caftan avant d'activer leur bloc holomorphique et leur traducmod. Leurs visages et leurs corps parurent un bref instant fondre, pour se recomposer en de nouvelles physionomies, illusoires mais parfaitement réalistes. Ainsi, Andreen Nakg, le Mengueli longiligne, avait-il pris l'apparence d'un vieux Xinxshr'a – un haut dignitaire de la société shnixi, ces insectes sociaux évolués – alors que le robuste Na Zwiateck était devenu un reptilien Maalok, dévot de Daice, aussi ludique que chamarré. En endossant ainsi pour chaque fidèle l'apparence de sa race ou de son clergé, ils pouvaient lui offrir un visage familier et rassurant. Car l'apparence des prêtres était la seule limite de leur fonction. La xénophobie instinctive des différentes races co-sentientes contraignait les aumôniers à cet artifice. Sans cette illusion, bien peu auraient accepté le prêche d'une autre espèce. Un stupide problème de préjugés que des siècles de brassages sociaux n'avaient su vaincre. Comédie sacrée et désormais nécessaire, car pour prévenir toutes guerres de religion, les instances du *Limes* avaient imposé aux prêtres la pluri-confession, afin qu'aucune foi ne soit glorifiée ou déconsidérée.

Leuwin sourit, presque étonné, devant la petite foule bigarrée qui occupait soudainement l'aumônerie. Un vestalii polymorphe bleu riait avec un moufti ygol tandis qu'un imam néo-musulman partageait un thé avec un bonze nourrique poly-tatoué du courant Mhin Kolomari. Le Na Verdiger avait oublié la multiplicité de couleurs, de formes et de langages que revêtait la foi à travers le *Limes*.

Petit à petit la salle se vida et Leuwin demeura seul à siroter son bol de thé vert de Nassoko. Dans la quiétude retrouvée, il décida de préparer son entrevue avec Mardoch Blika.

Pour commencer, l'aumônier connecta son interface NeuroNext sur les registres centraux de la prison avant de passer en revue le casier judiciaire de Blika : artiste de cirque cosmoracial, il avait 24 ans lorsqu'il fut arrêté sur Shnix XIV pour un double meurtre, celui d'un fermier nourrien et d'un Xinxshr'a. Placé en détention provisoire sur

Hamjel, il fut directement admis dans le service de Neurologie, Réadaptation et Observation, point 1112. Étonné, Leuwin appela mentalement sa fiche clinique : coma profond sans cause physiologique connue, présentant des phases de réveil aléatoires. C'est lors d'une de ces phases que Mardoch Blika avait réclamé un rabbin. Cette demande avait été relayée par le médecin-chef du service NeuroRéa & Obs, un certain docteur Crowley. Elle ne datait que de quatre jours. Cette lecture ne fit qu'accroître la perplexité du Lecteur d'âmes : rien dans toutes ces informations ne semblait justifier l'apparition du sceau dermique sur sa main. Que pouvait-il avoir de si particulier, ce Blika ? Il n'avait qu'un moyen de le savoir : le rencontrer...

Un hyper-rail le conduisit en quelques minutes à l'entrée du point 1112. C'était la première fois que le Lecteur d'âmes se rendait à l'hôpital d'Hamjel. Il ne tarda pas à se perdre dans ce dédale aseptisé de couloirs et de salles, croisant parfois des infirmiers en blouse grise ou des patients sous camisolos chimiques qui déambulaient, le regard vide et le pas traînant. Personne ne prêtait attention à sa présence et ce fut un peu par hasard que Leuwin se retrouva devant la chambre numéro 165 où demeurait Blika. Il s'attarda sur le seuil un long moment, pour regarder le fidèle qui avait réclamé sa présence.

— Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, murmura Leuwin. Rien de ce qui vit et pense ne m'est étranger... Même lui, surtout lui...

Quatre murs gris-blanc, froids comme une morgue. La lumière artificielle, glaciale elle aussi, lui donna des frissons dans le dos. Des moniteurs, des holoconsoles agglutinés dans le coin gauche de la chambre, reliés par des fils arachnéens au cœur d'une toile translucide où gisait la proie, ou l'insecte. Entouré d'une bulle de métaplast indestructible et irisée, recroquevillé en position fœtale, se trouvait un garçon, simple corps bardé d'excroissances biomécaniques. Des électrodes sous-cutanées hérissaient son crâne rasé. Des nanocathéters transparents, huit cents fois plus fins que des cheveux, couraient dans ses veines pour l'alimenter. Homme-œuf, à mi-chemin entre le vivant et l'objectal. Abjecte mise en scène de la condition humaine de ce 35<sup>e</sup> siècle a.c. Cette image de Mardoch Blika devait longtemps hanter Leuwin Verdiger, comme un symbole obscène, ou une nouvelle crucifixion.

Un médecin maalok d'une soixantaine d'années s'affairait sur le côté gauche de l'œuf de métaplast. Dans la lumière crue, son visage reptilien n'était plus qu'un masque hideux, déchiqueté par de multiples scarifications rituelles. À l'entrée de Leuwin, il avait brusquement relevé la tête, surpris par cette intrusion. D'un seul regard, il avait détaillé les vêtements du Na. Lorsqu'il parla, sa voix était étrangement douce et bienveillante dans cet univers si froid.

— Vous êtes le Rabbi ?

Leuwin hocha la tête.

— Je suis le Na Leuwin Verdiger. Docteur Crowley, je suppose... ?

Le Maalok émit un petit sifflement et d'un geste l'invita à s'approcher.

— Votre fidèle..., dit-il en désignant de la main le corps immobile qui flottait dans le liquide nourricier du cocon ovoïde. Cependant, nulle ironie n'habitait sa voix, juste une sorte de résignation fataliste. Leuwin demeura un instant immobile. Devant lui se tenait

enfin le détenu pour lequel le Saint Maître Éveillé l'avait tiré de sa retraite... un pauvre gosse, presque mort. Une immense tristesse s'empara du Na. Il ne put s'empêcher de se demander ce qu'il pouvait faire pour Blika. Qu'attendait-il de lui ? Réciter le *chema Israël*, prière fondamentale du judaïsme ? Il doutait fortement que Blika puisse l'entendre et en tirer le moindre réconfort. Levant les yeux, il croisa ceux du médecin.

— Pourquoi avoir réclamé un rabbin ? Dans son état...

Le médecin eut un haussement d'épaule.

— Pourquoi pas ? lui plus que quiconque doit avoir besoin de prières... vous ne le pensez pas, Na... ?

En entendant cette réponse, Leuwin eut honte de son découragement. Que lui importait finalement l'état du jeune homme ? S'il ne pouvait prier avec Blika, il pouvait toujours prier pour lui. Le Na rassembla les quelques informations dont il disposait sur ce prisonnier, car il était convaincu qu'une prière personnalisée avait toujours plus de force. Tout ce que le dossier pouvait lui apprendre lui parut bien maigre. Crowley en savait peut-être davantage ?

— Que savez-vous de lui, docteur ?

— C'est un criminel. Assassin, deux fois.

Leuwin eut un geste de la main comme pour balayer ces propos. Pour l'heure les actes du jeune homme lui importaient peu. Il lui fallait uniquement savoir qui était réellement Mardoch Blika.

— Son métier, docteur Crowley ? Je sais qu'il travaillait dans un cirque, mais savez-vous quelle était sa fonction exacte ?

Le Maalok eut un sourire étrange.

— Dresseur de wombs.

Leuwin ne tenta même pas de dissimuler sa surprise.

— Dresseur de wombs ?

— Oui... surprenant n'est-ce pas ? L'inventivité des Humains me surprendra toujours.

Si le ton demeurait courtois, la voix du médecin n'était pas exempte d'ironie. *Dresseur de wombs...*, pensa Leuwin. Croire que l'on pouvait transformer ces paisibles pachydermes herbivores en attraction avait, en effet, quelque chose d'absurde et de risible. À sa connaissance, ces animaux ne présentaient pas plus d'exotisme qu'un bovin ou un murff. Pour autant, l'usage que les peuples du système de Zakhor faisaient de ces bêtes était très large, se remémora le prêtre. On se servait du womb pour tout et n'importe quoi, depuis des siècles. On consommait leur viande, on filait leur laine, on tannait leur cuir, on sculptait leur ivoire et les wombs étaient même parfois utilisés dans les campagnes comme montures ou animaux de trait.

Ce fut au tour du Na de hausser les épaules, sous le regard attentif du médecin qui ne perdait rien de ses réactions.

— Dresseur de wombs, après tout, pourquoi pas ? Certains en font bien des animaux de compagnie.

— Et d'autres, des matrices de reproduction, renchérit le médecin sur un ton plus docte. Saviez-vous que les Shnixi les disent plus souples et plus attirantes que la plupart des autres races animales dont ils se servent pour porter et nourrir leurs larves ? D'ailleurs des études médicales portant sur la reproduction des Shnixi montrent que leurs œufs sont bien tolérés par l'organisme des wombs, ce qui leur assure un environnement idéal jusqu'à l'éclosion et tout au long du développement *in vivo* des larves.

Leuwin se força à ne pas grimacer de dégoût. Les larves des Shnixi se repaissent de la chair qui les porte, comme c'est chose courante dans le règne insectoïde. Chassant les images repoussantes qui lui venaient en tête, le prêtre prit une légère inspiration et commença à réciter la *tefila*, la prière juive, en se balançant avec lenteur. L'hébreu dont il avait appris des bribes au séminaire, coulait de ses lèvres avec facilité et il devina d'instinct que le Maalok curieux avait enclenché son traducmod.

Il avait presque fini la dernière bénédiction quand un des appareils se mit à buzzer furieusement. Sur un des écrans, Leuwin aperçut l'image virtuelle du système nerveux de Blika. Des éclairs rougeâtres sillonnaient son cortex comme le pilonnage régulier d'une arme lourde sur une colline rase. L'ensemble s'animait de couleurs violentes comme les fractales psychédéliques d'une bio-unité infestée de virus. Crowley, qui était demeuré un peu en retrait durant toute la prière, se précipita aussitôt vers les appareils de mesure. D'un regard, il embrassa la situation et se livra via son interface manuelle à quelques manipulations sur l'élément bio-cognit qui gérait l'état sanitaire du patient. Un goutte-à-goutte se déclencha. Sève verte, qui lentement remonta à l'assaut du bras du jeune homme.

Au même moment, Blika s'agita brutalement.

La bénédiction millénaire qui clôturait la *tefila* mourut sur les lèvres de l'officiant. Que se passait-il ? Crowley semblait tout aussi surpris que lui. Tous deux se penchèrent sur le jeune homme à nouveau inerte.

— Un spasme ?

Le médecin ne lui donna aucune réponse. Il était comme pétrifié. Du fond de son cocon ovoïde, Mardoch Blika les fixait de ses yeux noirs. Il fallut quelques secondes à Leuwin pour réaliser que ce regard était comme mort. Aucune étincelle de vie ne l'habitait, aucune expression ne l'animait... juste un vide abyssal qui parut le transpercer. Leuwin entendit vaguement le médecin s'agiter autour de lui mais il n'y prêta aucune attention. Seul comptait le jeune homme.

— Mardoch, murmura le prêtre très doucement.

Il n'eut aucune réaction. Pourtant le Na continua à prononcer son prénom, sans impatience, comme si de s'entendre appelé ainsi pouvait le ramener à la conscience.

— Il ne vous entend pas...

Leuwin ne tint pas compte de cet avis. Il avait au contraire le sentiment qu'il se passait quelque chose même si les bio-senseurs de la cellule hospitalière de neuro-imagerie ne relevaient rien de particulier. La bouche lippue de Blika se desserra et une étincelle parut jaillir dans la nuit de ses yeux. Une toute petite étincelle de conscience, trompeuse comme le regard de certaines chimères, ces animaux génétiquement modifiés et si proches des espèces qui composent le *Limes*.

— Je suis le Na Leuwin Verdiger, le rabbin que tu as demandé...

Le regard-gouffre de Blika le traversa comme pour se porter sur un au-delà lointain, hors de ces lieux, de cette prison, braqué sur un rêve intérieur qui restait hors d'atteinte des vivants. Un rêve cauchemardesque plutôt. Il se raidit soudain, ses doigts se crispèrent et sa bouche s'ouvrit sur un cri silencieux. Le médecin s'activait toujours. La caméra organique de surveillance émit un crissement en zoomant sur le visage du prisonnier. Et Leuwin détesta aussitôt cet obscène voyeurisme sécuritaire. Il regarda les lèvres du garçon s'agiter, mais aucun son ne les franchissait. Puis aussi soudainement qu'il en était sorti, Blika replongea dans sa léthargie profonde. Le seul mouvement qui agitait encore la pièce était celui du médecin. Il naviguait entre les moniteurs et les consoles en murmurant des ordres à voix basse dans son interface manuelle.

— Nous l'avons encore perdu, ragea le médecin.

Le Na comprenait et partageait sa frustration. Comme pour la faire taire, il murmura, en guise d'adieu, une dernière prière. *Qu'Adonaï Elohenou te reçoive en Sa Sainte garde.*

Ils demeurèrent tous deux un long moment à veiller silencieusement le corps inerte de Blika. Ce fut le médecin qui se reprit le premier.

— Venez, Na, il ne sert à rien de rester ici plus longtemps.

Le regard de Leuwin semblait si lointain.

— Si vous n'êtes pas trop pressé... j'ai du thé bleu de Tyuroch dans mon bureau...

Le bureau du médecin ressemblait, tant par ses dimensions que par le fouillis qui y régnait, à un placard à balais. Leuwin chercha un siège et ne trouva qu'un vieux nurse-rob qui de toute évidence devait tenir lieu de fauteuil. Il accepta la tasse que le médecin lui tendit et le regarda s'asseoir sur un coin de son bureau.

— Que s'est-il réellement passé, docteur ?

— C'était juste une réaction psychique, Na Verdiger. Votre présence a dû constituer un stimulus inattendu, rien de plus.

Cela ressemblait à une excuse et Leuwin ne s'y trompa pas.

— Juste un réflexe ? Il paraissait conscient, cependant...

Le Maalok sirota une gorgée de thé.

— Il a eu *l'air* conscient, Na. Mais de là à dire qu'il l'était... Il a déjà connu des épisodes d'activités cérébrales, mais limitées au cerveau limbique. Et elles n'ont jamais duré. Nous ne pouvons rien en déduire ou en espérer. Ce sont juste des phases instinctives.

— Comment expliquez-vous sa requête, alors ?

Le Maalok prit un air vague, ses mains glissaient nerveusement sur sa blouse terne et tachée.

— Il a bien demandé un rabbin, n'est-ce pas ?

— En quelque sorte... oui...

Leuwin releva comiquement un sourcil.

— Écoutez, Na. La police l'a trouvé prostré près de la cage des wombs. Complètement catatonique. Maintenant il lui arrive d'articuler, mais son larynx ne produit aucun son, vous l'avez vu. Nous ne pouvons en aucun cas parler de conscience clinique puisqu'il n'y a pas de volonté propre. L'acte induit n'est pas volontaire ou cognitif, non plus. En fait ce qui est assez troublant c'est la capacité du cerveau humain à conserver...

Leuwin interrompit presque brutalement le verbiage du médecin.

— Excusez-moi, doc, mais je ne vous suis plus. Comment avez-vous pu comprendre qu'il désirait la présence d'un rabbin, s'il ne parle pas ? Vous arrivez à lire dans les pensées ?

Le Maalok éclata de rire, le corps tout entier secoué par une série de spasmes hoquetant. Et son rire fut comme un coup de hache dans la glace. C'était tout à fait inattendu, mais cela instaura entre les deux hommes une fragile complicité. Le plus petit dénominateur commun de toutes les intelligences de l'univers n'avait-il pas toujours été le rire ? Et, à l'instar des Humains, des Mengueli ou des Atmirs, les Maaloks naissaient avec ce don, comme si le rire était nécessaire à la condition d'être co-sentients.

— Non, la neuro-imagerie ne suffit pas encore à décrypter ou modéliser l'inconscient, tout au plus nous contentons-nous d'identifier des états neurobiologiques différents et d'interpréter les réactions chimiques que nous localisons dans certaines aires du cerveau. C'est la lecture des influx nerveux qui transitent par les axones des cortex évolués qui nous permettent de restituer les pensées construites et formulées, comme celles qu'on adresse par implant NeuroNext. En l'espèce nous voyons les réponses physiologiques aux stimuli extérieurs. On s'efforce de les interpréter pour les plus simples sans pouvoir encore restituer des images mentales complexes, des rêves ou des archétypes neurocognitifs. Cela viendra un jour. Les cognitivistes y travaillent en mobilisant un savoir pluridisciplinaire...

— Décrypter les pensées ? ce serait fantastique...

— Nous nous y efforçons. Mais ce n'est rien en comparaison de ce que vous pouvez accomplir, Na Verdiger. On m'a dit que vous pouviez lire les « âmes »... ?

Leuwin sourit, la voix du médecin trahissait du respect mais aussi une infime part de ce qu'il prit pour du scepticisme.

— Ce serait si étrange d'y parvenir, docteur Crowley ? Ou même impossible à vos yeux ?

Le Maalok prit son temps pour répondre. Il regarda un instant la paume de ses mains avant de darder sur le Na son regard doré.

— Vous savez... Il serait tellement plus intéressant d'unir les thèses spirituelles sur la notion d'âme à celles de la neurobiologie plutôt que de constamment chercher à les opposer. Car, comme l'a si bien dit Antonio Damasio : « L'esprit survivra à l'explication de sa nature, tout comme le parfum de la rose continue d'embaumer, même si l'on en connaît la structure moléculaire ». Intuition géniale pour un chercheur mort il y a plus de trois mille ans, non ?

La surprise que Leuwin ne put dissimuler fit sourire le médecin. Nulle flagornerie ne teintait ses propos, cependant, juste un intérêt sincère.

— J’ignorais que vous fussiez poète, docteur... Mais plus encore, je m’étonne que vous sachiez qui je suis.

— Tous les Maaloks sont un peu poètes, vous savez. Quant à votre identité... Hamjel est un petit monde. Tout se sait. Et ici nul ne vous a oublié.

Leuwin baissa les yeux et un rougissement émotif vint colorer ses pommettes.

— Merci. Vous ne pouvez pas savoir combien ce que vous dites, me touche.

En une fraction de seconde toutes ses années passées comme aumônier lui revinrent en mémoire. Tant de visages, tant de peine et de souffrance à apaiser, à soulager. Souvent, devant l’ampleur de sa tâche, le Na s’était demandé si son travail pouvait réellement changer quelque chose. Par ses mots, le docteur rappelait opportunément à Leuwin qu’aucun Bien n’est jamais vain ou gaspillé. Et cette pensée le ramena à Blika.

— Expliquez-moi doc, s’il ne « parle » pas, comment avez-vous compris que votre patient réclamait un rabbin ?

Le médecin se mit à nouveau à « rire » :

— Vous ne perdez jamais le nord, Na !

— Disons que j’essaye... m’expliquerez-vous ce mystère ?

— La lecture labiale, vous connaissez ? Rien ne vaut parfois les méthodes antiques...

Le Maalok désigna le plafond.

— Toutes les pièces sont pourvues d’un œil-canopus. Il nous a suffi de repasser l’enregistrement fait du mouvement de ses lèvres et l’unité bio-cognitive l’a synthétisé vocalement.

— Alors tout à l’heure, il a bien dit quelque chose, n’est-ce pas ? ses lèvres bougeaient !

— Exact, mais il n’a pas « dit » quelque chose...

Un instant Leuwin crut que son traducmod avait des ratés.

— Pardon ?

— Nous avons effectivement « lu » quelque chose...

Les yeux du prêtre s’agrandirent imperceptiblement. Le médecin s’en aperçut. Tranquillement, il sortit une lectrice de sa poche droite et la lui tendit sans un mot. Sur la feuille-écran à matrice volatile, les mots défilaient au rythme de la lecture :

« Maudits insectes... Ils enterrent leurs morts, rabbi... Ils sont comme nous... Dieu ait pitié de nous... »

La perplexité de Leuwin était à son comble. Les insectes ? Mardoch Blika parlait-il des Shnixi ? Le Lecteur d’âmes savait pourtant que ces derniers n’enterraient pas leurs morts, mais les dévoraient purement et simplement.

— Cela a-t-il le moindre sens pour vous, doc ?

Un éclair ironique éclairera les yeux reptiliens qui le fixaient sans ciller.

— C’est vous le talmudiste, le spécialiste de l’exégèse, Rabbi Verdiger...

Poète et savant. Ce Maalok était décidément plein de surprises... et constituait un interlocuteur de choix, affûté et pertinent. En dépit de la situation, Leuwin ne pouvait s'empêcher d'apprécier leur petite « passe d'armes ».

— Me serait-il possible de lire les transcriptions antérieures ?

Le médecin hocha la tête et pianota sur son interface. Dans un glissement de vélinprotéique, les lettres défilèrent en langage universel sur la matrice :

Au début, il avait dit : « c'est lui ». Puis il avait articulé une suite de phrases, apparemment sans rapport entre elles : « sortir de leur cage », « le cirque », « d'où viennent mes wombs ? », « Faxton doit me le dire », « l'insecte est mort », « c'est un viol ». À la fin de l'enregistrement, on pouvait s'apercevoir qu'il avait répété dix fois la même phrase : « Ils enterrent leurs morts ».

— Il a aussi dit : « le dire à un rabbin... », lâcha le médecin après un bref silence. C'est pourquoi vous avez reçu cette demande de visite.

Le Na soupira, de plus en plus perplexe. Les révélations laissées aux Atmirs par les Vestales Bleues étaient limpides en comparaison de ce fatras de mots.

— Nous en sommes là. Nous arrivons à « traduire » ses paroles. Quant à leur donner du sens... même les spécialistes *ès* psychologie humaine du bloc ont fini par y renoncer.

Le Maalok serra inconsciemment le poing.

— Pourtant il doit y avoir une logique à tout ceci ! Il ne manque que la clef...

La frustration du médecin semblait à son comble. Et le regard qu'il darda sur Leuwin laissait clairement entendre que pour lui, cette clef ne pouvait être autre que le Na lui-même. Le comportement du médecin n'était pas juste celui d'un praticien attentif au mieux-être de son patient, il était bien plus personnel. Presque obsessionnel. Le mystère Blika semblait le hanter, comme une épine dans sa chair de scientifique qui ne trouvait pas dans son art de remède pour s'en défaire. Une idée s'imposa à l'esprit de Leuwin. Ce n'était pas pour Blika qu'il était venu, mais pour répondre aux interrogations de son médecin. L'initiative de requérir un rabbin devait être de ce dernier. Depuis son arrivée, le docteur n'avait-il pas cessé de souligner l'incapacité de son patient au moindre acte conscient et volontaire ? C'était comme si, en atteignant les limites de la science, le médecin n'avait plus eu d'autres choix que de se tourner vers Dieu pour résoudre ce mystère.

Mais si le Na comprenait cette attitude, il se trouvait tout aussi démuné que le praticien. Comment comprendre ce délire ? Fallait-il seulement y voir un message ? Il en était pourtant certain, mais cette intime conviction ne suffisait malheureusement pas. Son impuissance à apporter la moindre réponse au cas Blika dut se lire sur son visage, car le Maalok émit un imperceptible soupir et ses épaules s'affaissèrent légèrement. Mais Leuwin ne voulait pas s'avouer vaincu.

— Doc, pourquoi est-il dans cet état ? Qu'est-ce qui a pu provoquer son coma ?

— Aucune cause physique, Na, de cela nous sommes au moins certains. C'est dans la psyché qu'il faut en chercher les raisons.

Le médecin joua un instant avec sa tasse, avant de la poser sur son bureau.

— Nos psychologues ont développé une hypothèse qu'ils ont baptisée le syndrome de Méaculpa. Je vous le résume sommairement : un sujet commet un acte que sa propre conscience juge répréhensible. Il n'y trouve aucune excuse, aucune justification qui lui permette de se dédouaner à ses propres yeux. À tel point, qu'incapable de faire face aux conséquences de son acte, il n'a d'autre alternative que de fuir cette réalité qui le répugne et qu'il ne peut assumer.

— Et Blika aurait choisi la fuite intérieure ?

— C'est l'explication la plus plausible, Na... de là à dire que c'est la bonne...

Leuwin demeura pensif. Il revit le jeune homme enfermé dans son cocon de verre.

*Tu t'es choisi une bien étrange prison, Mardoch. Mais est-ce pour t'enfuir ou te protéger ?* pensa Leuwin.

— Ce coma est un aveu de culpabilité en somme..., dit-il.

Le médecin hésita un court instant.

— Aux yeux des spécialistes, très certainement, Na...

— Mais pas aux vôtres, doc ?

Le Maalok le regarda un bref instant avant de hausser des épaules – comme pour signifier que son avis n'avait que peu d'importance – et de détourner les yeux pour fixer un point invisible sur le mur. Leuwin n'eut pas besoin d'autre réponse. D'un seul regard, il comprit que tout comme lui, le médecin ne croyait pas son patient coupable. Pourquoi ? Il aurait été bien en mal de l'expliquer. Cela tenait plus de la foi, probablement, que de la rationalité. Juste une conviction intime.

— Ses paroles...

Ils se comprirent aussitôt. Le médecin hocha la tête.

— Ce serait sa manière de lancer un appel ? Du fond de ses ténèbres, Blika clamerait-il son innocence ?

— Avez-vous fait part de ces « paroles » à son avocat ?

— Non.

— Non ?

Le Maalok eut l'air gêné.

— Ça n'aurait servi à rien, de toute façon.

— C'est un élément nouveau dans cette affaire, pourtant. Son seul témoignage, en quelque sorte !

— Trop tard, Na, le jugement lui a été lu ce matin. Blika a été reconnu coupable.

— Ce matin ? Quelle a été la sentence ?

— La peine capitale. Mais au vu de son état, la date de son exécution n'a pas encore été fixée. S'il sort de son coma ce ne sera que pour retourner *ad patres*.

— Il faut alors demander la révision du procès !

La résignation qui noyait les yeux reptiliens du médecin était plus parlante que des

mots : la justice était expéditive dans un système pionnier. Pris entre le manque de moyens et une politique sécuritaire et répressive, les juges locaux avaient souvent la main lourde.

— Il faut pourtant essayer, doc ! nous ne pouvons pas laisser une telle chose se produire. Nous avons des éléments nouveaux !

— Na... je ne peux pas faire cela. Réfléchissez. Ce serait le condamner à une mort immédiate !

Leuwin comprit aussitôt ce qu'il n'osait dire. Si le docteur Crowley reconnaissait en effet que Blika était conscient – même par intervalle – il l'envoyait directement à l'échafaud. Et pour éviter ce qu'il voyait comme une erreur judiciaire, le médecin était prêt à faire tout ce qui était en son pouvoir. Même si pour cela on devait l'accuser de faire obstruction à la justice.

En le regardant, si droit derrière son bureau, ses traits marqués par la fatigue et la peine, Leuwin eut la vision des douze justes de la tradition juive, qui voulait que si l'un d'entre eux venait à disparaître, l'univers s'écroulerait. Comme l'un d'eux, le docteur Crowley se dressait, obstiné et prudent, comme un fragile rempart entre le monde et le malheureux confié à sa garde. Un jeune homme fragile et brisé qui n'avait de cesse, du fond de sa prison mentale, de crier son « innocence ».

*Béni sois-tu, Oharin Crowley, pour ta sollicitude et ta compassion dans ce monde, où l'espoir semble si souvent ne plus avoir sa place, pensa Leuwin Verdiger.*

— Et je ne peux pas faire cela... je ne le peux pas !

Tuer son prochain. Un acte totalement en contradiction avec le serment de Nondolent que le Maalok avait prêté en recevant son titre. Cette conviction rejoignait tellement celle de Leuwin qu'il pouvait ressentir physiquement la souffrance du médecin. Comment choisir de soigner l'âme ou le corps, si on acceptait dans un même temps de pouvoir volontairement le détruire ? Nul ne mérite pareille sentence et personne ne devrait jamais avoir le droit de l'infliger à autrui. Car la vie est la plus haute valeur de l'Univers. « C'est en elle que réside toute signification du sacré », disait Tahar Ashavi.

— Docteur, je dois revoir Mardoeh Blika !

— Je vous accompagne.

La chambre de Blika était presque entièrement plongée dans la pénombre, seul le cocon dans lequel il flottait était faiblement éclairé, comme pour rappeler que la vie y était toujours présente. Leuwin arrêta d'un geste le médecin qui s'apprêtait à rétablir la lumière crue et s'approcha de Mardoeh. Crowley, demeuré sur le pas de la porte le regarda s'asseoir en tailleur, indifférent au sol glacé, et ramener sur lui les larges pans de son akaba noire. Le Na ferma les yeux, sa respiration se calma peu à peu jusqu'à ne plus être qu'un souffle imperceptible. Ce qu'il allait accomplir était bien plus complexe que la lecture d'aura. Et pour cela, il lui fallait une concentration totale afin de pouvoir maîtriser sa transe. La voix basse de Leuwin s'éleva lentement, alors qu'il psalmodiait une série de *mantras*. Des picotements gagnèrent le bout de ses doigts en une chaleur sans cesse grandissante. Les énergies pneumatiques s'assemblaient autour de lui jusqu'à devenir enfin

perceptibles. C'était comme une écume éthérée, animée d'un ressac ténu mais qui gagnait en force à mesure que le prêtre s'abîmait dans sa transe. Le pneuma ambiant entra en résonance avec les *shakras*<sup>2</sup> du Lecteur d'âmes et ce dernier put alors ouvrir son troisième œil symbolique, l'œil pinéal *kundalini*.

Sans bien comprendre ce qui se déroulait, le médecin vit le visage de Leuwin, masque imperturbable, se couvrir d'une fine sueur froide. Soudainement, le Na écarta les bras dans un geste ample. Il ouvrit des yeux glacés tant ils semblaient absents, tout entier tournés vers une réalité qui échappait au monde des vivants. Se levant d'un bond, il s'approcha de Blika et ses mains se posèrent sur la surface de métaplast. Une décharge fulgurante sembla éclairer le cocon. Durant ce transfert d'énergie, Leuwin eut le sentiment que son esprit irradiait selon plusieurs fréquences vibratoires et se décomposait en milliers de lignes de force en lesquelles coulait son flux solaire et vital. L'ensemble de ces puissantes lignes de force donna bientôt naissance à son corps éthérique.

Un voile noir tomba sur ses yeux et il se sentit attiré au cœur même de ce néant. Sensation de chute vertigineuse au sein d'un gouffre infini. Puis des lumières lui apparurent, un horizon d'étoiles en fusion qu'il s'empressa de rejoindre. Ces soleils en chute étaient reliés les uns aux autres par des filaments de lumière noire aux reflets d'argent. Le Na venait d'atteindre le réseau des chaînes karmiques de Mardoch Blika. Leuwin contemplait ce corps d'énergie subtile, tissé à partir d'un fil unique appelé *sutratma* ou corde d'argent. C'était sur ce cordon éthérique que se trouvaient enchâssés tous les principes et états de conscience qui constituaient l'âme du jeune homme, l'ensemble des souvenirs de ses vies antérieures et la matrice de ses vies à venir. L'esprit aiguë du Lecteur d'âmes y plongea à la recherche de l'ultime maillon, son *sutratma*. Le schéma de vies du prisonnier formait en vision astrale une trame fuligineuse et pâle, mémoire de tous ses actes. Le Lecteur d'âmes la parcourut à la recherche d'une rémanence obscure majeure. Mais il ne trouva aucune noirceur significative. Puis, s'efforçant de graver ces nœuds karmiques dans sa mémoire, il entama sa « remontée » vers la sphère matérielle. Le cri qu'il poussa en sortant de sa transe brisa le silence de la pièce sans en rompre l'étrange atmosphère. Le Na sentit une main se poser sur son épaule. Ce geste de sollicitude le toucha bien plus que tout ce que le médecin aurait pu dire.

— Tout va bien, doc, merci.

Tournant lentement la tête, le Lecteur d'âmes choisit de regarder le Maalok droit dans les yeux.

— Vous étiez dans le vrai, doc. Votre intuition ne vous a pas trompé. Mardoch Blika n'est pas coupable.

Le médecin ferma les yeux une seconde, comme pour bien comprendre la portée des paroles du Lecteur d'âmes. Ses lèvres reptiliennes exhalèrent un fin soupir de soulagement. Il n'avait pas failli à son devoir en protégeant un innocent.

— Merci Na, merci !

La reconnaissance si sincère de Crowley réchauffa le cœur de Leuwin. Il se sentait si

---

<sup>2</sup> Un shakra est le produit du croisement de plusieurs courants d'énergie vitale appelés les nadis.

fatigué soudainement, presque glacé. Si seulement ce qu'il venait de lire dans l'âme de Blika pouvait apporter à ce dernier une libération semblable à celle que ressentait le médecin. Il regarda une dernière fois le jeune homme qui flottait entre la vie et la mort.

*Puisse la vérité te libérer, Mardocho...*

— Ma tâche ici se termine, doc...

— Je pense qu'elle ne fait que commencer, Na Verdiger... Que l'Ein Sof vous soutienne dans votre quête.

Leuwin hocha la tête, perplexe. Son engagement auprès de Blika avait valeur de serment.

— S'il y a le moindre changement...

— Je vous en avertirai aussitôt. Revenez nous voir, Na. Vous serez toujours le bienvenu.

Par la fenêtre de l'hyper-rail qui le reconduisait vers l'aumônerie, Leuwin regarda défiler les lueurs orangées et fugitives des lampes à quartz qui balisaient le tunnel. Petites comètes aussitôt dévorées par le néant, elles lui rappelaient les chaînes d'âmes – « les schèmes d'expériences antérieures » serait plus juste – qu'il avait appris à distinguer et interpréter lors de ses investigations karmiques. Ses pensées le ramenèrent à celui qu'il venait de quitter : Mardocho Blika. Sa chaîne d'âmes était constituée d'une suite étonnante de karma suspendu, comme autant de vies inabouties, trop tôt interrompues. Et ses chances semblaient compromises d'atteindre en cette vie la lumière de l'Éveil. Une ombre planait sur lui et l'empêchait cette fois encore d'accomplir son dessein. Malheureux Mardocho Blika. Le Lecteur d'âmes prenait la mesure de toute son impuissance. Il devait l'aider, lutter contre cette ombre. Mais comment ? Que devait-il faire ? Que pouvait-il faire ? Une fois de plus, ce fut dans la sagesse de son ancien Maître, Na Tahar Ashavi qu'il trouva une réponse qui lui inspira force et réconfort : « L'homme ne peut que ce qu'il doit... ». Qu'il en soit ainsi.

Une sonnerie retentit dans la petite cabine. L'anti-gravité se dissipa et le train auto-suspendu s'immobilisa en douceur. Leuwin s'étira longuement. Ce dont il avait besoin pour le moment, c'était d'un bon café bien chaud et d'un cigare aux amandes. Plusieurs cigares, même. Sept ans qu'il n'en avait plus mangé, mais il en avait souvent rêvé. Preuve qu'il n'avait pas consacré tout son temps à la méditation, ni renié tout goût au plaisir.

Un coup d'œil aux leds rouges de la pendule murale lui apprit qu'il n'était que 10 h 45. La prochaine navette de transport ne décollerait pas avant une heure ce qui lui donnait amplement le temps de se rendre à la cafétéria. Ses pas retrouvèrent d'instinct leur chemin dans le dédale de couloirs gris qui sillonnaient toute la prison. Mais par malchance, le Na trouva le petit restaurant fermé.

*Les horaires ont bien changé*, remarqua-il distraitement. Prochaine ouverture : midi. En soupirant, Leuwin tourna les talons. Il ne lui restait qu'une solution s'il voulait boire un café avant son départ, se réfugier dans le foyer du personnel.

La salle n'avait pas changé tant dans son aspect miteux et maussade qu'en ce qui concernait ses occupants, quelques officiers humains, nouriens et maaloks qui jouaient

avec des holoconsoles et discutaient en langage commun.

Son arrivée passa totalement inaperçue. Le Na se choisit un café au distri-rob et, cherchant un endroit où se reposer, arrêta son choix sur un vieux suspensofa miteux qui offrait l'avantage d'être un peu en retrait. Il retira son caftan et le posa sur ses genoux en s'assurant bien que les deux longues nattes qui le bordaient ne se froissent pas. Du plat de la main, le Na les lissa distraitement. Elles témoignaient de son second grade de bahāï et lui rappelaient les deux bornes du temps auxquels tout être vivant est soumis : la création et le jugement, la naissance et la mort. Leuwin ébouriffa ses cheveux grisonnants et lissa sa barbe courte et dure dans un geste machinal, avant d'avaler avec un plaisir non dissimulé une gorgée de café. Le liquide noir le réchauffa et il poussa un soupir d'aise.

Une plaisanterie de corps de garde fusa, suscitant de grands éclats de rire dans toute la petite assistance, mais c'est à peine s'il les entendit. Mardoch Blika... Le Na avait besoin de relire son dossier en s'attaquant cette fois aux minutes de son procès. Il reposa sa tasse sur la petite table qui jouxtait son fauteuil avant d'activer son interface NeuroNext qui le synchronisa immédiatement sur le fichier central. En tant que Na-Aumônier senior, il disposait des mêmes prérogatives que les juges du premier degré : un accès complet aux dossiers de ses ouailles, à l'exception bien évidemment de ceux classés secret-défense. « On ne confesse et ne compatit bien qu'en toute connaissance de cause, et si l'on ne peut comprendre, il faut au moins écouter et voir », avait dit, il y a plus de trois siècles de cela, le premier prêtre œcuménique. On l'appelait Shandarshagor le Maalok, le « Sage » comme on le désignait au séminaire. Et c'était en sa mémoire que l'on avait baptisé de son nom le principal centre bahāï de Zakhor.

Le dossier Blika qu'il parcourut neuralemement, n'était pas bien épais. Pour les avoir consultés un peu plus tôt, Leuwin délaissa les correspondances, rapports médicaux et notes de procédures pour se concentrer sur les pièces et le dispositif du jugement en date du 12 tammouz 35 universel. Lentement, le Na fit défiler les lignes qui avaient scellé le destin du jeune artiste de cirque. Trois mois plus tôt, le cirque cosmoracial des Deux Soleils pour lequel travaillait Blika, séjournait sur Shnix XIV. Une heure après la fin d'une représentation, le corps sans vie et horriblement mutilé d'un spectateur, un Xinixshr'a shnixi, était découvert près de la cage-enclos des wombs. La thèse d'un accident ou d'un suicide fut tout de suite écartée. Les blessures de l'insecte étaient trop nombreuses et trop précises : il avait été éventré, son appendice reproducteur arraché et logé entre ses mandibules après que son meurtrier s'en soit servi pour tracer sur son front, avec du liquide séminal, une sorte de O.

La découverte de Blika, couvert de sang, et en état de catatonie à quelques mètres de l'enclos, le désigna automatiquement comme principal suspect. Placé en garde à vue, le jeune homme fut immédiatement transféré au bloc 1112 de la prison d'Hamjel. L'enquête se poursuivit et révéla que le sang trouvé sur les vêtements de Blika était bien celui de la victime. Tout laissa alors à penser qu'il était bel et bien l'assassin. Par ailleurs, le *modus operandi*, particulièrement cruel, retint l'attention des inspecteurs.

Ces derniers ne tardèrent pas à faire le lien avec une affaire assez similaire perpétrée un an plus tôt sur la troisième lune de Nour II et demeurée jusqu'alors non élucidée, faute d'indices. Un fermier nourien du nom de Hor Noyabachi avait été retrouvé dans une meule de son exploitation, le corps à demi moulu. L'autopsie révéla que son bourreau l'avait forcé

à ingérer une quantité phénoménale de grains, avant de le broyer jusqu'au bassin. Il l'avait achevé en le perforant de part en part au moyen d'une « défense » de womb. Les inspecteurs remarquèrent également un O sanguinolent sur le front de la victime. Ce fut cette « signature », totalement inexplicable qui encouragea les enquêteurs à rapprocher les deux affaires. Leur conviction se raffermir lorsqu'ils découvrirent que le cirque des Deux Soleils avait également séjourné sur ce satellite de Nour II à l'époque du meurtre du fermier. Les similitudes étaient trop grandes pour pouvoir parler de coïncidences malheureuses.

Les juges ne s'y trompèrent pas et ce fut sous le chef d'accusation de double homicide que Mardoch Blika fut inculpé. Un avocat lui avait été commis d'office et ce dernier lui fut de piètre secours. Peu convaincu de l'innocence de son client, il le défendit assez mollement et ne put empêcher sa condamnation. Il tenta de plaider la folie, mais faute de pouvoir interroger le prévenu, aucun expert ne put valablement se prononcer. La partie civile fut particulièrement virulente car, pour elle, les actes sadiques de l'inculpé n'avaient été motivés que par une seule et même raison : la xénophobie. C'est la haine et le dégoût des autres espèces qui avaient inspiré les meurtres du Nourien puis du Shnixi. Les témoignages accablants de plusieurs compagnons de cirque de Blika ne firent que renforcer cette thèse. Cette explication dut remporter l'adhésion des juges car leur verdict fut sans clémence : coupable sans aucune circonstance atténuante. Le destin de Mardoch était scellé.

Leuwin ferma les yeux et de ses doigts se massa lentement les tempes. Il avala une gorgée de café et fit la grimace. Le breuvage était complètement froid. Le Na laissa son regard un peu las, vagabonder dans la salle décrépie. Devant lui, une affiche jaunie lui offrait les sourires éclatant d'un jeune homme et d'une jeune fille en uniforme militaire, comme pour vanter les joies de l'armée confédérale.

Non loin de lui, autour d'une table ronde, quelques officiers sirotaient un café en couvant du regard les trois jeunes femmes qui occupaient la table voisine. L'une d'elles, une Humaine un peu ronde se pencha vers sa voisine, une Maalok, pour lui murmurer quelques mots qui les firent toutes les deux éclater de rire, au grand dam de la dernière, une Nourienne à l'air particulièrement revêche. Le Na regarda les jeunes mâles d'un œil amusé. C'était à celui qui plastronnerait le plus. Leuwin étouffa un sourire. Il n'avait jamais été un séducteur, malgré son physique avantageux et il devait convenir que la foi l'avait très tôt détourné du beau sexe. Car si le bahaïsme n'imposait ni le célibat, ni la chasteté, la doctrine des Lecteurs d'âmes déconseillait à ses fidèles de vivre maritalement. « Question de tranquillité d'esprit », plaisantait jadis Tahar Ashavi. Il s'agissait en réalité de détachement. « Nul ne peut percer une aura karmique et maîtriser le voyage éthérique si ses propres attaches matérielles sont trop fortes. » Et le seul désir de servir l'Ein Sof, n'avait en lui aucun rival.

Un visage de femme pourtant vint hanter son esprit et Leuwin se souvint, avec une certaine indulgence pour sa propre jeunesse, qu'il s'était un temps essayé au tantrisme reedien. C'était sur Naya, une lune de Kalmira, au cours d'un séminaire sur la « danse et la sexualité comme rituel de célébration divine » que dirigeait une laïque. Une Humaine. Elle s'appelait Adina, elle avait un peu moins de trente ans et enseignait la danse. Adeptes du tantra-reed, elle avait subjugué le jeune séminariste par sa beauté, sa sensualité et la maîtrise de son corps. Leuwin avait pris pour la première fois conscience de son propre

physique, de son potentiel, de ses limites et de son inexpérience. Mais aussi de l'effet qu'il pouvait avoir sur les femmes.

Ce fut lui qui, sous un prétexte quelconque, s'attarda à l'issue d'un cours. Il trouva Adina sortant de sa douche et qui parut à peine étonnée de sa présence. Elle lui avait simplement demandé de l'attendre, le temps nécessaire pour elle de sécher devant lui ses épais cheveux bruns, de quitter son peignoir et de passer un sari de coton blanc. Leuwin, adossé à la porte, avait admiré, fasciné et muet, ce corps de femme que la danse avait sculpté et que la nature avait doté de longues jambes, d'un sexe brun, de hanches pleines et de seins lourds aux aréoles bien dessinées que le tissu clair du sari venait peu à peu couvrir à mesure qu'elle en nouait les larges bandes qui se plaquaient à sa peau encore humide. Elle s'était retournée vers lui et lui avait souri. Il l'avait regardée s'approcher en dansant alors qu'elle avait l'intention de lui apprendre ce qu'était un corps de femme et ce que les mots *désir*, *union*, *extase* et *célébration* voulaient réellement dire. Depuis, il ne les avait plus jamais employés sans penser à ces jours et à ces nuits où il était devenu, sinon un homme, du moins un humain, d'esprit et de chair.

C'était il y a vingt ans et le Na se souvenait de chaque heure passée avec la danseuse, si sensuelle et vivante. *Visage de femme* et *nostalgie*. Sans aucune logique, l'image de sa mère traversa ses pensées. Le Na grimacha légèrement. Ce n'était ni le temps ni le lieu pour ressasser ce qui s'était enfui. La vie d'un être était en jeu et requérait pour le moment toute son attention. Leuwin ferma les yeux pour s'isoler du monde et réfléchir efficacement au cas de Mardoch Blika.

Premier élément d'importance pour sa défense : l'examen des preuves matérielles qui l'avaient incriminé. Ces dernières étaient finalement bien faibles et le Na ne pouvait que s'étonner qu'elles aient suffi à le faire condamner. Tout d'abord, la présence du jeune homme sur les lieux ou à proximité des deux meurtres était-elle avérée ? Oui, c'était indubitable, mais justifié par l'emploi de Mardoch Blika dans le cirque et pouvait *in extenso* incriminer tous les membres du personnel. Deuxième preuve, les empreintes digitales retrouvées sur les défenses de womb. En ce qui concernait le meurtre du Shnixi, le doute n'était pas permis. Bien qu'à demi effacées, ces empreintes étaient bel et bien celles de Mardoch. En revanche, dans le cadre de l'affaire Noyabachi les experts s'affrontèrent sans grand résultat. L'ivoire de la « dent » retrouvée dans son corps présentait de nombreuses empreintes, en partie illisibles. Certaines semblaient correspondre à des empreintes humaines, mais il était pratiquement impossible d'établir qu'il s'agissait bien de celles de Blika. Et quand bien même, qu'est-ce que cela aurait prouvé ? Une seule chose, pensa Leuwin, que ces dents provenaient des bêtes que dressait le jeune homme. Et Mardoch était le seul à s'occuper de ses wombs, ne laissant à personne le soin de les soigner, les nourrir ou de les étriller.

Le Na Verdiger savait peu de chose sur les wombs, mais il n'ignorait pas qu'elles venaient adultes et femelles de Katal et qu'elles perdaient régulièrement leur « défense » qui repoussait en quelques semaines. Il se fit la remarque que n'importe quel membre du cirque aurait pu en ramasser deux et s'en servir pour signer ses crimes. Étonnamment, c'était pourtant bien cette preuve qui avait servi de pierre angulaire à l'acte d'accusation. Ces empreintes, avaient argué les avocats des victimes, étaient peut-être illisibles mais indubitablement d'origine humaine. Et à chaque fois, Mardoch Blika avait été le seul Humain en présence ! Une petite note – si petite que Leuwin avait bien failli ne pas la

voir – indiquait cependant la présence d'un autre Humain. Faxton, le directeur du cirque. Mais il avait été d'emblée écarté de la liste des suspects. Hémiplégique depuis des années, il n'aurait pu physiquement commettre ces actes. Pour Leuwin, le mystère restait entier mais l'enquête paraissait bien lacunaire et la condamnation bien rapide.

Il en était là de ses réflexions lorsque des rires fusèrent du fond de la salle. Les officiers semblaient parvenir à leurs fins, là-bas à l'autre bout du foyer, mais Leuwin les entendit à peine, tant il était concentré sur la sentence prononcée par les juges.

Lors d'un conflit de lois, primauté était donnée à la loi pénale la plus « douce ». En l'espèce, les lois de Menguel et celles de Shnix XIV s'opposaient. Selon la loi shnixi, le meurtre d'un Xinixshr'a était passible d'une « exécution en six supplices ». Lors du dernier supplice, des larves amorphes de tid (une variété ignoble de papillons d'Alphar) étaient inoculées au condamné et le dévoraient de l'intérieur. La loi de Menguel était statistiquement la plus clémente, puisque le condamné était soumis, dans un ultime jeu macabre, à un mode aléatoire d'exécution qui allait du plus rapide au plus douloureux. Ce serait donc cette loi qui réglerait le sort du malheureux Mardoch.

Une voix métallique et atone tira Leuwin de ses pensées : « Attention, attention, la prochaine navette à destination de Shandarshagor décollera dans quinze minutes. Les passagers désireux d'embarquer sont priés de rejoindre l'astroport pour procéder à l'enregistrement... ». Le Na Verdiger avait rempli la mission que lui avait confiée le Saint Maître Éveillé et il n'aspirait qu'à retrouver le calme du monastère. Il rassembla ses quelques affaires et, tout en réajustant son caftan, rejoignit d'un pas rapide le hall d'embarquement.

\*\*\*

Vinc Léo Shak s'éveilla avec une violente migraine qui lui donna l'impression qu'une compagnie entière de danseurs ygols marchait d'un pas cadencé dans son crâne. Il porta machinalement sa main à ses tempes dans l'espoir de soulager un peu sa gueule de bois. Vinc déglutit une ou deux fois. Par les saintes Vestales Bleues, il mourait de soif !

Péniblement, il ouvrit un œil. La chambre dans laquelle il se trouvait lui était totalement inconnue. Son regard fit lentement le tour des lieux : des murs d'un vert douteux constellés de taches brunâtres, un mobilier défraîchi, une moquette usée. Où donc se trouvait-il ? Un mouvement sur sa gauche le fit bondir sur ses quatre mains. Empoignant le drap d'un geste tremblant, il le tira prudemment. Sur le lit dormait paisiblement une femelle atmire à la fourrure aussi décolorée que répugnante. Il eut un mouvement de recul involontaire. Le souvenir de la nuit précédente lui revint brusquement en mémoire. Images un peu floues qui le submergeaient en vagues désordonnées.

Tout avait commencé la veille lors de sa rencontre avec un compatriote, Nuz Déo Slash, un maquignon des faubourgs atmirs d'Okhm. Ce type lui avait acheté la moitié de ses bêtes et l'avait convaincu de fêter leur collaboration avec quelques-uns de ses amis. Vinc se souvenait bien de ce début de soirée : un dîner bien arrosé dans un restaurant très chic de Little Atmira. Parmi les Atmirs que Nuz Déo Slash lui avait présentés, il y avait cette

femelle vulgaire qu'il avait à peine regardée pendant le repas. Ils avaient ensuite quitté le restaurant pour se rendre dans un de ces casinos clandestins qui fleurissaient à Okhm. Vinc avait toujours rêvé de mener la grande vie dans la capitale du jeu, sur Menguel. Après la roulette menguelienne, ils étaient passés au scrab's. Les paris étaient toujours élevés au scrab's et ses premiers gains l'avaient grisé. L'alcool et les entraîneuses qui tournaient autour des tables avaient achevé de lui faire perdre toute mesure. Les mises étaient élevées puisqu'elles atteignaient les 20 tahels. Les premières manches lui avaient été favorables, mais lors du troisième tour, Vinc avait perdu les pédales. Le scrab's requérait de la concentration et du sang-froid pour bluffer et surenchérir adroitement. Vinc savait qu'il aurait dû se retirer après les deux premières manches. Mais pris par l'excitation du jeu et l'effervescence ambiante, il n'avait pas su s'arrêter à temps et il n'avait tout simplement pas pu quitter la table. Le souvenir des rires tonitruants des joueurs et des œillades des femelles ne fit qu'accroître sa migraine.

*Bon sang, se dit Vinc, il doit bien y avoir une douche dans ce conapt minable ?* L'Atmir passa en chancelant devant le mini-bar et constata avec une nouvelle grimace que deux bouteilles de tamarchek gisaient à même le sol, complètement vides. Ils avaient sifflé deux bouteilles, et il ne s'en rappelait même pas. Une sueur froide trempa sa fourrure. Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire d'autre cette nuit ? Il lança un regard oblique vers la femelle qui dormait dans le lit en bataille.

Vinc ouvrit le mini-bar pour y prendre une bouteille de jus de fruit qu'il descendit aussi sec. Il émit un rot sonore de satisfaction et parcourut la pièce ovoïde du regard. Les parois étaient constellées de taches brunes et d'auréoles jaunâtres comme des infiltrations d'eaux usées. Pas même une console manuelle ou une simple holo dans ce motel de seconde zone. Un lit défoncé avec une Atmire qui l'était tout autant, un vieux suspensofa fatigué et lui, Vinc Léo Shak l'artiste déchu avec son mal de tête et son envie de vomir.

Il trouva la douche sur le palier. Malgré son dégoût, il se força à entrer dans la cabine et laissa l'eau tiède et savonneuse ruisseler sur ses longs poils. Pendant de longues minutes, il frotta énergiquement sa fourrure souillée de toute la force de ses quatre bras. Heureux de se sentir plus propre, il fit couler de l'eau claire pour se rincer, puis il enclencha le mode sèche-fourrure. Le séchoir laissa entendre une note poussive puis un toussotement, et ce fut tout. L'Atmir, fou de rage, tapa sur le boîtier grippé sans parvenir à le remettre en marche. Il ne lui restait plus qu'à attendre que sa fourrure sèche à l'air libre, ce qui prendrait une bonne heure. Furieux, il revint dans la chambre.

La femelle s'était réveillée et elle était déjà en train de boire une nouvelle bouteille d'alcool. Il reluqua bien malgré lui ses longs bras auxquels elle avait passé des anneaux clinquants. Elle avait des faux cils, interminables comme un été atmire sans mousson, des pochoirs faciaux délavés. La nuit, les figures dessinées sur ses poils abîmés luisaient faiblement. Ce souvenir l'excita presque, mais en la regardant boire à la bouteille, il sentit son cœur se soulever. Elle remarqua sa grimace de dégoût et suspendit son geste, battant imbécilement des cils dans sa direction. Il vit un éclair de discernement, sinon d'intelligence, passer dans ses yeux glauques.

— Salut chéri, t'en veux une p'tite goutte ?

Vinc considéra la bouteille d'un air peu engageant puis fixa l'Atmire avec la même expression de colère.

— Nan, j'en veux pas. Ni de ça ni de toi. Tu ramasses tes affaires et tu te tires, grognait-il excédé. La femelle sentit le danger. Il ne riait pas du tout, bien au contraire. Elle ramassa ses gadgets, sa verroterie et ses lunettes et en moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, vida les lieux.

Resté seul pour sécher tranquillement, Vinc Léo Shak s'abattit sur le sofa gluant et se prit la tête à quatre mains. Qu'est-ce qui lui avait pris de suivre cette bi-vulve ? Des images qu'il aurait voulu oublier remontèrent à la surface de son esprit. Il avait quitté la table de jeu totalement rincé et la femelle lui avait payé un verre pour le consoler. Fin saoul, il l'avait laissé caresser sa fourrure, frotter ses bras contre les siens. Puis ils avaient rejoint la petite bande de joueurs pour se rendre dans un autre casino, le Royal Okhm, se souvint-il. Il y avait beaucoup de Mengueli autour des tables de jeux, mais aussi des Humains et quelques Atmirs fortunés qui lâchaient leurs jetons sur le tapis avec dédain. Ils avaient encore joué et bu. Joué encore, bu davantage et ainsi de suite.

Honteux, Vinc se rappela aussi qu'il avait accosté une jolie Atmire. Complètement saoul, il avait du bagout et plus aucune inhibition. La fille rigolait et il l'aurait emballé si l'Atmire qui le suivait partout n'était pas venu ruiner ses plans. Il avait suffi que cette poivröte vienne à côté de lui et qu'elle lui caresse la tête langoureusement pour que la jolie Atmire le plante comme un minable. Ensuite, il l'avait insultée et peut-être même frappée.

Enfin, ce dont il était sûr, c'est que les videurs les avaient flanqués dehors. La pochardé était encore avec lui, assise comme par magie à ses côtés sur les marches blanches du casino royal. Vinc peinait à se remémorer la suite des événements. Ils avaient déambulé bras dessus, bras dessous jusqu'à un bar atmire interlope où se rassemblaient des ivrognes et des joueurs à la dérive. On y fumait le kalt, allongé sur des couchettes dans la pénombre rougeoyante des alcôves. Ils s'étaient échoués à leur tour dans cet océan de coussins.

Ils avaient fumé toute la nuit, bu de l'alcool de tamarchek et forniqué sans discrétion. Après tout dans ce lupanar lamentable, qui s'en serait formalisé ? Il se souvenait aussi que des prostituées atmires assuraient le service et mettaient parfois la main à la pâte. Puis leur virée s'était achevée dans ce motel, qui sait comment ?

Vinc avait à peu près remis de l'ordre dans son esprit, mais il ignorait encore l'étendue réelle des dégâts que lui avait coûtée cette nuit. Il synchronisa son interface NeuroNext sur son compte courant et une nouvelle sensation de vertige l'envahit. Incrédule, il renouvela l'interrogation neurale et reçut la même réponse. En une nuit, il avait dépensé près de 500 tahels et son compte présentait maintenant un découvert vertigineux. Il jura, mesurant, incrédule, son incroyable stupidité.

Le maquignon, ce Nuz Déo Slash avait repéré en lui le pigeon idéal. Vinc était presque certain que, tout comme cette répugnante femelle, les autres joueurs étaient de mèche. Ils l'avaient laissé gagner pour le mettre en confiance, accumuler de-ci de-là des victoires faciles, jusqu'à lui faire perdre toute retenue, tout sens des valeurs. Puis ils l'avaient méthodiquement rasé, rincé, essoré jusqu'à le laisser complètement nu. Enfin à poil.

La situation était claire dorénavant : il avait dilapidé tout l'argent que lui avait rapporté sa première vente ; mais il possédait encore six bêtes. À quoi bon hésiter ? Le patron allait être fou de rage, mais cette ordure d'Humain devait bien se douter qu'il ne

remettrait plus les pieds dans son sale cargo.

*De toute façon, se dit-il, je n'ai plus d'autre choix. Aucune banque ne fera crédit à un type comme moi.* Fataliste, l'Atmir haussa les coudes et leva les yeux au ciel. Un miroir ébréché fixé au plafond de la chambre ovoïde lui renvoya une image bien peu reluisante. Hirsute, les yeux rougis et les bras ballants, il ressemblait à tous les traîne-misère que la cité du jeu engendrait à foison.

L'Atmir s'ébroua comme pour chasser ses idées noires et avisa une fenêtre qui donnait sur un escalier extérieur. Cette antiquité allait lui permettre d'éviter la loge du tenancier pour filer à l'atmir ! Vinc enjamba le rebord de la fenêtre et dévala les marches métalliques. Dès qu'il parvint au rez-de-chaussée, l'Atmir prit ses jambes à sa tête et tourna au coin de la première rue, sans demander son reste. L'orientation n'était pas son fort, mais Vinc reconnut l'une des avenues de Little Atmira qui marquait la frontière avec le quartier des ruches shnixi. La vision d'un petit groupe de ces insectes gigantesques, rassemblés devant une boutique, lui donna la nausée. Presque immédiatement, l'image du Xinixshr'a au thorax défoncé par l'incisive de womb lui revint en mémoire. L'Atmir cracha par terre, puis il héla un autogyre. Il savait parfaitement ce qu'il lui restait à faire. La seule chose qu'il puisse encore faire, du reste, pour réussir à sauver ses poils.

- Quelle destination, monsieur ?
- Les abattoirs !

## – Chapitre deux –

### Les cavaliers de Menguel

Une jeune femme éplorée vint voir le Maître.

— Mon fiancé ne m'aime plus. Il ne me désire plus. Que dois-je faire ? Je l'aime...

— Tu exiges trop. Mais répète-lui cette formule magique : « mon amour, peu importe que je sois née, tu deviens visible à l'instant où je disparaïs ». Ensuite sois sage ou sois folle, sois poétesse ou sois magicienne. C'est pareil.

M. B., in *Paroles d'un Maître* (extrait).

L'aube surprit Leuwin à son bureau. Il fallut que les premiers rayons des soleils viennent caresser le vélin protéiforme qu'il lisait avec application pour qu'il se rende compte que la nuit avait trouvé le jour. Il ferma les yeux une seconde avant de s'étirer comme un chat. Ses épaules et son dos étaient douloureux d'être restés si longtemps dans la même position, mais le Na ne s'en soucia guère. Il était heureux, à peine fatigué par cette longue veille studieuse. Un sentiment de paix l'habitait. D'harmonie serait plus juste. Il se sentait en accord avec l'instant et avec l'univers.

Il jeta un dernier regard sur ses notes puis sur l'écran de l'holoconsole qui affichait son prochain cours : *Apologétique constructive bahai et fidélité aux origines, troisième partie*. Satisfait de son travail, Leuwin désagrégea le vélin en une pluie de particules et suspendit l'enregistrement automatique de son interface NeuroNext.

Il se leva lentement, s'étira quelques secondes et s'approcha de l'unique fenêtre de sa cellule. L'aube parait le monastère Shandarshagor de reflets dorés et écarlates. Le prêtre aspira à pleins poumons une bouffée d'air frais, savourant le calme et la fraîcheur de ces premières heures dérobées à l'aube. Une douce odeur d'herbe fraîchement coupée emplissait le cloître sur lequel donnait sa chambre. Lui qui avait passé tant de temps à naviguer ne se lassait pas de ces parfums terrestres qui évoquaient aussi, en un écho doux-amer, sa lune natale. Matines n'allaient pas tarder à sonner et Leuwin Verdiger loua l'Ein Sof de l'avoir ramené chez lui.

Une semaine s'était écoulée depuis sa visite au prisonnier Mardoch Blika et le Na avait temporairement demandé à être suspendu de sa tâche d'aumônier afin de se

consacrer à une série de cours au grand séminaire. Il avait rempli sa mission là-bas, sur Hamjel, et pourtant – il avait pu le vérifier – le sceau dermique ne lui avait pas été retiré.

*Cela signifie-t-il*, se demanda le prêtre, *que ma tâche n'est pas encore achevée ?* Leuwin n'avait aucune réponse à cette question et il ne pouvait pas davantage en espérer une de son supérieur, le Nonce Salès. Celui-ci n'avait fait aucune allusion au sceau de legatur et Leuwin en avait déduit que Salès ignorait tout des véritables raisons de son retour au monastère. Par prudence, il avait gardé le silence quant à sa mission.

Le Lecteur d'âmes soupira. Il ressentait depuis son arrivée le besoin de se ressourcer, de retrouver sa confiance en l'institution, quand tout lui paraissait si étrange, si absurde, comme cette mission, dont même le nonce ignorait tout. Et quel meilleur moyen pour atteindre ce but que de passer un peu de temps à enseigner aux jeunes séminaristes les bases mêmes du baháisme ? En dignes héritiers d'un très antique philosophe humain nommé Socrate, les baháïs favorisaient l'enseignement oral. Réunis en cénacle, les frères convers, sous la férule de leurs enseignants, développaient leur capacité à la réflexion personnelle à travers l'étude et le débat contradictoire, afin que chacun puisse affiner son point de vue en le confrontant à celui des autres. Les Maîtres baháïs privilégiaient tout naturellement le voyage et les cours informels pour éduquer les séminaristes et les ouvrir à l'océan de spiritualité que constituaient les multiples sensibilités religieuses de l'univers.

Cela faisait plus de quarante ans que la lune-monastère d'Hamjel formait des Na Baháïs. Un insigne honneur dont tous étaient très fiers mais qui se révélait être une lourde tâche. Éduquer tous ces jeunes postulants venus de mondes très différents tenait souvent du sacerdoce. La majorité d'entre eux n'avaient jamais franchi les limites de leur planète et découvraient un univers diamétralement opposé au leur. Certains rencontraient pour la première fois d'autres espèces intelligentes. Les baháïs s'efforçaient avec patience et persévérance de leur apprendre, avant toute chose, à se connaître et à vivre ensemble. Il fallait tout autant de force d'âme et de caractère pour organiser et conduire ce petit monde turbulent et désordonné.

C'était ici même que le jeune Leuwin, alors âgé de quinze ans, avait reçu ses premières leçons de religions. Sa maturité intellectuelle ne faisait certes aucun doute, mais son caractère rebelle donna bien des difficultés au Na chargé des postulants.

Issu d'un milieu modeste, le jeune Verdiger avait grandi dans le système de Zakhor. Ce petit système bi-solaire à la périphérie de la galaxie des Myriades, aux franges du *Limes*. Des onze planètes, dont cinq habitées, qui constituaient le système, Leuwin n'en connaissait que quatre. Mais de sa jeunesse sur une lune appelée Moss, il avait gardé cette curiosité de découvrir ce qui se cachait au-delà de l'horizon de son petit monde. Les deux soleils, l'un flamboyant, l'autre moribond que les habitants du système de Zakhor appelaient *Me'rimr'i*, « Notre compte à rebours » en katali, représentaient son alpha et son oméga, les deux sentinelles silencieuses de son apprentissage.

Au fil de ses voyages, Leuwin avait découvert Zakhor, ce système hostile et dur qui ne devait sa survie qu'aux richesses que recelait le sol de ses planètes. Sous l'impulsion de grandes compagnies, des milliers de pionniers étaient venus de tous les recoins de l'univers pour travailler dans leurs mines, bercés par l'espoir de jours meilleurs. Car la vie y était rude et difficile et marquait autant les traits que les caractères.

Le père de Leuwin était comme la majorité des colons. Il s'échinait comme mineur,

14 heures durant, à extraire du kalt et du cobalt au fond du gouffre de Ladmara sur Moss, la lune de Nour II. Un travail de forçat qui l'avait rendu dur et froid tout en accentuant son autoritarisme naturel. C'est l'âge qui avait permis à Leuwin de le comprendre et de lui pardonner cette dureté. Mais, enfant, il en souffrit. L'amour de sa mère, la douce et trop tendre Siona avait alors servi de tampon entre lui et son père, pansant du mieux qu'elle pouvait les blessures qu'ils s'infligeaient mutuellement. Mais l'essentiel manquait, le dialogue, l'amour filial et paternel avoués.

Au fil des ans qui le voyaient devenir homme, le jeune garçon sentait grandir en lui une révolte envers ce père qu'il ne comprenait pas. L'affrontement était inévitable, mais l'Ein Sof dans sa grande sagesse avait placé sur le chemin de Leuwin un prêtre bahaï de Ladmara. Une rencontre bouleversante qui ouvrit l'âme de Leuwin à la spiritualité. Sa colère, sa rancœur, sa révolte trouvaient un but, un exutoire, un sens. Cette dignité que son père comme tous les autres colons avait perdue, réduite à néant par leur travail et leurs conditions d'esclaves, il la leur rendrait dans la spiritualité. Convaincu que c'était là que résidait sa mission, il accepta sa vocation et quitta, à la mort de son père, la petite lune de Moss pour se présenter à la porte du séminaire sur Shandarshagor. Son admission fut l'étape la plus aisée. Mais vint ensuite le douloureux apprentissage de la discipline et des règles de vie en communauté. Leuwin se révéla très vite un élément brillant mais perturbateur. Esprit rebelle, il renâclait à certaines tâches, acceptant mal l'autorité et il lui fallut plusieurs années avant d'acquérir la maîtrise de son tempérament.

Bizarrement, lorsqu'il comprit enfin que les bahaïs ne cherchaient ni à le brimer ni à l'endoctriner, mais à lui donner les moyens d'acquérir un contrôle sur lui-même, il bascula dans l'attitude inverse. Leuwin devint presque dévot, s'attachant à la lettre à tous les rites qui lui étaient enseignés. Comme beaucoup, il avait cru que la stricte observance des rites était primordiale. Ce n'est qu'avec le temps, et beaucoup de réflexion, qu'il comprit que ces pratiques n'importaient que pour le sens profond qu'elles véhiculaient. La véritable utilité de ces dernières était d'aider le croyant à accepter qu'au-delà de la forme, seul le fond, le sens profond des choses comptaient. Il avait vingt et un ans et apprenait à se détacher des apparences, étape cruciale dans son cheminement vers la sagesse.

Cette période d'apprentissage au monastère fut probablement la plus douce de son existence. Son temps se partageait entre l'étude et la prière. Et même dans ses rares moments de repos, Leuwin continuait à assouvir sa soif de connaissance. Il n'était pas de culture, de peuple ou de forme de spiritualité qui lui étaient indifférents. Tout le passionnait, l'intéressait, l'intriguait. Il voulait tout comprendre des êtres qui habitaient l'univers. Mais les voyages trans-systémiques coûtaient affreusement cher, surtout pour un séminariste boursier, ce qui transformait chaque système habité en un monde à part, destiné à survivre sans l'aide du *Limes*, de façon autarcique et totipotente, comme n'importe quelle cellule d'un organisme complexe. Et les quelques, trop rares, voyages qu'il avait effectués dans sa jeunesse l'avaient marqué définitivement. « L'autre n'est pas un étranger, c'est un frère que l'on découvre. » Rien n'avait jamais pu le détourner de cette idée qu'il tenait de son Maître, Tahar Ashavi.

Son NeuroNext émit la vibration mentale caractéristique d'un appel, arrachant le Na Verdiger à ses souvenirs. D'un geste, il activa sa connexion neurale et ne put retenir une exclamation de surprise en identifiant l'expéditeur du message : Sun Nandelaka.

L'appel était bref et se résumait à une invitation pour Okhm, la capitale de Menguel, à la date qui conviendrait le mieux au Na. Bien qu'un peu perplexe, Leuwin n'hésita guère. Il n'avait plus qu'un cours à donner avant que ne débutent les vacances des séminaristes qui le laisseraient libre pour deux semaines.

*Pourquoi ne pas en profiter pour rendre visite à ce « vieil ami » ?* se dit-il en endossant son caftan d'un geste presté. Un petit séjour à Okhm, la « capitale du jeu » ne pouvait que lui faire du bien... Cette pensée le fit sourire. Les cloches des matines se mirent à carillonner dans le silence du monastère, appelant chacun à se recueillir. Et Leuwin chassa de son esprit toute idée de distraction pour ne plus se concentrer que sur sa méditation matinale.

Le Na avait rencontré Sun Nandelaka sur Hamjel. Ce dernier purgeait alors une peine de quinze ans pour un retentissant trafic de reliques atmiques. Sa bonne conduite lui avait valu une remise de peine et Sun en avait profité pour refaire sa vie. Ce curieux personnage, pur produit d'un métissage impressionnant, avait une mère Polshka<sup>3</sup> et un père aux origines humains et mengueliens. De ses ascendances, Sun avait hérité des pires défauts : orgueil, cupidité, esprit de lucre et un sens de l'humour indéfinissable, qui faisaient de ce petit escroc galactique haut en couleur, un personnage pourtant attachant. Pas vraiment un malfrat, même si son délit sacrilège constituait juridiquement un crime, plutôt un bonimenteur, un touche-à-tout peu scrupuleux, esthète à ses heures et grand joueur devant l'Éternel. Ce goût immodéré des paris et des tables de jeu l'avait tout naturellement conduit à installer les siens dans la capitale de la planète Menguel, la dispendieuse cité d'Okhm.

Tirant un trait sur son passé criminel, Sun avait décidé de se lancer dans les affaires. Le tourisme lui offrit son premier emploi comme tour operator d'un casino de luxe. Quelques années plus tard, à force de travail acharné, il avait pu s'offrir son premier hôtel, et, rêve de sa vie, un modeste casino. Le succès fut au rendez-vous et ne le quitta plus. Sun multiplia les acquisitions et les investissements et se retrouva très vite à la tête d'un véritable petit empire. Mais sa réussite fulgurante ne lui fit pas oublier ses amis. Toujours reconnaissant du soutien que le Na lui avait apporté sur Hamjel, il ne manquait jamais d'inviter ce dernier, tous frais payés, à venir le rejoindre dans ce qu'il appelait « sa » ville.

Le Lecteur d'âmes connaissait assez mal Menguel. Malgré les nombreuses sollicitations de Sun, Leuwin Verdiger n'avait encore jamais eu le temps de se rendre à Okhm, « La » capitale du jeu. De Menguel, il ne conservait que le souvenir d'un petit monde sablonneux ponctué d'oasis et de villes ocre, de canyons labyrinthiques et de mers de sel. Ce seul souvenir lui donna des envies de désert comme une gourmandise touristique après une trop longue diète monacale. Il régla prestement les détails de son départ, expédia ses notes à son secrétaire et confirma la réservation que Sun avait prise pour lui.

Longue approche en ellipse dans un nuage d'engins spatiaux dont les faisceaux de

---

<sup>3</sup> Les Polshkas, en plus d'être des bohémiens de l'espace sont des hermaphrodites.

propulsion zébraient le ciel d'arabesques fugaces. Descente rapide et grondante du navire en approche infra-atmosphérique et brusque mise en veille des champs de stase dans un crépitement d'énergies magnétiques. Leuwin, confiné par son champ de protection unipersonnel, tâchait de ne rien perdre du spectacle. Rivé à son siège, il braquait son regard sur le continent immense et quasi-désertique qui semblait à chaque seconde grandir et se diluer dans un voile de coton aux reflets mauves. La côte ouest avait la forme d'un fruit de tamarchek, hérissée de péninsules et de bandes de terre, de montagnes et de pics déchirés. Comme une fleur maudite et radioactive, la ville s'y épanouissait, chancre sur une peau saine qui infusait son poison et sa fièvre à tout l'organisme. Le premier soleil s'abîmait déjà à l'horizon en diagonale. Sur cet hémisphère de Menguel, l'après-midi touchait à sa fin. L'heure la plus douce du jour paraît la capitale planétaire de couleurs étranges et rougeoyantes. Okhm dans un embrasement progressif venait à eux. Carnassière infatigable, elle n'avait de cesse d'absorber de nouvelles nefs entre ses tours arcologiques et ses puits urbains gigantesques. Leuwin ferma les yeux pour prier. Tandis que les mots coulaient de ses lèvres et emplissaient son cœur, le bruit chaotique et strident des hyperdrives du navire éclata comme le rire de gorge de la cité-puits.

L'astroport ressemblait à une vaste ruche de verre et de métal. Tout y était : bruits assourdissants, couleurs chamarrées et mouvements incessants. Le Na Verdiger se sentit presque perdu dans ce vacarme et ce tumulte qui semblaient vouloir l'emporter comme une vague puissante et impérieuse. Le calme de sa retraite lui avait fait oublier l'agitation du monde. Il jeta un regard autour de lui. Une foule bigarrée l'entourait, échantillonnage parfait de toutes les créatures qui peuplaient l'univers. Humanoïdes mengueli, polshkas et maaloks, boules de poils sur pattes atpires, ou créatures aquatiques dans leurs véhicules-aquariums autogyres... Tellement de peuples et d'espèces différentes qui se ruaient dès leur arrivée sur les holoconsoles de jeu mises à leur disposition par l'astroport. Ici et là des hôtes mengueli aux costumes minimalistes se chargeaient des réservations, des locations et des bagages pendant que les voyageurs cédaient à leur passion du jeu. Le brouhaha était tout simplement épouvantable.

Encore fasciné par un tel déferlement, Leuwin Verdiger n'avait pas remarqué la silhouette rebondie et un peu court sur patte qui s'agitait derrière la paroi de métaplast qui délimitait l'espace de contrôle douanier. À grand renfort de moulinets de bras, cette dernière semblait vouloir attirer l'attention du Lecteur d'âmes. Lorsque les yeux de Leuwin se posèrent enfin sur elle, il ne la reconnut pas tout de suite. Ce ne fut qu'en croisant son regard, deux petits yeux noirs et brillants comme du jais, que le Na sut que son ami était venu le chercher. Il sourit et agita la main dans sa direction avant de passer prestement le contrôle douanier.

Sun vint à lui en courant, les bras grands ouverts avant de l'embrasser dans une vigoureuse accolade fraternelle qui manqua de lui briser les côtes. Moins démonstratif mais tout aussi ému, Leuwin se laissa faire en se contentant de lui tapoter le dos. Puis aussi soudainement qu'il l'avait attrapé, Sun le relâcha pour lui baiser les mains avec respect.

— Daicini Verdiger, Daicini Verdiger ! Vous êtes venu ! Je suis si content !

Le Na sourit touché par cet accueil. « Daicini », le titre réservé aux serviteurs de Daice. Parfois, il lui semblait vivre plusieurs vies comme autant de rôles et d'apparences qu'il endossait au gré des désirs ou aspirations spirituelles de chacun. Comme Sun par

exemple, qui, bien que néo-catholique, restait convaincu que le Na était un authentique Daicini, prêtre de Daice, personnification du Hasard. Et pourquoi pas ? « Toutes les religions ne sont qu'autant de voies différentes pour atteindre un même point », disait son Maître.

— Merci, mon ami, merci pour ton invitation...

D'un geste de la main, le Polshka balaya les remerciements de Leuwin, son regard pétillant d'une joie malicieuse. Le succès l'avait poli, dégrossi, affûté. Dans son costume aux couleurs changeantes et aux lignes asymétriques, Sun n'avait plus rien de commun avec le petit voleur que le Na avait rencontré sur Hamjel. Des rides fines creusaient son visage fraîchement rasé à la complexion verdoyante et lui donnaient encore davantage l'air de se moquer de tout. Dans ses yeux brillait une lueur d'ironie complice qui convenait si bien à son attitude générale de tendre relativisme.

— Vous n'avez pas changé d'un poil, Daicini. Comment fais-tu ? Auriez-vous découvert une fontaine de jouvence sur Lwell ?

Le ton était léger, badin, amusé, mais non dénué d'une once de curiosité intéressée. Leuwin fronça les sourcils d'un air qui se voulait sévère.

— Sun Nandelaka... la cupidité te perdra...

— Vous ne voulez pas me répondre ? je te comprends, un tel secret mérite d'être conservé jalousement. Mais si vous voulez, nous pourrions faire affaire et...

Le Na éclata franchement de rire. *Quel personnage !* se dit-il.

— Sortons plutôt d'ici, si tu le veux bien. Avec ce vacarme, on finira par ne plus s'entendre penser...

Mais Sun ne s'avouait pas encore vaincu :

— Ce secret, Daicini... vous savez que tu peux me faire confiance, n'est-ce pas...

Leuwin, amusé, secoua la tête en soupirant. *Il ne changera jamais !*

— Tu as un moyen de transport, mon ami ? Sinon nous pouvons louer un taxi... demanda-t-il.

L'indignation sembla secouer le métis humano-polshka de la tête aux pieds. Son visage prit une teinte bleutée et ses bras se mirent à tracer de grands cercles autour de Leuwin.

— Louer ? vous perdez la tête, Daicini, mon chauffeur nous attend, bien entendu. J'ai fait l'acquisition, il y a peu, de la toute nouvelle light-corvette. Une vraie bombe, je parie que vous n'en avez encore jamais vue.

Et sans attendre, il se saisit du bras de Leuwin Verdiger et l'entraîna à sa suite vers la sortie. Ce dernier se laissa faire sans rien dire, souriant, et semblait écouter avec attention les diverses informations que Sun, exultant et intarissable, lui déversait à l'envi :

— Une merveille, un véritable bijou de technologie et d'esthétisme...

Dans son for intérieur, Leuwin riait malicieusement.

*Sun a raison*, pensa Leuwin, *cette light-corvette est vraiment superbe*. Design unique, intérieur cuir, stabilisateurs irréprochables et système de navigation autoperformatif, elle offrait à ses passagers un luxe auquel le Na n'était pas du tout habitué. Et c'est confortablement assis dans un siège merveilleusement rembourré, un thé vert de Nassoko à la main, qu'il découvrit la cité d'Okhm. Vue d'en haut, elle lui apparut de prime abord comme un gigantesque parc d'attractions ou un souk à ciel ouvert, infini. Les buildings, illuminés comme des lampions, paraissaient communiquer les uns avec les autres par des passerelles et des terrasses communes où dansaient des suspensobulles psychédélics. D'immenses complexes hôteliers-casinos se dressaient ici et là, géants orgueilleux qui déployaient leurs ailes et leurs flèches dans une polychromie publicitaire violente. À leurs abords, les sensi-pubs géantes semblaient se disputer l'espace avec des holopublicités qui barraient la route des innombrables engins qui sillonnaient la ville. Ces derniers, tels de petits insectes vrombissants et affairés, traversaient, indifférents, ces murailles virtuelles et chamarrées. En se penchant, Leuwin put apercevoir la foule qui se pressait dans les avenues démesurées de la cité. Toutes les races, toutes les espèces semblaient s'y être donné rendez-vous pour une course sans fin.

*L'agitation est partout dans cette ville*, pensa-t-il, presque effaré. La navette slaloma un instant entre une série de puits anti-grav qui plongeaient en à-pic dans les entrailles d'Okhm. Le Na savait bien à quel lieu ils pouvaient conduire : tripots clandestins, lupanars, cliniques privées, salles de spectacles très particuliers, aires de jeu... ou Daice sait quoi d'autre. Leuwin, interdit, se tourna vers son hôte. Et ce dernier, comme s'il avait suivi le fil de ses pensées haussa les épaules.

— Un dicton menguelien affirme que tout se trouve sur Okhm, qu'il suffit de le vouloir pour l'obtenir... quant au prix... bah, tout a un prix dans la vie, non ? Le tout est de savoir si on veut le payer.

Le regard de Leuwin s'était teinté d'une indéfinissable tristesse. Il n'aurait su se l'expliquer. Sans doute parce que cette ville folle et labyrinthique le déstabilisait. Après quelles chimères pouvaient bien courir tous ces êtres ? Vers quelles désillusions aboutirait leur course ?

La main de Sun se posa sur son épaule.

— Regarde, Daicini, toutes ces lumières, ces holopublicités géantes, toute cette vie qui grouille de partout, ne trouvez-vous pas que c'est une pure merveille ?

Le Na se contenta de sourire, car devant lui, comme pour lui rappeler que l'Ein Sof n'avait pas abandonné cette Babel ludique, se dressait une poignée de minarets. Flèches dorées qui s'élançaient orgueilleusement vers le ciel. Et Leuwin se souvint que deux religions régentaient malgré tout la vie spirituelle de Menguel III, celle des Frères Muslims et celle de Daice.

À ses côtés, Sun s'agitait de plus en plus. Intrigué, le Lecteur d'âmes le regarda attentivement. Son visage était coloré et ses yeux brillaient. À cet instant, le Polshka ressemblait à s'y méprendre à un enfant impatient d'ouvrir ses cadeaux. Croisant le regard de Leuwin, Sun sourit de plus belle. Puis n'y tenant plus, il l'attrapa par les épaules.

— Daicini ! Pour ta première visite dans ma ville, je vous ai réservé une surprise. Regarde !

Suivant la direction indiquée, Leuwin aperçut un énorme bâtiment sombre qui semblait pulser de lumière, comme un gigantesque cœur minéral.

— C'est le wombodrome !

La voix de Sun recelait toute la passion du monde, presque de l'extase. Le wombodrome, le stadium de tous les spectacles, le temple des divertissements sportifs.

— Je vous y ai réservé une loge, Daicini... je suis certain que tu n'auras jamais vu pareil spectacle. Demain ! Nous irons demain pour... désirez-vous que je vous en laisse la surprise ?

Leuwin comprit que cette question n'était que purement rhétorique. Sun mourait d'envie de lui en dire plus. Il hocha donc négativement la tête.

— Demain, Daicini, vous assisterez à votre tout premier anasha !

\*\*\*

Vinc Léo Shak n'avait pas la moindre considération pour les bêtes dont il avait la charge. Son boss – son ex-boss se rappela-t-il – ne lui avait finalement donné qu'une seule consigne : vendre ces maudites wombs au plus vite et lui faire parvenir l'argent obtenu, déduction faite de sa commission. Et c'est bien ce qu'il allait faire. Il n'entendait nullement s'encombrer plus longtemps de ces bestioles puantes. Les premières avaient été transformées en steak et ce sort conviendrait très bien aux six dernières !

Les abattoirs se situaient en banlieue, bien à l'écart du cœur trépidant de la ville. Et Vinc, pour son malheur, se rendit très vite compte que le taxigyre dans lequel il avait sauté précipitamment était non seulement totalement décati mais aussi poussif que déglingué. Il lui fallut presque une demi-heure pour s'extraire de la circulation apocalyptique qui régnait sur le périmètre aérien saturé à toute heure du jour ou de la nuit, et presque autant pour s'engager enfin dans la grande voie du nord, celle qui conduisait à la zone industrielle numéro 4. Au travers de sa bulle de métaplast, l'Atmir eut tout le temps de contempler la ville monstrueuse qui s'offrait à lui. Vue ainsi, elle semblait tracer un incroyable dessin qui, tantôt épousait les reliefs des canyons dans lesquels elle s'encaissait, tantôt les ignorait totalement et les absorbait. Il en émanait à cette heure une sorte de halo chromatique métallisé assez diffus qui l'enveloppait dans un étrange voile scintillant et mouvant. Okhm était comme un abominable mirage de lumières et de bruits au cœur d'une planète désertique.

Lorsque le taxi se posa enfin sur l'aire de stationnement archibondé du secteur des abattoirs, Vinc ne put retenir un soupir de soulagement. Il bondit littéralement hors du véhicule et s'en éloigna à toute vitesse. Cette course avait été un vrai cauchemar, au point qu'il estimait qu'être encore en vie après un tel trajet tenait plus du miracle que de la simple chance.

Ce fut l'odeur qui régnait en ces lieux qui le ramena à ses préoccupations premières, une odeur chaude et douceuse, presque écœurante bien que pratiquement imperceptible. Vinc ne s'y trompa pas, c'était bien celle du sang, du sang frais. Rien que de le sentir, il eut des haut-le-cœur qu'il essaya bravement de réfréner : comme tous ceux de son espèce,

Vinc était hémophobique.

Les portes des abattoirs faisaient dos à une dépression montagneuse. Tels des géants aux reflets d'argent, elles montaient la garde devant la dernière des prisons, celle dont on ne revenait jamais.

Comme une excroissance maligne, l'usine high-tech surgissait littéralement du sol pour s'imbriquer parfaitement à la barrière rocheuse qui la soutenait et dont l'architecte, pour une raison saugrenue, avait visiblement cherché à en épouser les lignes de force. Le résultat était proprement monstrueux : une façade sinistre, tout entière recouverte de schiste noir accueillait le visiteur. Des coulées de métaplast tentaient vainement d'adoucir son aspect carcéral, mais les innombrables vérins qui les transperçaient n'arrivaient qu'à produire l'effet inverse, couvrant l'ensemble d'une grille anarchique et étouffante. Cette masse impressionnante et glacée n'abritait cependant que la partie administrative de l'exploitation : bureaux, lounges et salle de cotation. Le reste des installations, comme les salles de découpe ou de conditionnement qui nécessitaient un espace important, étaient souterraines ou encastrées dans la paroi rocheuse.

*Architecture shnxi, se dit Vinc avec mépris, cette manie qu'ils ont de vouloir mettre des alvéoles et des vérins partout. N'en ont-ils pas marre de nous pondre des ruches partout où ils passent !*

Un œil-drone de surveillance buzza au-dessus de l'Atmir, l'inspectant de la tête aux pattes. Le contrôle dut être satisfaisant car les portes s'ouvrirent grand devant lui. À l'intérieur, l'agitation qui régnait contribuait davantage à donner l'impression de pénétrer dans une termitière ou une ruche. Partout, ce n'était que courtiers courant dans tous les sens, le visage fermé et les gestes saccadés, seulement occupés à négocier via le Next leurs dernières positions sur le marché agroalimentaire. L'atmosphère était saturée d'avidité et de concupiscence. L'usine à viande était à l'image d'Okhm, tout entière vouée aux gains et aux profits.

Dans un coin du vaste hall aux dimensions vertigineuses, Vinc repéra différents petits groupes de marchands et d'intermédiaires katalis en train de négocier âprement leurs transactions. De temps en temps, l'un d'entre eux jetait un regard rapide en direction des multiples écrans holographiques qui garnissaient les murs et qui diffusaient sans discontinuer les derniers cours du marché, avant de reprendre ses marchandages.

L'Atmir ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil mauvais à deux Katalis qu'il surprit en train de se frotter les mains en un geste involontairement éloquent. Le peu qu'il avait retenu des conversations entendues lors de sa soirée de la veille lui revinrent en mémoire : tous les négociants semblaient persuadés que les producteurs katalis bloquaient volontairement les exportations de wombs afin de créer une pénurie et de profiter de l'effolement des cours pour s'enrichir. Une stratégie que Vinc trouva très ingénieuse et dont il entendait bien tirer profit. Enfin, il le ferait autant que possible. Ce qui comptait surtout, c'était de se débarrasser de ces maudites bestioles qui chaque jour lui coûtaient davantage en frais de chenil. Il ne voulait plus avoir à déboursier un seul tahel pour ces animaux stupides. C'est ainsi que son idée d'en faire des steaks hachés lui était venue.

D'un bref regard, l'Atmir consulta la grande horloge murale qui lui faisait face. À cette heure-ci, Nuz Déo devait très certainement être à son poste. D'un pas qui se voulait assuré, Vinc traversa le hall pour rejoindre les plates-formes anti-grav et prendre place

sur l'une d'elles. Une voix métallique lui demanda le nom de la personne qu'il désirait rencontrer.

— Nuz Déo Slash...

— Nuz Déo Slash, lounge 5. Attention à la fermeture des portes.

Nuz Déo Slash. Rien qu'en repensant à lui, l'Atmir grinça des dents. Un compatriote... un fieffé voleur, oui ! En voilà un maquignon peu scrupuleux qui avait parfaitement saisi le concept d'offre et de demande. Son credo ? « Il n'y a pas de petits profits » et il s'y entendait suffisamment en négoce pour l'appliquer sans vergogne. La viande de wombs était la principale source d'alimentation carnée du système de Zakhor et la demande était telle que les prix atteignaient des sommets. Mais les bouchers d'Okhm rechignaient de plus en plus à payer les sommes faramineuses que leur demandaient les éleveurs katalis, forts de leurs monopoles. Restait donc la filière B, celle dans laquelle s'ébattait merveilleusement bien Nuz Déo. Pour un prix modique, il leur livrait toutes les wombs qu'ils désiraient, pour autant qu'ils ne soient pas trop regardants sur leur provenance. Ces animaux étaient tout sauf des bêtes d'élevage : elles provenaient directement de particuliers d'Okhm : directeurs de haras qui voulaient se débarrasser de leurs vieilles bêtes, chenils de seconde catégorie, propriétaires lassés de leur animal domestique ou cliniques privées d'incubation shnixi désireuses de revendre ce qui restait des wombs après l'éclosion des larves...

Nuz Déo se présentait comme un équarrisseur, achetant les carcasses et les bêtes pour, disait-il, les reconditionner en engrais, alors qu'il revendait leur viande à des restaurateurs d'Okhm. La différence entre le prix d'achat et celui de revente était considérable, faisant de ce trafic une entreprise on ne peut plus rentable pour son propriétaire, et ce n'était pas les quelques bakchichs adroitement distribués auprès des agents de l'hygiène pour assurer sa sécurité qui allaient grever sa marge bénéficiaire. Nuz Déo avait tout ce qu'il fallait pour réussir : les contacts, aucun sens moral et surtout un bagout extraordinaire. Vinc devait reconnaître que lui-même s'y était laissé prendre. La veille, il l'avait presque accueilli comme un sauveur. Lui qui n'y connaissait rien en bétail et encore moins en marchandage, avait été si heureux qu'un maquignon, de son espèce de surcroît, le guide aussi amicalement dans les méandres des affaires. L'illégalité de l'opération ne l'avait inquiété qu'un bref instant, car la somme proposée avait balayé tous ses scrupules. De ce côté-là, il devait bien avouer que l'Atmir avait été correct : la somme promise avait été directement versée sur son compte.

*Mais voilà, pensa-t-il, ensuite il y avait eu cette invitation pour cette fête si désastreuse : « pour fêter ta première vente ». Oh, comme il regrettait de l'avoir acceptée. Vinc entendait encore la voix mielleuse de Nuz Déo résonner à ses oreilles. L'Atmir secoua la tête. Regretter ne changerait rien à sa situation actuelle. Ce qui comptait à présent, c'était de convaincre ce maudit Nuz Déo de prendre les bestioles qui lui restaient. Après l'avoir coulé, le maquignon pouvait tout aussi bien l'aider à sortir la tête de l'eau !*

Le lounge était superbe. De la moquette orange et profonde tapissait les murs photosensibles et de nombreux fauteuils automorphes qui semblaient merveilleusement confortables n'attendaient qu'à être occupés. Les gens qui s'y trouvaient n'étaient pas

nombreux, quelques courtiers humains ou mengueli, essentiellement. Vinc repéra un Maalok, si visible tant il paraissait mal à l'aise. Déo, lui, était au bar. La fourrure ébouriffée, il arborait fièrement une paire de lentilles bicolores orange et verte en sirotant un verre de vokawa. Il aperçut Vinc et agita les bras dans sa direction pour lui faire signe de venir le rejoindre.

— Vinc ! mon vieil ami. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Vinc se jucha sur un des coussins auto-suspendus qui flottaient contre le comptoir comme de petits navires appontés. Les deux Atmirs entremêlèrent leurs bras comme de vieux amis et Vinc se dit que c'était bien le seul bénéfice de cette nuit de biture. Vinc rétorqua sur un ton qu'il voulait à la fois amical et professionnel :

— J'étais impatient de refaire des affaires avec toi, Déo.

Mais cette réponse sonnait faux, même à ses propres oreilles.

— Bon, je vois que tu t'es bien remis de ta charge d'hier au soir...

Ignorant l'ironie du ton, Vinc fit un geste évasif pour signifier qu'il en avait vu d'autres, puis il ajouta avec un œil égrillard :

— C'est surtout ta copine qui m'a mis sur les coudes.

— Dora ? C'est une affaire, hein, mon womb... ! Une sacrée multivulve !

Vinc cligna spasmodiquement des yeux pour se donner une contenance avant de commander un jus de fruit frais à la barmaid mengueli. Pas question de prendre de l'alcool. Pas après la soirée de la veille. Rien que d'y penser, il en avait encore les poils qui lui tiraient. Ni d'euphorisant non plus, se dit-il en refusant poliment le bâton rouge que lui tendait Déo. L'autre hocha la tête et s'alluma un véritable barreau de chaise avec une expression de plaisir.

— Et toi, ta fin de soirée ?

Avant de répondre, Nuz Déo Slash inhala longuement la fumée de son cigare rouge. Elle était lourde et colorée, presque sanguine. L'éclairage se fit plus tamisé, plus feutré alors que s'élevait une musique d'ambiance d'inspiration menguelienne. La barmaid posa un cocktail devant Vinc qui s'empessa de le savourer à petites gorgées en écoutant Nuz Déo Slash lui raconter sa virée au *Macroworld*, le dernier casino à la mode. On y trouvait tous les classiques du genre, parties de scrab's, de tan t'sé, poker atmir et roulette menguelienne en plus de quelques extra qui laissèrent Vinc rêveur : courses de stockgyre, arènes d'holcombats et les toutes dernières cabines fantasmagiques sensifibres.

— Crois-moi, Vinc, rien que pour les cabines ça vaut le déplacement.

— Et elles sont chères toutes ces attractions ?

Vinc se maudit immédiatement d'avoir posé cette question idiote qui trahissait trop clairement ses soucis pécuniaires. Déo partit d'un long fou rire oculaire.

— Ah non, Vinc. Rien de trop cher pour un artiste de ta classe ! D'ailleurs j'y retournerai certainement cette nuit, après l'anasha, alors si le cœur t'en dit...

Vinc ne s'attendait pas à ça. Il balbutia une réponse globalement affirmative, incapable de résister aux sirènes sulfureuses des cabines sensifibres. *Mais maintenant*, se

gourmanda-t-il, *il est temps de parler affaires* :

— Nuz, tu es toujours intéressé par de nouveaux wombs ?

L'Atmir lui asséna des tapes amicales :

— T'es un vrai businessman, Vinc, mon pote !

Vinc était conscient que Nuz se foutait ouvertement de lui, mais il était décidé à négocier sec. Lui montrer qu'il n'était pas juste un minable qu'on saoule pour mieux le plumer ensuite.

— Le cours est attractif pour les vendeurs, alors pour moi, c'est le bon moment pour vendre mes bêtes.

Nuz Déo Slash affecta un air blasé :

— Ouais la pénurie ! elle a bon dos la pénurie de viande. Crois-moi mon pote, ça ne durera pas – double clin d'œil appuyé – tu as raison de ne pas trop attendre pour vendre tes bestioles parce que l'assemblée des éleveurs de Katal a déjà fait savoir il y a deux heures standard que les bergers allaient proposer du wombs un peu plus jeune, déjà conditionné. Export prêt à la vente. Les gars des abattoirs sont comme des fous à l'idée de perdre leur business. Y'a pas à dire, ces petites frappes de Katal s'y entendent pour rafler toutes les mises. Ils jouent sur tous les tableaux. Et ce ne sont pas nos fermes marines d'Atmira qui vont concurrencer leurs wombs ! Y'a que les Humains pour croire que leurs bovins sont meilleurs. T'as déjà goûté de la viande protobovine ? Ils appellent ça de la vache !

Vinc fit non de la tête. Il ne savait même pas à quoi pouvait ressembler « de la vache ».

— Bon ben t'as rien perdu, mon pote, crois-moi c'est dégueulasse ! dur comme de la mingual ! En plus, on dit que ces monstres proviennent de souches d'ADN reconstituées. Pouah ! un truc de putain de chimistes...

— Sûrement, fit Vinc en hochant la tête nerveusement. Ses longs doigts jouaient involontairement dans sa fourrure, entortillant des mèches. Mais mes wombs... tu me les prends quand même ?

Vinc se mordit à nouveau les lèvres. Il ne voulait pas supplier l'Atmir mais négocier avec lui. Pourtant le ton de sa voix et ses gestes l'avaient trahi. Et Déo ne pouvait pas ne pas l'avoir remarqué. Le ton compassé que ce dernier prit pour lui répondre ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à ce sujet.

— À vrai dire, franchement mon p'tit vieux, j'ai pas mal manœuvré mon négoce ces temps-ci, tu vois ? J'ai fait le plein de viande à temps et je sais faire durer mon stock tout le long de la pénurie. En plus, les gens commencent à se rabattre sur des produits de substitution. La demande n'est plus aussi forte qu'hier. Ça évolue vite tout ça. Tiens regarde les cours...

Nuz prit la main de Vinc et ce dernier « vit » neuralemement une suite de chiffres à laquelle il ne comprit rien.

— Tu vois le cours actuel évolue nettement à la baisse... Mais comme tu es un ami, je vais faire un effort pour te faire plaisir.

— Eh là, une minute ! si tu n'en veux pas, tu me le dis et je vais les vendre ailleurs, Nuz...

L'autre secoua la tête affichant l'air d'un adulte taçant un enfant :

— Vinc, tes bestioles ne sont pas légales. Elles sont pas en règle. Je veux bien te croire quand tu me dis que tu n'as pas eu de problème avec les douanes mengueliennes, mais ici aux abattoirs c'est une autre police. La PSRFO, police sanitaire et répression des fraudes d'Okhm. Pas des rigolos, tu peux me croire. C'est à cause d'eux que j'ai tiré deux ans sur Hamjel. L'enfer. Alors je te conseille pas de chercher à les revendre à n'importe qui tes wombs...

Vinc se rembrunit. Cet argument Déo le lui avait déjà servi la veille. Sans doute une manœuvre de ce dernier pour faire pencher la balance de son côté. Mais l'Atmir n'y aurait pas mis la patte au feu. Toutes ces histoires de tatouages, de contrebandes lui titillaient l'esprit. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi le boss ne lui en avait-il jamais parlé ?

— Bon OK, Déo. Concrètement tu me les prends à combien ?

— Tu les lâches à combien tes bestioles ?

— 2 T le kil...

Nuz Déo Slash éclata de rire.

— Fais pas le gourmand l'artiste, je t'ai déjà dit que ta came est grillée et qu'elle ne m'intéresse pas beaucoup. Je te fais une faveur parce que je t'ai à la bonne... 1 T le kil, Vinc... et je suis généreux.

— ...

Vinc se concentra de toutes ses forces pour calculer la mise, pendant que le maquignon le regardait d'un air nonchalant. Ce type était un vrai vendeur d'hélicogyre, un commercial de première, furieusement sympathique. Mais c'était surtout un escroc, se souvint Vinc.

— Non.

— Cinq à 1,5 T le kil, surenchérit Nuz.

— Hier tu me les as pris à 5 T le kil, alors te fous pas de moi, Déo.

— Hier c'était hier, Vinc. Fais pas le gamin, je te prends tes cinq bestioles. Je t'en débarrasse et je te place la sixième pour un très bon prix que l'on partage 50/50...

— C'est quoi encore ce plan ?

— T'occupe, un petit bonus. Je connais un type, un Mengueli, qui cherche une womb rouge domestique. C'est pas un gogo mais y'a un peu de fric à se faire. Discrètement.

Vinc était écœuré, mais il devait bien admettre que Déo avait des contacts que lui n'avait pas.

— 2 T le kil...

— T'es un vrai coriace, Vinc. Bon, OK parce que c'est toi. 2 T le kil.

Vinc sourit et Déo lui prit les deux mains pour sceller le contrat. Les dermo-implants

se synchronisèrent pour engendrer un authentiglyphe autorisant le virement sur le compte bancaire de Vinc. Déo se mit à rire comme un diable, légèrement parti sous l'effet euphorisant du cigare. Quant à Vinc, il se sentait immensément soulagé de ne plus avoir à se soucier de ses wombs. La vie pouvait recommencer à présent.

— Ce soir un de mes amis a retenu une loge pour le grand anasha. Ça te dirait d'y être ? Je t'offre la place, bien sûr ! Et après on ira au *Macroworld* ou à l'*Anneau Rouge*, entre Atmirs...

L'anasha, l'*Anneau Rouge*, le *Macroworld*. S'il en était ? Évidemment qu'il allait y aller, il n'aurait raté ça pour rien au monde. Vinc se sentait dans une bonne phase, une phase ascendante. Il allait gagner de l'argent, beaucoup d'argent dans cette ville, il n'en doutait pas un instant. Il regarda Nuz Déo Slash qui écoutait son Next, secoué par un fou rire oculaire communicatif. Les yeux de Vinc aussi se mirent à cligner joyeusement.

\*\*\*

La villa de Sun Nandelaka était à l'image de la ville : totalement démesurée. Pentagonale et vitrée, elle étincelait comme un joyau flamboyant, surplombant du haut d'un canyon artificiel le désert ocre des marches d'Okhm. Architecturalement, cette demeure était le reflet de son propriétaire, hautement métissée et follement dispendieuse. Les portes aux arcatures de pierre sculptée dont les battants s'ornaient de peintures rupestres traditionnelles et les fausses fenêtres en ferronneries travaillées en dentelles évoquaient les lointains oueds mengueliens. Mais, de par son ossature cristalline, ses matériaux polymérisés photosensibles et ses facilités domotiques, la villa Nandelaka s'ancrait dans une modernité pure et audacieuse. Tout concourait à affirmer le succès de son propriétaire par un luxe qui, n'importe où ailleurs dans l'univers, aurait paru outrageant. Sauf sur Okhm, où l'excès était cultivé et recherché comme l'expression même du bon goût.

— Voici mon humble demeure, Daicini Verdiger... Elle te plaît ?

Le tutoiement dont faisait irrégulièrement preuve son ami ne choqua nullement Leuwin. Il y était habitué. C'était une de ces petites manies dont le Polshka avait le secret. Une manière de déstabiliser son interlocuteur par d'incessants passages du « vous » au « tu » au gré de son humeur.

— Sun... s'il est bien un mot qui ne te conviendra jamais c'est bien le terme « humble » !

— Daicini. Vous vous trompez, j'ai beaucoup changé, tu sais...

Le ton s'était fait chagrin, mais Leuwin ne se trompa pas un instant sur la lueur malicieuse qui brillait dans ses yeux noirs. Le Na désigna du doigt l'immense villa qui se dressait devant eux.

— Changé, mon ami ? Avec une telle villa ? Ce n'est plus une maison, Sun, c'est le palais d'un roi ! Combien de pièces y a-t-il ? Et comment faites-vous pour ne pas vous y perdre !

Le Polshka éclata de rire, flatté par les remarques de Leuwin Verdiger qui souriait

désormais franchement.

— Tu me connais trop bien, Daicini ! Je n’arriverai jamais à vous tromper. Viens ami, laisse-moi te faire les honneurs de ma maison.

Mais Sun n’eut pas le temps de faire un pas que la porte principale s’ouvrit avec fracas et une ribambelle d’enfants rieurs s’en échappa en criant à qui mieux mieux. En apercevant leur père, ils s’arrêtèrent net dans leur course.

— Mais qu’est-ce...

Sept paires d’yeux candides et innocents se levèrent vers Sun avant de se tourner d’un seul mouvement vers l’homme qui accompagnait leur père. Ils détaillèrent rapidement son caftan aux rubans flottants, son ample akaba de toile brune, avant de s’aviser que l’étranger portait une barbe poivre et sel.

— Père Noël, père Noël, c’est le père Noël !

En hurlant, les enfants se précipitèrent sur Leuwin qu’ils entourèrent comme une nuée de moineaux. Le Na sourit. Ils étaient si beaux, si vifs et si plein de vie. D’une main, il attrapa l’audacieux qui tentait d’escalader sa jambe gauche tandis que de l’autre, il tentait de mettre hors de portée des petites mains avides les longs rubans qui semblaient attirer toutes les convoitises.

— Ça suffit. N’Gona, lâche tout de suite son pantalon. Felyska ! Ne monte pas sur la tête de ton frère ! Mais qu’est-ce que c’est que cela ? Est-ce une façon d’accueillir le Daicini Verdiger ! Qui m’a donné des enfants aussi turbulents et mal élevés ?

— Je crois que c’est mon tendre époux !

Le ton était espiègle, la voix flûtée mais sensuelle. Sur le seuil de la demeure, se tenait une Mengueli à la silhouette aussi longiligne que celle de Sun était ronde. Mystérieusement drapée dans son ingelmoust d’un bleu cyan, madame Nandelaka dardait ses prunelles bleutées sur le Lecteur d’âmes. La tête un peu basse, les petits Nandelaka rejoignirent leur mère sous le regard de Sun, sourcils froncés et mains sur les hanches.

— Laissez-moi vous présenter mon épouse, Daicini. Wia, voici le Na Verdiger dont je t’ai si souvent parlé !

— Et dont tu m’as si souvent promis la visite ! Soyez béni en franchissant le seuil de notre maison, Daicini.

Selon la coutume menguelienne, Leuwin porta ses mains à son visage comme pour masquer son regard et les abaissa, paumes ouvertes en direction de l’épouse de son ami.

— Vous êtes béni par Daice, Sun et Wia. Vos enfants sont superbes et je suis très heureux de faire enfin la connaissance de toute votre famille !

De fierté, le métis polshka se redressa, bombant son ventre rond dans une pose qui se voulait orgueilleuse. Et la tendresse que Leuwin surprit dans le regard que Sun posa sur sa petite troupe l’émua profondément. Le bonheur d’être père, lui, ne le connaîtrait jamais... Secouant la tête pour chasser l’ombre qui le menaçait soudain, il prit la petite main qui se tendait devant lui et suivit Sun et sa petite famille à l’intérieur de la villa.

Le soir, pour ne pas décevoir les enfants, Leuwin célébra une messe de Noël qui fut suivie d'un somptueux festin. Il n'y vit rien de sacrilège, même si la date officielle était encore fort lointaine. Noël est la fête de la joie, et cette dernière ne manquait pas dans ces murs.

Ce ne fut que lors du repas que le Na parla pour la première fois avec l'épouse de Sun, Wia. Maîtresse en sa demeure, elle s'était autorisée à retirer le voile de son ingelmoust, lui préférant une coiffe qui retenait ses fins cheveux en un savant chignon. Discrète et fort affairée, c'était à peine si elle avait prononcé quelques paroles durant ces agapes, sinon pour donner d'une voix douce un ordre à un jeune domestique nourrien particulièrement zélé et discret. Mais son regard clair, vif et intelligent disait clairement que ce silence était un choix et non une obligation. Elle écoutait tout, surveillant et reprenant d'un seul haussement de sourcil les enfants lorsqu'ils étaient trop turbulents ou lorsque son mari oubliait ses devoirs d'hôte. Et toujours sur ses lèvres flottait un merveilleux sourire, si énigmatique.

— Goûtez-moi ça, Daicini, vous m'en direz des nouvelles. C'est une cuvée limitée. Il m'a fallu me battre pour l'obtenir, mais son goût est incomparable.

Mollement assis dans une kyrielle de coussins, le Na Verdiger contempla la liqueur dorée qui emplissait son verre. D'étranges serpents de couleurs chatoyantes y dansaient en d'intrigantes volutes éphémères. En face de lui, dans un suspensofa, Sun se prélassait paresseusement en fumant un gros cigare rouge à l'odeur proprement suffocante.

— Alors Daicini, cette liqueur... ?

— Elle est... surprenante. Je n'avais jamais vu ni bu d'alcool de tamarchek, auparavant. On pourrait croire qu'elle est... vivante.

— Vous n'avez pas l'habitude de boire, Daicini, c'est méritant mais vous ne savez pas ce que vous perdez !

Le métris polshka vida d'un trait son verre avant de se resservir généreusement.

— Trinque avec moi, Daicini. Buvons à votre premier séjour sur Okhm-la-joueuse !

Imitant son hôte, Leuwin leva son verre à sa santé avant de l'avaler cul sec. Il manqua de s'étouffer et, pris d'une quinte de toux, s'écroula à moitié dans ses coussins. Sun riait comme un enfant, heureux de sa farce. Gentiment, il lui tapota l'épaule.

— J'aimerais vous poser une question, Daicini. Une question qui me trotte en tête depuis un moment.

— Je... t'... en... prie... Sun...

Leuwin avait encore du mal à retrouver son souffle. Cet alcool était du feu liquide !

— Pourquoi, Daicini ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi êtes-vous venu sur Okhm ?

— Pourquoi pas... tu y es bien venu ? Et puis tu m'as invité...

Le Polshka n'entendait pas lâcher prise, cette fois. Et Leuwin comprit qu'il ne servirait à rien d'essayer de noyer le poisson. Sun pouvait faire preuve d'une ténacité confinante à

l'entêtement lorsqu'il l'estimait nécessaire.

— Vous n'êtes en rien un joueur, Daicini Verdiger, ça je le sais avec certitude. Alors, je me demandais pourquoi.

— Je ne le sais pas, Sun. Le besoin de changer un peu de temps et d'espace, de découvrir un ailleurs. De m'éloigner un peu de tout ce qui m'est familier. Je sais que cela peut sembler étrange pour quelqu'un qui s'est exilé durant sept ans. Mais... j'avais envie de respirer loin du monastère et d'Hamjel...

Hamjel. Leuwin se demanda quels souvenirs cette seule mention pouvait bien éveiller dans l'esprit de son hôte. Mais le regard du Polshka demeura indéchiffrable. Il tendit la main vers la carafe et les resservit tous les deux.

— Et puis il y a l'affaire Blika...

— L'affaire Blika ? Dans quoi vous êtes-vous encore fourré, Daicini ?

Le Na haussa les épaules. Il se demanda pourquoi il éprouvait cette subite envie de se confier. Sans doute l'alcool et puis qui sait, son hôte lui serait peut-être d'un précieux conseil.

— C'est un jeune garçon dans le coma, accusé de deux meurtres et qui ne se réveillera que pour être mis à mort. La justice l'a reconnu coupable. C'est sans appel.

Sun eut un geste blasé.

— Et après ? C'est normal, s'il a tué deux personnes...

— C'est bien le problème, Sun, il ne l'a pas fait, il est innocent...

— Vous pouvez le prouver ?

— Non, hélas non. Je n'ai aucune preuve, juste une conviction intime.

— Alors vous n'avez aucune chance, Daicini. Vous feriez mieux d'oublier jusqu'à son nom. Vous ne pourrez pas le sauver. Alors à quoi bon vous tracasser ?

La morale de son ami était un peu simpliste mais pas dénuée de bon sens. Après tout, le Na avait effectivement fait tout ce qui était en son pouvoir. En face de lui, Sun le regardait avec attention, les paupières un peu plissées.

— Dites-moi, Daicini... Comment c'est ? Je veux dire de revenir après une si longue absence ?

— Je crois que tu le sais aussi bien que moi, Sun... Toi aussi tu es « revenu » un jour, après des années d'absence.

— Moi j'ai changé radicalement de vie, Daicini... est-ce que vous... ?

Leuwin éclata de rire. Il commençait sans doute à être un peu saoul, mais cela n'avait pas d'importance.

— Non, pas encore, Sun, pas complètement. Je ressens toujours l'envie de servir les desseins de l'Ein Sof et de me tenir dans l'ombre de ses alliances. Mais si un jour je perds la foi, je compte sur toi pour me redonner des sensations dans l'un de tes casinos d'Okhm !

— Vous pouvez compter sur moi, Daicini. Mais pourquoi attend' un jour aussi

funeste ? Viens jouer demain ! Un ami à moi, un Humain, a ouvert un nouveau casino sur Kavendish avenue : le « Macroworld », c'est un endroit paraît-il incroyab' !

Le Na, par vocation, était enclin à croire à presque tout. Et ce soir, noyé dans ces volutes d'alcool, il se sentait capable de tout essayer. Après tout, il était ici pour se détendre et découvrir les curiosités locales.

— Ma foi... mais pourquoi pas !

— Splendide ! Nous zallons arroser ça ! Tendez vot' verre, Daicini, cette liqueur c'est la vie ! buvons z'à la vie et au zeu !

— À la vie et au jeu !

Les verres s'entrechoquèrent et ce fut le dernier souvenir réellement clair et cohérent que le Na conserva de la soirée. Le reste se dilua dans des flots dorés et ambrés aux reflets changeants. Et l'aube qui les trouva affalés dans le salon, ronflant comme des sonneurs ne parvint pas à les sortir de leur sommeil d'ivrognes.

Le Na Verdiger avait l'impression très désagréable que son crâne résonnait comme un tambour. Il s'était réveillé ce matin-là avec dans la bouche un goût de cendre qui lui laissait à penser que la veille, il avait dû accepter un des horribles cigares que son hôte appréciait tant.

*La vie de débauché ne me convient pas vraiment*, pensa-t-il en massant ses tempes dans le vain espoir d'en soulager un peu la pression. Assis à ses côtés, Sun, comme pour le narguer, arborait un teint aussi frais qu'un arbrisseau et ses yeux noirs pétillaient comme à l'accoutumée.

*Mais comment fait-il pour être aussi en forme après une telle nuit ?* Il ne se rappelait même plus combien de verres de cette liqueur de tamarchek il avait pu engloutir, mais il savait que son ami en avait bu au moins le double. *Je dois être encore plus vert que lui*, pensa le Na, non sans dérision.

Alors qu'il émergeait tout juste de ses réflexions, un verre rempli d'un liquide trouble et pétillant se matérialisa devant son nez.

— Buvez, Daicini. Vous verrez, c'est radical contre la gueule de bois.

Bien qu'un peu vexé Leuwin fit mine de ne pas remarquer l'ironie malicieuse qui affleurait dans la voix de son hôte. Il regarda la mixture offerte avec un rien de suspicion. Après ce qui s'était passé la veille, il était en droit de se sentir un peu méfiant face à toutes les boissons que pouvait lui offrir le Polshka. Ce dernier l'encouragea d'un petit hochement de tête.

— Vous vous sentirez mieux, je te le promets...

Fermant les yeux, le Na avala d'un trait le liquide pétillant. C'était frais, doux et étonnamment fruité. La surprise qui écarquillait les yeux de Leuwin fit rire Sun.

— Panaché de 40 graines d'huisbiscus. Le remède souverain des lendemains trop arrosés !

Le Lecteur d'âmes ne pouvait que lui donner raison. Non seulement cette boisson était

merveilleusement rafraîchissante mais au fur et à mesure qu'elle se distillait dans son organisme, elle faisait disparaître toute trace de fatigue. Bientôt le cerveau de Leuwin parut reprendre sa taille initiale et cessa de se compresser contre les parois de sa boîte crânienne.

Il se sentait enfin mieux et c'était heureux, car il n'aurait probablement pas résisté à l'immense clameur qui s'éleva soudain des gradins. Intrigué, le Na se pencha afin de voir la raison de cette explosion de joie : les premiers cavaliers venaient de pénétrer dans l'arène. La loge que Sun et lui occupaient, était idéalement située en plein centre du wombodrome et suffisamment en hauteur pour embrasser d'un seul regard l'entièreté du stadium. Creusé au cœur même d'une montagne de bauxite, cet amphithéâtre moderne était entièrement dédié à la grande passion des Mengueli : l'anansha. Mélange fascinant de barbarie et de bravoure, ce sport national se déclinait selon le principe très simple de la loi du plus fort, à quelques nuances près. L'affrontement avait pour objet la possession d'un « ballon », rôle tenu par un malheureux tarier, qu'il fallait, pour triompher, jeter à maintes reprises dans le cratère central. Aucune autre règle. Le nombre de participants variait en fonction de l'importance de l'événement : vingt, trente, quarante... jusqu'à cent cavaliers juchés sur des wombs pouvaient occuper l'arène.

Les équipages ne cessaient de se succéder sous le regard ébahi de Leuwin. Tous accomplissaient un tour d'honneur avant de se ranger en file le long des gradins. Cette procession avait quelque chose de solennel. Bêtes et cavaliers étaient parés d'atours somptueux d'une seule couleur qui leur permettrait, au plus fort de la mêlée, d'être facilement identifiable. Au-dessus de leur tête casquée, flottait un étendard qui indiquait leur appartenance, leur famille, leur village ou la compagnie qui les sponsorisait...

Des cris et des acclamations explosèrent de toutes parts et un déluge de confettis tomba en pluie d'argent sur l'ensemble du stadium. La foule hurla de joie. *Les organisateurs ont bien fait les choses*, pensa Leuwin, *le jeu n'a pas encore commencé que la foule est déjà au bord de l'hystérie*. Lui-même se sentait gagné par une excitation presque primale.

Tous les cavaliers venaient de rejoindre leur place lorsqu'un son de corne-mz'hi retentit. Trois notes claires qui transpercèrent le tumulte. Et comme par magie, un silence religieux s'empara aussitôt de tout le stade. Ce fut un moment presque effrayant pour Leuwin Verdiger, tant le contraste était fort : des milliers d'êtres vivants qui s'agitaient dans tous les sens et qui, brusquement, comme un seul corps, se tenaient immobiles et silencieux. C'était un spectacle que Leuwin savait ne jamais pouvoir oublier. Et comme ses voisins, le Na retint son souffle, le regard concentré sur ce qui allait se passer. Quelques secondes, une éternité, s'écoulèrent ainsi. Dans l'arène, chaque équipage se tenait parfaitement immobile. Pourtant, la tension qui coulait dans leurs veines était presque palpable.

Le regard de Leuwin se posa sur les bêtes qui docilement se soumettaient à la fantaisie de leur maître. Il s'agissait de wombs rouges, plus résistantes et plus contrôlables que les wombs grises. Chacune avait été rasée et leur corps musculeux, tout comme leur courte trompe, luisaient d'un éclat doré. Leurs cornes vestigiales et leur défense étaient couvertes de dessins et de figures kabalistiques, tandis que leurs ongles étaient incrustés

d'éclats d'onyx, pierre porte-bonheur sur Menguel. Enfin, la cavité oculaire de leur front avait été soulignée de khôl, comme pour rendre plus impressionnant leur regard cyclopéen. En comparaison, leurs cavaliers, Katalis pour la plupart, paraissaient bien frêles juchés sur ces dos larges et majestueux.

Le son profond et impressionnant d'un immense gong suspendu au-dessus de la tribune d'honneur résonna pour avertir le stade que l'anasha pouvait commencer. Quelque 300 000 supporters se levèrent et poussèrent ensemble une ovation de bonheur : les wombs et leurs cavaliers s'avancèrent au centre de l'arène. Leuwin ressentit alors une onde de choc spirituelle intense lorsque les champions entamèrent une sorte de tour d'honneur à pas lents et graves. Bardés d'oripeaux qui reprenaient les armoiries de leur étendard, le duo formé par la bête et son cavalier se chargeait, au gré des harangues, d'un pouvoir symbolique brûlant. Les cinquante cavaliers déposèrent tour à tour, et comme de coutume avec une solennité médiévale, leurs étendards au pied de la loge gouvernementale, puis s'élançèrent à une vitesse surprenante vers une fosse ménagée au centre de l'immense terrain. Leuwin n'avait jamais vu des wombs aussi grandes et à l'air si farouche. Les yeux écarquillés, il ne perdait rien de ce qui se passait en contrebas. Puis le regard du Na Verdiger se porta sur les cavaliers. Dans leurs mains gantées, les rênes d'un cuir patiné pendaient, inertes, sur l'encolure des wombs. La tension arrivait à son comble. Quelques bêtes, vite réprimées par leur maître se mirent à racler la terre de leurs pattes digitigrades, leurs narines frémissantes. Et dans le silence hypnotique s'éleva soudainement un cri de guerre.

— Le tarier, sus au tarier !

La foule fut aussitôt debout alors qu'une petite créature véloce ressemblant à un tatou hérissé d'écaillés sombres, émergea du terrier creusé à même la fosse. Elle se tint une fraction de seconde immobile, comme pour évaluer d'un regard la situation. Puis d'un bond étonnamment vif, le tarier se mit à courir ventre à terre, se faufilant adroitement entre les pattes frémissantes des bêtes de combat.

C'était le signal que tous attendaient. Le vacarme qui envahit aussitôt le stadium, fut indescriptible alors que les cinquante wombs se mirent en branle dans un nuage de poussière rouge. Le bruit de leurs pattes frappant le sol, les cris d'encouragement des spectateurs, les hurlements des cavaliers, formaient une cacophonie comme jamais Leuwin n'en avait entendue. Fureur et sang, poings dressés vers le ciel argenté. Il n'était plus question de sport mais bien de guerre. Car c'était bel et bien une bataille qui s'engageait sous ses yeux. La clameur qui s'élevait de ces milliers de poitrines avait les accents millénaires des cris de ralliement des guerriers des steppes sauvages, où jadis la guerre des clans rougissait le sol du sang de ses fils. Dans l'arène, il ne restait rien de la cavalerie ordonnée et grave du début. Chaque équipage luttait désormais pour son unique survie dans un tourbillon de couleurs chatoyantes. Tous les cavaliers étaient animés de la même rage : s'emparer à tout prix du tarier.

De la masse grouillante qui s'était élancée à sa poursuite, s'échappa une womb parée de vert. Son cavalier, un Katali d'aspect fluet se tenait debout sur ses étriers et fouettait sans discontinuer les flancs de sa monture d'une cravache de cuir terminée par un crochet de cuivre acéré. Distançant ses congénères, elle atteignit très vite l'aire où s'était réfugié le tarier, mais comprenant le danger qui le menaçait, ce dernier reprit aussitôt sa

folle course vers un improbable abri. La womb verte redoubla d'effort lorsque surgit sur sa gauche une womb jaune. Le cavalier vert entreprit une série de zigzags afin d'empêcher son adversaire de le dépasser. En vain, la casaque jaune demeurait toujours dangereusement à sa hauteur. Alors, sans hésiter le joueur leva sa cravache et l'abattit violemment sur la croupe de son concurrent. Le crochet s'enfonça profondément dans la chair de la womb et un flot rouge jaillit de la blessure. De douleur, la bête se cabra et rua furieusement, désarçonnant son cavalier qui tomba lourdement sur le sol. Des clameurs s'élevèrent dans les tribunes tandis que l'infortuné tentait vaille que vaille de se relever pour fuir la mêlée. Mais il était trop tard. Comme une gigantesque lame de fond, les autres wombs déferlèrent sur lui, le piétinant littéralement. Le Na frémit d'horreur en contemplant le corps désarticulé du malheureux Katali qui gisait sur le sol.

— Il faut aller l'aider, le secourir !

— Impossible, Daicini, la loi de l'anasha est très stricte sur ce point... Seul son entraîneur peut demander aux soigneurs d'intervenir lorsque les autres se sont éloignés... S'il n'est pas encore mort, cela ne saurait tarder...

Et comme pour appuyer les propos du Polshka, Leuwin vit avec effarement la troupe grouillante des wombs revenir au galop. Le tarier avait encore une fois changé de direction et entraîna à sa suite une meute hurlante et meurtrière. L'ultime cri d'angoisse que poussa le blessé avant de mourir fut couvert par le vacarme du stade. Mais le Na le ressentit au plus profond de sa chair. *Tellement de peur.*

Dans l'arène, le spectacle continuait, indifférent au drame qui venait de se produire. Ce n'était plus que piétinements, ruades, invectives et fracas du métal des armures. Un chaos primordial et séculaire qui réveillait en chacun l'instinct grégaire de la simple survie.

Les cavaliers et les bêtes se dressaient les uns contre les autres dans un enchevêtrement de membres bardés de métal. La même furie, la même soif de tuer semblait les habiter. Où commençait la volonté de l'un, où finissait la servitude de l'autre ?

Dans cette toile mouvante dont chaque trait était tracé dans le sang et les barrissements, dans cette violence à l'état brut, c'était toute la bestialité sauvage des êtres dit évolués qui éclatait en rugissements et en taches écarlates. Une vision apocalyptique qui semblait enthousiasmer les tribunes.

Leuwin regarda un instant ses voisins, des Mengueli simplement vêtus de l'ingelmoust, le chèche monochrome de leur peuple. Ils hurlaient leur admiration devant les passes d'armes de leurs favoris et huaient avec force les chutes de leurs adversaires. Debout sur leurs sièges, le poing brandi vers l'arène, l'écume aux lèvres, ils n'avaient plus rien de citoyens civilisés du *Limes*. Pas un ne semblait éprouver le moindre sentiment de pitié envers ces êtres qui versaient leur sang et leur sueur, dans le seul but de les divertir. Au contraire, c'était à celui qui parierait le plus fort, le plus vite, le plus juste. Pour eux, tout ceci n'était qu'un sport, un jeu, un divertissement.

Écœuré Leuwin détourna les yeux. À sa droite, Sun se leva d'un bond en hurlant comme un possédé.

— Allez, allez l'orange. Plus vite tu vas y arriver ! vas-y ma belle, vas-y !

Une womb orange talonnait de quelques mètres le tarier affolé. Derrière elle, les autres concurrents essayaient en vain de la rattraper. La majorité d'entre eux firent brusquement volte-face, brisant l'élan de leur monture dans un mouvement qui souleva un énorme nuage de poussière, masquant durant plusieurs secondes le cœur de l'arène.

Lorsque la poussière se dissipa, la composition du tableau avait changé au gré des différentes tactiques. Certains cavaliers désireux de ménager leur bête s'étaient regroupés autour du cratère, tandis que d'autres avaient préféré continuer leur course-poursuite. C'était le cas de l'équipage jaune qui galopait comme un damné aux trousses de l'orange. Ce dernier s'était considérablement rapproché du tarier qui montrait ses premiers signes de fatigue. Comprenant qu'il devait tenter sa chance, le cavalier orange cala soudain ses rênes entre ses dents et d'un bond se coucha littéralement en travers de la croupe de sa womb. Uniquement retenu par son pied gauche solidement planté dans son étrier, il laissa son torse pendre dans le vide. Sa main gauche serrait fermement sa cravache crochetée et d'un coup de talon, il enjoignit sa monture à accélérer encore sa course. La womb, les yeux exorbités sous l'effort, le souffle de plus en plus court, puisa en elle l'énergie nécessaire pour rejoindre le tarier. Cinq mètres seulement les séparaient de la créature bondissante. Trois mètres, deux mètres...

La foule, debout, retenait son souffle. Une demi-foulée... Ça y était ! Mais au moment même où le crochet s'enfonçait dans le défaut de la cuirasse du malheureux tarier, la womb jaune, telle une météorite rageuse, percuta de plein fouet le flanc de l'orange. Les deux bêtes s'effondrèrent dans un gigantesque craquement d'os projetant avec une violence inouïe leurs cavaliers contre les rambardes de métaplast des gradins.

Des hurlements fusèrent de toutes parts. Cris d'horreur vite remplacés par des cris de joie. Car sous la violence de l'impact la petite créature ronde avait été projetée dans les airs et une dizaine de wombs au grand galop se précipitaient pour tenter de l'attraper au vol. Le concurrent vert foncé réussit à s'en saisir, mais aussitôt bousculé de tous côtés, il laissa choir sa proie. Aussitôt dix crochets, vingt mains et autant de trompes se tendirent pour racler le sol, battre la terre et les airs pour s'arracher le tarier.

Couchés sur les encolures, suspendus aux flancs des wombs, les cavaliers vrillaient leurs regards tout aussi aiguisés que leurs crochets sur la proie recouverte d'écailles. Et le pauvre tarier ne quittait le sol que pour passer de bras en bras, au-dessus des cornes et des fronts cyclopéens, avant de retomber lourdement pour être aussitôt repris par des mains avides et féroces. Un nouveau cavalier bascula dans la mêlée, aussitôt piétiné par des dizaines de pattes. Il ne réapparut, bouillie de chair et d'os, qu'une fois que le troupeau fratricide se disloqua pour reprendre sa course. Et comme ceux de ses frères, son corps inerte fut abandonné sur le sol dans l'indifférence générale.

Le Na détourna les yeux comme pour échapper au spectacle de ce carnage. Mais les cris et les ondes négatives qui l'entouraient ne lui laissèrent aucun répit, aucune illusion. Au plus profond de son âme, Leuwin ressentit la rage qui jaillissait de toutes parts, ce désir impérieux de vaincre qui ne pouvait s'assouvir que dans l'affrontement. Cette foule hystérique, presque démente dans son exaltation, semblait être enveloppée d'un immense halo d'un rouge effusif. Le malaise qui s'insinua dans tout son être le laissa presque effrayé. Des images surgissaient dans son esprit sans qu'il ne puisse rien faire pour les arrêter. Toujours une foule délirante, toujours un stade aux proportions démesurées,

toujours le même vacarme, les mêmes poings tendus vers l'adversaire, la même soif de sang. Les combats de gladiateurs du paléo-empereur Néron, les jeux olympiques sous l'antique régime nazi, les grandes fêtes sacrificielles de la dictature antaliennne, les phénobûchers des inquisiteurs shaibdites, les rassemblements transgressifs des frères Otarki sur le planétoïde de Cristal... Le Na mit plusieurs secondes à réaliser qu'il traversait une crise de réminiscences karmiques. Son initiation aux techniques du Lectorat d'âmes lui avait ouvert les portes de ses vies antérieures, l'exposant, au hasard de certains chocs émotionnels, à de telles crises. Et sa mémoire neuroleptique superposait malgré lui toutes ces images de grandes messes-spectacles.

Leuwin avait été nombre de fois, au gré de ses réincarnations, une victime ou un bourreau, parfois un simple spectateur exalté ou révolté de ces rassemblements terrifiants. Baigné par l'énergie bouillonnante de cette foule exultante et haineuse, il n'avait su verrouiller son esprit trop sensible. Une vague brûlante de désespoir le submergea, le laissant presque pantelant. Il risquait la corruption spirituelle, la souillure que constituaient le partage et l'acceptation d'émotions aussi sombres et violentes. À l'extrême, s'il s'abandonnait à ces souvenirs d'outre-vie, le Na risquait sinon de perdre son âme, du moins sa santé mentale. Pour se protéger, Leuwin n'eut d'autres recours que d'élever une puissante barrière mentale pour contenir cet afflux de souvenirs de ses vies antérieures.

— Non pas l'oubli, psalmodia-t-il. Mais l'acceptation de ce que je fus... Je n'ai pas le droit de juger une culture, je n'ai pas le droit de la condamner simplement parce que je ne l'approuve pas. Comprendre, accepter, pardonner, répéta-t-il en s'isolant de l'influence dévastatrice de la foule, le regard fixé sur l'arène où la mêlée était un orage, un raz-de-marée bouillonnant.

Sans trêve ni répit, les équipages continueraient à s'affronter jusqu'à ce que l'épuisement eût raison d'eux. Ce fut l'esprit froid, détaché de tout sentiment que Leuwin suivit le reste du jeu. C'est alors qu'il comprit que l'anansha était sans doute, pour les Katalis et les Mengueli de Zakhor, plus qu'un sport : une célébration culturelle, un moyen de théâtraliser la finitude pour mieux l'accepter. Projet chimérique qui datait des arènes et des corridas, autant dire de la préhistoire galactique...

Au-dessus de la tribune nord, un gigantesque écran affichait les scores des concurrents. Chaque action menée par un cavalier correspondait à un certain nombre de points qui étaient portés à son crédit. Le vainqueur serait celui qui, à la fin de la partie, en comptabiliserait le plus. Les chiffres défilaient à toute allure, au rythme des affrontements, des feintes et des buts, et seul un habitué de ce genre de spectacle, était à même de suivre et de comprendre la progression des différents participants.

Deux équipages se détachaient cependant du lot : le bleu marine suivit de près par la casaque vert foncé. Et en reportant son attention sur l'arène, Leuwin Verdiger constata que cette dernière était d'ailleurs en passe de rattraper son adversaire.

Plus aguerrri que les autres, plus rusé mais pas moins brave, le cavalier vert s'efforçait de se tenir un peu en retrait de cette marée qui ne cessait de dérouler ses ressacs de titaplast et de cuir aux quatre coins de l'arène. Patient, il attendait que le tarier file hors de l'épicentre tumultueux pour s'élancer à sa poursuite. Et dans un mouvement de haute voltige qui le voyait se suspendre la tête dans le vide sur le flanc de sa monture, uniquement retenu par un

ped dans l'étrier, il cueillit l'animal comme une guigne pour le déposer à l'abri entre sa selle et sa cuisse avant de foncer vers le cratère. Une fois de plus sa manœuvre réussit, et aussitôt une marée de wombs et de cavaliers se précipita au-devant de lui en un vivant barrage de chair et de métal. Sans hésiter un instant, la casaque verte se servit de sa monture comme d'un bélier pour enfoncer l'obstacle et, triomphant, jeter violemment le tarier dans le cratère. Cet essai le ramena à égalité avec le cavalier bleu et déclencha un véritable orage dans les tribunes. Son surnom aux consonances katalies emplissait toutes les bouches comme une manne ou comme une imprécation pour un Dieu inconnu, proférée par une nation d'orants fanatisés.

Toujours ces cris incessants. *Qu'ils arrêtent*, pensa Leuwin, *par l'Ein Sof, qu'ils arrêtent !* Une migraine aiguë lui vrillait les tempes. La tête douloureuse, le Na se maudit d'avoir accepté cette stupide invitation. Les jeux le laissaient d'ordinaire totalement indifférent, mais l'anasha lui donnait l'impression de ne voir qu'un ramassis de barbares sanguinaires. Le Na eut aussitôt honte de cette pensée. Elle était indigne d'un bahaï qui se voulait un être éclairé et tolérant.

*Après tout, je suis Humain*, se morigéna-t-il, *et en matière de barbarie, les hommes n'ont besoin de recevoir de leçon de personne...*

Tout au long de leur histoire tragique, ils n'avaient eu de cesse d'inventer des pratiques tout aussi cruelles, sinon plus. Jusqu'à se détruire eux-mêmes... Seule la conquête spatiale à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle les avait sauvés de l'extinction. Totalement décadentes, les sociétés terriennes d'alors avaient atteint le stade ultime de la société des loisirs. La technologie avait largement exagéré les tendances naturelles de l'homme en le dotant des moyens de satisfaire ses instincts les plus sombres. Jeux virtuels ou réels, fictions ou pratiques illicites où se mêlaient à l'envi et jusqu'au dégoût le voyeurisme morbide, l'ingénierie génétique de masse, nanotechnologie et neurotropes, dans des cocktails de plus en plus addictifs de sexe, de violence, d'aliénation et de déviations psychologiques.

Ces jeux et ces pratiques collectives retransmis par les *mass media* avaient totalement perverti l'être humain. Mais la colonisation du système solaire originel avait progressivement rétabli la division tripartite traditionnelle des sociétés humaines. Les colons travaillaient, guerroyaient et priaient. Ce fut ce mode de vie plus traditionnel qui régénéra cette espèce minée par ses pulsions de mort.

*Pour combien de temps ?* se demanda le Na. Le spectre de la décadence, la menace d'une constante régression et involution flottaient toujours au-dessus de chaque civilisation. Pour preuve cette ville, Okhm-la-joueuse, Okhm-la-dispendieuse qui semblait cristalliser en ses entrailles toutes les peurs et les désirs des races co-sentientes.

La main de Sun s'abattit brusquement sur son épaule. Surpris, le Na laissa échapper une exclamation de douleur.

— Regardez, Daicini, regardez !

La joie délirante dont faisait preuve son ami avait quelque chose de malsain. Dans l'arène, un cavalier grenat avait attrapé la proie tant convoitée et s'envolait vers le cratère où l'attendaient une bonne douzaine d'adversaires fermement résolus à l'arrêter.

Prenant de plus en plus de vitesse, il pointait droit vers le tumulus, bien décidé à

profiter de la puissance de sa bête pour échapper aux trois challengers qui le talonnaient. Devant lui les autres concurrents lancèrent leur monture au grand galop comme pour venir l'écraser. Le choc semblait inévitable. Il n'eut pas lieu cependant, car au dernier moment le cavalier grenat arrêta brutalement sa womb. Emportés dans leur élan, ses poursuivants ne purent faire de même et se fracassèrent avec éclat contre le mur vivant qui galopait vers eux. La foule fut secouée d'un grand rire qui éclata vers le ciel tandis que l'équipage grenat se dirigeait au petit trot vers le cratère pour y déposer presque délicatement le tarier.

Leuwin Verdiger se fit la réflexion que le jeu mariait admirablement le processus de sélection naturelle brute, basé sur l'endurance et la puissance du couple cavalier-monture, et la sélection systémique qui faisait appel à l'intelligence, à la ruse et à l'intuition. Le meilleur était souvent celui qui savait jouer de sa capacité de survie. Une sorte de processus hautement sélectif, un darwinisme ludique, en quelque sorte.

En les regardant se battre aussi sauvagement pour ne pas succomber ou perdre la face, Leuwin ne put s'empêcher de penser à leurs ancêtres, ces farouches guerriers sans pitié qui avaient régné si longtemps sur Katal et Menguel. Chasseurs itinérants ces deux peuples nomades, l'un du désert et l'autre des steppes, n'avaient appris la paix qu'en découvrant le jeu. Jeu remède à tous les maux sociaux, jeu civilisateur. Comment avait perduré cette sanglante mascarade ?

Terrassé par son mal de crâne et par les vibrations malignes qui l'assaillaient, Leuwin Verdiger décida de s'éclipser de la loge, s'excusant brièvement auprès de son hôte.

Il erra un moment dans le dédale des couloirs creusés à même la paroi de la montagne, appréciant plus que jamais le calme qui y régnait. Du tumulte qui agitait les tribunes, il n'en entendait que des éclats, comme un écho lointain et incohérent. C'était bien suffisant, se dit-il.

Au hasard de ses déambulations, Leuwin déboucha sur une large terrasse extérieure qui surplombait la ville. Son regard fatigué se perdit dans la tapisserie clinquante qui se dessinait à ses pieds et qui était formée par l'étendue uniforme d'hôtels et de casinos high-tech, percée çà et là d'avenues immenses et d'espaces presque vierges où se déroulaient d'autres courses, d'autres rodéos clandestins, d'autres jeux à l'infini. Okhm, une Rome moderne et babelienne avec ses jeux du cirque et son lot de prostituées polymorphes et d'escrocs de toutes catégories. Berceau du jeu planétaire où l'argent faisait pousser en quelques semaines de nouveaux quartiers, avec ses hôtels de luxe, ses casinos géants, ses *live shows* et ses infrastructures démesurées. De jour comme de nuit, dans un déluge ininterrompu de décibels, la ville-planète bourdonnait sans fin des clameurs et des soupirs de ses joueurs anonymes.

Leuwin regardait avec un mélange d'impuissance et de désespoir la ville-labyrinthe qui s'étendait sous ses pieds, se demandant pourquoi il était venu se perdre dans cet endroit, lorsqu'un mouvement sur sa gauche le fit sursauter.

— Tu as un costume bizarre. Pourquoi tu as de longs rubans attachés à ton chapeau ?

La voix était frêle comme le murmure fragile d'une flûte d'argent. Baisant les yeux, le Na sourit au petit bonhomme qui le regardait d'un air grave. Sa tignasse noire était en broussaille et ses vêtements ne devaient pas avoir été nettoyés depuis des lustres. Mais

sur ce petit visage couvert de crasse, deux grands yeux verts scintillaient comme des opales de la plus belle eau. Leuwin s'agenouilla pour se retrouver à la même hauteur que son petit curieux.

— Je suis un prêtre...

\*\*\*

La nuit tombait vite sur Okhm ; la pollution y était telle qu'à partir de 17 heures il faisait pratiquement aussi noir qu'à minuit. Les poussières grasses en suspension dans l'air s'agglutinaient pour former un nuage de smog qui tombait d'un coup sur la ville en une chape humide et malsaine, et qui transformait les êtres et les choses en vagues silhouettes fantomatiques. Dense et irrespirable, ce brouillard attaqua lentement les alvéoles des poumons et les premières dégénérescences respiratoires avaient déjà fait leur apparition dans les couches les plus pauvres de la population.

Vinc toussa. Cet air vicié lui donnait l'impression d'avaler de la graisse éthérée. *Comment diable font-ils pour respirer sur cette fichue planète ?* se demanda-t-il en se grattant le ventre. Puis son regard se posa sur le petit groupe qui se tenait sur sa droite, un peu dans l'ombre et qu'il n'avait même pas remarqué en arrivant. Il les observa un instant avant de pousser un petit sifflement de dédain. Juste des Humains va-nu-pieds, de ces traîne-misère qui pullulaient de plus en plus dans les grandes villes. L'un d'entre eux retint cependant son attention, sans doute parce qu'il se tenait bien droit et non dans cette attitude de défense qu'adoptaient les miséreux, toujours prêts à prendre la fuite. Celui-là était différent, élancé et impassible, il portait une akaba et un caftan noir aux longs rubans flottants.

*Encore un de ces religieux parasites...*, pensa Vinc.

L'Atmir n'avait toujours éprouvé que du mépris pour les ecclésiastiques. Pour lui, ils ne savaient que parler, jusqu'à saouler de paroles leurs malheureux interlocuteurs. Parler. *Pas fichu de faire quoi que ce soit d'autre de leurs mains.* Celui-là n'échappait pas à la règle. Debout parmi cette troupe pouilleuse de bohémiens de l'espace – une sale engeance de voleurs et d'escrocs – le prêtre humain parlait d'une voix calme et cependant étonnamment animée. L'Atmir ne pouvait entendre distinctement les paroles du religieux car il était trop loin, mais à en juger par les sourires et les yeux brillants de ses interlocuteurs, il était clair que ce maudit bahaï était en train de leur promettre monts et merveilles.

*Comme si de tels déchets humains et polshkas pouvaient jamais rêver à des lendemains meilleurs !* Vinc ricana un peu méchamment : c'étaient bien les prêtres ça, bourrer le mou des premiers crédules qui croisaient leur route ! Il haussa les coudes. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, après tout ? Il se moquait bien de ces gens-là. Il ferait mieux de retourner dans le stade pour suivre les progrès de son champion. Pourtant il n'arrivait pas à se décider à partir. Quelque chose dans cet homme, dans ce prêtre, le retenait malgré lui. Et Vinc avait beau le regarder sous toutes les coutures, il ne comprenait pas ce qui pouvait le fasciner à ce point chez ce dernier. Peut-être sa façon de bouger, d'harmoniser les mouvements de son corps, de ses mains ou de sa tête avec la

musique lente de ses paroles. Sa manière de sourire ou d'écouter, les yeux mi-clos. C'était indéfinissable, comme une sorte de puissance contenue qui irradiait de sa personne. Peut-être juste l'impression que cet homme-là avait trouvé une paix bien différente de celle poursuivie par le commun des mortels.

Le prêtre avait courbé son grand corps pour se maintenir à hauteur d'un petit d'hommes vêtu de rouge vif, qu'il écouta gravement en hochant la tête pour marquer son approbation. En se redressant, le bahaï laissa courir son regard sur la terrasse et une fraction de seconde rencontra celui de l'Atmir, toujours figé près de la rambarde. Vinc eut un coup au cœur en croisant les yeux gris pâle du prêtre.

*Ces yeux-là, se dit-il, ces yeux-là doivent avoir le pouvoir de lire au plus profond de mon âme...* Cette pensée le fit frissonner. Il déglutit péniblement. Partir, il fallait qu'il parte avant... avant que cet homme ne le juge, ne perce tous ses secrets... Une clameur énorme secoua alors le stade.

*La fin de l'anansha, probablement,* se dit-il. Cette incursion de la réalité brisa le charme qui retenait Vinc sur la terrasse. Il lissa quelques touffes de poils sur sa poitrine, comme pour se donner une contenance, avant de quitter les lieux d'un pas qu'il voulait assuré. Il réussit à atteindre la porte sans se retourner, mais, la main sur le bouton de commande, il tourna légèrement la tête pour regarder une dernière fois le petit groupe de bohémiens. Le prêtre avait posé une main amicale sur l'épaule d'un être crasseux et lui souriait tranquillement. Comme s'il s'était senti épié, le bahaï leva les yeux vers Vinc et, courtoisement, hocha la tête en guise de salut. Ce dernier ne le lui rendit pas, l'escalier l'avait déjà englouti.

Une fois de retour dans l'anansha, Vinc apprit qu'il avait bien fait d'écouter les tuyaux de Déo, car c'était bien la womb sur laquelle il avait parié qui avait remporté l'anansha et qui l'avait fait gagner.

— J'ai gagné, j'ai gagné, j'ai gagné !

Vinc n'en revenait pas. Quelques heures plus tôt, il se voyait déjà crevant de faim dans les faubourgs crasseux de la ville, et voici que, par quelques tours des Vestales Bleues, il était devenu riche ! *Riche* de plusieurs centaines de milliers de tahels ! L'Atmir se répéta plusieurs fois cette suite de mot, comme une ritournelle magique. Riche ! Il lui avait suffi de parier ses derniers deniers sur un ananshuk qu'il ne connaissait même pas, pour les voir multiplier par cent mille ! Cinq cent mille T, le jackpot ! Sacré Nuz, il lui devait une fière chandelle. Son tuyau était en or le plus fin. Vinc quitta le wombodrome dans un état de totale euphorie. Au point qu'il s'autorisa même, comme un caprice de gentleman, un petit virement sur le compte de son boss. Puis, bien décidé à tourner le dos à son passé d'esclave laborieux du cirque des Deux Soleils, Vinc estima qu'il devait fêter l'instant, car à cette seconde il n'était plus ce malheureux Vinc, mais bien Monsieur Vinc Léo Shak le richard ! Et une telle transformation ne pouvait que s'arroser dignement.

Une foule bigarrée, de tout âge, de tout sexe et de tout rang battait le pavé aux portes du *Macroworld*, ce gigantesque casino où la décoration grossie vingt fois, donnait aux visiteurs l'impression d'avoir été réduits à une taille lilliputienne. Véritable temple dédié aux dieux de la chance, il s'élevait comme une flèche d'argent vers le ciel. De loin, il

ressemblait à un flambeau tant ses façades étaient éclairées. Et c'était dans ce lieu de débauche, où la fête était un mode de vie perpétuel, que son ami Déo l'avait amené pour célébrer sa nouvelle fortune. L'agitation y était à son comble. Dans la salle principale, une pièce aux dimensions titanesques, les joueurs se pressaient avidement autour des tables de jeux. Ils n'avaient que l'embarras du choix : poker atmir, blackjack polshka, scrab's, tracker-blade, roulette menguelienne... La fièvre du jeu y régnait en maître dans une cacophonie faite de respirations saccadées, de tintements de verres, de hurlements de joie ou de dépit, de plaques d'ivoire de womb frappant le marbre de la table... Vinc s'était un instant essayé au scrab's mais sans succès. Aussi, fort de son expérience de la veille, avait-il sagement décidé de ne pas forcer sa chance. Alors qu'il s'appêtait à quitter la table de jeu, Déo le retint par la main.

— Attends, j'ai un petit cadeau pour toi, mon chanceux ami...

— Un cadeau pour moi ? Tu en as déjà bien assez fait pour moi, Déo ! Sans ton tuyau, jamais je n'aurais misé sur cette womb et...

Déo balaya d'un geste les remerciements de l'Atmir.

— Ta dernière bestiole... je viens de la vendre pour un bon paquet de tahels. Un palefrenier mengueli me l'a achetée. Une excellente affaire ! Te voilà libre, mon vieux. Riche et libre... savoure-le bien !

Le sourire de son ami flotta longtemps dans son esprit. Vinc alluma par sécurité son interface NeuroNext pour vérifier l'état de son compte bancaire. Déo n'avait pas menti, un virement bancaire avait bel et bien été effectué sur son compte, moins d'une heure auparavant. Pas à dire, la vie pouvait être belle parfois ! se surprit-il à penser.

En souriant comme un enfant, Vinc flâna lentement de table en table pour suivre les différentes parties et sentir la fièvre qui animait les joueurs. Enfin lassé de cette déambulation stérile, Vinc gagna la grande verrière qui formait le mur est de la salle. Un verre de champagne à la main, il regarda la nuit aux couleurs radioactives qui enveloppait désormais la ville. Face à lui, flottant dans l'espace, une holopub démesurée éclaboussait de lumière la façade du casino. L'holoprogramme vantait les vertus d'un traitement dermoraise sur Atmira. Atmira... La simple évocation de son monde natal l'emplit de nostalgie et il n'eut pas besoin de fermer les yeux pour revoir les forêts subtropicales de son enfance et se remémorer avec douceur ses odeurs boisées, ses bactrias en fleurs, ses orages aux fragrances fauves. En comparaison, Okhm lui parut soudainement moins miraculeux, beaucoup plus terne. Tout était tellement factice ici.

Perdu dans ses songes, il se recula un peu pour mieux admirer la publicité lorsque ses pattes arrière rencontrèrent un obstacle qui manqua de le faire tomber de tout son long. Furieux, il se retourna et se trouva nez à nez avec une superbe Atmire qui le regardait, courroucée. Mûre mais encore soyeuse, elle devait avoir à peine une dizaine de cycles et sa coupe générale dégageait une assurance pleine de grâce. Sa jolie toison noire émaillée de poils gris argenté était légèrement luisante, probablement ointe d'une huile essentielle parfumée, discrète mais enivrante. Des entrelacs soigneusement dessinés remontaient tout le long de ses poignets déliés jusqu'à ses épaules délicates, tandis que de précieux bijoux ornaient ses longs doigts fins.

— Je... je... je suis confus...

Les yeux verts qui le dévisageaient semblaient lancer des éclairs.

— Vous le pouvez. J'espère bien que vous n'avez pas l'habitude de bousculer les gens pour le plaisir !

— Je ne vous ai pas fait mal au moins ?

— Non.

Dédaigneuse, elle tournait déjà les talons comme pour signifier le peu d'importance qu'elle accordait à cet Atmir mal élevé.

— Attendez...

Elle se retourna et le regarda avec un brin de condescendance. Vinc déglutit maudissant son manque de finesse et de galanterie.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous offrir un verre, pour me faire pardonner.

L'éclat métallique qui traversa le regard de la belle ne lui laissa aucun espoir. Elle allait partir, et plus jamais il ne la reverrait.

— C'est la publicité... non que je songe à un traitement dermoraise... non, c'est juste le nom, Atmira, qui m'a rendu nostalgique...

— Vous êtes d'Atmira ?

Vinc hocha la tête, ému de voir le regard vert s'adoucir.

— Moi aussi je suis née sur ce monde...

— Oooh, vraiment ?

La douceur de sa voix lui rendit espoir. Prenant son courage à quatre mains, il osa pousser son frêle avantage.

— Alors nous sommes deux exilés...

— Deux exilés, oui...

Le sourire qu'elle lui adressa le toucha en plein cœur.

— Un traitement dermoraise, reprit-elle d'une voix sourde. Je me demandais si j'y aurais un jour recours. C'est mon anniversaire ce soir, et j'ai le sentiment que le temps me rattrape...

— Vous êtes parfaite comme vous êtes ! Une dermoraise n'ajouterait rien à votre beauté !

Il y avait tellement de conviction dans sa voix que l'Atmir laissa échapper un petit rire cristallin.

— Vous êtes charmant. Mais ce n'est plus qu'une question de temps. Vous-même, n'y avez-vous jamais songé ? Une cure de jouvence... la panacée universelle contre tous les maux de notre siècle...

— Euh, non. Je suis un artiste et je vis dans le présent, pas dans le futur. Profiter du présent est tout ce qui compte pour moi. Mais croyez-moi, vous conserverez votre charme jusqu'à vos derniers jours.

Elle sourit, comme touchée par la candeur de sa réponse.

— Mais ne m'aviez-vous pas promis un verre ?

Vinc se perdit dans l'eau profonde de ses yeux et il comprit à ce moment-là qu'il était trop tard. Il était amoureux...

— Je m'appelle Yoa Véo T'Ja...

La particule résonna sourdement à son oreille. Une aristocrate, il aurait dû s'en douter. En lui une petite voix lui souffla de laisser tomber. Que cela ne mènerait nulle part sinon à une situation très humiliante pour lui. Mais c'était l'ancien Vinc qui parlait. Le nouveau Vinc était un homme riche et sûr de lui qui pouvait très bien se retrouver, comme maintenant, assis dans un luxueux suspensofa à siroter un champagne millésimé avec cette femelle racée.

— Yoa Véo T'Ja... Votre nom m'est familier. Vous ai-je déjà croisée ?

— Je ne crois pas...

— Vous avez raison, je ne l'aurais pas oublié.

— Mais vous connaissez peut-être mon père, Voy Féo T'Ja, l'armateur.

Le nom lui disait quelque chose. Armateur... Bien sûr. Voy Féo T'Ja, le président des chantiers navals d'Atmira. L'une des plus grosses fortunes d'Atmira.

— Bien sûr, qui ne le connaît pas ?

L'Atmire poussa un soupir discret de lassitude. Combien de fois avait-elle rencontré cet enthousiasme soudain à la seule mention de son nom. De son nom et surtout de la fortune qui y était associée. Vinc se frappa mentalement les joues pour sa balourdise et tenta maladroitement de changer de sujet.

— Ce soir c'est votre anniversaire alors, mademoiselle T'Ja ?

Elle parut se rembrunir davantage.

— Appelez-moi Yoa. Je préfère.

Il fit « oui » du bout des cils, suspendu au mouvement de ses fines paupières. Sa voix était incroyablement sensuelle. Merveilleusement aiguë et sifflante, comme un feulement dans la jungle protéiforme et luxurieuse de ses fantasmes.

— Mon douzième cycle, oui... comme quoi tout arrive même ce que l'on espérait le moins...

— Vous entrez dans la maturité et je dois vous dire qu'elle vous va à merveille... heu... je veux dire... enfin je ne veux pas dire que vous êtes vieille non plus. Vous êtes restée très jeune en fait. Vous ne paraissez absolument pas votre âge... heu...

Il s'enferrait de plus en plus et n'arrivait pas à s'arrêter. Qu'allait-elle penser de lui ? Mais l'Atmire se mit à rire. D'un rire franc, plein de joie et de gaieté.

— Nous devons fêter l'évènement ! enchaîna Vinc plus adroitement.

— Nous ? Vous voulez que nous fêtions mon anniversaire ?

— Non, pas votre anniversaire. Notre anniversaire ! Celui de notre première rencontre ! Vous connaissez les derniers étages du *Macroworld* ?

Elle fit non des yeux, sans cesser de sourire. Son audace allait-elle payer ?

— C'est un must, l'endroit le plus branché du moment. On y trouve même des cabines sensifibres dernier cri...

— De quoi s'agit-il ?

— Ça... laissez-moi vous en faire la surprise, ce sera mon cadeau. Vous aimez les surprises, Yoa ?

L'étincelle qui venait de s'allumer dans ses yeux immenses valait toutes les réponses du monde et Vinc se dit qu'il ne se laisserait jamais de les contempler.

\*\*\*

Finalement Sun n'avait pas gagné, mais les couleurs chatoyantes de son costume aux tissus chromato-émotifs montraient combien son infortune le touchait peu. L'anansha avait tenu ses promesses une fois encore et c'est tout ce qui comptait à ses yeux. Intarissable, le métis polshka submergea Leuwin d'une quantité invraisemblable de commentaires sur le jeu, qu'il émaillait d'anecdotes et de souvenirs d'anciennes joutes, au point que le Na se demandait s'il y avait place pour autre chose dans la tête de son ami que ce sport. Un peu saoulé par ce bavardage incessant, le Na ne tarda pas à se retrouver aussi ivre d'alcool. Car tout à sa joie et bien décidé à faire faire à son invité une visite complète de la ville, Sun l'entraîna de bar en bar. Il accolait à chacun des établissements visités un adjectif qui le rendait, selon ses dires « unique » ou « à ne pas manquer ». Un tel était « fameux », l'autre « incomparable », le troisième « magique », jusqu'à plus soif...

Et à chaque fois, remarqua Leuwin non sans un certain étonnement, c'était le même rituel qui s'effectuait. Ils entraient dans un bar et aussitôt, Sun était happé par diverses connaissances qui voulaient toutes lui dire un mot, le saluer ou lui offrir un verre. Sun semblait connaître tout le monde, car jamais il ne manquait de s'enquérir de la santé de son interlocuteur, de ses enfants ou de son travail. Le moment du départ s'annonçait toujours de la même façon : quelqu'un lançait une tournée qu'il aurait été, au dire de Sun, malpoli de refuser et qu'il rendait ensuite parce que ne pas le faire aurait été tout aussi discourtois. L'ambiance était toujours chaleureuse et bon enfant, et c'est en souriant que Leuwin acceptait le verre qu'on lui tendait généreusement.

Après avoir visité deux bars, le Na sentit qu'il était totalement saoul. Pas au point de tomber dans le caniveau, mais suffisamment pour oublier sa condition et son akaba. L'alcool semblait faire resurgir un sentiment d'insouciance et de légèreté qu'il ne se souvenait même plus avoir éprouvé un jour, pour autant qu'il ne l'ait jamais ressenti. Autour de lui les attractions changeaient, les spectacles s'enchaînaient, certes différents et pourtant si semblables, tant qu'à la fin Leuwin n'en garda qu'une vision assez floue et une impression mille fois répétée de déjà-vu où l'érotisme était omniprésent. Le Na ne s'en offusqua point, pas plus qu'il ne s'en étonna. La nature des êtres co-sentients était

finalement la même, quelle que soit l'espèce considérée.

L'aube les trouva titubant sur un trottoir, attendant vainement le passage d'un taxigyre.

— Demain soir... on ira voir les zaras de l'ananswsa ! Enfin aussourd'hui...

La voix de Sun était pâteuse. Leuwin ne répondit pas. Il venait de voir apparaître le véhicule salvateur. Y faire monter Sun fut une autre paire de manches, celui-ci s'entêtant à vouloir continuer sa tournée, prétextant qu'il y avait encore plein d'endroits que le Daicini Verdiger n'avait pas encore vus et que « les manquer serait un crime ».

— Demain, demain, demain. C'est promis !

Rassuré par cette promesse, son hôte consentit enfin à grimper dans la capsule. Leuwin l'y rejoignit avec un soupir d'aise. Sa panse et sa tête semblaient se disputer à qui lui ferait le plus mal. À ses côtés, Sun parlait toujours. Mais le Na n'entendait plus rien. Il sombra, comme une masse, dans un sommeil profond.

\*\*\*

L'*Anneau Rouge* au cœur de la cité d'Okhm était un casino dont l'univers, à la frontière du virtuel, présentait un conglomérat de bâtiments à l'architecture non euclidienne, construits en holotrompe-l'œil. Les salles et les couloirs mutaient constamment, s'étirant et se déformant subtilement afin de mieux perdre les visiteurs. Le credo de l'*Anneau Rouge* était de procurer un frisson continu à ses clients. Baignés d'une lumière tantôt noire, tantôt sanglante, les décors post-apocalyptiques et décadents évoquaient une civilisation finissante, biomécanique et hybride. Le rendu des holos et des automates défiait la réalité. Et comme partout ailleurs, une foule hétéroclite, composée de toutes les espèces de la galaxie s'y pressait frénétiquement. Dans ces ruelles interlopes, comme dans les nombreux bouges, ce n'était qu'une suite d'attractions invraisemblables : combats meurtriers et rodéos exotiques dans les arènes, tables de jeux improvisées, pistes de stockgyres et le lot de spectacles pornos habituels. Mains dans les mains, Vinc et Yoa s'y frayèrent un passage malgré la foule. Ils assistèrent au combat à mort de deux titans : un fauvdragore de Gidei prime contre une mante géante quadripode de Shnix X, avant d'opter pour une G-party au 121<sup>e</sup> niveau du casino.

Dans le puits anti-grav, ils churent en compagnie d'une dizaine de joueurs éméchés pour se retrouver sur un promontoire, au cœur d'une free-party silencieuse. Le dance-floor avait des allures cosmiques : une salle immense plongée dans une obscurité stellaire. Le silence qui y régnait était presque total, puisque la musique transmise par la bande large du NeuroNext n'était audible que des seuls G-danseurs. En apesanteur relative, ils évoluaient avec grâce, jouant dans les courants aériens comme des comètes autistes. L'ondulation et les rapprochements agglutinaient parfois les danseurs au gré de leurs dérives. La plupart, quelles que soient leur race ou leur espèce, s'étaient complètement dévêtus.

Vinc et Yoa avaient choisi un balcon en demi-lune qui offrait une vue sans égale sur la salle et ses danseurs fous. Amusés, les deux Atmirs se contentèrent de les observer du haut de leur promontoire. L'illusion de vide était troublante. Par instants une déflagration de lumière éclatait sans logique sur l'un d'eux. Bombardé de phosphène, le danseur

paraissait s'illuminer comme une nova, alors que les autres retournaient au néant informel et ondulatoire. Leurs mouvements avaient quelque chose d'hypnotique et de profondément sensuel. Vinc et Yoa n'y résistèrent guère. Plongeant de leur balcon, leurs douze doigts savamment entremêlés, ils rejoignirent la foule qui se perdait dans les transes chaotiques.

La chute fut brève car presque aussitôt, ils se mirent à flotter, astres dansant dans le silence ouaté alors qu'éclatait dans leur cerveau une avalanche de sons. Leurs pensées devinrent soudain confuses comme reléguées à un niveau infra-conscient sous la violence des basses hypergraves. Leurs bras se rivèrent l'un à l'autre, et leurs corps ainsi liés dessinaient une rosace, une étoile de chair vibrante de lumière et de musique. Saturés de décibels et d'adrénaline, ils devinrent mutuellement leur unique référent dans un univers en fusion. Et dans cette position qui était peu ou prou celle de la reproduction, leurs organes génitaux tout proches se frôlaient en frémissant à chaque mouvement, dans une lente danse de séduction.

Autour d'eux, des danseurs gavés de snow crash ou de NHK, de stimuli sexuels en images Next, se livraient à une licence brouillonne, frénétique et parfois, pour les plus défoncés, interracial. Tout incitait à l'orgie et au déferlement des sens. Pourtant Vinc et Yoa ne s'y adonnèrent pas. Les yeux dans les yeux, ils se contentaient de flotter dans les airs, grisés par la simple contemplation de l'autre, alors que leurs corps dérivèrent mollement.

Lorsque le jour se leva, ils se regardaient toujours. Ils avaient abandonné la piste de danse pour se reposer dans une des alvéoles qui garnissaient les parois de la salle et sirotaient lentement des smart-drinks qui achevaient de leur rendre l'énergie dépensée dans la danse. En bas, les rythmes avaient décliné, les étoiles se voilaient peu à peu et les G-danseurs se laissaient flotter, immobiles, en position fœtale. Ils appelaient ça le « big down », la grande décélération que les plus accros comparaient à une thérapie primale.

\*\*\*

Réveillé au son de la fontaine du ryad, Leuwin ouvrit les yeux sur un ciel étrange. Habituellement d'un bleu incertain, il semblait ce matin-là presque mauve ou indigo.

— L'ondée blanche, murmura-t-il encore à moitié endormi. L'ondée blanche ou « le miracle de Menguel ». Il se souvenait que sur cette planète dont le ciel ne s'assombrissait d'aucun nuage, mis à part le smog pollué d'Okhm, la pluie, au sens traditionnel, était totalement absente. Pourtant, grâce à l'ondée blanche, les terres n'étaient pas réduites qu'à un immense désert stérile. Une fois par an, et durant quelques mois, Menguel connaissait un brouillard épais et particulièrement humide qui s'abattait d'un seul coup sur les plaines pour les fertiliser. La température chutait alors considérablement, ce qui avait conduit les Mengueli à baptiser cette saison, la saison froide. Phénomène atmosphérique unique et encore inexplicable, cette « pluie » était le berceau de la vie sur cette planète. Leuwin Verdiger se souvint que Sun lui en avait souvent parlé sur Hamjel, tentant vainement de lui faire comprendre combien cette expérience de pluie-brouillard était unique. En regardant ce ciel prune qui préfigurait l'arrivée prochaine de l'eau tant

attendue, Leuwin se dit, non sans une pointe de regret, qu'il ne vivrait pas cette fois-ci le miracle annuel de Menguel et ne verrait pas la planète entièrement vêtue de blanc.

— Je serai rentré alors, marmonna-t-il, probablement en train de travailler. Cette pensée lui rappela qu'il était toujours en vacances. Aussi Leuwin referma-t-il sans remords ses paupières encore lourdes de fatigue pour sombrer à nouveau dans un sommeil sans rêve.

Sun eut la bonne idée de le laisser dormir une bonne partie du jour, de sorte que lorsqu'ils débarquèrent tous les deux dans le wombodrome, le teint du Na était aussi éclatant que celui de son ami. Le sommeil lui avait fait du bien, reposant tant son corps mis à mal par l'abus d'alcool auquel il n'était pas habitué que son esprit que l'anansa avait quelque peu malmené. Devant lui, Sun bondissait, débordant comme à son habitude d'une énergie qui semblait inépuisable. Il se retournait constamment vers Leuwin pour lui parler à toute vitesse en agitant les mains, tout en arrivant, l'Ein Sof sait comment, à fendre sans encombre la petite foule qui se pressait devant des grilles de fer.

— Vous allez voir ce que les spectateurs voient rarement, Daicini : l'envers du décor !

Leuwin sourit, aussi amusé par le ton grandiloquent de son hôte qu'impressionné par l'assurance du petit bonhomme qui, d'un simple geste de la tête, fit s'ouvrir les portes qui interdisaient l'entrée du haras à tous les autres. Des murmures de dépit et d'envie s'élevèrent de la petite troupe d'aficionados de toutes origines qui s'y agglutinait dans l'espoir, souvent déçu, d'apercevoir là-bas, du côté des manèges, les stars de la veille.

Le Na savait que sans la notoriété de Sun, il n'aurait jamais pu espérer visiter cet endroit et il entendait bien profiter au maximum de cette faveur pour assouvir sa curiosité. Mais rien ne l'avait préparé à la vision qu'il eut en pénétrant dans le haras. S'ouvrant sur un large espace couvert d'une épaisse couche de sciure blonde, ce dernier offrait au visiteur la vision magnifique et anachronique d'un campement nomade. Car à l'ombre même de ce titan qu'était le stadium, se dressaient fièrement de nombreuses yourtes brunes en peau de wombs. Des feux de cuisine avaient été allumés ici et là et quelques êtres tout encapuchonnés dans leur burka sombre vavaient à de menues tâches. L'air était empli d'une odeur de fourrage à laquelle se mêlaient des senteurs animales, musquées ou acides.

Un barrissement s'éleva et fit sursauter le prêtre. Des wombs ! Divers petits enclos avaient été construits à proximité des tentes, contenant à chaque fois trois ou quatre animaux que des Katalis étrillaient et nourrissaient avec un soin presque dévot. Il se dégageait de ce spectacle un sentiment d'irréalité, d'intemporalité comme si le visiteur avait été projeté dans le passé. La voix de Sun, un peu méprisante, tira Leuwin de ses pensées.

— Les cavaliers de Katal ! Ils ne savent rien faire comme les autres, ceux-là. On a beau leur prévoir des loges autrement plus confortables que ce bazar, ils s'obstinent à rester dans leurs tentes préhistoriques. Allez comprendre pourquoi...

D'un large mouvement de la main, il balaya l'espace avant de désigner les bâtiments qui se dressaient contre l'enceinte.

— Là ce sont les clubs des entraîneurs. Vous allez voir, Daicini, cela vaut largement le

détour. Et puis vous allez... non je me tais, c'est une surprise. Suis-moi !

Leuwin hochait machinalement la tête avant de lui emboîter le pas. Toute son attention était accaparée par le spectacle qui s'offrait à lui. Sur un large feu, une énorme carcasse de bête cuisait lentement à la broche en dégageant une odeur des plus appétissantes.

— Qu'est-ce que c'est comme viande ?

— Mais c'est du womb, Daicini. Attention, pas n'importe quelle bestiole. Juste celles tombées au champ d'honneur. En un dernier hommage en quelque sorte... afin que rien ne se perde.

Le rire de Sun mit Leuwin mal à l'aise. Il pensait à ces pauvres animaux dont le destin était d'être utilisés jusqu'au bout. Pour courir et se battre selon le bon plaisir de leur maître avant de finir dans leur estomac.

— Ne faites pas cette tête, Daicini, ils disent qu'en le mangeant, ils mangent aussi le courage et la force de l'animal... peut-être que c'est vrai après tout, regardez comme même les cuistots ont l'air farouche !

Le Na hochait la tête, tandis que son ami continuait à rire de sa plaisanterie. Les Katalis les regardèrent passer sans manifester le moindre signe de curiosité. Le visage impassible, ils se contentaient de répondre au salut de Sun d'un hochement bref de la tête avant de reprendre leurs occupations. Le regard qu'ils posèrent sur le Na et son ami avait quelque chose d'étrange, sans doute parce que leurs yeux dépourvus de toute pupille ressemblaient à des gouffres sans fond. Deux ombres dans un visage mince, presque émacié, couleur châtaigne grillée. Leur bouche, disproportionnée, était trop large et découvrait, lorsqu'ils parlaient, des dents fines comme des lames, et qui évoquèrent dans l'esprit de Leuwin des prédateurs marins, des murènes ou quelque chose dans ce goût-là. De petites tailles, ils portaient tous un long manteau de laine de womb pourvu d'une ample capuche. Traditionnellement, cette dernière était toujours rabattue sur leur face, comme pour les masquer au regard des autres et Leuwin fut surpris de découvrir quelques Katalis au visage découvert. Probablement moins farouches ou plus corrompus par leur fréquentation des autres cultures, ces derniers affichaient orgueilleusement leurs peintures faciales. Seul le haut de leur crâne était encore couvert d'une sorte de foulard terne.

— Savez-vous, Daicini, pourquoi ils portent toujours ce truc dégoûtant sur leur crâne ?

— C'est un *hukdjka*, Sun, une coiffe rituelle qui leur permet de dissimuler leur pictogramme de naissance...

— Ils naissent avec un tatouage sur la tête ?

Leuwin laissa échapper un petit rire devant l'expression perplexe de son ami.

— Non... Ils le reçoivent à la naissance, c'est le signe qu'ils sont entrés dans la communauté des Katalis, dans l'alliance que leur prophète Kaliù a contractée avec leur divinité tutélaire. Ils n'ont pas le droit de le montrer sous peine de perdre leur âme...

Le Na Verdiger fit également remarquer à Sun qu'un éclat d'argent brillait parfois à la commissure de leurs lèvres ou sur la pointe de leur langue fine et sombre. Il lui expliqua que ce signe marquait l'appartenance de celui qui l'arborait à une haute maison de guerriers katalis, les redoutables *kjur'alch*. Les nobles, en quelque sorte, qui étaient particulièrement nombreux parmi les cavaliers, et Leuwin ne put s'empêcher de penser

que c'était la violence du jeu qui devait attirer ces derniers. Comme l'ultime réminiscence des anciennes guerres tribales de Katal. Une façon de préserver leur code de l'honneur, leur tradition et leur prestige.

En les regardant, si farouches, si sauvages et si fiers, le Na comprenait pourquoi la plupart des peuples du *Limes* s'en méfiaient tout en les craignant. Katal était un monde clos qui vivait presque entièrement replié sur lui-même.

Le principal lien qu'entretenaient les Katalis avec le reste de l'univers était d'ordre commercial. Ils n'avaient connu aucune colonisation de quelque ordre que ce soit : leur terre était sacrée et nul pied étranger ne devait la souiller. Cela expliquait pourquoi, aujourd'hui encore, les Katalis constituaient un mystère sur bien des points. Illisibles, masqués, repliés sur leurs traditions en dépit du brassage continu des cultures, ils conservaient farouchement leurs secrets. Les chercheurs avaient depuis longtemps cartographié leur planète, dressé l'inventaire de ses plaines d'ulw et de ses montagnes basses, de ses petits villages nomades et de leurs innombrables troupeaux de wombs. Mais ces images dérobées d'un monde presque vierge n'apportaient aucune réponse, aucune explication satisfaisante.

*Nous savons comment ils sont et ce qu'ils sont, se dit le Na, mais nous ne savons toujours pas vraiment « qui » ils sont. De leurs coutumes, de leurs rites, nous en savons beaucoup, mais de leur histoire et de leurs traditions profondes nous ne possédons que des bribes, qui ne signifient rien pour nous...*

Les clubs où vivaient les entraîneurs, en majorité Mengueli, et le reste du personnel se dressaient contre le mur d'enceinte. De toutes les formes et toutes les tailles, ils dessinaient un véritable petit village au cœur même du wombodrome. Leurs petites façades élégantes et vivement colorées étaient délicieusement désuètes, presque baroques. Pourtant, au regard des yourtes qui garnissaient la cour elles parurent à Leuwin terriblement modernes.

Sun s'était arrêté devant une porte de bois rouge. Il paraissait très excité. Ses yeux brillaient de mille éclats et ils semblaient encourager le Na à se presser. Il poussa la porte et invita Leuwin à entrer. Leur arrivée fut saluée par une ovation bon enfant à laquelle Sun répondit aussi chaleureusement. Le temps où il n'était qu'un petit escroc sans envergure était bien loin, aujourd'hui Sun Nandelaka était devenu une personnalité d'Okhm, connue et respectée. Leuwin se prit à rincer ses yeux au sol tentant de chasser l'impression grandissante qu'il n'était nulle part à l'aise dans ce monde de joueurs. Le brouhaha était impressionnant et Sun dut élever la voix pour se faire entendre.

— Daicini ? je voudrais vous présenter quelqu'un... quelqu'un de spécial...

Leuwin tourna la tête en souriant dans la direction de Sun pour tomber nez à nez avec un géant qui devait mesurer dans les deux mètres.

— Mon ami Nok-go, « foudre-bleue » le bien nommé ! Le meilleur entraîneur d'anansa que Menguel ait jamais connu !

*Impressionnant.* Ce fut le seul mot qui vint à l'esprit du Lecteur d'âmes. Outre sa grande taille, il y avait chez ce métis menguelo-humain quelque chose qui forçait l'attention. Sans doute son regard. Ses yeux en amandes aux pupilles très claires

pétillaient comme deux brasiers. Cerclés par des rides profondes qui remontaient jusqu'aux tempes, ces derniers semblaient éclairer la peau légèrement bleutée de son visage. Sur ses paupières étaient tatoués de fins pictogrammes minuscules qui symbolisaient les qualités du guerrier. Leuwin se souvint que seuls les descendants de la caste mengueli Fon-gan avaient le droit de les porter. Le Mengueli s'inclina avec respect en joignant ses deux pouces. Leuwin l'imita en s'efforçant de se courber un peu plus.

— Daicini Verdiger... c'est un honneur de vous rencontrer. Notre ami commun ne cesse de vanter vos mérites...

— Sun a une nette tendance à l'exagération et à l'indulgence lorsqu'il s'agit de ses amis. Ne tenez aucunement compte de ce qu'il vous a dit avant de le diviser au moins par cent... et même alors vous serez encore loin de la vérité.

En entendant la réponse de Leuwin, le visage de Nok resta grave, mais l'étincelle qui éclata dans ses yeux clairs trahit son amusement.

— Mais je manque à tous mes devoirs. Sun m'a dit que c'était votre premier séjour sur Okhm, Daicini Verdiger ?

— En effet, oui.

— Et votre premier anasha ?

— C'est exact.

— Nous devons fêter cela, alors. Je parie que vous n'avez encore jamais eu l'occasion de participer à notre cérémonie du *Tamach'é*...

À l'idée de devoir à nouveau boire de l'alcool, le Na sentit son crâne et son estomac protester de concert.

— Un interdit alimentaire bahai ne m'autorise malheureusement pas à boire aujourd'hui...

— Allons, les Daicini n'ont pas d'interdit alimentaire !

Cette réponse laissa le prêtre coi tandis que Sun manquait de s'étouffer de rire. Leuwin fit un clin d'œil au géant mengueli qui daigna se fendre d'un sourire. Puis, d'un geste plein d'autorité Nok-goa fit signe à une Mengueli qui se tenait discrètement à l'écart de la foule.

Vêtue d'un costume traditionnel, elle tenait dans ses mains un petit coffret d'argent poli. De son visage, seuls ses yeux orangés étaient visibles, mais le vêtement surmonté d'une opulente coiffe sertie de pierreries laissait deviner une belle silhouette, éclatante de jeunesse et de beauté. L'ingelmoust joliment drapé sur ses hanches fines était plus coloré qu'à l'accoutumée et laissait libres les bras entièrement tatoués de la jeune femme.

Déposant son coffret sur une petite table basse, elle invita d'un geste gracieux les trois compagnons à prendre place sur les coussins qui l'entouraient. Sans un mot, elle s'agenouilla devant la table. Ouvrant le coffret d'argent, elle entreprit d'en sortir des fruits frais, trois verres et de petits accessoires dont Leuwin aurait été bien en peine de deviner l'utilisation.

Sun et Nok la regardaient, visiblement sous le charme, et le Na, dans un plaisir d'esthète devait bien reconnaître qu'il y avait en elle quelque chose de fascinant, ne serait-ce que par la grâce et la fluidité de chacun de ses gestes. Tous ses mouvements étaient simples,

presque épurés, ils s'enchaînaient comme une musique parfaite et dépouillée de tout superflu. Délicatement, elle se mit à peler en croix un tamarchek, le fruit menguelien par excellence. Ce dernier avait en effet la particularité d'être certes excellent, mais surtout de ne jamais laisser deviner son état de maturité. De sorte qu'en découpant sa bogue épaisse, personne ne pouvait savoir s'il allait révéler une chair délicatement rosée et parfumée ou bien un magma pourrissant et immangeable. Acheter et consommer le tamarchek tenait donc toujours du coup de poker. La chance fut avec eux cette fois-ci, puisque le fruit était parfait. La Mengueli le répartit dans trois coupelles avant de mélanger adroitement différentes graines et herbes dans un petit flacon rempli d'un liquide blanc. Lentement, elle le fit tourner dans un sens puis dans l'autre avant de retourner la bouteille d'un mouvement sec pour la redresser aussitôt. L'exécution fut si rapide que pas une goutte ne se répandit. Sans attendre, elle versa le mélange sur la chair de tamarchek. Puis, se saisissant d'un couteau, elle entreprit de tailler en fins petits dés un fruit vert et rouge d'aspect globuleux. Enfin, la jeune femme versa quelques gouttes d'un rouge sombre sur certains de ces dés avant de les incorporer au breuvage.

Tout ce cérémonial tenait à la fois du rite et du spectacle, un peu comme une messe orthodoxe dans laquelle la révolution ludique prenait le pas sur la plus pure tradition : la jeune femme prit les trois verres et les entrecroisa, les échangea pour confondre leur attention et tromper leurs sens, car seul l'un de ces flacons contenait des dés de fruits imprégnés de liqueur rouge. Ses mouvements étaient vifs et d'une rapidité confondante. Souriante, elle acheva sa prestation en traçant avec les petits flacons des spirales, avant de les leur tendre. Sun était le plus âgé, il lui revint donc le privilège de choisir le premier parmi les trois verres. Puis ce fut au tour de Leuwin. Nok, puisqu'il était leur hôte, prit le flacon restant. Ils burent à petites gorgées et un même sourire barra la face de Leuwin et de Sun. Nok-goa, par contre, fit une grimace en reposant son verre. La liqueur rouge qui gâtait sa boisson devait avoir un goût désagréable tandis que pour ses invités, la boisson était fraîche, sucrée et délicatement parfumée d'une fragrance qui rappelait celle de la grenade. Cette merveille comblait autant le corps que l'âme et quelques gorgées suffisaient à faire tourner la tête, mais sans réellement saouler son consommateur. Juste un petit tourbillon qui distillait dans l'esprit une agréable sensation de bien-être.

Tout entier à son plaisir gustatif, Leuwin écoutait d'une oreille distraite les propos qu'échangeaient Sun et son ami. À entendre les rires qu'elles provoquaient, les plaisanteries devaient certainement porter sur la malchance de Nok-goa avec la « vestale rouge »<sup>4</sup>. Pourtant, en dépit de l'aide de son traducteur, le prêtre ne comprit pas grand-chose à ces échanges cocasses.

— Levons nos verres au valeureux Nast Os'Rajin qui a si brillamment remporté l'anansha hier soir et qui a rendu ainsi hommage à l'immense talent de son entraîneur, notre ami Nok, ici présent !

Des braillements enthousiastes accueillirent la proposition de Sun et la kupita, sorte de mixte de bière et de cidre, emplit comme par miracle tous les verres vides. La conversation se porta naturellement sur le match de la veille. Encouragé par Sun, Nok se lança dans un résumé passionné des meilleurs moments de la compétition. À ses côtés le

---

<sup>4</sup> Surnom donné à la liqueur du fruit de mogousk, au goût âcre et pimenté.

bouillonnant petit métis polshka hochait vigoureusement la tête, soulignant avec force gestes un épisode oublié, surenchérisant sur un autre. La passion qui l'animait avait rougi ses joues olivâtres et ses yeux étincelaient d'une lueur presque folle. Leuwin les écoutait d'une oreille en souriant, prenant plus de plaisir à les regarder s'agiter et s'échauffer mutuellement qu'à leurs paroles proprement dites. La passion avait toujours quelque chose de fascinant et de dangereux à la fois pour qui l'observait d'un œil froid et rationnel. Ce ne fut que lorsque les deux compères se mirent à disserter sur la qualité des wombs que le Na sortit de sa réserve. Cet animal l'intriguait de plus en plus sans qu'il ne sache vraiment pourquoi.

— Maître Nok, je me demandais... le prix décerné au vainqueur de l'anansha... à qui est-il attribué ? Au cavalier ? ou bien à sa monture ?

Nok émit l'équivalent d'un rire, un trille de sifflements et de soupirs saccadés. À côté de lui, Sun brusquement silencieux buvait son verre avec une concentration feinte.

— Voyez-vous, Daicini, ce prix devrait revenir à l'entraîneur ! Je plaisante, bien entendu. L'*ananshik*, le cavalier et sa monture l'*ananshu'k*, jouent ensemble et c'est donc à eux deux que devrait revenir le prix. Le cavalier et la bête jouent contre les autres mais aussi contre eux-mêmes. La womb contre l'*ananshik* et le cavalier contre l'*ananshu'k*. L'un connaît les règles, l'autre les subit, mais tous deux conjuguent leurs efforts pour atteindre un même but : la proie ! Et croyez-moi, Daicini, la womb veut cette proie tout autant que son ananshik. C'est là que s'exprime le talent du cavalier, car il fait de sa monture un acteur à part entière du jeu et non un sujet ou une victime.

Leuwin hocha la tête, fasciné par le discours presque religieux de l'entraîneur.

— Mais les wombs sont dressées, ce ne sont pas leur instinct qui les pousse au jeu ou à la chasse, n'est-ce pas ?

Nok dodelina de la tête :

— Oui et non, nos wombs – comme toutes celles que vous pourrez croiser hors de Katal –, sont des femelles et des herbivores, elles n'ont pas « l'instinct de la chasse » comme vous dites, Daicini. Ces bêtes ne sont effectivement pas des prédateurs, mais elles ont le « sens du jeu » qui est en partie basé sur la chasse au tarier, telle qu'elle se pratiquait sur Katal il y a des millénaires. De nos jours la chasse est devenue un sport et nous dressons les wombs, comme jadis le faisaient les chasseurs katalis, à obéir à la moindre impulsion de l'ananshik, à résister au stress et à la fatigue, à la peur et à la douleur et elles n'ont pas moins envie de jouer que leur cavalier.

— « Envie » ? N'est-ce pas plutôt du conditionnement ?

Sun s'agita nerveusement sur ses coussins, l'air mal à l'aise. Il jeta un regard d'avertissement au Na. Mais déjà la voix de Nok s'élevait, profonde et affable.

— Il y a une part de dressage mais une bonne womb est une womb qui a le sens du jeu « naturellement ». Celle qui est combative et fière. Celle qui a le sens de l'honneur et qui se rit du danger, de la souffrance et de la mort, tout comme son ananshik...

Leuwin sourit à cet anthropomorphisme qui datait de la préhistoire de chaque espèce co-sentiente : tous les êtres intelligents avaient un jour ou l'autre entretenu ce rapport avec leurs animaux familiers. Ce lien pouvait même s'étendre aux machines, puisque

leurs propriétaires pensaient qu'elles leur conféraient une forme de puissance ou de prestige. Comme si un objet se chargeait de vertus magiques ou d'une personnalité propre, par une sorte de transfert psychologique du possesseur à l'objet, ou, en l'occurrence, à l'animal.

Mais tout cela ne lui expliquait pas où ces wombs trouvaient cet instinct, ce fameux « sens inné du jeu » ? Sun lui lançait des regards de plus en plus appuyés et le prêtre, ne voulant nullement offenser son hôte, préféra ramener la conversation sur un sujet plus anodin.

— Et vos wombs, d'où viennent-elles ?

— Je me rends régulièrement sur KAT-09, l'une des dix stations orbitales de Katal. J'y ai un bon contact. Un ancien champion d'anansha qui s'est reconverti dans l'élevage et la vente de wombs rouges. Il n'a pas son pareil pour repérer les futures championnes. Je lui fais entièrement confiance, les bêtes qu'il me fournit sont toujours de première qualité, sans défaut. Je ne suis pas le seul d'ailleurs à me fournir chez lui. Ce Katali doit bien fournir les deux tiers des bêtes de nos haras.

— Et ces bêtes, elles sont le produit d'un croisement naturel ou bien les éleveurs katalis pratiquent-ils la sélection et l'insémination artificielle ?

La question de Leuwin était innocente, mais devant le résultat qu'elle produisit sur l'entraîneur, le prêtre ne put s'empêcher de s'enfoncer dans son fauteuil. Le regard de Nok bouillonnant de rage finit de clouer Leuwin à son siège. Sun vola immédiatement à son secours, avec un sourire gêné et en hochant la tête d'un air entendu. Le ton qu'il employa pour sermonner Leuwin était presque paternel :

— Daicini. Vous avez passé trop de temps dans vos études et dans les couloirs d'Hamjel... une insémination artificielle ? Allons Daicini, tu devrais réfléchir un peu avant de sortir de telles énormités !

Leuwin ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, la mine déconfite.

— Vraiment Sun, je ne sais que dire, je...

— Faut pas en prendre ombrage, Nok ! Tu sais bien comment ils sont ces intellectuels... toujours la tête dans les nuages et puis... n'oublie pas que c'est son premier anansha... il ne connaît pas grand-chose à tout cela...

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un petit clin d'œil complice plein de commisération envers le malheureux Humain. L'entraîneur mengueli eut un regard entendu et parut ravalé sa colère.

— Pas d'insémination... Daicini ! Les wombs de l'anansha sont toujours les fruits de saillies naturelles et non programmées. Sinon ce serait, comme vous le savez, contraire aux lois de Daice...

Le religieux se mordit la langue et bredouilla une vague excuse, conscient d'avoir agi avec légèreté. Nok venait de le remettre à nouveau proprement à sa place. « Daicini ». Il y avait une note d'ironie dans le simple emploi de ce titre. Et le Na comprit qu'il avait oublié son rôle, que d'une question stupide il avait révélé que le daicinisme n'était pour lui qu'une façade et non une philosophie personnelle.

« Le vêtement et l'apparence ne suffisent pas, c'est l'engagement du cœur qui importe

plus que le discours. De lui dépend la foi. Si toi-même tu n’y crois pas, comment pourrais-tu seulement transmettre quoi que ce soit aux autres ? » L’une des toutes premières leçons de son Maître. Comment Leuwin avait-il pu l’oublier à ce point ?

— Mais je comprends que la fréquentation des prisons d’Hamjel ne vous a guère laissé le temps de découvrir toutes les facettes de notre culture. Voulez-vous voir les bêtes, Na Verdiger ? Cela pourrait vous rafraîchir la mémoire et s’avérer instructif...

Le ton de l’entraîneur mengueli était toujours ironique bien que sans réelle méchanceté, mais le prêtre, tout en acceptant humblement la leçon qui venait de lui être donnée, ne s’avoua pas vaincu.

— Peut-être, Maître Nok, peut-être... voyons voir...

Un petit sourire aux lèvres, le Na sortit de son akaba un petit disque d’iridium et le lança rituellement en l’air. Ce dernier retomba du côté pile.

— Soit ! Allons-y puisque Daice le veut. J’en serai personnellement très honoré car ainsi que l’a dit l’Élu de Daice : « Celui qui connaît les animaux connaît l’ordre du chaos... ».

Sun étouffa un rire de soulagement dans un toussotement, alors que Nok approuva de la tête cette conduite plus conforme à la tradition daiciniste.

— C’est moi qui serais honoré... Daicini !

Ils vidèrent leur verre d’un trait et quittèrent le club pour se rendre au paddock.

C’était un piteux spectacle que de voir ces bêtes splendides dans un enclos qui paraissait bien petit après la démesure de l’anansha. La plupart des wombs devaient dépasser les deux mètres, ce qui les faisait ressembler à des géantes en comparaison des wombs gris, plus commun et plus répandu. Débarrassées de leur harnachement et caparaçon, les bêtes offraient aux regards des visiteurs leurs flancs musculeux et leur robe aux poils courts et d’un rouge terne.

Ces puissants quadrupèdes présentaient au bout d’un cou allongé une lourde tête cyclopéenne, flanquée de deux cornes recourbées et probablement vestigiales, tout comme leur courte queue. La maigre crinière qui flottait sur leur crâne mettait en valeur la proéminence d’une bosse frontale où roulait un œil unique à l’iris tantôt fauve, tantôt sombre. Non sans rappeler les éléphants terriens, ces créatures balançaient placidement leur trompe annelée au-dessus d’une défense unique, d’un ivoire artificiellement coloré et enluminé. La vision de cette dent mit le Lecteur d’âmes mal à l’aise. À les regarder tourner en rond, tenues par la bride, Leuwin ne put s’empêcher de les plaindre.

Également ému, mais pour d’autres raisons, Sun sautait littéralement sur place, un peu comme un enfant devant une montagne de cadeaux. Il semblait connaître chaque monture par son nom, et leur pedigree ou leurs exploits lui étaient aussi familiers que la généalogie du prophète Kaliù pour Leuwin. À les écouter, lui et Nok, le prêtre bahàï commençait à comprendre ce que représentait l’anansha pour ces passionnés : un terrain d’extrapolation et de rêveries exaltées, un périmètre d’espoirs et de dépités d’initiés. Ils aimaient ces créatures comme des êtres à part entière. Ces animaux étaient à la fois leurs champions et leurs hérauts, et ils portaient à chacune de leurs joutes tous les espoirs et les

fantasmes de ces joueurs invétérés. Au respect que Sun et Nok témoignaient aux bêtes, semblaient se mêler de la ferveur et une admiration mystique et naïve.

— Elles sont superbes...

La voix de Leuwin n'était qu'un murmure, mais Nok hocha gravement la tête pour l'approuver. « Sauvage » était sans doute le terme qui leur convenait le mieux. « Sauvages » et « puissantes ». Il y avait de la magie à regarder ces wombs rouges battre le sol de leur défense ou de leurs pattes, avant d'effectuer docilement les manœuvres qu'un cavalier leur imposait d'un mot ou d'une pression sur le flanc. L'équilibre de forces qui régnait entre l'animal et son maître semblait tellement fragile, tellement au désavantage de ce dernier.

*Comment font-ils pour maîtriser de tels géants ?* se demanda Leuwin. Machinalement, il s'accouda à la barrière de bois qui entourait le champ d'entraînement. Il n'arrivait pas à détacher son regard des wombs et écoutait, sans les entendre, Sun et Nok discuter des mérites de chaque écurie. Comme enfin, après de longues minutes ces deux-là cessèrent de parler, Leuwin se hasarda à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Leur dent est-elle une arme ?

— Oui, en quelque sorte. Ils s'en servent pour retourner la terre de Katal à la recherche des tubercules d'ulw qui constituent leur unique alimentation durant leurs premières années. Parfois, à la saison des amours, les wombs mâles s'affrontent pour une femelle en croisant leur défense pour faire baisser la tête de leur adversaire jusqu'à pouvoir menacer son œil de la pointe de leurs cornes...

— Cette dent doit être bien solide, fit le prêtre d'une voix faussement naïve.

— Elle s'use rapidement et il arrive qu'elle se casse dans de tels affrontements. Ce n'est pas très grave, car elle repousse en quelques semaines et tombe régulièrement à chaque saison. Tout comme leur laine, dont elles se débarrassent en été. Jadis les Katalis se servaient de leur ivoire pour fabriquer des flèches ou des pointes de lance. Parfois aussi des sculptures...

— J'ai vu que l'on a décoré les défenses de celles-ci...

— Oui, en effet. Une vieille tradition katalie, là aussi. Lorsqu'une bête s'est bien comportée lors d'un anasha, le cavalier fait graver sa dent ou ses cornes du récit de son exploit, de motifs guerriers ou artistiques. Parfois aussi, il fait incruster de gemmes la corne de ses doigts ou tatouer la trompe ou le front de sa monture aux armes et au blason de sa maison ou de sa région d'origine.

— Et lorsque la dent tombe, intervint Sun, il l'offre à son entraîneur ou à ses proches. C'est un grand honneur de recevoir semblable présent et bien des collectionneurs, dont je fais partie, tentent de s'en procurer quelques authentiques spécimens.

— J'en ai moi aussi une belle collection, ajouta Nok avec un large sourire de fierté.

— C'est bien normal avec un tel palmarès !

Leuwin continuait de regarder les bêtes avec la même curiosité et la même excitation qu'il aurait pu éprouver à la découverte d'une très ancienne bibliothèque remplie d'incunables. C'était là, sous ses yeux, tout un pan secret de la culture katalie qui se dévoilait à lui. Alors qu'il se promettait de demander à Sun, dès leur retour à la villa

Nandelaka, de lui ouvrir les portes de sa collection d'ivoire de womb, un mouvement de foule sur sa droite lui fit tourner la tête. Un Mengueli, tout de blanc vêtu dans son uniforme à la coupe austère, venait vers eux en courant. Intrigué, l'entraîneur se retourna à son tour en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il a ce commissaire de course à s'agiter comme cela, il va effrayer les bêtes s'il continue...

Le Mengueli leur cria quelque chose d'incompréhensible tout en continuant à agiter de manière grotesque ses bras dans tous les sens. Furieux, Nok s'avança rapidement à sa rencontre. Leuwin ne put s'empêcher de tendre l'oreille pour entendre leur conversation.

— ... on l'a retrouvé à l'anansha...

— Tu en es certain ?

— Oui... hélas...

L'entraîneur demeura silencieux une brève seconde avant de lancer un regard à Leuwin.

— Daicini Verdiger ?

— Oui ?

— Je crois que l'on va avoir besoin de vos services... tout de suite...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On vient de trouver un Mengueli mort dans l'anansha...

C'était un drone de nettoyage qui avait donné l'alerte. Dans le petit cratère où les joueurs devaient lancer la proie gisait le cadavre d'un jeune Mengueli. La gorge tranchée, le visage et le bas-ventre en bouillie, il avait été lardé d'un nombre incalculable de coups de crochet. En se penchant sur la dépouille, le Na constata avec un haut-le-cœur que les yeux et les dents avaient sauté hors de leurs cavités sous la violence des coups. Son nez n'était plus qu'une plaie à nu, un petit volcan de sang déjà colonisé par de minuscules nécrophiles volants. Blême, et bien qu'à deux doigts de vomir, Leuwin se tourna vers son voisin, un Mengueli d'un certain âge.

— Comment... comment s'appelait-il ?

— Darar'n Ikmoa...

Le Lecteur d'âmes hocha la tête. Il demeura un instant immobile, agenouillé devant le corps du pauvre garçon. Lorsqu'il se redressa, son holomorphing lui avait donné l'apparence d'un vieux Mengueli daiciniste vêtu d'un ingelmoust noir. Levant les mains vers le ciel, le prêtre entama d'une voix blanche la litanie de la Force Majeure. Mais la légèreté et l'ironie des paroles de l'hymne funéraire lui parurent presque insupportables dans ces circonstances.

Le Na se concentra, il avait un devoir à accomplir envers ce malheureux. Alors, oubliant tout sentiment de dégoût et de révolte, Leuwin pria de tout son cœur, puisque c'était à présent la seule chose qui avait encore du sens. Autour de lui la foule reprit avec ferveur son chant funèbre. Et l'*iwnwulwyé* qui monta vers le ciel, portée par ces dizaines

de voix, rayonnait de sagesse et d'humour, d'ironie et de force, de douceur et de paix.

Leuwin achevait son chant rituel des louanges au Hasard, lorsqu'un hélicogyre se posa sur le terrain. Deux inspecteurs et un thanatopracteur mengueli en sortirent, visages fermés, uniformes sombres. Leuwin recouvrit le visage du jeune Darar'n Ikmoa d'un ingelmoust qu'une vieille Mengueli lui tendit, puis il répandit un peu de terre sur le corps. Une toupie fut lancée sur le sol pour indiquer la destination de son âme. Chacun – comme le voulait la coutume – se mit à parier, puis ils retinrent tous leur souffle en regardant le petit objet accomplir ses révolutions minuscules. La toupie parut ralentir, osciller et le prêtre sentit l'excitation et la tension monter tout autour de lui. Quelques encouragements fusèrent, les derniers paris s'envolèrent et enfin la toupie s'immobilisa, couchée sur le côté, la tierce pointe dressée vers le ciel. L'augure était rendu. Leuwin se remit à respirer en reconnaissant le petit symbole en forme de croissants entrecroisés :

— *Pan'ansh'é*, le troisième palais du sacrifice !

Tous relâchèrent leur souffle de soulagement. Ce n'était pas le pire, loin de là, c'était peut-être même l'un des plus beaux. *Pan'ansh'é*, le paradis des martyrs inconnus. Leuwin se releva et entama alors l'ultime prière, tandis que les joueurs rassemblaient la martingale pour l'offrir à la famille. Son rôle s'achevait là. Maintenant, il appartenait aux forces de l'ordre de rendre justice à Darar'n Ikmoa.

La première mesure des inspecteurs dépêchés en toute hâte fut de vider le stadium de la foule de curieux morbides qui s'y pressait. Sun et Nok furent repoussés avec les autres jusqu'aux gradins et Leuwin, une fois ses devoirs accomplis, ne tarda pas à les rejoindre.

Il avait eu le temps de faire ses propres observations... Encore sous le choc de ce qu'il venait de voir, le Lecteur d'âmes était pâle comme un linge. Il demeura silencieux, le visage fermé, et ses amis respectèrent son mutisme, persuadés que le Na était encore secoué par cette macabre découverte. Ils le firent asseoir avant de commenter à voix basse l'événement. Leuwin ne fit pas attention à eux, tout entier concentré sur ce qu'il avait pu voir en se penchant sur le corps affreusement mutilé de la victime.

Il avait été suffisamment près pour écarter son vêtement et constater qu'on l'avait châtré, bien assez proche pour apercevoir aussi sur son front marqué de crevasses sanglantes, une sorte de rond dessiné avec la boue du terrain. Sur l'instant, il s'était concentré sur son devoir de prêtre, mais sa tâche accomplie, Leuwin avait pleinement réalisé ce que signifiait ce « détail ». Un cercle, un O ! Comme sur le front des deux autres soi-disant victimes de Mardoch Blika.

Alors, son cœur s'était un instant abstenu de battre, comme une protestation muette contre l'absurdité d'un geste meurtrier. Les millions d'années d'évolution et le brassage des cultures étaient impuissants à éradiquer la violence qui allait de pair avec l'intelligence. Leuwin avait lu que dans les premiers stades de leur développement, toutes les espèces co-sentientes avaient mobilisé leurs capacités cognitives pour survivre en milieu hostile. Puis, lorsqu'elles avaient atteint cet objectif vital, elles entraient invariablement en guerre, suivant un processus de compétition autodestructeur et absurde. L'efficacité du prédateur doué de raison versait alors dans le non-sens et conduisait certains individus à chasser et à tuer, non plus pour se défendre ou survivre, mais pour détenir le pouvoir et son corollaire, le plaisir.

*La nature, se souvint tristement le Na Verdiger, engendre la complexité, la complexité engendre l'efficacité mais l'efficacité, hélas, accouche souvent du non-sens...*

Le cadavre avait été emporté en caisson cryogénique pour la morgue, où les légistes se chargeraient de déterminer avec précision le moment et la cause de la mort. Et dans le stade vidé de tout occupant, tel un essaim biomécanique, les drones-meds et les yeux-drones s'activaient dans un concert de cliquetis aussi froids qu'insupportables. Chaque centimètre carré était maintenant l'objet d'une investigation minutieuse. Une centaine de drones-observers ratissaient le sol à la recherche d'un indice, un objet, une trace, un acarien suspect... n'importe quoi qui pouvait conduire à l'assassin. Les inspecteurs étaient invisibles, probablement en train de prendre les déclarations des témoins potentiels. Leuwin regardait cette débauche de moyens et d'efforts avec circonspection.

— Daicini ?

La voix de Sun lui parvint de très loin, mais cela suffit pour que Leuwin reprenne pied dans la réalité.

— Ça va Sun, ça va. Nok est parti ?

— Il nous attend au club-house. Il n'en pouvait plus de rester ici...

— Il connaissait ce malheureux garçon ?

— Le connaître ? pas vraiment, non. Darar'n Ikmoa faisait partie du petit personnel de maintenance, un garçon de course, un palefrenier. Alors forcément Nok le connaissait de vue mais pas plus que ça.

— Pas le genre de personne à être assassinée pour une dette de jeu ou quelque chose dans ce goût-là ?

Sun sortit de sa poche un cigare et l'alluma machinalement avant de se rendre compte de ce qu'il venait de faire et de l'écraser aussitôt.

— On en a un peu parlé avec Nok. Il ne voit pas pourquoi on lui aurait fait un aussi sale truc. En tout cas, ce n'est pas une punition, ni un exemple. Merde, même les tariers ne finissent pas comme ça...

Silencieux, la mine basse et le cœur au bord des lèvres, tous deux retournèrent du côté des haras.

*Les Mengueli sont des gens étranges*, pensa le bahāi. On pourrait penser que sur une planète de joueurs, les meurtres et autres règlements de comptes sont choses courantes, pourtant tous les Mengueli qu'ils croisèrent leur parurent terriblement tristes, écœurés ou abattus. Le gosse devait être assez aimé par ici. Qui avait voulu sa peau avec une telle cruauté ?

— Daicini, Daicini !

Surpris de s'entendre ainsi hélé, Leuwin se retourna. Un Mengueli d'un certain âge venait vers eux en courant.

— Daicini... Daicini... excusez-moi... je... je suis M'Piana Ikmoa, Darar'n est mon

cousin... enfin, était mon cousin.

La voix du Mengueli était pleine de sanglots contenus et lorsque Leuwin lui tendit la main en signe d'amitié, il s'en saisit pour la serrer avec force.

— Je voulais vous remercier, Daicini, pour ce que vous avez fait pour lui. Savoir qu'il est au *Pan'ansh'é* est un réconfort, vous savez. Grâce à vous...

— Je n'y suis pour rien, c'est Daice qu'il faut remercier, pas moi.

— Daice... oui... loué soit-il ! Oh Daice...

Mais le Mengueli n'acheva pas sa phrase, il fondit en larmes et tomba à genoux enfouissant sa tête dans sa poitrine alors que de ses poings fermés il martelait le sol.

— Pourquoi, pourquoi, Daice pourquoi ?

À cette question, le Na n'avait pas de réponse. Du moins aucune réponse acceptable. Il ne pouvait pas expliquer les trames du destin, la théorie des *Rei Karma*, ou la prédestination relative dans un environnement que le libre arbitre rendait chaotique. Non, malgré toutes ses connaissances des mécanismes de l'âme et des transmigrations, il ne pouvait rien faire pour soulager le chagrin d'un proche. Juste rester à ses côtés, l'écouter et le soutenir. Un peu en retrait, Sun observait un silence, plein de commisération, un peu mal à l'aise devant les larmes de son compatriote.

— Pourquoi Daicini, pourquoi lui ? C'était un si gentil garçon, vous savez. Tout le monde l'aimait. Qui aurait pu le haïr au point de lui faire ça ? C'est de ma faute Daicini, c'est de ma faute. Sans moi il serait toujours en vie...

— De ta faute M'Piana ? Pourquoi dis-tu une telle chose ?

— Oui, ma faute. Sans moi il serait toujours dans son village, à jouer avec ceux de son âge. Mais il aimait tellement l'anansha, vous savez. Depuis toujours, c'était sa passion, son rêve. Il voulait devenir cavalier... Alors quand il est venu me voir pour me supplier de l'aider à trouver ce travail, comment aurais-je pu refuser ? si j'avais su, si seulement j'avais su... jamais je ne lui aurais trouvé cette place, jamais il n'aurait mis les pieds dans ce stade maudit ! un si brave gamin... Oh Daicini, tout est de ma faute...

— Non M'Piana, le seul coupable ici c'est celui qui l'a tué. Tu n'es pas responsable de sa mort. Tu l'aimais...

— Oui je l'aimais, comme un fils...

— Alors tu n'as rien à te reprocher.

— Qui... qui a fait ça, Daicini... qui et pourquoi... ?

Le Na secoua la tête tristement.

— Je ne sais pas M'Piana, je ne le sais pas. Mais la police va enquêter et là-bas, au *Pan'ansh'é*, ton petit cousin aura l'éternité pour oublier ses souffrances et accomplir ses rêves dans les ananshas célestes. Aie confiance M'Piana car il est dit : « Le hasard n'est qu'un des vêtements du Sens... ».

Dans le haras, l'atmosphère était lourde, toute empreinte de tristesse et de révolte devant cette mort inutile, cruelle et si incompréhensible. Les cavaliers, comme dans un dernier

hommage, s'étaient tous rassemblés devant les enclos, auprès de ces bêtes que Darar'n avait tellement aimées. Ils le connaissaient tous.

Chaque matin, après s'être occupé de leurs bêtes, le jeune palefrenier avait coutume de venir les voir à l'entraînement. Et ils s'étaient habitués à cette petite présence silencieuse et admirative au point, de lui laisser souvent le soin de raccompagner leur womb jusqu'au haras. Ce qui était une suprême récompense pour un palefrenier.

On l'aimait bien avec ses petits yeux curieux, son débit rapide et son air sérieux. Darar'n était si plein de vie, d'enthousiasme. D'un caractère égal, il ne rechignait jamais à la tâche. Et plus que tout, il aimait l'anasha. En les entendant parler ainsi du défunt, rapportant qui une anecdote, qui une qualité, Leuwin ne put s'empêcher de penser à Mardoch Blika, fantôme incarné gisant dans un lit du point 1112, là-bas sur Hamjel à des millions de kilomètres et à deux doigts de l'exécution. Lui attribuerait-on aussi ce meurtre ?

Alors une petite lueur d'espoir, presque incongrue dans ce contexte, naquit dans le cœur du Lecteur d'âmes. Car cette mort, injuste, ignoble, dédouanait totalement Blika. Sans le vouloir, l'assassin venait de sauver la vie d'un innocent. Leuwin ne douta pas une seconde : ce meurtre était le fait de la même personne. Et ce tueur en série ne pouvait en aucun cas être Mardoch Blika. Restait maintenant à espérer que la police ferait correctement son travail et établirait sans tarder le lien entre ce cas et les deux affaires précédentes. Espérer... cette pensée ternit un peu la joie du Na car cela faisait bien longtemps qu'il avait cessé de faire aveuglément confiance à la justice des êtres consentants...

— La vie d'un être vivant prend parfois tout son sens au moment de sa mort...

Sun le regarda avec surprise et Leuwin comprit qu'il venait de penser à voix haute. Cela lui arrivait parfois depuis son exil. Mais son ami ne dit rien. Il se contenta de hausser les épaules avec une sorte de fatalisme, et de l'entraîner hors du stadium.

\*\*\*

Yoa Véo T'Ja habitait un splendide duplex au cœur de Little Atmira. Et en y entrant, Vinc eut l'impression de pénétrer dans un jardin luxuriant en pleine floraison. Les plantes, omniprésentes, grimpaient sur tous les murs, montant gaillardement à l'assaut du plafond qui dispensait la lumière nourricière. Au sol, des bractées luxuriantes de goniphores nains jaillissaient des bacs encastrés, le couvrant d'un tapis chamarré.

La décoration intérieure était elle aussi typiquement atmire, faisant la part belle aux sculptures et aux peintures sur écorce. Des meubles classiques en bois de palétuvier et de teck, quelques bibelots philosophiques maaloks, une ou deux antiquités et un tableau de maître polycréatif complétaient le cadre. Au fond de la salle de séjour, de larges baies vitrées permettaient d'accéder à la vaste véranda-terrasse qui occupait tout l'étage et qui laissait pénétrer à flots la lumière.

C'est sur cette terrasse grandiose, douillettement blottis dans une montagne de coussins, que les deux Atmirs avaient ensemble regardé se lever les deux soleils de

Menguel. À cette heure, où le jour et la nuit se touchaient, la lumière donnait à la ville des flamboyances métallisées comme si un immense incendie cosmique la ravageait. Un feu violent qui ravagerait tout... si semblable à celui qui couvait dans le cœur de Vinc.

Il la regarda, un peu hésitant, même si, depuis leur passage dans les cabines sensifibres, il connaissait tout de ses fantasmes les plus secrets. Mais le passage du virtuel au réel paralysait ses sens, de crainte que ses rêves incarnés soient moins verts que ses nuits. Yoa devina son trouble et ses atermoiements. Elle émit un petit sifflement strident comme une invite exquise, avant de l'attirer brutalement contre elle. L'Atmire, sans lui laisser le temps de se poser trop de questions ou de croire à son bonheur, se cambra pour lui offrir son intimité dévoilée et Vinc n'hésita plus. Il plongea avec délices dans la pulpe de ses sexes. Leurs appendices gonflés de désir s'interpénétrèrent sans violence, presque simultanément. Pour accroître leur plaisir, ils se neurosynchronisèrent comme dans une G-party. Leur jouissance mutuelle et synchrone les emporta loin d'Okhm, quelque part dans ce qui devait être l'image du paradis des Vestales Bleues. Ils firent l'amour de longues minutes et plusieurs dizaines de fois, avant de s'écrouler au beau milieu d'un bosquet d'hélisonges odorants.

Vinc, couvert de mucus, avait fermé les yeux, tout entier à son bonheur. Contre lui, il sentait la chaleur et la douceur de la toison de sa compagne endormie. Ce simple contact de leurs fourrures lui fit pousser un petit soupir extatique. Tellement de bonheur. Se rappelant leurs étreintes folles, Vinc sentit monter en lui une nouvelle excitation lorsque son interface NeuroNext se mit brusquement en branle. Un appel. Il émanait du Commissariat central d'Okhm. Un peu inquiet, Vinc bascula en mode com. Son correspondant, un Mengueli d'aspect sinistre s'afficha sur sa rétine jusqu'à emplir ses pensées.

— Qa Jamali, inspecteur en chef de la police okhmienne.

Vinc sentit son pelage se hérissier.

— Monsieur Léo Shak ? J'ai quelques questions à vous poser. Conformément à l'article 293 du Code de l'Organisation Judiciaire et 436 du code pénal en vigueur dans cette ville, je dois vous informer que cet appel est enregistré et pourra tenir lieu de preuve dans toutes procédures subséquentes.

— ...

— Par conséquent, vous pouvez garder le silence et demander l'assistance de votre avocat, mais sachez que silence gardé vaut présomption de culpabilité devant le juge pénal. Est-ce que vous avez bien compris ce que je viens de vous expliquer, M. Shak ?

— Oui... mais... pourquoi me dites-vous tout ça, inspecteur ? Est-ce que je suis...

— Rassurez-vous M. Shak, vous n'êtes pas accusé mais interrogé à titre de témoin dans le cadre d'une affaire criminelle. Simple témoin, pour l'instant. Connaissiez-vous Darar'n Ikmoa ?

Ce nom lui parut vaguement familier, mais sans qu'il puisse dire où il l'avait entendu.

— Et bien ça ne me dit pas grand-chose, mais...

— Et monsieur Nuz Déo Slash ?

Tout à coup Vinc se souvint. Comme un coup de massue violente sur la tête. Ikmoa,

c'était le nom du client de Déo. L'acheteur de sa dernière womb.

— Oui, je... enfin, qu'est-ce qui s'est passé ?

Un mouvement contre son flanc le fit tourner la tête. Yoa. L'Atmire s'était reculée et, très pâle, elle le regardait, les yeux écarquillés. Les Next ! Vinc n'y avait pas pensé en prenant l'appel : leurs interfaces neurales étaient restées synchronisées ! Yoa avait tout entendu de cette conversation.

— Darar'n Ikmoa a été assassiné cette nuit, monsieur Shak ! Un regard sur ses relevés bancaires nous a indiqué qu'il avait effectué peu de temps avant un virement important sur le compte de monsieur Nuz Déo Slash. Et la banque de ce dernier nous a informés que le tiers de cette somme avait été versé sur votre compte, monsieur Shak...

Un voile rouge tomba sur ses yeux et les hélisonges se mirent à tourbillonner follement au-dessus de lui. Comme une masse, Vinc s'effondra sur le sol.

— Monsieur Shak ? vous m'entendez, monsieur Shak ?

\*\*\*

« Innocenter Blika. » Cette phrase tourbillonnait dans l'esprit de Leuwin comme un leitmotiv. Assis à côté de son ami Sun, Leuwin Verdiger éprouvait un sentiment mitigé : une certaine compassion pour ce malheureux Mengueli si cruellement arraché à la vie, mais aussi une excitation à l'idée que désormais il disposait peut-être d'un moyen de sauver Mardoch. Assis en position du lotus, le visage enfoui dans ses paumes, le Na réfléchissait à cette suite d'évènements. Ce n'était pas le hasard. Sa venue sur Okhm, sa présence sur les lieux du troisième meurtre qui lui avait permis de remarquer ce O sanglant sur le front de la dernière victime. Il en vint à la conclusion que cela ne pouvait pas être le fruit du hasard, pas plus que ce n'était par hasard que l'Ancien lui avait confié la mission de visiter Mardoch Blika. Le hasard n'avait pas autant de pouvoir, pas plus que le Saint Maître des bahais n'était omniscient. Et Leuwin, faute de réponse à ses questions ne pouvait qu'y lire la main de l'Ein Sof. Et cette conclusion, même pour un prêtre, n'était pas satisfaisante. Lorsque Leuwin releva enfin la tête pour regarder son ami, ses prunelles grises avaient pris un éclat métallique.

— À quoi penses-tu, Daicini ?

— La mort de Darar'n ne sera pas inutile, Sun. Elle va permettre de sauver un innocent et en même temps, il sera rendu justice à ce petit palefrenier... je le lui ai promis en achevant mes prières. Cet assassin, ce boucher, je promets de tout faire pour le retrouver. Il payera pour la mort de ce petit et pour toutes ces vies perdues et gâchées.

À ses côtés, Sun frissonna. La volonté et la détermination farouche qui brillaient dans le regard fiévreux du prêtre avaient chez lui quelque chose d'inquiétant et de si inhabituel. Sun comprit que son ami le Daicini Verdiger était capable de bien plus que de visiter et confesser des détenus sur Hamjel. Ne disait-on pas qu'il était capable de lire les âmes, de connaître le cœur d'un homme d'un seul regard et de remettre sur le droit chemin les criminels de la pire espèce ? Son serment avait une valeur sacrée et Sun savait que cet homme-là mettrait autant de rage que de talent à l'accomplir.

Dès leur retour à la villa, le Lecteur d'âmes s'isola dans sa chambre pour passer deux appels. Le premier fut pour le docteur Crowley qui le rassura aussitôt sur l'état de Blika : il demeurerait stationnaire, ce qui était en soi une excellente nouvelle. Bien qu'à la frontière, Mardoch penchait encore du côté de la vie. En quelques mots, le Na raconta au Maalok les derniers événements survenus, et le soulagement de ce dernier fut presque palpable. En lui promettant de le tenir informé de tout développement de l'affaire, Leuwin mit rapidement fin à la transmission.

Son deuxième appel fut pour le parquet interplanétaire de Zakhor, section affaires criminelles transraciales.

— Destinataire ?

— Pra Orphelle Mac Tagert.

Il sentit le contact se nouer et le beau visage d'Orphelle apparut dans son esprit. Les mêmes cheveux de jais coupés en un carré long, deux mèches brunes qui venaient balayer ou couvrir ce même regard vert, intense, aux contours en amande et légèrement bridés. La peau mate, naturellement hâlée. Les lèvres ourlées, roses et si bien dessinées. Les traits exquis de la jeune magistrate affichaient toujours cette beauté, charnelle, radieuse et naturelle.

— Na Leuwin Verdiger ! Quelle belle surprise !

Son sourire illumina son âme et la chaleur de sa voix agit comme un baume sur l'esprit tourmenté du prêtre. Orphelle. Combien d'années s'étaient écoulées depuis leur première rencontre ? Huit ans, sur Hamjel. Elle était si jeune et si pleine de fougue, alors. Ils s'étaient rencontrés lors d'un colloque interne dont ils étaient tous les deux des intervenants. Juge stagiaire à l'époque, elle l'avait impressionné par la pertinence et la finesse de ses analyses. Sa propre intervention avait dû la séduire aussi, car à la sortie, la jeune femme l'avait cavalièrement abordé pour le féliciter, tout en relevant « un ou deux points qui auraient mérité d'être approfondis ». Son impertinence lui plut tout autant que son intelligence et ils dînèrent ensemble, approfondissant ce qui méritait de l'être, confrontant leur vision de la justice terrestre et céleste et posant les bases d'une amitié un peu trouble mais évidente, si simple et immédiate. Par la suite, Orphelle l'avait contacté à de nombreuses reprises, requérant son aide pour mieux comprendre la psychologie et la culture de certains inculpés. La magistrate lui faisait part alors des résistances qu'elle rencontrait avec des prévenus non-humains et le prêtre éclairait sa lanterne, ou intervenait directement pour tenter, par le dialogue, de lever les barrières des préjugés raciaux, tant dans l'intérêt de la justice que dans celui de la sanctification du Saint Nom de l'Ein Sof. Une alliance d'intérêt commun qui au fil du temps s'était muée en une véritable complicité que même l'exil sur la lune de Lwell n'avait pu briser. Elle l'avait encouragé et soutenu, alors. Et si éloignés, ils étaient restés proches, via leurs interfaces NeuroNext.

— Que me vaut l'honneur de votre conversation, cher Na ? Encore une affaire de prisonnier ?

— Je suis sur Okhm, Orphelle...

Le rire clair de la jeune femme résonna dans les oreilles de Leuwin comme une cascade de cristal. À cet instant, elle ne paraissait pas du tout ses quelque trente années.

Elle avait l'air d'une adolescente malicieuse ou d'une étudiante frondeuse plutôt que d'une juge.

— Sur Okhm ? Mais on se dévergonde, Na Verdiger ! C'est étrange, je devinais que vous deviez avoir au moins un vice, mais je ne pensais pas au jeu...

— Il s'agit d'un meurtre !

Orphelle Mac Tagert reprit aussitôt son sérieux et lorsqu'elle lui demanda les détails de l'affaire ce fut d'une voix calme et posée, la voix d'un juge compétent et conscient des devoirs de sa charge. Car dans une fédération comme celle du *Limes* où plus d'une douzaine de races co-sentientes se côtoyaient, le racisme et les antagonismes de minorités menaçaient à tout moment la fragile paix sociale de ces milliers de mondes habités. Pour maintenir la paix, la justice se devait d'être équitable, impartiale et subtile. Tout comme les juges en charge des affaires interraciales. Leuwin mit brièvement Orphelle au courant de l'affaire Blika dont elle avait déjà entendu parler dans les tabloïds neurofacés. Il lui donna les coordonnées judiciaires du dossier afin qu'elle puisse le consulter avant de lui expliquer ce qui s'était produit sur Menguel. Il espérait vraiment qu'elle put faire remonter les dernières informations jusqu'au Pra procureur général du système de Zakhor. Orphelle soupira et lui confirma sous le sceau du secret ce qu'il commençait à soupçonner.

— Personne n'ignore ici que l'affaire Blika est une parodie de justice, elle pue la manipulation à plein nez et le fait que plusieurs races y soient impliquées n'arrange rien. La diplomatie a ses raisons que la justice ignore, Na Verdiger.

Leuwin soupira à son tour.

— En particulier lorsqu'il s'agit du meurtre d'un Xinixshr'a shnixi. On ne tue pas impunément un haut dignitaire de cette espèce entomone et conquérante.

— Blika est malheureusement le bouc émissaire idéal et son coma est une véritable aubaine pour les politiques...

Leuwin acquiesça tristement, il savait pertinemment qu'Orphelle détestait la justice expéditive ou mêlée de politique.

— Je vais voir ce que je peux faire, Na, mais j'ai bien peur que cela ne soit pas grand-chose, hélas... J'imagine que vous ne vous contenterez pas d'attendre patiemment le résultat de mes démarches ?

— Le temps est compté pour Mardoch, Orphelle... et on ne peut pas laisser mourir un autre innocent.

La jeune femme hocha gravement la tête, une petite lueur d'inquiétude au fond de ses yeux immenses et verts.

— Soyez prudent, Na Verdiger... et surtout, tenez-moi informée, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets.

Il restait à Leuwin une dernière tâche à accomplir, et pour cela il avait besoin de l'aide de son ami. Nouvelle synchronisation NeuroNext. Voile léger sur ses yeux. Glissement doux de la pensée vers un point de focalisation externe. Contact...

— Sun ?

— Daicini ? Je commençais à m'inquiéter, vous êtes enfermé depuis des heures.

— J'ai besoin de ton aide. Connais-tu un médecin suffisamment peu regardant pour m'établir un faux certificat médical ?

— Tu es malade, Daicini ?

— J'ai surtout besoin de temps Sun et mes vacances toucheront bientôt à leur fin.

Un sourire entendu naquit sur les lèvres du joueur. Il hocha la tête plusieurs fois en se frottant les mains.

— Pas de problème, Daicini. Je vous arrange ça en deux temps trois mouvements.

Une heure plus tard, Leuwin put envoyer au monastère un certificat rempli en bonne et due forme par un médecin mengueli qui attestait de son état de fatigue et de stress aggravé. Le médecin exigeait une mise à pied immédiate pour une période d'au moins deux semaines. Étrangement, Leuwin ne ressentit pas le moindre remords de mentir de la sorte. Au regard de l'enjeu, son mensonge était bien léger.

Mais paradoxalement, ce fut Sun qui ne le prit pas à la légère...

— À quoi jouez-vous exactement, Daicini ? Cela ne te ressemble pas de mentir.

Le métis humano-polshka le regardait avec des yeux mi-amusés mi-perplexes. Un chat facétieux et rusé dans un costume quatre-pièces hors de prix, c'est l'image qui s'imposa à l'esprit du prêtre et il lui sourit d'un air rassurant.

— Je joue au détective, peut-être.

— C'est cette affaire de meurtre ? Vous ne le connaissiez même pas. Pourquoi elle vous intéresse autant, cette affaire ? On dirait presque que tu es directement concerné...

— Je le suis en un sens... Tu te souviens de l'affaire Blika ? je t'en ai parlé le soir de mon arrivée. Je t'avais dit qu'il était innocent, mais que je n'avais aucune preuve...

— Oui et alors ?

— Et bien cette preuve, je l'ai !

— Et c'est quoi ?

— Le cadavre de ce pauvre palefrenier. C'est le même tueur, Sun, le même tueur et puisque Blika est toujours enfermé sur Hamjel, cela signifie que ce n'est pas lui le coupable.

— Comment pouvez-vous être certain qu'il s'agit bien du même ? Des cinglés, il y en a des milliers dans le *Limes* !

— La signature Sun, la marque ! Sur le front des deux premières victimes on a retrouvé une marque en forme de O. J'ai vu le même cercle sur le front de Darar'n Ikmoa. Exactement le même. C'est le même tueur Sun, j'en suis certain.

L'ancien détenu d'Hamjel réfléchit un instant à ce que le Na venait de lui apprendre. Son front à l'ordinaire si lisse s'orna d'une ride profonde.

— Faut le dire à la police alors, c'est son travail, s'exclama Sun en agitant les mains. Si c'est le même signe, ils feront bien le rapprochement et il sera sauvé votre Blika.

La naïveté de Sun, intacte malgré son passage sur Hamjel, était presque touchante. Mais Leuwin avait perdu depuis longtemps ses illusions sur la justice ou les instances politiques du système. Et celles qu'il aurait pu encore avoir avaient été balayées par les propos d'Orphelle.

— L'une des victimes était un Xinixshr'a... personne ne me croira. Et même s'ils le font, personne n'osera rien faire.

— C'est quoi un Xinixshr'a ? Une variété de Shnixi ?

— Oui, en quelque sorte.

Leuwin manœuvra son holomorphing et ses traits puis sa silhouette parurent fondre. Il grandit jusqu'à trois bons mètres, ses bras se transformèrent en quatre pinces et crochets, son corps s'allongea en un abdomen démesuré et son visage devint un faciès insectoïde des plus effrayants. Sun ne put s'empêcher de reculer devant l'apparition. Amusé de son effet, le prêtre reprit son apparence normale.

— Voilà à quoi ils ressemblent, mais les Xinixshr'a sont surtout connus pour être des sortes de faux-bourdon, des individus extrêmement importants dans la société collectiviste shnixi. Ce sont les gardiens de leurs reines, de leurs traditions et par-dessus tout, les géniteurs de leur peuple. Ce sont eux qui recueillent les ovules royaux et les fécondent dans leur panse séminale, avant d'implanter leurs larves dans une matrice externe. Car c'est dans un autre organisme que les larves se développent et deviennent des « bébés » shnixi. Ce meurtre a fait pas mal de bruit sur leurs planètes et les juges tout comme les conseillers savent à quel point les Shnixi sont des gens ombrageux. Leurs cités-essaims bruissent de leurs vindictes et de leurs prurits raciaux. Il faut un coupable pour surmonter l'incident diplomatique et préserver la paix du système.

— Le risque est si grand ?

— Tu ne connais pas ces insectes, Sun. Ils sont imprévisibles et retors. On ne peut jamais être certain qu'ils ne profiteront pas de tout ça pour tenter quelque chose ou pousser leur avantage...

— Quoi ? comment ça ?

— Je ne sais pas de quoi ils sont capables exactement. Souviens-toi de la façon dont ils se sont implantés sur Atmira, il y a une centaine d'années. Tout a commencé par une escarmouche entre leurs colons et la population atmire. Sous prétexte de maintenir la paix, les Shnixi ont constitué un deuxième essaim sur Atmira et personne n'a osé protester à part les Atmirs, bien sûr. Depuis, les Shnixi ont pullulé et ils représentent aujourd'hui près de 45 % de la population de cette planète et, si mes souvenirs sont bons, ils consomment 80 % des denrées produites et importées. Avant cet événement leur présence ne devait pas excéder les 10 % !

Sun médita un instant sur ces informations.

— Je comprends. C'est plutôt mal parti pour votre gamin.

— Oui. Sans le véritable tueur à leur mettre sous la dent, les Shnixi et leurs reines n'accepteront jamais la moindre révision de procès et au final ce sera Blika qui mourra. Encore un innocent. Il faut que cela s'arrête Sun.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Daicini ?

— Qu'il faut arrêter ce tueur avant qu'il ne commette d'autres meurtres !

Le ton de Leuwin était si décidé que le joueur ne put s'empêcher de rire.

— Je te vois venir, Daicini. Vous ! un prêtre ? à ton âge ? Sans vouloir te manquer de respect, Daicini, je crois que vous devriez laisser la police se charger de ce boulot. Vous n'allez tout de même pas te lancer tout seul aux trousses d'un psychopathe ? si ?

Ce fut au tour de Leuwin d'éclater de rire. Était-ce vraiment comme un « vieux prêtre » que son ami le voyait ? Devait-il lui rappeler qu'à quarante-trois ans, il n'avait vécu qu'un peu plus du tiers de sa vie. Somme toute, il était à peine dans la force de l'âge pour un Humain.

— Sun, je ne sais pas si la police compte faire ou non son boulot. Mais j'ai l'impression qu'ils sont capables d'arrêter n'importe qui pour avoir la paix. Tout comme ce gosse, Mardoch Blika. La paix vaut mieux qu'une enquête approfondie. Le résultat est là : davantage de victimes par un cynique ricochet. Et surtout, je suis prêt à parier que ce meurtre ne remontera pas jusqu'au niveau confédéral. Il sera classé comme une affaire locale et le lien ne sera pas fait avec les deux meurtres précédents.

— Le lien, ils l'ont bien fait pour votre Blika, non ? Alors pourquoi ils ne le feraient pas cette fois-ci aussi ?

— Tu as raison, Sun, mais ils avaient alors besoin d'un coupable. Pour eux, il était presque souhaitable que le lien entre le meurtre du Xinixshr'a et du fermier nourien soit fait. Maintenant qu'ils ont un coupable, ils ne vont pas le lâcher aussi facilement. Reconnaître que le tueur court toujours et que la police est incapable de l'arrêter risquerait d'agacer les Shnixi et de fragiliser la majorité qui gouverne le Conseil de Zakhor. Et puis de toute façon, on a toujours du mal à faire reconnaître une erreur judiciaire.

— Je vois, je vois. C'est un peu compliqué tout ça. Et vous, Daicini, vous voulez les forcer à faire remonter cette affaire au niveau fédéral pour déclencher une enquête interplanétaire et contraindre le Conseil à ordonner la révision du procès Blika et sa relaxe ?

— Une annulation du jugement et une réhabilitation. Exactement.

En prononçant ces mots, Leuwin prit brusquement conscience de l'ampleur et de l'immodestie de la tâche qu'il s'était fixée. Une petite voix dans sa tête lui souffla que c'était là faire preuve d'un orgueil démesuré et qu'il se lançait dans une affaire où il n'avait pas sa place. Mais le Na préféra ne pas l'écouter. Il regarda un instant son ami qui semblait s'abîmer dans de profondes pensées.

— Tu calcules mes chances, Sun ? parierais-tu sur moi ?

Sun émit un gros rire où la tendresse n'était pas exempte.

— Vous allez au-devant d'ennuis plus gros que vous, Daicini.

— Je sais. C'est pour ça aussi que j'ai décidé de ne pas rester plus longtemps chez toi. Cela vaudra mieux...

Sun hochà à nouveau la tête. Il était parvenu à la même conclusion que Leuwin et celui-ci en recevant cette confirmation implicite de ses propres craintes eut froid dans le

dos. Dans ce monde où le politique régnait en maître, tant sur le criminel que sur le spirituel, les prêtres étaient bien démunis. Mais pas totalement désarmés, pensa le Lecteur d'âmes, non pas totalement, ils avaient la foi, juste la foi et c'était bien suffisant. Il le fallait.

\*\*\*

Vinc Léo Shak s'était résigné à sa chute, mais pas Yoa. C'était elle qui avait insisté pour l'accompagner au commissariat et qui durant tout le trajet, n'avait cessé de lui remonter le moral. Vinc, nauséux n'avait pas dit un mot. Muet comme une carpe, les yeux mi-clos, l'Atmir avait regardé le vide qui filait sous ses pieds avec l'envie irrépressible de s'y jeter. Car il avait la conviction de voler vers la gueule d'un shor, le pressentiment qu'au bout de cette course se trouvait non seulement le Qa Jamali, mais aussi un juge, et au final, une cellule sur Hamjel. Par instants, il se prenait à rêver que les paroles rassurantes de sa compagne comportaient quelques vérités. L'Atmire tentait de le convaincre qu'il ne risquait rien puisqu'il était innocent. C'était assez vrai, mais cela ne suffisait pas à dissiper ses craintes.

— Ton seul crime, disait Yoa, était d'avoir laissé ce Nuz Déo Slash vendre une simple womb à un Mengueli. Ce Mengueli est mort, soit. Mais cela ne fait pas de toi un criminel !

Vinc ne savait qu'en penser. Il devinait que dans ce système, la justice fonctionnait différemment pour les huiles et pour les sans-grades comme lui. Que savait-elle, cette fille d'armateur, cette héritière richissime, du sort des petites gens ? Agacé par les paroles de Yoa, Vinc hochait la tête, convaincu qu'elle se trompait. *La guigne m'a accompagné toute ma vie*, pensait-il, *et ce n'est pas ma rencontre miraculeuse avec la fille de Véo T'Ja qui va changer les choses du tout au tout*. Avait-il été vraiment assez fou pour croire un instant à ce bonheur ?

Yoa ne paraissait pas avoir noté sa moue dubitative, ce voile de scepticisme, de fatalisme ou de résignation dans ses yeux. Elle continuait à le saouler de paroles, peut-être pour conjurer sa propre peur ?

— Tu as le meilleur des alibis, Vinc. Moi ! Je peux leur dire à tous que nous avons passé la soirée et la nuit ensemble. Que nous ne nous sommes pas quittés une seule seconde. Nous avons des preuves, des paiements horodatés du *Macroworld* puis de l'*Anneau Rouge*. S'il faut des témoins nous en trouverons facilement... et même mes draps tachés de mucus peuvent servir de preuve... et...

— Je t'en prie Yoa, pour l'amour des Vestales, tais-toi...

Vinc cachait mal son énervement, sa rage qui taraudait son ventre comme un fer rougi. Tout semblait si simple en écoutant Yoa. Elle était persuadée qu'il ne s'agissait que d'une banale enquête de routine. Yoa soupira.

— J'ai appelé maître Ced Réo Garn. C'est un ami de ma famille et le mari d'une de mes cousines, mais c'est aussi le meilleur avocat d'Okhm. Il va tout arranger, tu verras.

— ...

Mais la simple perspective de devoir parler à un inconnu, de devoir lui déballer toute sa vie le mettait encore plus en rage. Yoa allait tout savoir de son triste passé, de ses combines minables, de son emploi de clown et de trapéziste contorsionniste au cirque interracial itinérant des Deux Soleils. Elle allait le regarder comme un Polshka après ça. Elle qui croyait qu'il était un artiste de talent au génie méconnu. Elle allait tomber de haut.

*Tout cela à cause de ces maudites wombs*, pensa-t-il en serrant les dents pour ne pas crier, toujours ces fichues bestioles ! Elles allaient donc lui pourrir la vie jusqu'au bout ?

## – Chapitre trois –

### La race de Caïn

Un Maître bahá'í très pieux rendit visite au Na Verdiger. L'un de ses disciples le questionna ensuite :

— Que vous êtes-vous dit ?

— Rien.

La légende dit que ce Maître était l'Ancien, le pontife des bahá'ís. Une autre dit que c'était l'Empereur nourien Kinsundùlu IV dans sa 2354<sup>e</sup> réincarnation. Peu importe. Est-ce le disciple de ce Maître ou le disciple du Na Verdiger ? Peu importe encore une fois. La question est stupide. Lorsque deux éveillés authentiques se rencontrent, ils ne parlent pas. Ils sont ensemble dans une même illumination. Les mots, l'intellect sont toujours de trop. La vérité est dans le silence rayonnant, la communication complète, c'est-à-dire infinie.

M. B., in *Paroles d'un Maître* (extrait).

« L'espèce humaine s'était lancée avec fièvre et frénésie dans la colonisation spatiale, considérant la galaxie comme son terrain de chasse et s'acharnant à la soumettre. Sa fringale de conquête la fit se heurter aux Shnixi, originaires du système de Taurus. À l'instar des Humains, ces êtres co-sentients s'étaient eux aussi investis dans la colonisation des mondes immédiatement accessibles depuis leur système. Pour atteindre leur but, les Shnixi n'hésitaient pas, à cette époque, à modifier leur patrimoine génétique de masse afin de survivre à la rigueur du vide spatial et à l'hostilité des mondes vierges. La rencontre entre ces deux peuples conquérants était inévitable et se conclut par la plus triste issue possible : la guerre. Elle dura plus d'un siècle, décimant largement les rangs des deux factions rivales, sans qu'aucune fin ne semblât pouvoir se profiler. Numériquement bien inférieurs, les Humains réussirent cependant le tour de force de faire ployer leur adversaire. Au prix de lourdes pertes et d'une mission quasi-suicidaire d'une escouade fanatisée de *space marines*, ils réussirent à localiser l'antique essaim de la reine primogène des Shnixi. Aussitôt, l'armée humaine déploya toutes ses forces sur cet objectif et menaça de réduire le berceau de l'espèce shnixi à néant. Ainsi poussés dans leurs retranchements, les insectes de Taurus n'eurent d'autres choix que de signer le traité d'armistice proposé par leurs ennemis. La paix sembla enfin revenir dans la galaxie, mais elle ne dura que quelques jours, car, alors même que les officiels se concertaient sur les modalités de ce traité, un groupe d'officiers terriens séditieux et extrémistes prenait le contrôle de trois destroyers et ouvrait sans attendre le feu sur Taurus-

Shnix V. Cette rébellion fut vite maîtrisée et les coupables passés par les armes, mais le mal était fait : l'antique reine et ses essaims gigantesques, vieux de plusieurs millions d'années et hauts comme des tours de cent étages, furent littéralement scorifiés par les charges plasmiques. En une fraction de seconde, les Shnixi avaient vu disparaître le berceau de leur civilisation, leur mère, leur matrice originelle. Brisés, atteints au plus profond de leur esprit et de leur cœur, les insectes acceptèrent cependant, pour survivre, la paix aux reflets infamants imposée par les Humains.

Mais les survivants shnixi ont-ils jamais pu pardonner aux Humains la destruction de leur mère, de leur reine, de leur matrice ? Le traité d'Olympus Mont mit fin à la guerre, mais il fallut encore bien des années avant que les deux espèces apprennent à collaborer et à s'entraider. Des années avant que leurs différences apparentes ne s'effacent au profit de leur ressemblance et de leur intérêt commun. De cette reconnaissance naquit le duopole humano-shnixi qui allait donner naissance au premier embryon de civilisation galactique de l'histoire de l'Univers : le *Limes*. Le nom fut choisi en souvenir d'une lointaine civilisation humaine : la civilisation romaine. De nombreuses espèces co-sentientes, de divers niveaux technologiques rejoignirent cette confédération, cet empire sans empereur, cette alliance transplanétaire pour compter actuellement des milliers de mondes.

La multiplicité des mondes et des cultures était mise au profit d'une seule et même communauté, forte et riche de ses diversités. L'ultime civilisation en constante expansion à visée universelle était née. »

Julieke Englebert, In *Histoire universelle du Limes*

« Rêves,  
troupeau plus noir,  
plus serré sur soi que les pierres. »

Yves Bonnefoy

Il était un peu plus de sept heures du matin lorsque Sun déposa le Na Verdiger devant les portes du temple bahaï d'Okhm. Sous l'éclat des premiers rayons des deux soleils de Menguel, les immenses dômes de l'édifice avaient pris l'apparence de boules de feu scintillantes aux reflets dorés qui, majestueusement, dominaient les masures grises et basses qui occupaient le faubourg est d'Okhm.

Leuwin reconnut le temple au premier regard. Architecture, agencement, taille ; jusqu'à la blondeur douce des pierres, tout était à l'identique du temple bahaï originel, celui du mont Carmel en Israël. Aujourd'hui, quelque trente-cinq siècles plus tard, ce dernier, tout comme la Terre qui l'avait si longtemps porté, n'était plus qu'un souvenir, mais l'attachement et la fidélité des bahaïs pour ce refuge spirituel n'avaient jamais faibli. Et tous les temples bahaïs, passé, présent ou à venir dans le *Limes* répondaient à ce modèle.

*La Terre, pensa le Na, cette Terre tant aimée et tant haïe dont le souvenir hante tous les Humains comme un second péché originel.* La « petite planète bleue » n'existait plus depuis des siècles, détruite par ceux-là même qui depuis s'acharnaient à la recréer partout où leur errance les menait. Humanité réduite au nomadisme et qui, dans chaque

colonisation, dans chaque lieu où tentait de s'épanouir un *volkgeist*<sup>5</sup> humain, la géographie de cette Terre immatérielle et éternelle était sans cesse revisitée, recrée.

L'humanité n'était pourtant pas la seule espèce à ne plus vivre sur son monde natal, mais elle avait la triste singularité d'être la seule à ne devoir la disparition de son monde d'origine qu'à elle-même. Nulle espèce n'avait jamais tenté de l'en déloger, personne ne l'avait jamais mise en péril, non, les Humains seuls avaient suffi à la tâche.

*Tellement d'erreurs, de morts et de sacrifiés pour construire la paix*, pensa Leuwin en se remémorant la fondation sanglante du *Limes*.

Le bruit d'une porte tournant sur ses gonds le sortit de son amertume passagère. Leuwin leva la tête et eut la grande surprise de voir apparaître dans l'embrasement de l'entrée le père supérieur Our d'Kaldaa en personne.

— Na Verdiger... c'est un plaisir... et un honneur de vous accueillir dans notre communauté !

Surpris par cet accueil, Leuwin s'inclina, mains jointes sur la poitrine en signe de respect.

— Archi-Na Our d'Kaldaa, c'est moi qui suis honoré par votre accueil...

Plus petit d'une bonne tête que Verdiger, l'Archi-Na avait le visage lisse et poli des statues de marbres des jardins de Mornéaal, immuables, intemporelles et rayonnantes. La paix et la sérénité de sa foi avaient sculpté ses traits, et ses yeux mordorés étincelaient comme les plus précieux des bijoux. Il y avait du rire dans son regard, de la joie et une infinie patience, comme si, en dépit de ses soixante-dix ans bien passés, le prêtre avait oublié de vieillir et regardait le monde avec des yeux d'enfant. Il portait une akaba d'un bleu sombre au liseré blanc, de laquelle dépassait l'amict, cette étole désuète que plus aucun prêtre ne portait depuis des décennies. Il donna au Lecteur d'âmes une accolade chaleureuse et lui souhaita la bienvenue en l'invitant à entrer. Ces yeux mordorés cernés d'une constellation de petites taches brunes semblaient dire au Na Verdiger la joie et la fierté de le recevoir au sein de cette congrégation.

Cet accueil le toucha énormément et lui confirmait la sympathie et la renommée qu'il avait acquises depuis la fondation et la dissolution de l'ordre des Lecteurs d'Âmes. Leuwin avait oublié qu'à cette époque toute l'institution à travers la galaxie s'était interrogée sur sa congrégation et s'était même parfois affrontée à son sujet. Trop abasourdi et dépit, il n'avait jamais pris la mesure de sa propre notoriété, ni du choc que la disparition du Lectorat d'âmes avait créé. Ses années d'exil n'avaient pas amélioré son caractère farouche et si peu mondain. Mais ce qu'il ressentait en ce matin ressemblait à de la gêne, une sorte de pudeur peut-être malvenue, alors que le père supérieur Our d'Kaldaa et ses moines paraissaient si heureux de sa venue.

Leuwin avait espéré trouver le calme et l'isolement au temple d'Okhm, mais il n'avait pas imaginé recevoir de tels honneurs de la part des bahaïs de Menguel. L'Archi-Na d'Kaldaa le comprit immédiatement et lui remit les clefs de sa chambre avant de le laisser s'installer seul, à son aise.

---

<sup>5</sup> « Génie populaire » (NDE)

Leuwin jeta son baluchon sur la modeste couche et se tourna vers la fenêtre qui donnait sur un orme plusieurs fois centenaire. La lumière, encore douce à cette heure matinale, nimbait ses appartements d'une lueur orangée. À genoux, le visage auréolé de la clarté du nouveau jour, Leuwin loua l'Ein Sof de l'avoir fait naître homme et libre, emplis de foi et d'amour. Puis il pria pour le bien-être de ceux qu'il aimait. Bien malgré lui, le visage de Mardoch Blika hantait ses bénédictions, comme une braise dans les cendres de son sacerdoce.

Lorsque la lumière se teinta de rose et que les rayons diurnes se furent déplacés vers le jardin, le Na acheva son office et sortit de la chambre pour dévaler les nombreuses marches qui le séparaient de la bibliothèque. L'odeur des vieux manuscrits imprégnait les lieux, ténue et évocatrice, si précieuse et pleine de mystère. Comme il poussait enfin la porte de la vaste salle d'étude, un carillon marqua l'heure de la deuxième prière.

*Dois-je participer dès à présent à la vie du monastère en rejoignant l'assemblée des moines bahais ?* s'interrogea-t-il. Des yeux, il balaya la pièce et ses rayonnages interminables. *Tant pis pour l'orthodoxie, se dit-il, je me joindrai à eux une autre fois, quitte à me faire remarquer dès mon arrivée.*

Il ne savait pas très bien dans quelle direction diriger son enquête, mais il sentait l'impérieux besoin d'élargir ses connaissances en matière de criminologie et d'ethnologie galactique. En préalable à l'étude, Leuwin était résolu à mettre en œuvre un plan d'action qu'il avait mûri la nuit précédente.

Le contrepoids séculaire du pouvoir reposait sur les technologies de l'information et plus précisément sur les médias neurofacés. Il s'appliqua donc à rédiger mentalement un court mémo sur l'assassinat de la veille et ses possibles corrélations avec le procès Blika. Satisfait de son témoignage, le Lecteur d'âmes l'expédia ensuite aux diverses rédactions du système afin de toucher les journaux locaux et planétaires. Vingt-huit quotidiens neurofacés au total, qu'il interpella d'une simple pensée. C'était bien le diable si aucun ne cherchait à le contacter en utilisant le lien HyperNext qu'il avait attaché à son article.

Excité par cette démarche qui lui rappela son époque de lutte pour la défense du Lectorat d'âmes, Leuwin quitta la bibliothèque avant de reprendre ses recherches et marcha un peu dans les jardins.

Le cloître de ce monastère était de dimension plus réduite que celui de Shandarshagor, mais une même paix se dégagait des bosquets d'hélisonges, des arbres en pleine floraison et de ces quelques moines en méditation à l'ombre des vieux murs de pierre. Au son d'une musique traditionnelle menguelienne, Leuwin déambula en direction d'un autre jardin d'inspiration minérale, comme pour mieux se fondre à son nouvel univers et s'accorder à l'esprit des lieux.

Il devait être midi lorsque ses pas le ramenèrent vers la salle d'étude. Quelques moines vêtus d'akabas brunes s'adonnaient à voix basse au débat contradictoire. Leuwin avisa une table en retrait et s'y assit pour activer son interface neurale et se synchroniser sur le fonds de la bibliothèque bahaï universelle. Parmi les centaines d'ouvrages consacrés à la criminalité, Leuwin en retint une vingtaine et se laissa aller à la transe mnémonique. Les informations et les statistiques s'entrechoquaient dans sa tête à une vitesse folle, comme il lisait avec une rapidité inhumaine des milliers de pages.

Le Na ne s'accorda aucune pause, au risque de ne plus assimiler aisément ces informations, mais d'une certaine façon le temps jouait contre lui. Leuwin ne connaissait rien à la criminologie, et pour avancer dans son enquête, il devait tout d'abord acquérir de meilleurs outils d'investigation. Son esprit soumis au feu roulant de ces mégabits neuraux entraînait en ébullition, mais Leuwin dépassa ses limites et tint bon, des heures durant. Tandis que le temps s'écoulait, les données ne cessaient d'affluer à son esprit comme des comètes en fusion s'écrasant sur le sol dense et incroyablement vaste de sa mémoire active.

Lorsqu'enfin il retira la fiche informative du pupitre et mit son interface synaptique en veille, le Lecteur d'âmes s'aperçut que les deux soleils s'étaient depuis longtemps couchés. Tous les moines avaient déserté les lieux pour rejoindre leur cellule. Leuwin poussa un râle plus qu'un soupir. L'exercice l'avait mentalement et physiquement épuisé, conduit au vertige, le cœur au bord des lèvres. Une telle fatigue intellectuelle et physique ne l'avait pas assailli depuis les études théologiques du noviciat. Ce souvenir ne le rajeunissait pas, pensa-t-il avec un peu d'amertume.

Chemin faisant vers sa chambre, il vérifia que toutes ces données sur la criminologie du *Limes* reposaient bien en lui, dépôt obscur sur le lit de sa conscience, lente sédimentation mentale en strates de plus en plus profondes. Il allait lui falloir encore du temps pour assimiler convenablement ces informations et accélérer le processus d'imprégnation. Car il lui fallait maintenant s'approprier ces notions, ces exemples et ces théories par la réflexion analogique et synthétique. Car telles étaient les limites de l'acquisition du savoir par l'interfaçage neural homme-machine : sans le maniement intensif de ces nouvelles connaissances, ces données demeureraient de simples gisements, une concentration inutile de mégabits neuraux.

Chancelant de fatigue, Leuwin alla à la fenêtre de sa chambre pour respirer un peu d'air. Tel l'ange observant l'occident, il darda son regard sur les ombres mouvantes du cloître. Le vent qui frappait maintenant son visage avait des odeurs de terres brûlées et de gypse, de sable et de sécheresse. C'était un souffle chaud venu du désert menguelien et qui ne lui procura aucun réconfort. Et toujours, Okhm jouait, vibrait et bruissait en toile de fond.

Dans le ciel gris et sans étoile de la ville, parmi les signaux lumineux et les publicités géantes, Leuwin reconnut les faisceaux de translation Bormann des navires en partance pour d'autres systèmes. Un immense vaisseau de type cargo, survolait l'astroport en manœuvres d'approche lentes et précises. Le Na Verdiger aperçut plus loin les crêtes minérales et métalliques du stadium qui dressait sa masse au cœur même de la capitale du jeu. Silencieux et noir au centre d'une ville gomorrhéenne, le wombodrome ressemblait à un immense tumulus à ciel ouvert. Le tombeau de Darar'n Ikmoa que veillaient les flèches et les minarets d'Okhm aux profils d'Yrinx.

À regarder ce monument-gouffre, il finit par avoir l'impression troublante que le gouffre le regardait aussi. Perdu dans sa contemplation, les tempes encore bourdonnantes et le visage baigné de sueur, Leuwin se demanda combien de personnes ce soir se souvenaient encore de Darar'n Ikmoa, le palefrenier ?

\*\*\*

Darar'n Ikmoa... Sur le trajet de retour du commissariat, Vinc se répétait ce nom comme pour se convaincre que tout cela était bien arrivé. Darar'n Ikmoa. Un enchaînement absurde qui allait lui coûter sa liberté, son argent et son bonheur futur. Darar'n Ikmoa ! Le nom ridicule d'un Mengueli stupide qui lui avait acheté une womb de cirque pour aller se faire tuer dans un stadium désert ! Cet abruti voulait imiter les champions de l'anasha, et c'était à deux heures du matin qu'il avait accédé à la célébrité en succombant à son supplice.

*À cette heure-là, se souvint Vinc avec un rictus nerveux, je dansais dans les airs au rythme frénétique de la stardance. À l'heure où le Mengueli s'était fait massacrer, lui, Vinc Léo Shak était l'Atmir le plus heureux du monde et il pouvait regarder Yoa, la riche héritière, la tête haute. Il était riche et encore libre, à deux heures du matin. Maintenant, il était mis en garde à vue et assigné à résidence, sous caution judiciaire.*

*Je serais bientôt mis en examen pour association de malfaiteurs, se dit Vinc, ou pour contrebande, recel, escroquerie et trafic de viande frelatée. Ce n'est qu'une question d'heures avant de tout perdre...*

L'avocat, un Atmir imposant et presque aussi racé que Yoa, l'avait défendu avec brio. Pour autant que Vinc ait pu en juger, son conseil avait été excellent. Le plaideur avait obtenu du juge local une simple assignation à résidence chez mademoiselle T'Ja. « Un résultat bien plus confortable que d'être placé en préventive dans une cellule du commissariat central d'Okhm », lui avait dit le juriste en lui serrant les mains. L'avocat lui avait aussi laissé entendre que les charges retenues contre lui « ne valaient rien » et que la « procédure était truffée de vices ». Il ne voyait pas ce que ça voulait dire, mais le ténor du barreau avait l'air de s'en réjouir.

L'image de ses wombs au pelage sale lui revint en mémoire. Ces sales bestioles lui avaient porté la poisse comme au petit Blika ! Déo avait bien fait de les transformer en hachis.

*Saletés de wombs. Je ne veux pas finir comme Mardoch. Le gosse croupissait dans le coma, sur Hamjel. La justice était aussi folle qu'aveugle. Elle avait fait de Mardoch un tueur en série. Une accusation aussi ridicule que de lui reprocher ce trafic de wombs. Ce système était malade, complètement pourri, pesta Vinc. Les flics sont des débiles mentaux et les juges des assassins. Il frissonna de dégoût et de peur. Il ne voulait pas finir sur Hamjel comme Blika.*

Yoa avait payé sa caution sans dire un mot. Puis, dans un silence pesant, ils étaient rentrés chez elle. Ils avaient fait l'amour avec un mélange de désespoir et de passion. Comme des amants maudits que l'aube séparerait.

À bout de nerfs, Vinc avait éclaté en sanglots dans les bras de Yoa. Il lui avait raconté sa vie comme on déballe un sac d'ordures. Mélange de provocation et d'auto-apitoiement, il n'avait omis aucun détail sordide sur sa petite enfance et sa jeunesse de petit délinquant. Le cirque, la compagnie de ces artistes sans talent, l'odeur du foin et des cages étaient devenus autant de traits venimeux dont il s'était servi pour la blesser. Vinc aurait voulu qu'elle disparaisse de sa vie et qu'elle le laisse seul avec sa honte et ses

problèmes. Mais, contre toute attente, Yoa l'avait pris dans ses bras pour le consoler. À mots chuchotés elle lui avait répété qu'elle croyait en lui et, aussi stupide que cela paraisse, qu'elle l'aimait. Yoa, la riche héritière, lui avait exprimé son amour en le berçant de sa voix douce, comme on administre de la morphine à un grand blessé. Peu à peu la tension s'évanouissait, la douleur refluit.

Au petit jour, Vinc sentait toujours la brûlure de la honte, mais la rage s'en était allée. Comme un alcool profond, Yoa l'avait presque apaisé, conduit par la main vers les marches descendantes du sommeil.

Un demi-tour de cadran plus tard, il s'était éveillé. Elle dormait toujours, pelotonnée à ses côtés. Dans la lumière rasante du double coucher de soleil, son pelage fauve était un moutonnement d'écume, une soie délicate et paisible, comme un fragment de son monde d'origine. Ses longs bras si clairs ramenés sous elle formaient un entrelacs, comme la vivante image des frondaisons d'Atmira, où aurait pu naître le foyer que jamais ils ne fonderaient ensemble. Il l'avait regardée une dernière fois, les yeux mouillés de larmes, puis, à voix basse, il avait enregistré un message et il était parti sans se retourner. Pour fuir le bonheur avant que d'autres ne le lui retirent. Mais aussi pour lui épargner la chute inévitable. Tous les avocats de la famille T'Ja, tous ses gains de joueur chanceux ne feraient jamais de lui l'époux convenable dont rêvait Yoa, le père des enfants qu'elle espérait encore. Alors il avait filé en douce, pour l'épargner ; sur la pointe des doigts pour ne pas l'éveiller.

Vinc voulait retrouver le maquignon. Lui faire payer chèrement ses combines. Il connaissait l'adresse de Nuz Déo Slash et s'y fit déposer par un taxigyre une vingtaine de minutes plus tard. Enkaba street à la limite du quartier atmir et du quartier des ruches shnixi. Pas très loin du motel minable où il s'était réveillé trois jours plus tôt. L'Atmir, transi de froid, remonta rapidement la rue à la recherche du numéro 21. Une poignée d'Humains répugnants jouaient au bonneteau devant la façade borgne de la résidence. À l'angle de la rue, une Mengueli tapinait discrètement, nue sous son ingelmoust. L'image de ce corps humanoïde, aussi glabre que celui d'une Nourienne, lui donna envie de vomir.

Comme Vinc la regardait depuis plusieurs secondes, la prostituée mengueli lui fit un petit signe de tête. Il se retourna furieux, les mâchoires crispées. Est-ce qu'il avait des yeux à s'accoupler avec une sale humanoïde sans poils ? Son regard se perdit dans les lumières criardes des casinos géants qui s'écrasaient sur la chaussée grasseuse en nappes phosphorescentes. Il était presque minuit et dans la lumière artificielle des holopublicités et des néons sordides, on se serait cru en pleine journée. Vrombissants, les hélicogyres filaient, innombrables, au-dessus de lui. Les rues d'Okhm débordaient de fêtards de toutes espèces. Un Humain s'était approché de la Mengueli pour discuter de son tarif ou de ses spécialités. Vinc chassa de son esprit l'image de ces deux corps mêlés. Il en avait pourtant vu d'autres au cirque des Deux Soleils (et des plus raides), lors de certains soirs de débauche qui suivaient les meilleures représentations. Mais cette nuit, il ne ressentait aucun fantasme de voyeur.

Soudain, le crissement d'un freinage brusque le fit sursauter. Un taxigyre s'arrêta à la

hauteur du couple, suspendu à moins d'un mètre au-dessus de la chaussée. Une Atmire à la fourrure dorée, juchée sur des talons immenses, descendit de l'engin comme une meneuse de revue. Elle tenait en laisse un octopode. Comme elle passait devant le couple humano-mengueli, celui-ci s'engouffra à son tour dans le véhicule.

Vinc détailla l'Atmire qui venait dans sa direction. Elle chaloupait méchamment des épaules, et l'octopode répugnant peinait à la suivre. Il haussa les sourcils, presque blasé des charmes sulfureux que lui offrait cette ville. Elle le dépassa en lui jetant un coup d'œil rapide avant d'entrer dans l'immeuble sis au 21. Vinc réagit très vite et lui emboîta le pas, manquant de glisser sur la bave laissée derrière elle par l'octopode.

Nuz Déo habitait au dix-huitième étage. La porte était sous scellés magnétiques depuis le passage des enquêteurs. L'Atmir tergiversa un moment, hésitant à déplomber les scellés au risque d'aggraver sa situation. D'un geste nerveux, il alluma une cigarette et alla vers un cendrier à pied, posé sous une fenêtre. Le front appuyé sur la vitre, il cherchait dans l'entrelacs et les lumières des ruelles en contrebas une inspiration. Elle lui vint comme une illumination, dans la nuit noire de son sang d'encre : la fenêtre contre laquelle il s'appuyait...

L'air chaud et lourd de la ville pénétra à flots lorsqu'il manœuvra le dispositif d'ouverture. À cette hauteur, l'Atmir respirait à pleins poumons les miasmes sublimés d'Okhm.

Tout en se retenant au battant de la fenêtre, Vinc se pencha au-dehors pour juger de l'épaisseur de la corniche qui ceinturait l'étage. Il enjamba prudemment le montant et se plaqua contre la paroi en équilibre sur ses deux mains droites. Comme une grosse araignée velue, accroché à la façade, il se dirigea avec lenteur vers les fenêtres du conpat de Nuz Déo Slash.

Lorsqu'il arriva au niveau de la première fenêtre du maquignon, l'Atmir ne savait que faire, suspendu sur sa corniche. Il regardait de l'extérieur une des pièces de l'appartement plongé dans le noir. Bien sûr, il n'y avait personne à l'intérieur. Essayer de briser la vitre s'avérerait certainement inutile, car elle devait être en métaplast. Autant essayer d'enfoncer une porte blindée avec la tête. Comme il réfléchissait au moyen d'entrer chez Nuz, un bruit incongru finit par attirer son attention malgré le remugle des hélicogyres : juste au-dessus de lui une grille d'extraction d'air grinçait faiblement. Vinc, arc-bouté sur la corniche, se haussa sur la pointe des doigts. La grille était à demi rouillée. C'était jouable, estima-t-il. En appui sur sa saillie métallique, il tira sur la grille de toutes ses forces. La grille qui fermait la gaine d'aération s'arracha enfin de ses gonds. Vinc ne s'était pas préparé à ce qu'elle cède si facilement. Déséquilibré, il tomba à la renverse sans lâcher sa prise. De cette hauteur, son hurlement vertigineux ne déranger personne. À bout de bras, il se retrouva suspendu à dix-huit étages du sol, accroché à un vieux grillage de métal qui avait bien voulu tenir le coup. Par miracle, la fermeture de la bouche de climatisation avait tenu sur sa base. Les Vestales Bleues devaient être avec lui ce soir, se dit-il en s'efforçant de calmer l'emballement de son rythme cardiaque. Vinc cessa de se balancer pour s'agripper d'un bras à la corniche. Comme lors de son ancien numéro de trapéziste, il tenta un rétablissement éclair et parvint à se remettre sur ses mains. Son « minable » passé d'artiste de cirque lui avait sans doute sauvé la vie.

La gaine d'aération était étroite et sale. Il passa deux bras dans l'ouverture et d'une traction s'éleva à sa hauteur. Son corps glissa dans le conduit et il redouta aussitôt de se retrouver coincé en compagnie des blattes qui se nichaient déjà dans ses poils. Vinc dut se tasser et se plier pour avancer dans le minuscule tunnel. Il se souvint alors de ce numéro de contorsionniste qui lui avait valu d'être engagé au cirque des Deux Soleils, il y avait cinq ans de cela. Respirer peu, mais régulièrement, c'était ça le secret. Son corps cartilagineux était petit et mou, et seule sa fourrure lui conférait du volume. L'Atmir pesta contre les démangeaisons qui le mettaient à la torture et tenta de se débarrasser de la vermine avant de reprendre sa lente progression. Au-dessus de lui, une multitude de fins tuyaux, de câbles et de gaines formait un tressage coloré qui raclait sa fourrure. En se mordant les lèvres, Vinc poursuivit sa lente reptation. Le conduit de climatisation long d'une dizaine de mètres était affreusement poussiéreux et encrassé. Lorsqu'il sentit un souffle d'air brûlant dans sa fourrure, il ne put s'empêcher d'éprouver des sueurs froides. Puis il atteignit un regard de visite par lequel il distingua une salle de bain en contrebas. L'Atmir continua sa reptation jusqu'au prochain regard et poussa à s'en arracher les bras. Il apparut au-dessus d'un dispositif de pales de ventilateur à l'arrêt. Sous lui, au-delà d'une petite grille, Vinc devina une chambre d'allure atmire. Il donna un coup sec, la grille et les pales cédèrent sous son poids dans un horrible craquement. Vinc tomba tête par-dessus cul. Sa courte chute s'acheva sur un lit auto suspendu, au milieu des débris de métal et de la vermine affolée.

Comme l'intelligence domotique était à l'arrêt, l'Atmir bascula l'interrupteur général. Une lumière pâle tomba en nappe du plafond, baignant le conapt de son ancien compagnon de jeu d'une lueur orangée.

Un désordre indescriptible régnait sur les lieux. Ce qu'il remarqua en premier fut les murs d'un jaune pisseux et la laideur grotesque des statuettes atmires qui étaient alignées dans les vitrines murales ou renversées à même le sol. Quant aux plantes disséminées çà et là, elles étaient synthétiques pour la plupart. Même la console de dérivation neurale était un vieux modèle. Une simple RP 22K Ghz asynchrone, autant dire une antiquité.

Les flics avaient visiblement tout fouillé. Les tiroirs étaient ouverts, les draps avaient été repoussés au bas du lit, et des dizaines d'ustensiles et d'accessoires gisaient pêle-mêle sur le sol. Les enquêteurs avaient même retourné les cadres, ouvert la moindre boîte, pillé le conservateur et désossé consciencieusement chaque meuble. Vinc ne put s'empêcher de glousser en imaginant la tête du maquignon en rentrant chez lui. Mais Nuz Déo avait disparu et ne rentrerait certainement plus dans son appartement dévasté. Il ne se lamenterait jamais devant ce spectacle, malheureusement. Vinc se fit la réflexion qu'il n'y avait que lui pour se réjouir avec ce genre d'idée idiote. Lui, l'éternel lampiste de service qui n'en finirait jamais d'écoper pour les malversations des autres. Une bouffée de rage lui monta des entrailles et pour ne pas hurler de colère, il se défoula sur la vitrine à statuettes. Les idoles vestaliennes s'éclatèrent au sol et se brisèrent sous son poing en plusieurs dizaines d'éclats irisés. Lorsqu'il prit conscience de son geste blasphématoire, Vinc se mordit les lèvres. Est-ce ainsi qu'il honorait les divinités de lui avoir sauvé la vie tout à l'heure, sur la corniche ? Le poil dressé de peur mystique, l'Atmir se pencha pour ramasser les débris qui avaient roulé partout. Parmi les éclats cristallins des statuettes, les pales et les éléments électroniques du système d'aération qu'il avait fait tomber dans sa chute et qui étaient disséminés sur le lit, quelque chose luisait faiblement : un minuscule

implant, l'écrin d'une nanopuce destinée à être placée dans une dérivation neurale ou... une holoconsole manuelle !

La vieille RP 22K asynchrone émit une série de petits bourdonnements lorsqu'il introduisit la nanopuce que le maquignon avait vraisemblablement dissimulée dans le ventilateur. L'écran volatil s'éleva en un essaim informe au-dessus de la console pour se recomposer en fractales virevoltantes vite remplacées, dans un nouveau crissement de biosilice, par une dizaine d'icônes en holo-3D. L'une des mains de l'Atmir se referma sur l'icône de l'agenda personnel et il retint son souffle. Il poussa un petit cri de triomphe lorsque l'icône 3D s'ouvrit comme une boîte et révéla son contenu. Une centaine de dates, de rendez-vous, de contacts NeuroNext et de notes qu'il chargea sur son propre implant avant d'effacer minutieusement les traces de son passage. Il pouvait partir, à présent qu'il disposait d'une piste pour retrouver Déo, mais par la fenêtre cette fois-ci.

La rue était toujours emplie de passants éméchés et braillards mais il n'en avait cure. Occupé à parcourir l'agenda de Nuz Déo Slash sur sa console manuelle, à la lueur d'une lampe à quartz, Vinc ne prêtait aucune attention à ces Mengueli qui sortaient d'un casino pour entrer dans un bar miteux. Les notes du maquignon mentionnaient un rendez-vous avec un Shnixi nommé Zinto Zjar, au 351 Doudnib street. À côté du nom et du contact de ce Shnixi, Nuz Déo Slash avait inscrit et souligné les mots « implant Next ».

*La traque peut commencer*, se dit Vinc, excité. Nuz Déo Slash avait disparu et avait logiquement changé d'implant neural pour supprimer sa véritable identité. Ni vu ni connu, cet enfant de catin avait peut-être assassiné lui-même le palefrenier mengueli.

*Ah tu croyais t'en sortir comme ça*, siffla Vinc entre ses dents. *Tu peux berner les flics de Menguel, mais avec moi tu ne sais pas sur qui tu es tombé, mon pote. Je vais te mettre les mains dessus aussi sûrement que je m'appelle Vinc Léo Shak...*

Le casino *Magic Menguel* ressemblait à un immense dé à jouer. Un cube translucide de vingt étages, dressé au-dessus du boulevard Ngobaya, et bordé d'innombrables palmiers bleus et lumineux. Sans lui accorder plus d'un regard, Vinc dépassa le *Magic Menguel*, pour obliquer à l'angle de l'opéra, sur Thuot street. Il ne connaissait pas du tout le quartier dans lequel il s'aventurerait maintenant, mais il faisait confiance au plan qu'il avait affiché sur sa rétine. Concentré et discret comme une ombre, il n'eut pas un regard pour les limougyres qui stationnaient devant le casino et pas davantage pour les porches discrets par lesquels on entrait dans les cercles de jeux et les restaurants clandestins qu'affectionnaient les insectes de Shnix.

Vinc marcha de longues minutes dans les rues de plus en plus désertes du quartier. La chaleur et la pollution agglutinaient ses poils en touffes huileuses et répugnantes. L'air vicié le faisait déjà souffrir et il se maudit de n'avoir pas investi dans un filtre à air. À tout hasard, l'Atmir chercha des yeux un distributeur de masques, mais renonça bien vite. Son regard ne rencontrait que des constructions bizarres, des sortes de petites collines comme des bouses de wombs démesurées, faites d'une matière étrange, brune, veinée de

strates claires et sombres, sans la moindre fenêtre. Des entrelacs géométriques semblaient gravés à leur surface, comme des hexagones discrets, à peine visibles. Il était dans le quartier shnixi, perdu au milieu des termitières ou des ruches géantes, enfin des « shnixières ». À ce qu'on disait, un réseau souterrain les reliait les unes aux autres et personne, pas même les flics ou les urbanistes, n'en connaissaient l'exacte géographie. Vinc avait entendu dire que c'était un quartier très dangereux pour les espèces comestibles, c'est-à-dire pour tout le monde, car les Shnixi étaient omnivores et constamment affamés. Les légendes d'Okhm racontaient que chaque nuit des gens disparaissaient, enlevés par les Shnixi. On disait qu'ils se volatilisaient après une escapade dans Ruche City, et que les insectes se servaient d'eux pour y implanter leurs larves ou les transformer en pots à miel.

D'ailleurs, Vinc constata qu'il ne voyait aucun hélicogyres noir et or de la police okhmienne. Et il en vint à la conclusion que tout ce que l'on racontait sur ces insectes était vrai, puisque même les flics mengueli évitaient le quartier.

Les rues étaient complètement désertes et si faiblement éclairées que l'Atmir ne distinguait pas les ruelles voisines. Le bruit de ses pas claquait sur la chaussée défoncée. C'était un *no man's land* qui lui faisait croire à toutes les légendes atroces de son enfance. Son arrière-grand-père avait combattu les Shnixi dans le temps, et Vinc qui n'était pas un soldat n'imaginait pas comment il pourrait se sortir d'une embuscade si ces créatures se mettaient en tête de le kidnapper. Il n'était même pas armé et ne savait pas vraiment se battre. Que pouvait-il espérer contre une bande de termites géants, affamés de viande et ivres de sang ? Fuir ? Ils étaient plus rapides et ils avaient des antennes et des milliers d'yeux pour voir dans cette satanée obscurité.

La sueur formait des gouttes au bout de ses poils hirsutes. Il était même de plus en plus convaincu que les insectes étaient nombreux à l'observer, à l'abri de leurs essaims-forteresses. En ouvrant davantage ses canaux, Vinc pouvait presque les entendre fourbir leurs crochets et leurs mandibules suintantes.

*Par les cuisses des Vestales Bleues ! jura-t-il, où est cette maudite rue Doudnib ?*

Un frisson le parcourut des doigts à la tête, et c'est par bouffées saccadées qu'il aspira l'air surchauffé et lourd. Une atmosphère de plomb, tout comme le silence impressionnant qui régnait au cœur de ce quartier, dans une ville qui pourtant ne cessait jamais de jouer. Terrifié, Vinc consulta à nouveau le plan de la ville et se força à suivre une artère à peine mieux éclairée et parsemée de statues informes. Les yeux toujours braqués sur les feux lointains du *Macroworld*, il marcha encore une dizaine de minutes, à dix doigts de rebrousser chemin vers Little Atmira.

Au détour d'une ruelle, Vinc avisa un petit groupe de Shnixi qui marchait à pas rapides dans sa direction. Paniqué, Vinc Léo Shak se serra un peu plus contre le mur, les coudes rentrés dans sa fourrure. Cette fois-ci, c'en était trop pour lui. Il tenta de contacter avec son interface neurale un taxigyre, mais la première station l'informa qu'elle ne desservait pas sa zone et le transféra sur une compagnie shnixi.

Le petit groupe qui s'avancait vers lui était à moins de dix mètres. Il était composé de cinq individus et Vinc pouvait déjà voir leurs crochets et leurs mandibules qui ne cessaient de s'agiter. La transpiration coulait sur sa fourrure avec une odeur âcre qu'il ne se connaissait pas.

« Votre demande a été enregistrée », susurra une voix au timbre vrombissant. C'est alors que les cinq immenses Shnixi le dépassèrent. Vinc fixa les insectoïdes géants avec terreur. Ils devaient bien faire deux ou trois mètres. Au bas mot. Peut-être davantage. Les Shnixi continuèrent leur marche en silence, mais il lut de la concupiscence dans leurs regards à facettes moirées. Leurs carapaces de chitine sombre cliquetaient en marchant et ils émettaient une sorte de crissement strident en frottant dans leur dos leurs courts élytres.

Après un ou deux mètres, Vinc se retourna pour les regarder s'éloigner et l'un des insectes fit alors volte-face pour le fixer un bref instant. L'Atmir vit avec terreur son image se démultiplier dans les « yeux » de la créature. Un millier de reflets de lui-même parut l'observer dans un étrange jeu de miroir. Les trois petits ocelles infrarouges fixés sur le front de l'insecte avaient ensuite paru clignoter. Vinc, se figea alors comme une statue atmir. Avec un sentiment d'horreur, il vit le petit groupe s'arrêter et pivoter vers lui. Instinctivement, Vinc gonfla sa fourrure, doublant immédiatement de volume. Il savait que les « termites » étaient capables, à cette distance, de lui cracher leur acide formique entre les deux yeux. Son arrière-grand-père le lui avait dit et il avait ajouté que leur bouclier thoracique, d'une couleur mordorée, résistait à une attaque directe de vibrospire. Autant dire qu'à mains nues, Vinc n'avait pas une chance de les égratigner.

*C'est la fin*, pensa-t-il sans parvenir à imaginer la façon dont tout cela allait finir. Puis il se prit à penser que le taxigyre ne trouverait peut-être de lui que quelques touffes de poils sur cette chaussée pleine d'ornières ?

Le Shnixi qui s'était retourné vers lui fit un pas en avant sans le quitter de ses facettes aux centaines de feux froids et avides. Vinc était tétanisé, ébouriffé dans un réflexe de défense, et face à lui l'insecte dodelinait mollement de la tête sur un rythme hypnotique. La créature portait une longue akaba rouge vif et un drôle de caftan noir au-dessus des « yeux ». La coiffe incongrue sur ce front de chitine laissait dépasser deux petits appendices mobiles qui devaient être ses antennes. Stupidement, Vinc se souvint du prêtre humain qu'il avait croisé à l'anasha. L'insecte qui s'approchait de lui était habillé comme ce religieux.

Les élytres du monstre émirent un crissement obscène et la voix intérieure, simultanée et numérisée de son tradumod s'éleva, étonnamment sonore dans son esprit :

— Tu cherches/as perdu l'odorat/ignores... une information ?

Le traducteur universel tentait tant bien que mal de restituer les riches nuances de leur langage gestuel, musical et phéromonique. L'insecte campait devant lui, immobile, comme s'il attendait une réponse à sa question.

— Euh oui, se força-t-il à répondre d'une voix blanche.

L'odeur du Shnixi, acide et entêtante, l'enveloppait comme pour mettre ses soies olfactives à la torture.

— Je... je cherche l'un des vôtres. Un certain... Zinto Zjar au 351 Doudnib street...

L'insecte marqua une pause, assimilant mentalement la traduction de ses paroles.

— C'est simple/connu/mémorisé. Doudnib street est au bout/au commencement/où s'arrête et débute cette rue/piste/espace vide, là-bas...

Le Shnixi accompagna ses crissements de quelques gestes précis. Vinc ne pouvait détacher ses yeux de la face chitineuse de son interlocuteur. Un filet de suc gastriques s'écoulait régulièrement de ses mandibules étroites mais extrêmement mobiles.

— Que l'Ein Sof/la conscience collective de la colonie/Hashnixia t'ait en Sa sainte garde...

— Merci, balbutia péniblement l'Atmir, avant de s'enfuir aussi vite qu'il le put.

Il détestait les Shnixi, encore plus que les Humains et les Mengueli. Davantage encore que toutes les autres races. Ces monstres s'amusaient à terroriser tout le monde, certains de leur force et, à terme, de leur victoire.

Pourquoi, s'emporta Vinc, ne les avait-on pas liquidés à l'époque des grandes guerres ? Les Humains avaient eu raison de détruire leur monde natal, mais ils avaient été trop lâches pour finir le boulot en les exterminant tous. Son arrière-grand-père avait donc raison, le *Limes* n'était rien d'autre qu'un immense garde-manger pour les Shnixi !

Tout à ses pensées, il arriva enfin devant le numéro 351. La construction qui lui faisait face était un bunker. Une masse bouseuse de bétoplast coulée au milieu d'une décharge. Une suspensobulle discrète et rouge clignotait au-dessus de ce qui devait être une porte. Une sorte de vérin translucide d'une matière indéfinissable sur lequel s'affichait le numéro 351. Pas de doute, il était arrivé à destination. L'Atmir respira un grand coup et passa sa main dans la petite bulle de lumière : une note aigrette s'éleva et le vérin s'ouvrit comme une fleur, avec un chuintement léger. Vinc Léo Shak passa le seuil du bunker, s'attendant à ce qu'on lui tombe dessus de l'autre côté. Il n'en fut rien. La pièce dans laquelle il venait de pénétrer ressemblait à une sorte de vestibule. Malgré le peu d'éclairage, il distingua dans la lumière bleutée d'une lampe à quartz des manteaux sombres et amples, pendus à un crochet et, plus loin, dans un coin, un empilement de caisses et de ferraille. Le petit hall était encombré de matériel et de rebuts biomécaniques qui dégageaient une odeur écœurante de décomposition et de silicium. L'un de ces débris couinait faiblement en ouvrant spasmodiquement une sorte de bouche ou de sphincter pourvu d'un œil. L'Atmir détourna les yeux, totalement dégoûté par cette vision. Un murmure infra-grave et une lumière bleutée émanaient de la pièce voisine, toute proche.

— Y'a-t-il quelqu'un ? fit Vinc d'une voix mal assurée. En vain, personne ne répondit. Alors il prit son courage à quatre mains et s'approcha, au seuil de la pièce attenante. Un bruissement lui fit lever les yeux et Vinc vit au-dessus de sa tête un petit drone insectoïde. La créature cybernétique détala, scotchée au plafond par une double rangée de pseudopodes. À vrai dire, Vinc Léo Shak n'en menait pas large, mais il était décidé à aller jusqu'au bout, quoi que cela puisse lui coûter.

En entrant dans la deuxième pièce, il se fit la réflexion qu'elle était encore pire que la première. Baignée de cette lumière pâle et changeante qui était celle des machines, des aquariums et des lampes à quartz irrégulièrement disposées, elle ressemblait à un laboratoire empli d'un incroyable bric-à-brac. Des dizaines d'holoconsoles montées en réseau affichaient leurs leds bleutés, réfléchis par toutes les surfaces miroitantes des appareillages biocybernétiques qui jonchaient le sol.

Derrière une sorte de cuve de métaplast vert, il distingua enfin un vieux Shnixi à la chitine d'une couleur aventurine. Ses élytres abîmés brillaient de feux polychromes mal éteints, bruissant dans le feulement doux des consoles. Aux yeux de Vinc, le spectacle était irréel : coiffé d'un sensicasque relié à un monitoring imposant, le Shnixi pianotait sur les rayons verticaux d'un clavier phosphénique. Le traducmod de l'Atmir l'informa que l'insectoïde « chantait ». Vinc toussota pour attirer son attention, mais la créature ne bougea pas d'un pouce, même lorsqu'elle daigna enfin s'adresser à lui.

— Asseyez-vous, monsieur/individu sans colonie/sujet pensant s'exprimant, fit le Shnixi sans se retourner. Je suis à vous/libre/réceptif dans un court laps de temps/une ponte/une séquelle standard d'espace-temps. Mes semblables/la colonie/mes nécessaires m'ont averti de votre venue...

Surpris, Vinc Léo Shak vit un vieux suspensofa venir de lui-même à sa rencontre. Il hésita quelques secondes, puis s'y posa avec méfiance. De cette position, Vinc pouvait tout à son aise observer les lieux et son occupant. Son regard se posa sur le corps chitineux de l'insecte. Il lui semblait que son dos était percé de multiples trous. À regarder de plus près ces orifices artificiels, Vinc y distingua le mouvement de petits modules symbiotes. Des bio-implants autonomes qui s'agitaient au fond de ces cavités creusées à même la cuirasse de chitine. Ces choses étaient vivantes et animées de mouvements chaotiques. L'Atmir eut un haut-le-cœur de dégoût. Quel genre de créature était-ce pour supporter la greffe et l'activité de ces choses répugnantes ?

Assis face à une rangée d'holos, indifférent à la présence de son visiteur, l'insecte géant se livrait à des manipulations compliquées sur l'enregistrement de sa « voix ». Le Shnixi poursuivit ses expériences en faisant crisser ses élytres, et presque en simultanée, une voix nasillarde s'éleva d'un caisson posé au centre de la pièce. En réponse, de la pointe de ses doigts-pinces le Shnixi effleura les rayons lumineux d'une harpe de lumière. Un étrange dialogue se nouait sur ce clavier phosphénique qui semblait produire des sons à partir de la lumière.

Vinc s'en désintéressa rapidement, et fit pivoter le sofa vers une cuve de métaplast. Cet aquarium géant contenait un liquide verdâtre animé de fines bulles de gaz. Au hasard de son flottement, un organe (œil, foie ou gésier) venait heurter la paroi transparente de la cuve. Vinc se demanda juste si cette production *in vitro* était licite.

Le Shnixi tendit alors l'un de ses bras pour se saisir d'une sorte de casque, dont il se coiffa. Vinc haussa les coudes et continua à patienter en détaillant l'antre de ce savant fou. Au plafond une maquette hélicoïdale rouge et bleue tournait sur elle-même au rythme d'un ventilateur antique. Vinc reconnut dans cet assemblage une chaîne d'ADN humain.

Une bonne dizaine d'interminables minutes s'écoulèrent dans un silence relatif, à peine troublé par le clapotis des organes, l'éclatement ténu des bulles et le remugle du ventilateur. La fatigue commençait à se faire sentir. Ses bras s'engourdisaient et ses yeux le brûlaient. Il se força à les tenir ouverts malgré son envie de somnoler et dut tirer régulièrement sur ses poils pour rester éveillé. Les petites souffrances qu'il s'infligeait parvinrent à le maintenir dans un état de semi-conscience.

Enfin, après ce qui parut des heures à l'Atmir, le Shnixi retira son casque et se tourna vers lui avec une lenteur exaspérante. Mais lorsqu'il lui fit face, Vinc manqua de pousser

un cri. Ce qui lui tenait lieu de « visage » était affreusement ravagé : l'acide ou le feu avait emporté et lissé le côté droit. En guise de chirurgie réparatrice ou esthétique, l'insecte scientifique s'était fait implanter un œil humain dans une cavité oculaire remodelée. Son second organe visuel était un globe à facettes, bien plus naturel en comparaison.

— Pourquoi venez-vous ici ? traduisit sobrement le traducmod.

Vinc avait eu le temps de peaufiner son entrée en matière :

— C'est mon ami Nuz Déo Slash, l'Atmir qui m'a donné votre adresse...

— Nuz Déo Slash, répéta le Shnixi avec force mouvements de pinces.

Vinc n'aima pas le ton surtraduit de son interlocuteur. « Surprise, méfiance ou ironie », précisa le traducmod.

— Oui. Je sais qu'il est venu vous voir récemment, je crois qu'il était à la recherche de...

Le Shnixi se leva comme pour l'interrompre et Vinc se tut aussitôt. Cet insecte était interminable, long et puissant comme une mante religieuse géante. La créature s'approcha dangereusement de lui en quelques pas rapides, puis elle le fixa de ses yeux artificiellement pairs. Une odeur pestilentielle se dégageait du vieux Shnixi. Vinc, grimaçant, ne put s'empêcher d'imaginer que les modules bio-symbiotes de l'insecte étaient en pleine décomposition à l'intérieur même de son organisme.

— Oui/affirmation/fonction phatique. C'est possible/probable/hypothèse acceptable. Pourquoi avez-vous peur/n'êtes pas serein/doutez-vous de l'avenir ?

L'Atmir ne parvenait pas à fixer son interlocuteur. Terrifié, il fut pris d'un spasme nerveux qui lui fit cligner des yeux une bonne dizaine de fois. Il ne savait plus que dire, ni que faire et, surpris de sa propre franchise, il s'entendit répondre :

— Je ne suis pas habitué à converser avec un membre de votre colonie. Il se racla la gorge et poursuivit, mal à l'aise : Votre race me fait peur, j'y peux rien. Surtout ne le prenez pas mal. Surtout pas, mais votre simple odeur me donne la nausée. Je suis hypersensible aux odeurs...

Les élytres irisés se frottèrent l'un à l'autre dans un vrombissement rapide et sonore. L'insecte agita ses mandibules et ses antennes annelées. Le traducmod crut bon de préciser que dans ce cas précis, le Shnixi « clignait des yeux », enfin, il « riait ».

— Moi/membre de la colonie/sujet pensant s'exprimant aussi, suis hypersensible/réceptif/aux aguets. Je/membre de la colonie/sujet pensant s'exprimant aussi ressens/perçois/décrypte votre peur/dégoût/puanteur phéromonique. Mais j'apprécie/aime/goûte votre franchise/vérité certaine/qualité de votre réponse. Vous non plus ne m'inspirez pas/ne me faites pas sexuellement envie/ne m'ouvrez pas l'appétit.

*C'est heureux*, pensa l'Atmir en ouvrant grand ses canaux auditifs.

— *Mais j'ai/membre de la colonie/sujet pensant s'exprimant/fait l'expérience/appris/habitué au contact/échange/commerce avec votre espèce/colonie asociale/semblables. Vous voulez un nouvel implant NeuroNext ? Vous voulez changer d'identité/disparaître infosphériquement/feindre d'être un autre comme votre semblable/ami/synchrone Nuz Déo Slash ?*

— ...

Vinc fut tellement surpris qu'il resta bouche bée quelques secondes. Avait-il seulement bien compris ce que disait le Shnixi ? *Je suis simplement venu retrouver ce fils d'aécolis de Déo, pas changer de NeuroNext*, pensa-t-il. Mais l'idée fit son chemin dans son esprit. Elle n'était pas si mauvaise, après tout. Changer d'implant Next pour disparaître du réseau et « feindre d'être un autre », comme disait cette créature monstrueuse et géniale.

*C'est la clef de la liberté*, s'enflamma-t-il intérieurement. Il ferait transférer son argent sur un nouveau compte anonyme et il se mettrait au vert quelque temps. Assez longtemps pour que la police menguelienne ne lui cherche plus de noises. Fugitivement, l'image de Yoa traversa ses pensées. Vinc fit la grimace, balançant intérieurement entre deux solutions, deux possibilités : rester à Okhm à disposition de la police ou fuir, tout simplement. S'échapper tant qu'il le pouvait encore.

*Si seulement les choses avaient pu se dérouler différemment*, se dit-il avec une pointe d'amertume. Il aurait pu faire un bout de chemin avec Yoa. Mais le calme, la douceur de vivre et l'amour ne devaient pas être faits pour lui. Il fallait d'abord qu'il se sorte de cette sale histoire de meurtre et de viande frelatée et il verrait bien plus tard comment reprendre contact avec elle. Alors Vinc fit « oui » de la tête et demanda plus de précision sur l'opération.

\*\*\*

Leuwin Verdiger n'avait presque pas quitté sa chambre de toute la semaine. Ainsi cloîtré, il avait pu étudier avec acharnement les annales de la justice et de la victimologie galactique. En quelques jours, il en sut autant qu'un criminologue averti sur la classification des meurtriers, grâce à l'étude qu'en avait fait Laz de Bréharn. Pour aussi farfelues qu'elles lui apparaissaient parfois, ces typologies dont l'origine remontait à la préhistoire du *Limes*, étaient encore couramment utilisées par les progiciels policiers. Lointain disciple de Lombroso, Bréharn affirmait, comme son antique prédécesseur humain, que la témibilité<sup>6</sup> des individus dépendait aussi bien de leur milieu social, culturel et géographique au sens large, que de leurs caractéristiques morphologiques. Ainsi, un Humain issu d'un milieu modeste et urbain, et de constitution robuste, avait statistiquement plus de chance d'accomplir un acte de violence qu'un autre, frêle, cultivé et rentier.

Ces arguties crimino-morphologiques paraissaient *a priori* ridicules, mais contre toute attente, l'étude des statistiques criminelles démontrait en partie la pertinence de ces travaux. Tout cela mettait le Na fort mal à l'aise, car ces classifications synthétisaient les pires préjugés conservateurs, tout en les habillant d'un jargon scientifique. Malgré cela, Leuwin ne pouvait entièrement rejeter l'analyse de Bréharn. Un certain bon sens animait ces tentatives de définition des archétypes psychopathiques, alors même que les conclusions de Bréharn étaient manifestement entachées d'erreurs de jugement d'ordre

---

<sup>6</sup> Dangerosité. (NDE)

idéologique.

Pour approfondir la question et trier le bon grain de l'ivraie, le Na s'était efforcé de confronter les travaux de Bréharn à ceux du chercheur maalok Shapzir Zrakos sur les facteurs criminogènes. Il avait ensuite mémorisé les tables statistiques sur la nocuité<sup>7</sup> comparée des espèces intelligentes. Leuwin s'était à peine étonné que l'espèce humaine compte le plus grand nombre de criminels répertoriés, talonnée de près par les espèces atmire et ygol (puisque les statisticiens avaient tenu à inclure les éternels primitifs d'Ygolia sur la liste des co-sentients). Leuwin manquait encore de connaissances juridiques et psycho-cognitives pour se forger de plus efficaces outils d'analyse, mais il se donnait peu de temps avant de combler ses lacunes et devenir un criminologue averti.

Plongé dans ces nouveaux champs d'investigation, le Na Leuwin Verdiger ne sortait que pour manger et se détendre un peu dans le jardin Zen. Les yeux rougis, les traits tirés, amaigri et mal rasé, il inspirait la pitié à ses coreligionnaires. L'ancien champion de la cause ashaviste ressemblait plus que jamais à un ermite. Les moines qu'il croisait au hasard de ses moments de détente n'osaient plus lui adresser la parole. Ils le regardaient s'asseoir au milieu du jardin minéral, à l'ombre du plus gros des trois rochers, et entamer une méditation qui s'achevait de plus en plus fréquemment par une sieste. À son réveil, Leuwin lisait dans le regard de ses frères du mépris ou de l'inquiétude. Il donnait l'impression de négliger ses devoirs religieux et sa personne. Comme s'il faisait fi de la stricte discipline bahai, le Na Verdiger, absorbé par l'étude, délaissait la vie monacale et le devoir de fraternisation, au risque de contrevenir au plus élémentaire code de l'hospitalité.

Leuwin était bien conscient de choquer ses condisciples et de donner une mauvaise image de lui-même, mais il s'en excusait en se remémorant les paroles de son Maître bien aimé : « Lorsque la maison prend feu, ce ne sont pas les livres qu'il faut sauver, mais les vies. Préfère la vie, toujours ». Ce poncif de l'enseignement religieux prit une résonance nouvelle lorsqu'un soir un vieux moine s'approcha de lui. Cet Humain devait avoir au bas mot une centaine d'années. Son visage parcheminé et taché était en partie masqué par une ample capuche aussi brune et élimée que son akaba hors d'âge. Le moine à la silhouette chenue et voûtée toisait le Na de ses yeux sombres, profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Jeune homme, commença-t-il d'une voix éraillée, vous pardonneriez à un vieillard d'être franc et direct. À mon âge, on n'a plus de temps à perdre en parole inutile, n'est-ce pas ?

Leuwin n'eut pas le loisir de répondre, comme le moine reprenait aussitôt la parole.

— On m'a dit du bien de vous et pourtant depuis que vous êtes arrivé, la discipline de nos frères se relâche. Par votre désinvolture vous causez trouble et désordre et donnez un bien piètre exemple à nos jeunes.

— Je vous assure, Vénérable Na, que telle n'est pas mon intention et...

— Par le Saint Nom de l'Ein Sof, regardez-vous ! Vous négligez votre mise et vos devoirs religieux, n'accordant votre temps qu'à des études profanes, et sans suivre les

---

<sup>7</sup> Facteurs criminogènes ou capacité de nuisance. (NDE)

offices ni la règle du saint Na Shandarshagor.

— J’accepte vos reproches, Vénérable Na, mais le propos de ma retraite n’est pas de devenir un frère convers de votre monastère. Vous ignorez tout de ma mission qui n’est pas de celles qu’on allège en la partageant. Vous me jugez bien rapidement, Vénérable Na. Mais peu importe, soyez assuré que je ne demeurerai pas longtemps en cet hospice et que ma présence ne causera pas davantage de trouble dans votre communauté.

— Ne le prenez pas si mal mon fils, car c’est aussi au salut de votre âme que je pense !

— Je vous en remercie, Vénérable Na, mais de cela seul l’Ein Sof est juge. Je vous souhaite la paix et que le Saint Nom vous ait en sa sainte garde...

Le vieillard maugréa et soutint un moment son regard, avant de lui tourner le dos, purement et simplement. Leuwin en resta coi et serra les poings de colère en regardant le vieux moine s’éloigner de sa démarche claudicante.

*Comment aurais-je pu expliquer à ce vieil homme que je n’ai pas le temps de me rendre à tous les offices ?* pensa-t-il avec une pointe d’agacement en revenant vers sa chambre. *Comment lui dire que je suis venu ici pour m’isoler et étudier à mon aise afin d’essayer de sauver des innocents et d’empêcher un tueur d’agir ? Car non seulement la vie du jeune Blika est en jeu mais aussi celles de toutes les proies possibles de ce tueur.* Pour le Na Verdiger, l’urgence, quoi que puissent en penser ses frères, n’était pas à la prière et à la contemplation, mais bien à l’action.

Le second soleil de Zakhor était déjà haut dans le ciel argenté de Menguel, lorsque Leuwin Verdiger émergea péniblement de sa nouvelle transe mnémonique. La bouche pâteuse et les yeux brûlants, le Lecteur d’âmes avait l’impression qu’un point incandescent lui vrillait le cerveau comme un dard brûlant. Près de vingt longues heures s’étaient écoulées depuis qu’il avait entrepris de synthétiser les manuels méthodologiques d’investigations criminelles destinés aux juges d’instruction.

Il s’étira et une douleur dorsale aiguë lui fit payer chèrement sa studieuse immobilité. Leuwin se leva avec précaution et entreprit, pour chauffer et soulager ses muscles, d’exécuter quelques exercices inspirés d’un art martial nourien. Satisfait de cet effort physique, il quitta sa chambre pour se rendre à la salle des douches, située dans l’aile ouest du centre. À cette heure tardive de la matinée, le bâtiment était désert. Leuwin qui s’était habitué à la solitude en fut ravi. Lorsqu’il entra dans la pièce aux cabinets de toilettes alignés, l’image que lui renvoya l’unique miroir mural lui fit presque honte. Ses cheveux en bataille, son visage efflanqué et de lourds cernes sous ses yeux clairs le rendaient méconnaissable.

— J’ai vraiment une mine affreuse..., constata-t-il. Pour effacer les stigmates de sa trop longue veille, il s’attarda longuement sous l’eau fraîche, avant de tailler minutieusement sa barbe. Du regard, il fit le tour de la salle de bain à la recherche d’une serviette propre, et avisa un digicalendrier suspendu à l’un des murs.

— Nous sommes déjà samedi ! s’exclama-t-il en réprimant un juron. Le dernier jour de la semaine était pour les bahais un jour sacré entre tous. Le Na ne prit même pas le temps de se sécher et retourna aussitôt dans sa chambre pour passer en toute hâte sa gandoura cérémonielle. Il était onze heures et s’il se dépêchait, il pouvait encore assister à

la fin de l'office.

*Ce coup-ci*, se dit-il, *je ne couperai pas aux reproches du père supérieur*. D'un coup d'œil, il jugea de sa mise. L'ample vêtement noir moiré rehaussé d'un lamé sable lui redonnait une certaine allure, quelque chose comme de la prestance. Leuwin s'estima présentable et arrêta là son examen narcissique pour se diriger à grands pas vers la chapelle. Les couloirs tout aussi vides que les salles communes lui parurent interminables. Il traversa un jardin bordé d'hélisonges dont les arômes l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la chapelle.

L'office était bien avancé et sur le maître-autel drapé de blanc et que surplombait une chaire de bois ouvragée, les religieux avaient déjà posé le calice sur le corporal. Leuwin s'avança dans la nef et s'assit sur l'un des bancs du fond. Une trentaine de moines et de fidèles se trouvaient devant lui, occupant la moitié des antiques travées de bois. Certains se tournèrent vers lui et le Na remarqua que leurs regards passèrent de la curiosité à la réprobation. Visiblement choqués par sa présence, les religieux se mirent à commenter son arrivée tout en l'épiait peu discrètement. Gêné, Leuwin s'empara d'un petit livre de prières universelles et se mit à en tourner nerveusement les pages. Une partie des moines poursuivait leurs échanges à voix basse, jetant de temps à autre de nouveaux coups d'œil dans sa direction. Leuwin préféra leur rendre un regard interrogatif. Le brouhaha enflait au sein des célébrants et le père supérieur Our d'Kaldaa, du haut de sa chaire, dut taper sur son pupitre pour ramener un peu de calme dans l'assemblée. Leuwin n'y comprenait rien. Son arrivée tardive à l'office du matin était-elle la seule cause de tant d'agitation ? L'un des prêtres, celui-là même qui l'avait si durement sermonné quelques jours plus tôt, se leva pour venir le rejoindre.

— Que se passe-t-il ? fit Leuwin, perplexe.

— Vous avez peut-être oublié ceci dans vos bagages, répondit ironiquement le vieux moine. Accompagnant ses paroles d'un geste hésitant, il lui tendit un châle de prière d'un bleu profond. La voix du vieux prêtre était ferme et sereine en dépit des ans. Leuwin le remercia et lui rendit un sourire embarrassé, avant de se lever pour revêtir l'étoffe sacerdotale.

Ramenée à de meilleures dispositions, la congrégation avait repris la récitation de son credo. Quelques-uns l'observaient encore à la dérobée avec dans le regard une lueur d'agacement ou de méfiance. Seul le père supérieur, Our d'Kaldaa, lui lança du haut de sa chaire, un sourire bienveillant et un regard d'intelligence. Au-dessus de lui, un puits de lumière échappé d'un vitrail dessinait un intangible dais d'or. *Un rare moment de grâce, sur le seuil du Saint des Saints*, se dit Leuwin, soudain rasséréiné.

— « En ce temps-là, Eno dit à ses disciples : en vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous lamenterez, mais les Ygols se réjouiront. Vous désespérerez que l'Ein Sof vous vienne en aide... »

Le père supérieur répétait un passage du bardo que Leuwin connaissait par cœur depuis son noviciat. Le vénérable père poursuivait sa récitation d'une voix éraillée mais sonore, et qui semblait remplir avec autorité la chapelle. Des figures protéiformes peintes sur le retable éclairé d'un haut candélabre semblaient elles-mêmes se recueillir, assemblées autour d'un anneau de Moebius frappé du Saint-Tetragrammaton. Leuwin regarda la paume de sa main droite comme s'il s'attendait à y voir le sceau dermique du Souverain

Pontife, à présent invisible.

Il leva à nouveau les yeux vers le retable et il lui sembla que parmi ces figures indistinctes, l'une d'elles ressemblait à un dormeur bien heureux, dans une mer de nuages aux nuances parme et bleues. Mardoch Blika lui sembla tout proche à cet instant, alors que ses pensées allaient vers lui. Il ne fallait pas davantage au Na que le geste du vieux moine et le regard doux du père supérieur pour lui permettre de se sentir chez lui en ses murs. Mieux, pour lui donner l'envie de prier et la soif de communier avec les siens.

Le Lecteur d'âmes s'abîma dans la répétition du credo et sa voix mélodieuse et profonde s'éleva enfin pour se joindre au chœur des fidèles. Grave et clair, l'hymne religieux louait l'Ein Sof de toute la force et de toute la foi dont ces moines étaient emplis. Leuwin, comme happé par ce chœur, oublia pour quelques instants ses études et ses questions, ses angoisses et ses doutes. La prière, comme une nouvelle expérience neuronique, lui ouvrit une nouvelle fois cette dimension supérieure, inconnue des animaux, et qu'il aurait déclaré être le propre de toutes les intelligences de l'univers s'il n'avait déjà réservé cette place au rire. Quand il priait, son cœur et son esprit cessaient de se battre pour se fondre en une sorte d'interface mystique vers l'*harmonia mundi*. Une communion universelle qui allait bien au-delà de toutes les expériences de synchronisation de masse du réseau NeuroNext. Il se sentit bien, presque délivré du poids de cette responsabilité qu'il avait choisi d'endosser pour disculper le jeune Blika. Et tout le temps que dura encore l'office, Leuwin Verdiger se laissa flotter avec bonheur dans les bras consolants de l'Ein Sof, comme un enfant dans les bras maternels.

À la fin de la cérémonie, le Na Verdiger suivit la petite troupe des moines jusqu'au réfectoire où les frugales collations étaient prises dans un silence recueilli. Leuwin qui ne boudait jamais les plaisirs de la table avala un copieux petit-déjeuner menguelien. Il buvait à petites gorgées son café au lait, tout en promenant son regard perçant sur l'assistance. Nul ne pouvait se douter qu'il accomplissait là, presque distraitement, un bref entraînement aux disciplines karmiques. Un simple exercice de lecture rapide des auras qui lui permit bientôt de distinguer un halo chatoyant autour de chaque moine. La vision se précisa peu à peu et Leuwin choisit un sujet pour poursuivre l'expérience. Le bahaï qui lui faisait face était un Yond, un humanoïde au visage allongé à la façon d'un croissant de lune et au teint d'axonge. Une épaisse touffe de cheveux surmontait le sommet de son crâne immense et sa fine mâchoire, située juste sous son menton était plongée dans le bol, de sorte qu'il paraissait tremper le bas de son visage dans le thé brûlant. Le Yond ne décrocha pas un mot de tout le déjeuner, mais Leuwin en sut bientôt plus sur lui que sa propre mère. La lecture rapide de l'aura ne lui livrait pas de détails mais une vue générale de l'état spirituel de son sujet d'étude : le Lecteur d'âmes devinait ses expériences les plus intimes et parfois même les plus lointaines, puisque certains nœuds karmiques étaient un héritage de ses vies antérieures. Leuwin comme dans un livre ouvert devant lui, voyait bien que ce Yond se demandait ce que le Na Verdiger faisait parmi eux, loin de son monastère d'origine. Des bruits devaient circuler sur son compte et il lut très clairement que cet afflux de ragots avait fait la joie de ces moines claquemurés dans cette ville luxurieuse et corrompue. Curiosité, ennui, apathie morale et concupiscence étaient les principaux maux dont ces bahaïs souffraient.

Le déjeuner s'acheva par un surprenant coup de gong. Comme un seul homme, les religieux se levèrent et déposèrent leurs bols et ustensiles dans la cuisine. Un jeune frère

convers d'origine shnixi était chargé de les laver conformément à la doctrine : « Servir les autres pour oublier le Moi. Oublier le Moi pour que le monde existe. Tel est le son essentiel du Vide », se remémora le Na Verdiger en déposant son bol devant le Shnixi. Les yeux aux multiples facettes du jeune moine se posèrent sur lui, incertains. Leuwin lui fit un salut de la tête et s'apprêta à quitter le réfectoire, mais une série de bruits d'élytres et de pinces lui fit tendre l'oreille.

— Maître/Seigneur Xinixshr'a/Celui qui sait, puis-je vous poser une question/attendre une réponse/apprendre ? traduisit tant bien que mal le traducmod.

Leuwin Verdiger se tourna, amusé, vers ce Shnixi presque rougissant d'avoir osé lui parler.

— Maître/Seigneur Xinixshr'a/Celui qui sait, pardonnez-moi/membre de la colonie/sujet pensant s'exprimant d'interrompre vos pensées/votre travail/de nuire à la colonie mais je me demandais...

Comme il était cérémonieux et timide, ce moinillon ! Et Leuwin eut de la peine à contenir son envie d'exploser de rire :

— Je t'écoute petit frère. Quelle est ta question ?

— Maître/Seigneur Xinixshr'a/Celui qui sait, je/membre de la colonie/sujet pensant s'exprimant me demandais... quelle est votre définition de la foi/confiance supérieure en la pérennité de l'espèce/sentiment de dévotion à la reine-mère de l'œuf originel ?

Le Lecteur d'âmes regarda un instant le visage insectoïde et dodelinant du disciple, puis il avisa la cuve de bois où trempaient les bols. En une fraction de seconde, Leuwin empoigna fermement le Shnixi et lui plongea la tête sous l'eau. Les antennes de l'insecte co-sentient s'agitèrent hors de l'eau mais le Na tint le Shnixi fermement immergé. Lorsque les bulles qui remontaient en chapelet à la surface commencèrent à diminuer et que les pinces cessèrent de s'ouvrir et de se fermer dans le vide, il lui releva la tête hors de la cuve. À grand-peine, le jeune moine shnixi expulsa l'eau grasseuse qu'il avait avalée, et comme pour reprendre son souffle ouvrit grand ses mandibules.

— La tête dans la cuve, avais-tu besoin de respirer petit frère ?

Le malheureux Shnixi agita frénétiquement ses antennes et fit oui de la tête.

— Et bien petit frère, c'est cela la foi...

Leuwin n'avait pas cessé de sourire lorsqu'il descendit à nouveau au jardin zen du monastère. Le carré minéral le ramena aussitôt au calme, comme si l'enceinte de ces rochers et de ces sillons tracés de mains d'hommes avait sur lui quelque pouvoir apaisant. Les jambes repliées et les paumes sur ses genoux, dans l'immobilité parfaite du lotus, Leuwin fit le vide en lui pour laisser les connaissances qu'il avait accumulées en transe mnémonique sourdre des sables de sa conscience. Il savait que le tueur était un individu mû par une névrose profonde qui le poussait à extérioriser son trauma par une série d'actes criminels ritualisés. Telle était la traditionnelle définition d'un psycho-déviant sériel, et celui-ci n'échappait pas à la règle en accomplissant ses forfaits selon un rituel connu de lui seul.

*Ainsi, pensa Leuwin, trace-t-il un signe distinctif sur ses victimes, une sorte de petit*

*cercle, semblable à la lettre O.* Cette marque dont Leuwin ne comprenait pas encore le sens, révélait néanmoins la cohérence de sa pathologie. Le Na Verdiger avait bien compris qu'il lui fallait lire l'ensemble de ces meurtres comme un message unique, répété ou complété à chaque nouvel assassinat. Il savait en outre que chaque élément de ces « mises en scène » avait un sens particulier pour le tueur. Tout comme un ensemble de mots compose une phrase, ces éléments formaient un message.

Leuwin énuméra mentalement tout ce qui pouvait tenir lieu de « signe » : emplacements et caractéristiques des victimes, armes des crimes, dates et heures, sévices, accessoires utilisés. Il lui fallait les analyser un par un, puis ensemble, pour déchiffrer le sens que ce criminel donnait à son *modus operandi*.

*Si je perce cette énigme, s'encouragea-t-il, je pourrai comprendre ce qui anime le meurtrier et peut-être pourrai-je retrouver sa piste. L'assassin s'était tout d'abord attaqué à un Nourien, puis à un Shnixi et enfin à un Mengueli, récapitula le Na. Aucun Humain n'a été tué pour le moment et les espèces visées sont parmi les plus courantes dans le système de Zakhor.*

Les trois victimes n'avaient rien en commun, elles étaient d'âge, de race, d'origine et de milieux différents. Pourtant, les connaissances qu'il avait acquises en criminologie plaidaient en faveur d'un dénominateur commun à toutes les victimes d'un même tueur. Quelque chose qui avait attiré son attention sur ces personnes et les avait désignées comme sa prochaine cible. Mais cet élément qui comptait tant pour le *serial killer* échappait encore au Lecteur d'âmes.

L'analyse des circonstances de ces trois meurtres révélait peu de chose. Le Na Verdiger ne pouvait que constater que le meurtrier préférait s'en prendre à des individus isolés, et opérait toujours de nuit ; mais cela n'avait rien de vraiment surprenant.

Quant au lieu de chaque crime, que pouvait-il révéler ? Une ferme, un cirque, un stadium, quel lien pouvait-il y avoir entre ces trois endroits ? Certes, le tueur s'en était servi comme autant de théâtres pour ses macabres « mises en scène », mais que représentaient ces lieux ? Le meurtrier en série n'avait jamais essayé de dissimuler ses crimes. Bien au contraire, avec un troublant mélange de prudence et d'audace, il avait « exposé » ses victimes. Comme un artiste morbide qui dévoilerait ses œuvres, le tueur les avait données à voir au plus grand nombre. À cet égard, le cirque comme le stadium étaient des lieux de spectacle, mais ce n'était pas le cas de la ferme. Le Lecteur d'âmes écarta donc aussitôt les lieux du crime de sa liste de « signe » à décrypter pour se concentrer sur le *modus operandi* de ces mises à mort.

Le Nourien avait été gavé et moulu puis perforé d'une dent de womb et abandonné dans sa meule. Le Shnixi, lui, avait été castré et transpercé par une défense devant un enclos du cirque. Quant à la troisième victime, le jeune palefrenier mengueli, il avait été égorgé, châtré et éviscéré avec le crochet qui servait à attraper le tarier pendant l'anasha, puis jeté, tout comme cette proie, dans le cratère d'en-but.

À la différence des deux précédents meurtres, les enquêteurs n'avaient pas retrouvé de dent de womb sur le corps de Darar'n Ikmoa. Leuwin écarta d'abord la défense de womb de sa liste d'éléments significatifs. Pourtant, l'usage d'une dent de womb était si étrange que le Na Verdiger ne put s'empêcher d'y réfléchir un moment. Aucun autre meurtrier n'avait jamais employé une telle arme. Et pourquoi l'aurait-on fait ? Une défense de

womb n'était ni très tranchante ni vraiment pratique à manier. Non, si le tueur avait choisi par deux fois d'utiliser une dent de womb cela devait avoir un sens pour lui, comme pour ces cavaliers katalis dont lui avait parlé Sun, qui sculptaient et collectionnaient l'ivoire de leur monture.

*Ou peut-être, se dit le prêtre, cet élément n'avait revêtu une signification particulière que lors des deux premiers meurtres, puis le meurtrier s'en était lassé. Ou, nouvelle hypothèse, peut-être n'avait-il pas eu le temps ou les moyens de parachever son troisième meurtre en utilisant une défense de womb contre le malheureux petit Ikmoa. Rien ne permettait vraiment de conclure sur ce point.*

Au terme de cette première réflexion, le Lecteur d'âmes ne pouvait retenir de façon certaine qu'un seul point commun : toutes les victimes portaient ce même signe O, dessiné avec du sang, du sperme ou de la boue, un liquide quelconque mais toujours utilisé brut, naturel et sans additif. Le tueur n'avait, semble-t-il jamais utilisé la même matière pour tracer sa marque.

*La signification de ce mystérieux signe O m'échappe encore, se dit-il, mais la matière avec laquelle le tueur le dessine ne doit guère compter, puisqu'il en change à chaque meurtre. Il utilise soit du sang, soit du sperme, soit de la boue. Par une habitude toute kabbalistique, Leuwin traduisit les mots « sang », « sperme » et « boue » dans une dizaine des principales langues, espérant sans trop y croire, y trouver un nouvel indice, un sens quelconque pour comprendre ce geste. Mais les traductions ne lui apportèrent rien de plus.*

Lorsque Leuwin ouvrit les yeux, il constata que les ombres des rochers s'étaient étirées jusqu'à la limite du jardin minéral. Il se leva et quitta le cloître zen pour revenir à sa petite cellule. Chemin faisant, il se dit qu'il devrait peut-être retourner sur les lieux de ces crimes à la recherche d'un indice. Les images de Blika dans son cocon ovoïde et du Mengueli gisant dans le cratère de l'anasha le hantaient encore. Ces deux malheureux garçons n'étaient que les deux faces d'une même pièce. Deux vies innocentes gâchées par un tueur au propos barbare et incompréhensible. Le Na ressentait une rage sourde face à sa propre impuissance à sauver Blika et la prochaine victime de ce tueur en série.

« *La* » *prochaine victime*, répéta-t-il dans le vide, soudain frappé d'une terrible évidence : toutes les précédentes victimes étaient de sexe masculin. Il éclata de rire en se rendant compte qu'il n'avait pas prêté attention à un signe aussi important. Ce détail était peut-être le dénominateur commun qu'il cherchait en vain depuis des jours. La haine du sexe masculin, la castration d'un Xnixshr'a, un reproducteur shnixi, la partie inférieure du corps du Nourien, broyée par la meule et l'émasculatation du palefrenier mengueli ! Le tueur était-il une tueuse animée par une haine universelle des mâles ou bien un individu tarauté par des problèmes d'identité sexuelle ? Se pouvait-il que le tueur fut un transsexuel qui n'aurait jamais accepté d'en passer par une réassignation sexuelle ?

Les images des trois meurtres se superposèrent dans son esprit en un fondu macabre, comme pour démentir sa première intuition quant au sexe du tueur : le meurtrier avait fait preuve d'une force remarquable pour planter une lame dentaire dans le corps de ses victimes. Les autopsies du Nourien et du Shnixi avaient révélé que le premier avait été gavé de son vivant et que le second avait été émasculé avant d'être tué. Pour maîtriser un Xnixshr'a qui mesure au bas mot trois bons mètres et lui arracher son appendice

reproducteur sans se faire réduire en bouillie, il valait mieux être du genre costaud. Un Shnixi était capable de soulever 50 fois son poids et au moins 80 fois lorsqu'il était en colère ou qu'on le menaçait. Sans parler des litres d'acide formique ultra-concentré que recelait son abdomen.

Le souvenir de la profondeur des coups de crochet sur le jeune Mengueli témoignait également de la force du meurtrier. Pour infliger de telles blessures, il aurait fallu à une Humaine, une Maalok ou une Nourienne, un exosquelette ou une puissante drogue de combat. Les enquêteurs n'avaient pas retrouvé les traces qu'aurait inmanquablement laissées un exo. L'hypothèse de la drogue de combat restait néanmoins valable, à moins que les biosensors fussent capables de détecter quelques heures après le meurtre des traces rémanentes de phéromones spécifiques sur le sol ou le corps de la victime ? Un peu de sueur ou de sang glané ici ou là aurait permis d'affiner l'analyse, mais les lieux des différents meurtres étaient surchargés de résidus chimiques si différents qu'ils rendaient presque impossible une telle recherche.

*De plus, se dit Leuwin, il n'existe pas de tueuse en série dans les annales de criminologie.* Une autre piste lui vint aussitôt à l'esprit : le meurtrier pouvait appartenir à une population à la musculature plus développée, comme un Shnixi, un Narvol ou un Ygol. Où peut-être était-il né sur un monde à forte gravité, même s'il n'en existait aucun dans le système de Zakhor. Et qui pouvait dire si cet assassin n'appartenait pas à une espèce co-sentiente encore inconnue ? Malgré toutes ses cogitations, il sentait bien qu'il manquait cruellement d'éléments nouveaux pour avancer. Le Na Verdiger comptait sur Orphelle et son expérience dans ce domaine pour lui apporter de nouveaux indices, de nouvelles pistes de réflexion. Sans se l'avouer vraiment le Lecteur d'âmes jetait momentanément l'éponge.

Orphelle, fort heureusement, ne tarda pas à se manifester. Peu après 17 heures, alors que Leuwin admirait la statue d'un martyr inconnu dans les jardins du centre, son NeuroNext le prévint qu'elle cherchait à le joindre. Il bascula aussitôt en mode com.

— Pra Mac Tagert ?

Sa voix et l'éclat pétillant de ses yeux trahissaient son excitation.

— Bonjour Na Verdiger, j'ai beaucoup pensé à vous depuis hier !

— Vraiment ? Cela me touche Pra Mac Tagert. Vous avez donc quelque chose de neuf à m'annoncer ?

— Oui, quelques petites choses qui pourraient vous intéresser, je crois. J'ai utilisé notre système de circonscription des criminels pour votre affaire et j'ai passé au peigne fin les archives criminelles sous la rubrique *serial killer*, je crois avoir trouvé quelque chose d'intéressant...

— Bien, bien, répondit-il avec quelque impatience. Il avisa un banc en bois et s'y assit confortablement, son akaba ramenée sur ses genoux, le cerveau en éveil pour ne rien perdre de ce que la Pra Mac Tagert pouvait lui révéler. Je vous écoute Orphelle...

— La banque de données criminelles du Central fait état d'un accident bizarre survenu il y a deux ans sur Atmira. À l'époque, une enquête avait été ouverte, mais l'affaire fut

classée sans suite, comme un banal accident domestique.

— De quoi s’agissait-il ?

— D’une Humaine...

Verdiger soupira. D’un mot, elle avait détruit ses suppositions. Exit toutes ses théories sur un tueur qui haïrait les mâles.

— Aliya Moldakhanov, est née à Atman sur Atmira, le 8 tichri universel 34.78 a.c. Sa famille l’a retrouvée noyée dans l’étang de la propriété. Le rapport d’enquête ne laisse apparaître aucun sévices particulier, ni trace de contrainte ou de violence. En revanche, les enquêteurs locaux ont remarqué une tache étrange sur le front et une ecchymose légère sur la poitrine.

— Vous avez dit une tache, Orphelle... ? Cette marque, elle ressemblait à un O ?

Les yeux clairs d’un vert profond de la jeune juge semblaient éclairés d’un feu magnétique.

— Mais oui ! Exactement ! Une sorte de tache, dessinée avec le savon de lait de womb qu’elle utilisait. C’est en introduisant le pictogramme O que le programme a retrouvé cette affaire non élucidée. Pas de piste, pas de témoin, pas de mobile apparent, rien du tout. Les enquêteurs atmirs ont d’abord pensé à un crime, mais leurs investigations, assez limitées d’après les procès-verbaux que j’ai pu lire, les ont conduits là aussi à classer l’affaire en accident domestique. C’est incroyable, non ? Si la victime avait été une Atmire plutôt qu’une Humaine, je suis certaine que les enquêteurs d’Atmira se seraient montrés plus opiniâtres. Bah, vous connaissez les Atmirs...

Le racisme des Atmirs n’était pas un stéréotype, aussi dur que cela paraisse, ce n’était pas la première fois que Leuwin le constatait. Les statistiques qu’il avait consultées lui avaient déjà révélé que la majeure partie des crimes considérés comme des meurtres « xénophobes » étaient perpétrés par des Atmirs. La culture atmire éclaircissait bien des choses, mais ce n’était pas la seule explication :

— Vous savez Orphelle, la colonie d’Atmira est composée en majeure partie d’une communauté vestalienne. Des Atmirs hyper-religieux qui ont rejeté le progrès et tentent de retrouver la soi-disant pureté de leurs origines arboricoles. Ce n’est pas si surprenant que le meurtre d’une Humaine n’ait pas mobilisé toutes les ressources de la police scientifique atmire. Mais dites-moi, le meurtre a eu lieu à quelle date ?

— Le 9 shivan universel 35 a.c. entre dix heures et onze heures du matin. Voulez-vous que je vous copie le dossier ?

— S’il vous plaît, oui, cette affaire m’intéresse beaucoup.

Tout en l’écoutant, Na Verdiger tirait ses petites conclusions. Dans cette nouvelle affaire, le meurtrier avait agi de jour, contrairement aux trois autres meurtres. C’était un cas assez atypique, décidément. Une Humaine noyée en pleine journée et non suppliciée. Les éléments temporels et sexuels ne tenaient plus le rôle d’éléments caractéristiques du *modus operandi*. De plus, ce meurtre-ci ne comportait pas le mélange de cruauté et de violence dont le tueur usait habituellement. Demeurait cette marque, ce signe si caractéristique et inexplicable.

— Ce n’est peut-être qu’une coïncidence, reprit Orphelle, mais j’avoue que ça m’a

troublée. La même marque, c'est tout de même extraordinaire ! Je suis presque certaine que ce meurtre a été commis par votre tueur.

Il acquiesça mentalement, c'était ce simple signe, ce O qui était le véritable dénominateur commun de ces crimes, la clef de l'énigme, la signature du tueur. Et cette Humaine pouvait bien être sa première victime. Un détail pourtant semblait encore lui échapper.

— C'est peut-être l'œuvre du même meurtrier, en effet. Mais ce qui me surprend, c'est que le tueur a utilisé un savon au lait de womb pour laisser sa marque sur le front de cette Humaine. Cela vous inspire quelque chose ?

— Non rien du tout, il y a eu une certaine mode pour ce type de soin de beauté, mon père. Et je crois qu'il n'y a qu'une seule entreprise katalie qui les fabrique.

Leuwin ne put qu'avouer son ignorance et ajouta avec une pointe d'ironie :

— Vous savez, je suis un moine, et malgré mon grand âge, je ne suis pas coutumier des salons de beauté et de cosmétique.

Orphelle éclata de rire et la musicalité de ce rire envahit l'esprit de Leuwin comme l'éclat d'une bulle chaleureuse et colorée. Il retrouvait intacte cette connivence qui s'était développée entre eux depuis huit ans.

*J'aime à camper pour elle le stéréotype du prêtre perdu dans ses interrogations métaphysiques*, pensa-t-il fugitivement, *un moine maladroit avec les femmes et hors des réalités humaines*. Orphelle s'y laissait souvent prendre et Leuwin se demanda bien d'où lui venait ce besoin de paraître plus vieux et plus ascète qu'il ne l'était vraiment.

— Je ne vous ai pas tout dit, Na Verdiger...

— Ah ? Je suis suspendu à vos pensées.

— J'ai fait quelques recherches complémentaires et il m'est apparu qu'à l'époque de ce meurtre, le cirque de votre petit protégé, donnait des représentations à Atmira. Dans la ville d'Atman, précisément. C'est assez loin du lieu du drame, mais bon, c'est encore une drôle de coïncidence, non ?

— Plutôt, oui. Cela fait trois meurtres qui ont eu lieu à proximité de ce cirque. Je m'étonne même qu'on n'ait pas imputé ce crime-là à Mardoch Blika.

— Aucun risque, car la mort de cette fille n'a pas été qualifiée de « meurtre », mais « d'accident domestique ».

— Bon, il va falloir creuser la piste du cirque... Mais j'y pense, parlez-moi de votre programme de *profiling*, comment cela fonctionne-t-il au juste ?

— Et bien c'est une intelligence artificielle utilisant une matrice analytique. Les services de police l'interrogent pour définir des portraits psychologiques de suspects. L'utilisateur lui soumet les différents éléments factuels de l'enquête et les résultats des drones sensor, et la matrice les analyse pour établir sa grille de recherche et son portrait-robot psychologique. Si vous voulez, c'est une Intelligence Artificielle Évolutive et Super-Intuitive, d'où son surnom de EASY, et d'après mon expérience, elle est étonnamment fiable...

— Intuitive. Hmm, c'est un peu ce que je fais depuis quelques jours, j'essaie de

combiner mes connaissances et mon intuition.

— C'est ce que font tous les enquêteurs, Na. Mais la matrice est bien plus méthodique et plus puissante que nos malheureux cerveaux. Elle demeure profondément rationnelle et cherche donc toujours à évaluer la pertinence de ses « intuitions ». EASY jongle avec des milliers de grilles d'analyses criminologiques et psychologiques, de méthodes d'investigation et de schémas de recherche. Elle est même capable de modéliser une quantité impressionnante d'éléments aléatoires, c'est là que se forme sa conviction ou son intuition, si vous préférez. De toute façon aucun terme neurocognitif ne peut réellement décrire le processus analytique qu'emprunte cette I.A., c'est là sa force et son étrangeté. Au contraire de nos habitudes, EASY peut même pousser la réflexion jusqu'à l'improbable ou l'absurde...

Leuwin Verdiger ne pouvait pas s'empêcher de se méfier de ce genre de recours artificiels. Tous les programmes avaient des failles et en matière criminelle, n'importe quel bug pouvait se solder par une erreur judiciaire.

— Alors, que conclut-elle pour l'instant votre EASY ?

— D'après son dernier rapport nous avons bien affaire à un *serial killer* qui agit seul. La probabilité qu'il soit de sexe masculin est de 99 %. Elle n'écarte pourtant pas la possibilité que nous soyons confrontés à la première tueuse en série de l'histoire galactique. Un mâle adulte, mais plutôt jeune, doté d'une constitution solide et d'une ingéniosité remarquable. Il est certainement sujet à des crises de violence, de nervosité extrême, mais il conserve néanmoins dans ces moments-là une maîtrise extraordinaire. Audacieux et sûr de lui, il souffre d'un complexe de supériorité qui le pousse à surcompenser par des actes de plus en plus théâtralisés et mégalomaniques. Il souffre d'une schizophrénie légère, comme un dédoublement de personnalité ou un trouble d'identité sexuelle. Il est certainement en pleine crise au moment du meurtre, car ce signe O est associé à la féminité et pourrait remplir le rôle d'un catalyseur qui entraîne la fin de sa crise psychotique. EASY manque d'éléments à ce propos, mais elle a également noté la force surhumaine du tueur. Or, son profil intellectuel est nettement supérieur au quotient intellectuel moyen de la plupart des espèces co-sentientes qui ont une force supra-humaine. Bien que très intelligent, ce tueur en série ne paraît pas vraiment cultivé. EASY indique même qu'il s'agit certainement de quelqu'un de fruste, de solitaire et d'introverti. Il y a 70 % de chance que cet individu vive au contact de la nature : il s'agit certainement d'un rural et pas d'un urbain. Il a très vraisemblablement une affinité particulière avec les animaux. En clair, il a la puissance et la sauvagerie d'un Ygol mais l'intelligence d'un Maalok, si vous voyez ce que je veux dire...

— Il pourrait donc s'agir d'un Shnixi, ou d'un Yond ?

— Non, la matrice a écarté à 70 % ces deux races pour diverses raisons dont leur taille et leur culture dominante. D'autre part, l'absence de traces significatives sur le sol laisse à penser que le tueur est léger, ou bien qu'il utilise des suspenseurs individuels.

Leuwin était à la fois fasciné par cet exposé qui allait bien au-delà de ses propres déductions et mal à l'aise par rapport à ce programme qui semblait parfois lire dans le marc de café.

— Par ailleurs, Na Verdiger, aucun élément historique ne témoigne de l'existence de

tueur en série au sens strict parmi ces deux peuples, Shnixi ou Yond. Leurs meurtres sont violents, parfois prémédités mais en aucun cas théâtralisés et répétitifs. Ces deux espèces n'ont jamais engendré de *serial killer* répertorié.

— Vraiment très impressionnant ce programme ! Votre *profiler* a-t-il noté autre chose, Orphelle ?

— Oui, les wombs...

— Les wombs ? Comment ça les wombs ?

— Je vous ai dit que pour la matrice, le tueur a une affinité particulière avec les animaux. Il ne vous est pas venu à l'esprit que toute cette affaire tournait curieusement autour des wombs ?

— Euh, si bien sûr ! Maintenant que vous me le dites, ça me paraît évident. Je me faisais d'ailleurs la réflexion que nous retrouvons par deux fois une défense de womb plantée dans le corps de la victime, et le Xinixshr'a shnixi a été tué pendant qu'il s'accouplait avec une womb appartenant à Mardoch Blika... mais en ce qui concerne le Nourien et le jeune Mengueli, là je ne vois pas de rapport avec les wombs.

Orphelle fit un petit sourire d'intelligence et haussa les sourcils de façon mutine.

— Vous n'avez pas bien lu vos notes, cher Na. Le Nourien produisait de la farine et il possédait un petit troupeau de wombs rouges. Il se servait notamment de ses bêtes comme d'animaux de trait pour moudre le grain ou défricher ses champs.

Leuwin se tapa le front de la main, en un reproche personnel.

— J'y pense, le petit Mengueli était palefrenier, il était passionné par l'anansha. Il s'occupait des wombs et rêvait de concourir dans le stadium.

— Vous voyez les différents théâtres de ces crimes sont des lieux emplis de wombs. Je dirais même qu'ils mettent en exergue leur exploitation. Il y a peut-être quelque chose à creuser là-dessous...

— OK, Pra Mac Tagert vous m'avez convaincu. Les victimes se servent des wombs à différentes fins mais c'est le propre de tous les habitants du système de Zakhor. Ces bêtes-là, il y en a partout, à tel point que leur présence dans cette affaire est peut-être insignifiante. Quant à l'autre victime, l'Humaine d'Atmira ? c'est un contre-exemple, non ? À part son savon au lait de womb qu'est-ce qu'elle a à voir avec ces bêtes ?

Pour lui répondre, Orphelle Mac Tagert adopta un débit moins rapide, un ton professionnel et professoral qui aurait agacé n'importe qui d'autres que le Na Verdiger. Mais le prêtre avait de l'humilité à revendre et, pour elle, beaucoup de patience. Il l'écouta sans sourciller, concentré sur les propos de la jeune femme.

— La famille de cette Humaine appartenait à la petite notabilité d'Atmira. Ce sont des fermiers et des commerçants spécialisés dans l'importation de wombs et d'autres denrées alimentaires originaires de Katal. Nous manquons d'éléments sur la famille Moldakhanov, mais sur ce point précis les choses sont claires : ils utilisaient de la viande de wombs pour leur petite usine de charcuterie. Cet élément confirme bien ma théorie. Je crois que les wombs sont « véritablement » au centre de votre affaire. Ils ne font pas seulement partie du « décor » comme vous avez l'air de le croire. Réfléchissez bien à ça, Na Verdiger, c'est peut-être la clef de tout. Pour ma part, je vais continuer mes

recherches, entre deux audiences.

— J'ai bien compris la leçon, Pra Mac Tagert. Vous m'avez définitivement convaincu de creuser sérieusement cette piste. Toutes mes félicitations !

Orphelle étouffa un sourire de fierté et une petite rougeur vint colorer ses joues.

— J'espère simplement vous avoir été utile.

— Bien plus que cela, Orphelle ! Merci pour tous ces renseignements et pour le temps que vous y avez consacré. Il se peut que je me rende sur Atmira dans les jours à venir, mais vous pouvez me contacter quand vous le voudrez.

— Je n'y manquerai pas, mon père, je vous transmettrai immédiatement tout élément nouveau. Ah, au fait tant que j'y pense, qu'est-ce que c'est que cet article dans *Le Pari* ?

— Plaît-il ?

— Ce matin. C'est ma greffière qui me l'a signalé. *Le Pari* a publié un article sur le meurtre du jeune Mengueli. Il mentionne le nom de Blika et fait un rapprochement entre ces deux affaires. L'article vous cite et colporte votre thèse quant à l'innocence de ce garçon. C'est vous qui avez écrit ce papier ?

— Heu, le journaliste me cite vraiment ? Oui, en quelque sorte, j'ai, disons, répondu aux questions que se posait un journaliste le jour de la découverte du meurtre et j'ai aussi, enfin, comment dire, rédigé un court mémo que j'ai posté à quelques journaux. C'est curieux que personne ne m'en ait parlé ici...

— C'est un peu imprudent mon père d'établir aussi rapidement un lien entre ces meurtres et de dénoncer la justice du système. Prenez garde aux journalistes, ce n'est jamais vous qui les manipulez...

— J'en prends bonne note, Pra Mac Tagert.

— Ce n'est pas si grave, *Le Pari* n'est lu que sur Menguel ou par des Mengueli expatriés, comme ma greffière. Mais sachez qu'on a vu naître des polémiques pour bien moins que ça. Je dois vous laisser maintenant, mais je vous contacterai. Portez-vous bien, Na Verdiger.

Puis elle ajouta dans un souffle :

— Et soyez prudent...

— Merci, l'Ein Sof vous bénisse, Pra Mac Tagert.

La conversation prit fin et Leuwin eut du mal à revenir à la réalité de ce jardin ensoleillé au cœur du temple bahá'í. Son esprit venait d'encaisser tout à coup des pics d'adrénaline surprenants. Incapable de tenir plus longtemps en place, il se leva pour faire les cent pas sous les regards curieux des quelques frères convers chargés des simples du jardin. Il déambula encore un peu dans le cloître en réfléchissant à toute cette affaire. Les soleils dédoublèrent déjà les ombres des colonnades lorsqu'il repensa à sa visite sur Hamjel, quelque trois semaines plus tôt. Blika ne lui avait-il pas « dit » par-delà son coma protecteur, « Mes wombs, je dois savoir d'où viennent mes wombs » ? Il fallait éclaircir cet aspect de l'enquête, car le Na commençait à s'en vouloir d'avoir négligé un peu vite cette suite d'évidences : les victimes étaient liées aux wombs et le cirque des Deux Soleils était rarement éloigné de ces meurtres.

Le prêtre leva les yeux au ciel, désolé de sa négligence ou de son manque de clairvoyance. Au-dessus de lui, dans un ciel presque uniforme, évoluaient avec lenteur quelques autogyres. Le temps était décidément magnifique, sec et lourd mais il commençait à s'y habituer. Reprenant sa marche, Leuwin ne voyait qu'un point positif pour l'encourager dans ses efforts : désormais la presse menguelienne serait sensible à de nouveaux développements de l'affaire Ikmoa et reparlerait certainement de Mardoch Blika. Mais à y réfléchir, il réalisa presque aussitôt son imprudence : si les autorités du système comptaient étouffer cette affaire de tueur en série, ils allaient peut-être accélérer la date de l'exécution de Blika.

Mortifié, Verdiger redoutait que les politiques ou les juges ne s'inquiètent de ses tentatives de pression pour sauver ce jeune homme. La peur du discrédit et du scandale pouvait les conduire au pire. Sa précipitation risquait peut-être de coûter la vie au jeune Humain. Il était donc urgent d'arrêter le véritable meurtrier ou d'apporter des preuves plus solides de l'innocence du jeune dresseur. Blika, le dresseur de wombs...

\*\*\*

Yoa Véo T'Ja s'éveilla au petit matin avec la pénible sensation que quelque chose de terrible s'était produit pendant la nuit. Lorsque ses bras, parcourant les draps, ne rencontrèrent que le vide à ses côtés, elle sut que Vinc avait disparu. Elle l'avait appelé à voix basse, mais en vain.

Dans l'ombre de la chambre, un phonovélin, dicté à voix basse, traînait sur le sol de bois tendre. Quelques paroles héroïques mais au fond, désespérées, pour lui dire son regret et sa détermination à retrouver le maquignon. Vinc s'était enfui comme le voleur qu'il se défendait d'être. Et cette simple constatation lui déchira le cœur. Il l'avait quittée pour ne plus être un poids pour elle, une ombre sur son trop parfait pedigree.

Malgré sa peine, Yoa eut l'intuition lumineuse que Vinc l'aimait, car il préférerait mener seul le combat, prendre tous les risques plutôt que de bénéficier de son aide. À cette pensée, Yoa sentit son regard se troubler et son cœur battre un peu plus vite. Une immense tristesse l'envahit et sa gorge se noua, étouffant avec peine un sanglot qu'elle s'était juré, il y a peu encore, de ne plus jamais faire naître. Vinc lui manquait terriblement et elle aurait donné son nom et sa richesse pour le voir revenir. Yoa, la petite enfant gâtée, était amoureuse, mais elle savait que cela n'avait rien d'un caprice ou d'une passade. Vinc l'avait émue, rassurée, séduite et comblée. Et cette simple évidence d'un amour naissant, mais profond, jaillit en elle comme une lumière fulgurante.

Pouvait-on éprouver ensemble ces deux sentiments de plénitude et de complet désespoir ? se demanda l'Atmire. Que pouvait-elle faire à présent ? Malgré son argent et ses relations, elle sentait bien que l'univers s'opposerait à sa volonté pourtant modeste : rejoindre celui qu'elle aimait. Vivre avec lui au milieu des frondaisons, près de l'océan, dans une maison emplie de rires d'enfants. Cette simple évocation la laissa au bord des larmes, recroquevillée sur le bord de son lit, avec ce phonovélin qui répétait en boucle le pathétique message d'adieu de son aimé.

Dès le milieu de la matinée, la fille de l'armateur le plus riche d'Atmira commença à

échafauder un plan d'action pour retrouver Vinc. Elle prit contact avec des détectives locaux, certaine qu'il n'avait pas migré vers une autre planète : non, il devait s'être mis en tête de retrouver celui qui avait causé sa perte. Ce maquignon atmir nommé Nuz Déo Slash. Si elle voulait retrouver Vinc, il lui fallait mettre la main avant lui sur le maquignon. Ainsi, elle ferait d'une pierre deux coups : retrouver Vinc et l'innocenter. Coffrer ce Nuz Déo Slash et reprendre le cours d'une histoire d'amour qui n'aurait jamais dû s'interrompre.

Moz Géó Dantak fut le premier à recevoir l'appel de la jeune Atmire. Détective privé de classe R, croupissant dans un bureau minable de Little Atmira, il avait investi ses dernières économies pour se payer le meilleur référencement possible auprès de RefNext Inc. Dans la catégorie « Détective de classe A », il était en tête sous le pseudonyme du « shor », avec une biographie à faire pâlir d'envie les meilleurs chasseurs de primes.

Et pour une fois, il avait pêché le bon poisson, une vraie sirène vestalienne. Moz savait qu'il avait tout à gagner d'aider cette aristo à retrouver son gigolo. Lorsqu'elle lui avait expliqué la situation, Moz s'était souvenu des clichés qu'engrangent tous les détectives. Un vrai clip de cabine sensifibre : une riche héritière qui s'amourache d'un truand à la noix. Le gars est accusé de meurtre et s'enfuit. La môme se met alors en tête qu'il fait ça pour la protéger. L'idiote est prête à dépenser des fortunes pour le retrouver, l'innocenter et le transformer en prince charmant. Le cauchemar de tous les pères bourrés d'argent : le gendre malfrat. Dans le cas de cet avorton, c'était beaucoup dire. Trafic de viande, règlement de compte au stade... de simples et pathétiques magouilles d'arrière-cuisine. Du sordide, du toc, même pas du grand spectacle holoscope !

Moz raccrocha à la petite aristocrate en souriant. Elle allait passer à son bureau dans deux heures. D'un regard, le détective évalua l'effet que produirait sur elle la vision de ce bureau miteux, jonché de dossiers et de détritrus : désastreux ! Il lui restait à peine le temps de le ranger, avant de se refaire une fourrure et de préparer son numéro de détective au grand cœur. Il lui fallait aussi une arme et une bouteille de whish, pour camper le personnage. Et une secrétaire aussi ! Soyeuse, si possible... Un décor, quoi...

Le premier détective que Yoa avait contacté était un véritable chasseur de primes. Elle se rendit, pleine d'espoir, au rendez-vous que Moz Géó Dantak lui avait donné. Son bureau, flambant neuf était situé dans un immeuble cossu de Little Atmira. Sa secrétaire, une délicate Atmire aux poils d'un noir presque bleuté, lui proposa une décoction et la fit patienter quelques instants. Le temps pour Moz Géó Dantak d'achever sa conversation avec « un diplomate nourien » et pour sa secrétaire de battre des cils, une bonne centaine de fois dans sa direction. Yoa profita de ce moment de répit pour interroger sa messagerie neurofacée. Vinc n'avait laissé aucun message.

Lorsque le détective de classe A la fit entrer dans son officine, elle se douta qu'il avait flairé la poule aux œufs d'or : une affaire facile avec une forte prime à la clef. D'allure débonnaire mais l'œil vif, il sut instaurer rapidement une relation professionnelle pleine de confiance. Il commença par bombarder Yoa de questions, pour en savoir autant qu'elle sur Vinc Léo Shak. Yoa se prêta aisément au jeu, malheureusement, elle en savait bien peu sur lui. Moz ne parut pas s'en étonner, il en avait vu d'autres...

À la fin de leur entretien, il lui prouva qu'il était à la pointe de la technique en lui laissant un drone biosensor pour faire le tour de son appartement et recueillir des éléments organiques laissés par le fugitif. Le drone communiquerait au détective ses relevés en temps réel.

Après la signature du contrat, Moz Géo Dantak la raccompagna jusqu'à la porte. L'incertitude et le chagrin tiraient les jolis traits de l'Atmire.

— Vous pensez vraiment pouvoir le retrouver ?

— J'en suis certain, mademoiselle. Seuls les plus vieux rufians sont capables de se volatiliser. Et encore, ils ont besoin d'organisations secrètes, comme les *G'ainatsù* mengueli pour les aider. Votre ami, pour autant que vous le sachiez, n'appartient pas au milieu. Le récit de son arrestation et de ses réactions le prouve d'ailleurs amplement. Il doit toujours être à Okhm à l'heure qu'il est. Je vais commencer par faire le tour des hôpitaux, des astroports, des hypergares et des aéroports, puis je ratisserai la ville avec mes limiers. Ne vous faites pas de soucis sur ce point, j'ai beaucoup d'indics à mon service...

— Et ce Nuz Déo Slash ?

— Lui, c'est autre chose. Il s'est peut-être bien acoquiné avec la pègre atmire locale. C'est pour ça que je pense retrouver votre ami avant ce petit malfrat. Mais soyez sans crainte, je coïncerai ce petit escroc où qu'il soit.

— Je ne sais comment vous remercier...

Le détective privé de classe A souleva d'un doigt la visière de son tarba en poil de wombs. Son œil pétillait comme à l'idée de réjouissances prochaines.

— Il est trop tôt pour ça. Et de toute façon vous connaissez mes tarifs, mademoiselle. Serviteur...

L'Atmir s'inclina légèrement et elle prit congé de lui, le cœur empli d'espoir.

\*\*\*

*Les wombs. Ces animaux katalis sont omniprésents dans tout le système et même au-delà, pensa Leuwin. Elles font tellement partie de notre cadre de vie que j'en suis arrivé à ne plus les voir dans cette affaire.* Le Na Verdiger sentit son esprit s'emballer sous une sorte d'effet secondaire dû à ses trances mnémoniques. Un éclair de lucidité, presque de clairvoyance, une accélération soudaine qui lui faisait faire d'étranges interpolations.

*Les wombs, pensait-il, sont arrachées à peine adulte à leur monde d'origine, Katal.* D'après ce qu'il savait de l'écologie des wombs, ces hermaphrodites perdaient alors leur identité mâle pour devenir des femelles. Le tueur pouvait très bien présenter un parcours symboliquement semblable : l'exil, l'humiliation, la castration psychologique ou réelle, la frustration croissante engendrant peur, ressentiment, colère. Et tout cela aboutissait à la haine. Tous les ingrédients d'une névrose qui aurait débouché sur une identification au sort des wombs et, partant de là, sur cette série de meurtres.

Comme elles, cet individu avait pu se sentir exploité, maltraité, humilié par des basses

œuvres ou baladé de planète en planète... comme un phénomène de cirque ? Son portrait psychologique pourrait le confirmer... Quelqu'un d'intelligent mais de fruste, presque sauvage. Mi-homme mi-bête, raillé et exploité par tous... Leuwin se demanda un moment si le cirque des Deux Soleils n'avait pas abrité un tel phénomène de foire. Un Katali, en rupture de ban. Il n'en savait goutte et ne pouvait se livrer qu'à des conjectures, en attendant de passer l'histoire des membres de ce cirque au peigne fin.

Ces meurtres, poursuivit-il, sont de plus en plus théâtralisés, de plus en plus barbares et cruels. De plus en plus risqués aussi. L'assassinat du jeune Mengueli avait eu lieu au beau milieu d'un stade, comme le signe que le meurtrier voulait donner quelque chose à voir au plus grand nombre. Leuwin n'osait imaginer la mise en scène du prochain meurtre. Car il serait encore plus odieux, il en était sûr. Le tueur, selon un principe tout darwinien, devenait de plus en plus efficace, déterminé et ne cessait qu'avec sa capture. Ces tueries illustraient parfaitement la loi de l'amplitude criminelle croissante de Tashent Laodali : « tout acte répété – même un acte criminel – entraîne une routine qui le prive peu à peu de sens. » Le meurtre étant vécu par les *serial killers* comme un geste libérateur, il tend, à mesure qu'on le perpétue, à s'appauvrir en sensations. D'où le besoin d'accomplir des meurtres de plus en plus violents ou sophistiqués. C'était la quintessence de la loi de Laodali, et ça n'avait rien de rassurant...

À présent, le Lecteur d'âmes se laissait guider par son intuition et il en arrivait presque à faire sien le ressenti de « son » tueur. Leuwin se le représentait comme une sorte de champion de la cause animale. Un paria, un asocial, qui se cachait peut-être ici, à Okhm, marchant parmi les joueurs de toutes races, aussi « transparent » qu'une womb. Invisible pour tous ceux qui vivaient de l'exploitation de ces animaux, que le meurtrier s'était mis en tête de venger. Il restait à mettre une identité sur cet individu et à se renseigner un peu plus sur les wombs et sur le cirque des Deux Soleils.

C'est en réfléchissant à tout cela qu'un surnom s'imposa à lui pour désigner le tueur : le maître des wombs.

La vibration mentale de son interface l'arracha à ses pensées. Un appel de la rédaction du *Pari*. Il le bascula sur sa boîte vocale, comme les appels qui suivirent et qui émanaient tous de différents tabloïds locaux. Son papier avait donc eu de l'effet, mais il ne savait plus s'il fallait s'en réjouir. Leuwin se promit désormais d'être plus circonspect.

Le père supérieur de la lune-monastère, le Nonce Donval Salès, l'appela en fin de soirée. Le Na Verdiger était alors dans la bibliothèque du monastère en train de prendre des notes sur l'écologie des wombs, quand l'interface l'avertit de son appel.

— Leuwin, où êtes-vous ?

La voix grondante du Nonce résonna dans son cerveau avec une violence qu'il avait jadis trop bien connue. Il en sursauta, s'attirant les coups d'œil désapprobateurs des autres lecteurs de la silencieuse bibliothèque.

— Je suis à Menguel, Nonce Salès, vous le savez bien (il accentua sans mal le timbre las de sa voix intérieure), je me repose...

— Je le sais en effet, pesta le religieux. Son visage émacié à la peau d'un noir d'ébène affichait une expression d'agacement qui ne laissait aucun doute sur son état d'esprit.

Leuwin se résignait déjà à laisser passer l'orage. Si son souvenir était bon, les colères de Salès étaient en général assez intenses, mais brèves. Le père supérieur ne mâchait jamais ses mots... Leuwin l'avait souvent imaginé en colon, en capitaine d'industrie ou même en auxiliaire de justice plutôt qu'en prêtre, mais le fait était là : il avait choisi de servir la Conscience et c'était bien lui qui dirigeait d'une poigne solide la petite communauté de Shandarshagor.

— De qui vous moquez-vous, Na Verdiger ? explosa-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce congé bidon que vous avez demandé ?

— Vous l'avez accepté, remarqua effrontément Leuwin, et je suis vraiment...

— Ça suffit ! Ne me racontez pas de conneries. Pas à moi ! J'ai signé votre arrêt maladie par amitié mais ne croyez pas que je suis dupe, Leuwin. Et puis qu'est-ce que c'est que cette interview ?

Le Na Verdiger se mordit involontairement la lèvre. Il ne put s'empêcher de sentir poindre un début de culpabilité, puis d'agacement. Se rendait-il compte qu'il n'était pas en train de réprimander un jeune séminariste ? Le regard que lui jetait le père supérieur Salès lui fit oublier cette orgueilleuse pensée, instantanément.

— L'interview ? dit-il avec un vrai ton de surprise et de naïveté. (Il commençait vraiment à s'étonner de ses talents de comédien.)

Le père supérieur hoqueta et Leuwin sentit qu'il frisait la correctionnelle.

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne savez pas que *Le Pari* et *L'Écho des Cités-Ruches* ont publié un article sur vous et vos insinuations politiques ?

— Des insinuations politiques. Ein Sof, non !

Salès l'écouta quelques secondes protester de son innocence avant de se remettre à hurler. Leuwin retint de ce coup de gueule qu'il était un irresponsable qui se croyait futé, qu'il ne se rendait pas compte du tort qu'il venait de faire à sa congrégation et qu'il n'avait absolument pas à faire état de ses sentiments concernant des affaires policières ou soi-disant politiques. Ce qui donna d'autant plus envie à Leuwin Verdiger de lire ces articles pour se rendre compte de l'étendue des dégâts.

— Écoutez-moi bien, Leuwin, si vous recommencez à faire le malin dans les médias, je me verrai contraint d'agir avec la plus grande sévérité. Ne me poussez pas à bout. Tout cela est extrêmement fâcheux. Je suis très déçu par votre attitude depuis votre retour. Votre retraite vous aurait-elle fait perdre tout sens commun ? Je vous laisse vous reposer, mais attendez-vous à un retour plutôt chargé ! Et tenez-vous tranquille d'ici là, est-ce bien compris, Na Verdiger ?

Salès s'attendait à ce qu'il s'aplatisse et se confonde en excuses. Le lion noir était comme ça, très autoritaire et très nerveux, mais pas méchant, au fond. Un excès de paternalisme tout au plus. Leuwin l'avait écouté sagement, mais il commençait à en avoir assez malgré tout, et ressentit une colère sourde, qu'il s'efforça de chasser :

— Nous n'avons pas de devoir de réserve, fit-il très calmement. Et je sais ce que j'ai à faire dans le cas présent...

Salès en resta coi et son regard holomental vrilla l'encéphale du Lecteur d'âmes. Deux billes bleu acier dans un magma de colère noire presque palpable :

— Je ne sais pas quelle mouche vous a piqué, Leuwin. Vous avez toujours été irréprochable, l'un de nos meilleurs aumôniers. Non, *le* meilleur. Un bahai exemplaire et un digne disciple d'Ashavi, mais votre Maître n'aurait pas toléré ça ! Vous n'êtes pas un gamin ! (Il était heureux qu'il s'en souvienne, finalement, pensa Leuwin Verdiger) Alors je vais juste vous donner un conseil d'ami, après, l'Ein Sof sera seul juge de vos actes : il n'y a rien de bon pour un religieux à s'immiscer dans les affaires profanes. C'est dangereux pour vous et pour vos frères.

— J'entends bien, ne croyez pas que je sois devenu fou ou irresponsable.

Donval Salès fit une moue qu'il ne lui connaissait pas, son visage se tourna sur la droite comme pour parcourir des yeux la salle du chapitre où, ensemble, ils avaient si souvent prié et inopinément, avec une pointe de lassitude et de tristesse dans la voix, il lui donna sa bénédiction avant de couper la transmission.

Leuwin resta un instant interdit, surpris de cette violence et de cette passion. Il poussa un soupir et pensa qu'il aurait souhaité pouvoir chasser tout cela de sa tête, fatigué de devoir sans cesse répondre à une hiérarchie trop autoritaire. Salès était un excellent administrateur, un meneur d'hommes né. C'est ce sens naturel du leadership qui lui avait valu d'occuper ce poste.

Jadis, peu avant son exil, Salès lui avait avoué sa nostalgie d'un temps lointain où la nature de la foi était différente. Moins intellectuelle, moins pragmatique. Un temps où des moines-soldats portaient l'épée et la bannière de la religion, transis de froid ou brûlés par la chaleur des déserts étrangers, à peine protégés par leurs armures.

« Les templiers ou les jihadistes, lui avait-il dit, pouvaient légitimement hurler le nom de leur Dieu et se jeter l'arme à la main dans la guerre sainte, persuadés de s'ouvrir les portes du salut à coups d'épée. Il était plus facile alors de vivre et de mourir pour sa foi. » Leuwin avait tristement secoué la tête en un déni catégorique. « Non, avait-il répondu, c'est maintenant que les choses sont plus simples. » Parce qu'ils étaient devenus des fonctionnaires de l'Ein Sof, des serviteurs d'une idée nécessaire à l'intelligence. Aujourd'hui, pour les religieux, la foi était un luxe. On pouvait, comme Salès, être un excellent clerc, sans véritablement croire en l'éternité.

Leuwin coupa définitivement le mode réception de son NeuroNext. Il avait besoin d'un peu de calme et d'isolement. Son regard balaya la bibliothèque du monastère. Des centaines de livres de toutes origines en tapissaient les rayonnages poussiéreux. Sur chaque mur, de faux vitraux dispensaient une lueur pâle et glauque. En attendant que le dernier moine, un vieil Atmir à la fourrure pouilleuse, quitte les lieux, le Lecteur d'âmes commanda via son interface les deux éditions du jour du *Pari* et de *L'Écho*. Il les parcourut et découvrit les deux papiers qui faisaient suite à son mémo. Les journalistes n'avaient cité qu'une seule fois son nom et s'étaient approprié son propre raisonnement en établissant un rapprochement entre l'affaire Blika et le meurtre de Darar'n Ikmoa. Leuwin suspendit sa lecture, satisfait.

Tout en repliant ses notes et en rangeant son stylet, il repensa au jeune homme dans son cocon de verre, sur la planète-prison. Une vague tristesse le prit, un voile noir qui le fit douter de ses chances de le disculper.

L'âme lourde, le prêtre quitta la pénombre de la bibliothèque, maintenant déserte, pour reprendre, assombri, le chemin de sa petite cellule. Quelques instants plus tard, allongé sur un lit un peu dur, Leuwin Verdiger ferma les yeux et se connecta au fonds de la bibliothèque zoologique de Nooréal. Il sélectionna quelques ouvrages traitant des wombs et entama la transe mnémonique qui lui permettrait de les mémoriser pendant son sommeil. Les yeux fermés, il dévora ces pages jusqu'à ce que le sommeil l'empêchât de rouvrir ses paupières.

À son réveil, Leuwin se sentit la tête lourde après cette nuit d'étude pendant laquelle sa mémoire avait fatigué bien des livres. Il se leva, un peu vaseux et chancelant. Il se força néanmoins à prier, mais il ne trouva pas le courage d'accomplir ses exercices yogis matinaux. Il se traîna ensuite jusqu'au réfectoire dans l'espoir qu'un café lui remettrait les idées en place. Les autres moines avaient quitté les lieux depuis un bon moment, laissant aux jeunes convers le soin de ranger les reliefs de leur repas entassés en pyramides sales sur les tables de bois.

Tout en avalant son petit-déjeuner, Leuwin ressentit un profond vertige. Il lui sembla que des paroles inconnues venaient parasiter ses pensées, comme une surimpression mentale ou un effet de palimpseste qui derrière chaque mot en dévoilait plusieurs, sous-jacents et indélébiles. Ses lectures nocturnes, gravées dans son esprit, remontaient brutalement à sa conscience et une souffrance aiguë lui arracha une plainte. Il reposa son bol de café et s'abandonna un instant à cette transe mnémonique involontaire dont la restitution pouvait survenir à n'importe quel moment.

L'image d'une éruption volcanique puis celle d'un geyser s'imposèrent à lui comme des milliers de pages défilaient devant ses yeux grands ouverts.

« Les wombs, se souvint-il, ont été découverts en même temps que leurs bergers katalis. Ils appartiennent à la famille des proboscidiens comme leurs lointains cousins disparus, les éléphants terriens ou les pachydermes de Gidei prime. Mais à cette différence près que ces herbivores paisibles sont les seuls exemples connus de mammifères hermaphrodites. Étrangement, les wombs naissent mâles et deviennent femelles au bout de trois ans sous l'effet d'un afflux d'hormones libérées à la deuxième saison du rut. Ces hermaphrodites d'un genre unique deviennent véritablement sexués à maturité. Sexués, c'est-à-dire systématiquement femelles à l'âge adulte. Ainsi les jeunes mâles s'accouplent toujours avec des individus plus âgés, puis deviennent à leur tour des femelles... »

Sans l'avoir souhaité mais avec une implacable cohérence, le prêtre vit défiler sous ses yeux une série d'images illustrant ces propos. Dans un décor montagneux, il observa l'affrontement de deux wombs mâles aux cornes imposantes, tandis qu'à côté d'eux, placide et immobile, une femelle à la robe grise paissait dans un champ de neige. Suivaient diverses images d'accouplement de wombs ou de naissance au sein de fermes katalies. Leuwin se concentra pour retenir l'une d'elles. Un cliché noir et blanc de toute beauté, où l'œil unique d'une femelle fixait l'objectif, tandis qu'un bébé womb tétait à ses mamelles. Ému, le prêtre crut presque lire de la résignation et un sourd reproche dans ce regard animal saisi par un photographe de génie. L'œil, dilaté par une intime souffrance surmontait une bosse épaisse qu'une crinière drue effrangeait. Aussitôt, un

nouveau commentaire s'imposa à ses pensées :

«... avec leur boîte crânienne robuste et massive, emplie d'une couche protectrice de graisse autour d'un petit système nerveux bi-hémisphérique, les wombs ne sont pas des animaux très évolués... »

Le Na Verdiger se prit la tête dans les mains alors que s'établissait dans son esprit le renvoi vers un autre ouvrage également mémorisé :

«... les poissons et les reptiles disposent d'un cerveau reptilien qui correspond aux mécanismes de survie de l'espèce, alors que les premiers mammifères possèdent un cerveau limbique qui recouvre le cerveau reptilien et recèle l'origine des émotions et de l'affectivité. Les mammifères supérieurs comme les chiens et les dauphins terriens ou les aligoettes de Floreal ont développé un cortex rudimentaire qui leur offre la possibilité d'inventer et de mémoriser. »

Sans chercher à canaliser le flux de ses souvenirs, Leuwin s'entendit penser de façon troublante :

« Le womb se situe à une position intermédiaire entre le cheval et le chien : son cerveau limbique surdéveloppé recouvre un petit cerveau reptilien et un minuscule cortex qui leur confère une « intelligence » équivalente à celle d'une vache. Son gros cerveau limbique le pousse toujours à rechercher ce qui est agréable et à éviter ce qui ne l'est pas, et ceci, même au détriment de son bien-être à long terme. Pour un womb, mieux vaut souffrir d'une situation que de risquer d'en connaître une pire... »

Tout en se répétant mille et un détails et citations, Leuwin ne savait plus s'il devait s'étonner de ses nouvelles connaissances zoologiques ou de l'étrangeté de ces bêtes. Son cerveau semblait classer, trier et ordonner ces informations à une vitesse vertigineuse. Et le prêtre devait faire un effort mental important pour orienter ses réflexions et puiser dans ce flux une information particulière. Ainsi, il se concentra sur les sons qu'émettaient ces animaux, écartant de ses pensées des schémas et des planches anatomiques, pour enfin « écouter » une série de barrissements, comme s'il les avait entendus de sa propre oreille. Modulés sur quatre octaves, les chants des femelles wombs à la saison des amours différaient considérablement des barrissements des mâles en rut. D'une sonorité riche et parfois étonnamment mélodieuse, ces chants, à l'instar de ceux des cétacés ou des oiseaux, fonctionnaient comme des codes pour appeler les mâles ou prévenir le troupeau d'un danger.

Souriant, Leuwin était à présent assis seul à sa table, négligeant un bol de café qui avait depuis longtemps cessé de fumer, il fredonnait à voix basse et en dodelinant de la tête, perdu dans des pensées qui l'entraînaient loin du monastère à la découverte de l'écosystème de Katal.

Il conclut rapidement que l'exploitation du womb rapportait d'importantes sommes aux Katalis : quinze mille tahels par an et par habitant, avait-il « lu » dans un ouvrage intitulé : « L'écologie et l'économie secrète de Katal ». C'était tout de même un pécule colossal quand tant de colons s'épuisaient à gagner une misère. Cela lui donna à réfléchir un petit moment. Que ferait-il avec tant d'argent ? Et les Katalis, que faisaient-ils de cette manne ? Les wombs étaient pour eux une mine d'or, aussi lucrative que l'avait été cinq cents ans plus tôt pour les Atmirs la découverte du phonovélin végétal. L'arbre qui

enregistrait les sons et qui était à l'origine de l'expansion économique des Atmirs. Mais à comparer ces deux peuples, le Lecteur d'âmes ne parvenait pas à voir chez les Katalis une quelconque trace d'opulence ou d'expansion économique. Ils demeuraient sur leur planète, veillant jalousement leur trésor, leur tradition et leur sol sacré.

En une nuit, Leuwin avait ingurgité des pages et des pages de données zoologiques, sociologiques et économiques sur cet animal incroyablement commun et, qu'au fond, il connaissait mal la veille encore.

*Les wombs, se dit-il en quittant le réfectoire pour le chapitre, sont nécessaires au système, et pourtant, peu d'entre nous leur prêtent véritablement attention. Après tout, qui se soucie du bétail ? Quelques rares illuminés défenseurs d'une éthique écologique intéressante mais galvaudée et ternie par des spéculations outrancières et politiciennes...*

À présent, le prêtre se prit à considérer les wombs d'une autre façon. Comme lorsque, enfant, il aimait à se répéter son propre nom jusqu'à le trouver étrange, il repensait à ces bêtes terriblement familières jusqu'à les trouver « différentes ». Par un « effet de loupe » intellectuelle, il commençait à trouver les wombs intéressants, curieux, étonnants et attachants.

*De là à les plaindre, il n'y a qu'un pas, se dit-il en souriant.*

Les wombs servaient à tout et n'importe quoi. Ils étaient devenus le véritable lien entre toutes les cultures de ce système colonial. Chaque peuple les avait utilisés à sa façon, selon ses besoins, ses goûts et ses caprices. Il en vint à la conclusion que la véritable ressource du système de Zakhor, c'étaient eux, les wombs. Et c'étaient les Katalis qui en contrôlaient la production.

Les particularités alimentaires et sexuelles de ces bêtes, conjuguées aux clauses protectrices du traité de *Port Universalis* formaient la clef de voûte d'un empire de bergers et de commerçants. En respectant leur religion, leur culture et leur sol, les représentants du *Limes* avaient donné aux Katalis une mainmise durable sur l'économie même du système.

*Au fond, se dit Leuwin de plus en plus troublé, ce sont eux, les Katalis qui ont fait de Zakhor leur empire colonial. Étrange renversement ou juste retour des choses ?*

Le Na Verdiger en était là de ses réflexions lorsqu'il poussa la porte vitrée du chapitre pour rejoindre un groupe de moines qui étudiaient. Ils le saluèrent respectueusement de la tête avant de replonger dans leurs discussions passionnées. Machinalement, il se dirigea comme la veille vers la bibliothèque. Il en parcourut les rayonnages à la recherche d'une Bible, pour en trouver une belle édition richement illustrée quelques instants plus tard. Du bout des doigts, le prêtre en caressa la couverture. Les vrais livres étaient rares, mais les bahais, fidèles au passé et à la tradition, pensaient qu'il était important d'en conserver quelques-uns, à tout le moins, les textes canoniques de toutes les religions connues.

À Shandarshagor, lorsqu'il était encore un jeune séminariste de vingt ans, Leuwin Verdiger aimait tout particulièrement contempler une très ancienne édition du Coran reliée en peau de « gazelle ». Il n'avait jamais vu de gazelle, car cet animal terrien était aujourd'hui disparu, mais il se l'imaginait comme une sorte de womb fine, vélocité et douce. Cette édition du Coran avait appartenu à un descendant du prophète humain

Muhammad. C'était une véritable antiquité que leur enviaient les Frères Muslims d'Islamabad.

Son ouvrage sous le bras, le Na Verdiger se posa à une table et disposa devant lui le Livre des livres. Cette bible était un fac-similé d'une édition du XXI<sup>e</sup> siècle.

Leuwin l'ouvrit aux premières pages, Livre 1, *Béréshit*, la Genèse. D'un œil exercé, il parcourut la partie IV, jusqu'aux versets 15 et suivants. L'épisode d'Abel et Caïn. Le premier meurtre de l'histoire humaine et le second péché. *N'était-il pas plus grave que le péché originel ?* s'interrogea le prêtre. AdamaH et Heva n'avaient fait que goûter au fruit de la connaissance, alors que Caïn, leur fils, avait tué Abel, son propre frère. Dieu avait chassé le couple originel du jardin d'Éden et quelle peine appliqua-t-il au meurtrier Caïn ? Caïn passa à la postérité parce qu'il vécut parmi les bêtes, « errante et maudite sur la terre de Nod, loin d'Éden ». « L'Éternel avait mis un signe sur Caïn » qui le distinguait des autres hommes et qui attestait de sa faute.

Leuwin comprit enfin ce qui l'avait poussé à relire ces pages. Il venait de se souvenir que la tradition rabbinique enseignait que ce signe fut placé sur le front de Caïn. Un signe qui le retranchait du monde humain et le désignait comme coupable aux yeux de l'Éternel. La marque de Caïn ! Existait-il un rapport entre ce passage du plus vieux livre de l'humanité et la signature du maître des wombs ? « Les descendants de Caïn sont maudits », lut-il plus loin, « ils vivent parmi les bêtes et portent un signe d'opprobre sur le front ».

— Leur punition, murmura le prêtre est inscrite sur leur front, comme une sorte de signe... Une marque, comme la lettre O ou le chiffre zéro ? Un zéro comme pour signifier que les descendants de Caïn ne comptent plus pour Dieu et qu'ils ne font plus partie de l'humanité. Et, retranchés des hommes, ces gens pouvaient-ils l'être aussi des vivants ?

À ces questions sans réponses, l'esprit du prêtre nourri de lectures religieuses, ésotériques et profanes répondait par association d'idées, sans grande logique apparente : la signature du maître des wombs est un petit cercle. O. Le chiffre zéro, le néant, la mort... meth en hébreu, mat en arabe... Le Mat, l'Arcane 0 des antiques Tarots... Le signe O est-il le symbole posé sur le front des caïnites ? Ce cercle est la porte de l'abîme, la marque du néant et des meurtriers. Et aujourd'hui, celui des victimes. Se pouvait-il que, se prenant pour un envoyé de Dieu, le maître des wombs place ce signe sur le front de ses victimes pour les désigner comme descendants de Caïn, enfants du premier meurtrier qui ne méritaient que la mort ?

Perplexe, le Na Verdiger releva la tête comme à côté de lui deux vieux moines parlaient des Vedas et se livraient à une analyse comparée des textes bouddhiques et nourriques. Ce n'était pas très audacieux comme confrontation exégétique, pensa-t-il, mais ils paraissaient bien connaître leurs sujets. Il les écouta un instant et conclut qu'ils se livraient à une étude savante et passionnée, mais somme toute assez conformiste. Il était infiniment plus difficile de tenter de rapprocher le daïcisme du vestalisme atmir. Parfois, par humilité, les religieux ne se hasardaient pas à expliquer ce qui pose de vraies questions.

*Par humilité dans le meilleur des cas*, songea le Na Verdiger, *et souvent par manque d'audace*. Lui, à côté d'Ashavi, avait osé poser les vraies questions pour se rapprocher de Dieu. Les Lecteurs d'âmes, en explorant l'ultime frontière, avaient tenté de percer le

dernier secret de l'intelligence. Celui du devenir de l'esprit par-delà la mort.

*Aujourd'hui, pensa Leuwin, c'est encore contre la mort que je me bats. Je ne cherche plus à la dépasser mais à la repousser. Et dans cette tâche, je suis seul et sans certitude, sans guide et sans aide.* « Quand la question me rapproche de l'Ein Sof, disait Ashavi, l'Ein Sof est la réponse. Quand la question m'éloigne de l'Ein Sof, L'Ein Sof même, devient la question. »

Le Na Verdiger aurait souhaité pouvoir parler de ses préoccupations à son regretté Maître, le Na Tahar Ashavi, de mémoire bénie. Mais il était mort, probablement délivré du cycle infernal des réincarnations. Son souvenir était toutefois suffisamment présent pour que Leuwin devine que Tahar Ashavi aurait ri de ses spéculations. Comme pour lui dire : « Fais taire l'intellect, le Vide est la voie et la réponse... ».

Il se sentit seul, tout à coup, terriblement seul avec ses fantômes, ses ombres et ses questions sans réponse. *Les morts*, pensa-t-il un peu découragé, *ne nous sont pas d'une grande aide.* C'est alors que l'image de la magistrate flotta dans son esprit. Le souvenir du rire flûté de la jeune femme tinta à son oreille et Leuwin ne put s'empêcher de sourire. Orphelle, était bien vivante, elle, et au fait de ses recherches. Il fallait qu'il lui communique ses intuitions et ses résultats sur la signature du meurtrier et le signe de Caïn. Qui sait ce que son intelligence artificielle super-intuitive en tirerait ? La tête enfouie dans ses mains, Leuwin médita encore quelques minutes, avant de quitter les lieux sous les regards perplexes des deux moines.

Ses pas résonnaient sur le dallage disjoint du couloir qui menait à sa cellule. Quelques rares lampes à quartz balisaient le chemin en dispensant une lueur malade sur ces lieux sans âge. La pénombre et l'odeur de renfermé lui rappelaient le monastère de la lune d'Hamjel. Tout en marchant, Leuwin imaginait, par jeu, qu'un de ces religieux d'Okhm rencontre un jour l'un de ses acolytes de Shandarshagor. Si ce moine évoquait le souvenir du Na Verdiger, il le décrirait sans doute comme un prêtre féru d'études criminelles et zoologiques, manquant à ses devoirs les plus élémentaires, négligé et impoli, tandis que l'aumônier de Shandarshagor lui opposerait l'image d'un prêtre énergique mais raisonnable, convaincu de son goût pour l'étude religieuse et, d'une façon générale, de la profondeur de sa vocation. Il s'amusa encore de ce dialogue imaginaire en poussant la porte de sa cellule.

*L'image que l'on a de moi, se dit-il, n'est jamais la bonne, mais moi, est-ce que je sais encore qui je suis et ce dont j'ai envie pour l'avenir ?*

Refermant la porte de sa chambre, Leuwin se débarrassa de son akaba et passa la main sur ses cheveux en bataille et ses joues mal rasées. Il traversait peut-être une crise, une période délicate. Une sorte de ras-le-bol... La certitude qu'il était le seul à pouvoir encore sauver Mardoch Blika, et qui sait, les futures victimes du « maître des wombs », l'avait profondément changé, investi d'une nouvelle mission.

C'était certainement cela, finalement, cette responsabilité, à laquelle la foi n'était que d'un faible secours, et qui l'avait sorti de ses habitudes rassurantes de prêtre pour le mettre à nu, face à lui-même, dans un rôle à contre-emploi d'enquêteur. Ce n'était pas véritablement une crise mystique ou intellectuelle qui lui faisait considérer sa vie d'un autre œil, mais bien le fait de se retrouver comme un poisson hors de son bocal. Leuwin découvrait simplement au travers de cette affaire qu'il pouvait agir autrement pour aider

les autres, et cela, sans renoncer à enseigner, annoncer et transmettre. Agir en homme et non en prêtre...

L'idée le mit mal à l'aise et comme en porte-à-faux avec lui-même. Jamais auparavant, même lorsqu'il s'opposait à son institution, il n'avait douté de sa vocation de Na. Depuis son adolescence, il n'avait jamais rêvé une autre vie que celle-ci, parmi ses frères bahais, au service de tous, vêtu de sa robe et de son caftan. Un soupir profond, presque un râle s'échappa de ses lèvres sèches. Devait-il renoncer à poursuivre ce meurtrier, de peur de se perdre lui-même dans les ténèbres ?

Il alluma une petite bougie qu'il posa sur l'unique table de la chambre, tout près de son lit. Le vacillement puis l'équilibre de la flamme le rassura sur son propre sort. L'Ein Sof ne pouvait pas le désavouer, il en était intimement convaincu. Mais par où fallait-il poursuivre cette enquête ?

Deux pistes s'offraient à lui : interroger la famille de la jeune femme assassinée sur Atmira ou poser quelques questions à ce Faxton, le directeur du cirque dans lequel travaillait Blika. Seul Faxton pouvait élucider les « propos » de Mardoch Blika, le dresseur de wombs. Et c'était également Faxton qui pouvait lui parler de ses employés pour mettre éventuellement un visage et un nom sur le portrait-robot du tueur.

Si le « maître des wombs » avait côtoyé le cirque des Deux Soleils, Faxton pouvait le reconnaître à travers la description que lui en ferait Leuwin. C'était donc par là qu'il fallait commencer. Le cirque, où qu'il se trouve actuellement, ferait l'objet de sa prochaine visite.

Confortablement installé dans sa chambre monacale, Leuwin commença par localiser ce fameux cirque des Deux Soleils. Le réseau NeuroNext lui fournit presque immédiatement la réponse : Nooréal, la capitale de la planète Nour II. Soit, cette petite planète du système de Zakhor n'était pas si éloignée de Menguel. Il allait commencer par là avant de se rendre, si besoin était sur Atmira pour interroger la famille de la première victime. Sa décision prise, il ne resta plus au Na Verdiger qu'à retenir un billet pour Nour II et à faire sa valise.

Nour, où il aurait rendez-vous avec d'autres souvenirs, et une ombre plus douloureuse encore...

## – Chapitre quatre –

### Le cirque des Deux Soleils

Une célèbre journaliste qui présentait un *talk-show* neurofacé, interviewa le Na Verdiger :

– Na Leuwin Verdiger, dites-nous, comment étiez-vous petit ?

Le Maître tendit la main devant lui :

– Comme ça.

J'aime ce koan qui n'en est pas vraiment un. Il est assez drôle et tendre. Le Maître ne se dérobe jamais à la question, même si elle est stupide. Il ne la rejette pas. Il n'humilie pas la journaliste pour la lui avoir posée. Il répond et enseigne. Il était « comme ça ». Il n'y a rien à « voir » dans son geste, tout à comprendre. Il était comme tous les enfants. Il n'était ni meilleur, ni pire. Il n'était pas prédestiné ou doué. Tout enfant, s'il travaille, peut devenir le Na Verdiger ou tout ce qu'il choisit d'être. « Comme ça » : comme je suis maintenant, aussi. Car Dieu dit à Moïse : « Je suis ce que Je suis ». Je suis toujours cet enfant. Nous sommes tous des enfants. En tendant la main, il désigne aussi la journaliste. J'étais comme vous, je suis toujours comme vous. Nous vivons hors du temps. Sa main est ouverte. Prête à donner, prête à recevoir. Comme l'enfant.

M. B., in *Paroles d'un Maître* (extrait).

« Les wombs mâles ne manifestent de l'agressivité que lorsqu'ils se reproduisent. Par la suite, la chute de leur taux de testostérone les rend dociles comme des bovins. La plupart des wombs étant devenus femelles, celles-ci quittent Katal pour être exportées vers toutes les planètes du système.

Rappelons que les jeunes wombs se nourrissent exclusivement d'un fourrage composé d'ulw, une plante qui ne pousse que sur Katal. Cette plante fait l'objet d'une clause exorbitante du traité de *Port Universalis* qui prévient toute tentative d'acclimatation ainsi que tout achat ou vente d'ulw. Ces particularités alimentaires et sexuelles ainsi que le souci obsessionnel des Katalis à n'exporter que des wombs adultes et femelles expliquent l'absence totale d'élevage hors de Katal. Et puisque toute forme de clonage ou de manipulation génétique à des fins autres que thérapeutiques est interdite depuis les guerres cloniques du dernier millénaire, c'est une garantie pour les Katalis de conserver le monopole de cet élevage très lucratif. L'ensemble des clauses qui protègent tant l'élevage que l'agriculture katalis s'apparente à un protectionnisme honteux et à une entorse étonnante au droit coutumier du *Limes*, fondé sur la libre concurrence. Et puisque le système de Zakhor consomme plus de 200.000 jil de viande

de wombs et des billions d'hectojil de lait par an, ces échanges commerciaux assurent aux Katalis une manne économique estimée à 150 milliards de tahels par an, soit un revenu net par Katali de 15.000 T/an. C'est bien à ce prix que fut conclu le traité qui ouvrit la colonisation du système de Zakhor et l'adhésion des Katalis au *Limes*. Malgré les pressions, ce traité n'a jamais été dénoncé ni outrepassé. L'ulw et les wombs sont donc restés la propriété et le trésor exclusif des Katalis... »

Azevedo Kojimah in  
*L'écologie et l'économie secrète de Katal*

« Je vais,  
Je passe près des amandiers sur la terrasse.  
Le fruit est mûr... »

Yves Bonnefoy

L'astroport bruissait comme une ruche prise de folie. Partout ce n'était qu'agitation, remue-ménage, appels, cris et va-et-vient continuels. En arrivant dans le grand hall central, le Na Verdiger eut le sentiment angoissant de pénétrer dans un monde totalement inconnu et terriblement bruyant. Comme il lui restait presque une heure avant son embarquement, Leuwin n'hésita pas. Il héla la bulle-repos la plus proche et paya sans rechigner les trois tahels demandés. Somme, certes exorbitante, mais qui lui permettrait au moins d'échapper quelques instants au vacarme assourdissant qui habitait les lieux. Il s'installa en soupirant d'aise dans le fauteuil vert pâle qui épousa instantanément les formes de son corps et profita pleinement du silence que diffusaient sans discontinuer les générateurs de bruits blancs. Le petit cocon d'isolation sonore flottait lentement à plus de trois mètres du sol, surplombant la foule dense qui se pressait dans tous les sens. À la regarder de son promontoire, marée vivante et grouillante, Leuwin ne put s'empêcher de repenser à son aqua-bulle abandonnée là-bas, sur le satellite de Lwell. Comme tout cela lui semblait loin à présent. Comme dans une autre vie.

Le prêtre ferma les yeux, bercé par les mouvements fluides de sa bulle. Un visage grave s'imposa dans son esprit, celui du père supérieur Our d'Kaldaa qu'il venait de quitter. Lors de leurs adieux, ce dernier n'avait presque rien dit, se contentant juste de le bénir avant de l'envelopper tout entier dans son regard mordoré. Mais il y avait tellement de foi dans ces yeux dorés, tellement de confiance, que le Na avait ressenti une grande paix l'envahir, une sensation de douceur qui avait balayé tous ses doutes. Il n'était pas dans l'erreur et même si sa quête s'avérait au final vaine, il n'avait pas tort de tout tenter pour la mener à bien.

Leuwin ouvrit les yeux, toute somnolence enfuie. D'un doigt posé sur sa tempe, il initialisa son NeuroNext et employa le reste de son temps à envoyer à Orphelle les commentaires de la Genèse qu'il lui avait promis. Une partie de lui doutait cependant du bien-fondé de ce travail et de l'intérêt que ces textes pourraient apporter à son enquête, mais en même temps, Leuwin ne pouvait s'empêcher d'être troublé par le récit du

châtiment de Caïn et de sa descendance.

— Nous verrons bien ce que tu pourras en tirer, ma chère I.A., murmura-t-il.

Tout entier absorbé dans son travail, le Na faillit rater son vol. Heureusement pour lui, une mélodie envahit la bulle-repos tandis qu'une voix sensuelle l'informa que le *check in* avait commencé. Rassemblant ses affaires à la hâte, Leuwin gagna au pas de course le hall d'embarquement. Une charmante hôtesse de *Nour-space line* l'accueillit en souriant. Elle zippa sa carte d'accès pour vérifier son accréditation avant de lui proposer, toujours aussi enjouée, une capsule auto-injectable de R'lax. Le Na déclina la proposition d'un hochement de tête. Il n'avait pas besoin de calmant.

— Tout est en ordre, monsieur Verdiger. Vous pouvez embarquer sur le *Edre Loarin* à destination de Nour II. Nous vous souhaitons un agréable voyage et vous remercions d'avoir choisi *Nour-space line*.

*Edre Loarin*, « l'ère de l'harmonie ». Leuwin y vit un heureux présage. Il s'installa confortablement dans la coque bleu pâle qui était réservée à la première classe et suivit d'un œil distrait l'énoncé des consignes de sécurité que mimaient gracieusement les hôtesse nouriennes. Ceci fait, elles entonnèrent en chœur « l'invitation au voyage », une douce mélodie en ondulant voluptueusement de la tête et des hanches, dans leur sari aux couleurs changeantes. Les voir ainsi danser et s'accompagner de leur seule voix, mit le Na Verdiger d'excellente humeur.

Ce rituel tenait tout autant du grotesque que du charmant, mais remplissait parfaitement son rôle : faire oublier aux passagers l'angoisse du décollage. Et lorsque les délicieuses hôtesse nouriennes s'éclipsèrent, Okhm-la-joueuse n'était déjà plus qu'un souvenir : un petit point brillant plein de vacuité que le brouillard pluvieux de la stratosphère éteignit en une seconde. Désormais, il n'y avait plus que l'espace, à perte de vue. bercé par le doux remugle des hyper-drives, Leuwin caressa un instant l'idée réjouissante de piquer un petit somme bien mérité. Il fermait déjà les yeux en soupirant de bien-être, lorsqu'une voix grave le tira de sa rêverie.

— Pardonnez mon impudence, mais n'êtes-vous pas le Na Verdiger ? L'élève du grand Ashavi lui-même ?

Lorsque Leuwin rouvrit les yeux, un vieux Nourien se tenait devant lui. Très digne dans son costume cinq-pièces, il ressemblait à un homme d'affaire ou à un haut fonctionnaire impérial. Sous une toque en laine de wombs, son regard d'une extrême pâleur scrutait avidement le visage du Na. Un peu gêné le Lecteur d'âmes ne put qu'incliner la tête. Aussitôt le visage hâve et parcheminé du Nourien s'éclaira :

— Nous ferez-vous l'honneur de bénir notre voyage en nous chantant une prière, Na Verdiger ?

— C'est vous qui me faites beaucoup d'honneur.

Leuwin se leva, puis fermant les yeux, il joignit ses mains sur sa poitrine avant d'entamer une mélodie en se balançant lentement d'avant en arrière :

— *Bahhrabin'hisha bindraia*, chantait-il, *binniiba'r'haabi nat'shii bindraia ribiba'ram...*

— *Biriribi baram bindraia ribiba'ram...* D'un seul élan, tous les passagers nouriens

joignirent leur voix à celle du prêtre, si pleine de ferveur que ce dernier ne put s'empêcher d'en être ému.

*Biriribi baram*, « mon doux pays », *bindraia ribiba'ram*, « si je t'oublie ». La complainte de tous les exilés de l'univers.

*Enfin*, pensa-t-il, *ne le sommes-nous pas tous ? Des exilés... si loin de notre terre natale. Condamnés à l'errance dans l'immensité de cet univers... simplement parce que nous n'avons toujours pas appris à nous contenter de ce que nous avons...* Leuwin eut un petit sourire las. Il reçut les témoignages de gratitude des passagers d'un hochement de tête, un peu surpris cependant d'être l'objet de tant de reconnaissance et de sollicitude. Il se rassit et tourna la tête vers le hublot qui s'ouvrait sur sa droite. Menguel n'était plus à présent qu'une grosse boule beige perdue dans la nuit de l'espace. Fatigué, le Na ferma les yeux et ne tarda pas à s'abîmer dans un profond sommeil.

« Mesdames et Messieurs, nous venons d'atteindre la périphérie de Nour II. Dans quelques instants nous allons effectuer les manœuvres d'approche. Nous demandons à tous nos passagers de bien vouloir regagner leur siège et d'activer leur champ de stase individuel. *Nourspace line* vous remercie pour votre confiance et vous souhaite un agréable séjour sur la "Terra Colores". »

\*\*\*

La nouvelle de la disparition de Vinc Léo Shak causa un certain émoi au sein des services de polices d'Okhm. Un mandat de recherche accompagné d'un mandat d'amener furent aussitôt délivrés par le procureur, et le signalement des deux suspects fut promptement diffusé dans tout le réseau de police du *Limes*.

De son côté, Moz Géo Dantak avait bien travaillé. Quelques incursions dans les banques de données de la douane lui avaient permis d'établir qu'aucun des deux comparses n'avait quitté le territoire sous sa véritable identité. Sans hésiter, il avait fait le tour des plus fameux falsificateurs d'implants Next. Aucune trace du passage de Vinc. Selon toute vraisemblance, l'Atmir devait encore séjourner sur Okhm, tapis dans quelques recoins sombres qui devaient lui donner l'illusion d'être en sécurité. Paniqué, probablement sans le sou, il s'était sans doute réfugié dans les bas-fonds de la ville.

Moz soupira. Il était bon pour écumer tous les hôtels minables et autres foyers du secours social de la ville. Serrant les dents, le détective commença courageusement à en dresser la liste, secteur par secteur. Quelques heures plus tard, en une morne fin de soirée, vautré dans le suspensofa d'un bar, le détective contemplait sur sa console manuelle le résultat de sa recherche. Pas l'ombre d'un Vinc Léo Shak dans les motels de la ville. C'était tout simplement décourageant. D'un geste, il appela un distri-rob et commanda un double bourbon menguelien.

— Courage, mon vieux. C'est un boulot comme un autre. Et en plus, c'est foutrement bien payé ! s'encouragea-t-il. Puis ses yeux se perdirent en direction de la scène où une splendide Atmire jouait sensuellement avec un serpent au rythme d'une musique lancinante. Les plantes et les lumières chatoyantes donnaient l'illusion d'une jungle, comme aux temps primitifs d'Atmira. À cette époque, les choses étaient simples... Moz

vida pensivement le contenu doré de son verre, laissant l'alcool s'insinuer dans tous ses membres. C'était du feu, une coulée de feu liquide. Exactement ce qu'il lui fallait pour se donner du cœur à l'ouvrage. Souplement, Moz dégagea son corps massif du suspensofa, avant de quitter le bar d'un pas lourd.

Pendant ce temps, Yoa Véo T'Ja revenait de l'*Anneau Rouge*. Elle y avait passé la soirée dans le vain espoir de se distraire et d'oublier un peu la triste histoire dans laquelle elle était tombée. Mais rien n'y fit. Elle ne pensait qu'à Vinc. Tout, dans ces lieux, lui rappelait l'Atmir. Lassée de ne rencontrer que des fantômes d'un bonheur qu'elle avait cru éternel, elle avait préféré rentrer chez elle. Là, alanguie sur une méridienne de couleur jaune, elle sirotait son sixième *smart-drink*. La journée avait été longue : le matin, son ami avocat avait réussi à convaincre le juge du rôle quasi-insignifiant de Vinc dans l'affaire du trafic de viande. Arguant brillamment que les faits reprochés à son client étaient pour le moins lacunaires, l'avocat avait purement et simplement plaidé la nullité de la procédure. Le juge, conscient de la pauvreté du dossier n'avait pu que se ranger à cet avis.

C'est déjà ça de gagné... si seulement tu n'avais pas disparu, Vinc ! Si seulement tu m'avais fait confiance. Ta disparition a failli peser lourd à l'audience... oh mon chéri... nous pourrions être libres à l'heure qu'il est...

L'Atmire porta un toast à cette petite victoire avant de vider son verre d'un trait. Elle s'apprêtait à s'en verser un autre, lorsque son NeuroNext palpita. C'était Moz, le détective.

— Excusez-moi, m'selle, je sais bien qu'il est tard mais...

— Ce n'est rien, monsieur Dantak.

— Le soir où vous vous êtes rencontrés, avec Vinc... c'était bien dans un casino, n'est-ce pas ?

— Oui. Le *Macrowold*.

— Est-ce qu'il y jouait ?

— Je crois oui. Pourquoi ?

Moz marqua un temps de réflexion.

— Pratiquait-il d'autres activités de cet ordre, paris ou jeux de cartes ?

— Je ne sais pas trop... je pense qu'il m'en a peut-être parlé... je ne sais plus. Pourquoi voulez-vous le savoir ? c'est important ?

— Disons que c'est une idée que j'ai eue. Je me disais que si c'était un joueur, il avait peut-être un autre compte bancaire. C'est une pratique courante chez les joueurs réguliers. Un compte bancaire anonyme... Se pourrait-il que des gains au casino aient été enregistrés sur un compte semblable ?

— C'est possible. À vrai dire, je l'ignore. Mais en y réfléchissant, Vinc m'a dit avoir assisté à l'anasha, le soir où nous nous sommes rencontrés. Je crois même qu'il fêtait un gain substantiel, mais pensez-vous que...

— Excellent, mademoiselle T'Ja ! Je vais approfondir cette piste sans tarder... je vous tiens au courant.

Un nouvel appel du détective, deux heures plus tard, la réveilla en sursaut. Yoa s'était endormie sur sa méridienne et elle mit quelques secondes à se rappeler qui était ce Moz Géo Dantak qui lui parlait d'une voix surexcitée.

— J'avais vu juste ! Votre ami a placé ses gains sur un compte anonyme dont j'ai le code. La direction du *Macroworld* n'a pas été très coopérative, mais les bookmakers de l'anansha sont un peu moins regardants. Il a quand même fallu les pousser un peu à la confiance...

Yoa, de plus en plus angoissée, émit un soupir agacé :

— Je vous ai déjà dit d'envoyer régulièrement vos notes de frais à l'agent de ma société de gestion. Pensez-vous le retrouver bientôt ?

— Mes recherches avancent bien, mademoiselle. Le shor est sur les traces de M. Léo Shak !

Son humour douteux et son grand sourire carnassier ne la firent pas du tout cligner des yeux.

— Tenez-moi informée de la moindre évolution de votre enquête, monsieur Dantak. Et... je vous prierais de m'épargner vos pointes d'humour. Bonne nuit.

D'un geste cassant, Yoa mit fin à la conversation. Elle n'avait plus la moindre envie de dormir. Son regard s'arrêta un instant sur la table basse qui jouxtait sa couche. Une collection d'oniropuces et de cubes analgésiques de toutes les couleurs en occupait la surface. Elle tendit une main tremblante vers ces petits paradis artificiels qui lui assureraient un sommeil sans cauchemar, mais ne réussit qu'à les faire tomber sur le sol. Elle contempla un instant les centaines de petites cubes colorées qui jonchaient son tapis. Puis, n'en pouvant plus, elle enfouit son visage entre ses mains et fondit en larmes.

\*\*\*

Sous l'effet de la propulsion infraluminaire, Nour II apparut au tout dernier moment et Leuwin regretta aussitôt de ne pas s'être réveillé à temps pour voir la petite planète venir à sa rencontre. Il aurait alors même pu apercevoir la petite lune qui l'avait vu naître : Moss, terramorphe et vert-de-gris, en orbite autour de Nour II.

Le cargo venait de franchir le bouclier atmosphérique et flottait à présent dans un ciel d'une pureté presque aveuglante qui chatoyait sous l'effet des stases de *containement* du navire. Les deux continents demeurèrent encore un bref instant visibles, avant d'être happés par les nuages. Les stases du cargo se mirent aussitôt en veille à l'approche du sol. Nour II. La belle colorée qui offrait un lieu de villégiature idéale pour les amoureux de la nature. Sous un climat froid, s'étendait à perte de vue une toundra forestière que seules de hautes montagnes au dessin déchiqueté semblaient pouvoir restreindre dans son élan. Un écrin de verdure où la terre avait une couleur ocre et dorée.

Leuwin avait bien conscience de la chance qui lui était offerte de pouvoir contempler ces merveilles, mais il n'arrivait pas à ressentir la moindre joie ou le moindre plaisir.

Certes, l'affaire qui l'y menait n'était pas des plus réjouissantes, mais au-delà de ce constat, il y avait ce chagrin qu'il ne pouvait s'empêcher d'associer à cette planète. Car pour Leuwin, Nour II resterait à jamais liée à sa mère, Siona Melghistre-Verdiger.

La douce et trop tendre Siona. Sa mère avait vu le jour sur cette terre si riche et si colorée, il y avait environ soixante ans et, selon ses vœux, c'était sur cette même terre qu'elle dormait à présent de son dernier sommeil. De tout son cœur, le Lecteur d'âmes souhaita pouvoir se recueillir sur sa tombe et, si l'Ein Sof était clément, avoir le temps de visiter un peu le monde qui l'avait vue grandir...

Le cargo tangua légèrement. À la disparition des champs de stase, succéda la mise en route des surcompensateurs gravitationnels qui signalèrent dans un vrombissement sourd la phase finale de la manœuvre d'atterrissage. Et quelques instants plus tard le vaisseau se posait en douceur sur le tarmac de l'astroport de Nour II.

Le Na ne put retenir un soupir de soulagement avant de murmurer brièvement une petite prière de remerciement au Créateur qui leur avait, cette fois encore, permis d'arriver à bon port. Le vieux Nourien qui lui avait demandé une bénédiction s'enquit de sa destination.

— Je suis arrivé.

Le vieillard hochait la tête avec simplicité.

— Je m'appelle Brol Varyan'a. Je réside à Nooréal dans le secteur 8. Si vous avez besoin de quoi que ce soit... je vous en prie, Na Verdiger, n'hésitez pas à faire appel à moi.

— Merci, monsieur Varyan'a. Cette attention me va droit au cœur.

Leuwin descendit du cargo et découvrit l'astroport de Nooréal. Le hall d'arrivée ressemblait à un lotus de verre et de métal sous un ciel pâle et hivernal. La lumière quoique froide et naturelle, y coulait à flots, donnant la curieuse impression aux voyageurs qui y circulaient d'être dans une immense serre posée dans un jardin d'hiver. De nombreuses plantes aux feuilles démesurément grandes et foisonnantes renforçaient encore ce sentiment. Leuwin regarda ces plantes exotiques avec curiosité : elles étaient aussi grandes que des arbustes et d'une couleur qui rappelait le bleu d'outremer ou de cobalt. Jamais il n'en avait vu de pareilles de toute son existence. Se penchant vers une longue branche, il en huma le délicat parfum. Cela sentait la cannelle et la vanille étoilée.

— Monsieur Verdiger ?

Le prêtre se retourna en sursautant. Devant lui se tenait une hôtesse nourienne, toute menue. Les couleurs vives et changeantes de son sari contrastaient joliment avec la complexion pâle de son visage glabre que de grands yeux, uniformément sombres, semblaient dévorer à chaque battement de paupières. À la main de cette dernière pendait le maigre bagage du Na. Le sourire qu'elle lui adressa était plus timide que professionnel.

— J'ai récupéré votre sac, monsieur. Une limougyre vous attend, comme convenu. Si vous voulez bien me suivre...

— Une limougyre ? c'est très aimable de votre part, mais je ne pense pas avoir les moyens de m'offrir pareil luxe !

— Tout a déjà été réglé lors de la réservation, monsieur. Par un certain monsieur...

Nandelaka. Il a été très explicite : je ne peux pas accepter un refus !

— Sun... Et bien je vous en remercie et je vous suis, comme « convenu ».

Tout à sa surprise, Leuwin emboîta le pas de la jeune femme qui le mena directement à une porte vitrée où l'attendait au-dehors une superbe navette argentée aux formes fuselées. En la regardant, le Na eut presque envie de rire. Cela ressemblait bien à son ami de lui faire une surprise pareille, mais ça ne lui ressemblait pas à lui, de voyager dans une telle merveille.

— Vous avez de la chance, monsieur Verdiger. Sans réservation, vous auriez attendu des heures...

D'un geste, elle désigna une immense file qui, patiemment, attendait devant une aire de stationnement. Ils étaient des centaines, essentiellement des Nouriens qui battaient le pavé dans un petit nuage de cigarette sucrée qui seul troublait l'immensité hivernale du ciel surplombant la ville impériale.

— Les taxigyres sont une denrée rare à Nooréal, reprit l'hôtesse. Croyez-moi, si l'on ne réserve pas... mieux vaut s'armer de patience ou de bonnes semelles !

L'hôtesse ponctua son conseil d'un petit rire enfantin. Elle se pencha un instant sur le clavier numérique qui garnissait le montant latéral du véhicule et composa rapidement un code, avant de prendre gentiment congé du prêtre. Ce dernier n'hésita pas. Le froid mordant commençait à transpercer ses vêtements peu adaptés au climat de Nour II. Il embarqua prestement dans le véhicule et indiqua l'adresse de la *Pension Matteson*, l'hôtel le meilleur marché qu'il eut trouvé dans la base de données de l'office du tourisme de la ville. Sans attendre davantage, la navette prit son envol et le prêtre, tout à sa joie d'enfant gâté, eut tout le loisir de découvrir Nooréal, confortablement assis dans des sièges de cuir automorphes. Il ouvrit le minibar et se versa un verre de vin, dont il huma les délicats arômes. Puis il porta le verre à ses lèvres, et cette première gorgée – où s'exprimaient des arômes de fleurs d'aleng-aleng et de cuir de nerobi – participa à son bonheur de découvrir la ville. Ce qui le frappa en premier lieu, fut les multiples couleurs qui la recouvraient. Sur chaque façade, chaque toit, ce n'était que symphonies de cuivres rouges, de jaune safran, d'ocre et de bleus. Une cité de pastel, chamarrée et parée de précieux atours qui donnaient au visiteur une impression de prospérité et de tranquillité sereine. De nombreux hologrammes muraux chantaient les louanges de l'Empereur et de son *bayt* local.

Dans les rues débordantes de plantes persistantes et, en dépit du froid, une foule de Nouriens circulaient d'un pas souple et rapide sans jamais donner l'impression de se presser. Leurs vêtements, sari pour les femmes et guibinga pour les hommes, formaient des taches de couleurs mouvantes qui se combinaient aux feuilles et aux façades, en un vivant tableau impressionniste.

— Comme on est loin du vacarme des casinos d'Okhm où tous semblent perpétuellement courir, soupira Leuwin.

En contrebas, sur une placette bordée de maisons basses et rondes, il aperçut une petite troupe d'acrobates. Le prêtre fit aussitôt ralentir le véhicule pour profiter du spectacle. Vêtus de costumes aux fractales aléatoires, les saltimbanques se contorsionnaient dans des poses qui défiaient les lois de la gravité. Leuwin sourit et posa son verre vide. Les spectacles de rue étaient de plus en plus rares dans le *Limes*. Partout, les artistes de rue

étaient chassés, avec mépris, des grandes métropoles qui les assimilaient à des mendiants.

Le prêtre n'en avait plus vu depuis son enfance. Il comprit, en apercevant les petits attroupements formés autour d'un jongleur, d'un bateleur ou d'un conteur, que Nooréal était pour ces saltimbanques une terre d'accueil particulièrement réceptive à leur art.

Reprenant son trajet, la limougyre survola le fleuve Ongtseu qui coupait la ville en deux. Sur ses rives et ses ponts de bois se dressaient d'étranges petits monuments couverts de fleurs séchées et tressées en couronnes. Quelques restes de nourriture garnissaient les plateaux d'osier posés devant ces monuments. Leuwin fouilla sa mémoire pour se rappeler que les Nouriens y déposaient des offrandes et des *ex-voto* pour leurs ancêtres. Ces petits autels dressés à leur mémoire faisaient le bonheur des chrats – croisement incertain entre les mini-félins de Nour et les rats d'origine terrestre. Mais aucun Nourien ne se serait risqué à les en déloger, de peur de brutaliser l'un de leurs ancêtres réincarnés. Leuwin songea que Nour II était le seul monde du système de Zakhor où les animaux étaient à ce point respectés et protégés.

*Ici, se dit-il, les wombs sont traités comme des animaux de compagnie. Et les Nouriens, traditionnellement végétariens, n'en consomment pas la viande.*

Ceci lui rappela qu'un obscur commandement vestalien défendait également aux Atmirs orthodoxes d'en manger.

La limougyre effectua un large virage à basse altitude pour s'arrêter sur une place, devant une vieille bâtisse vert pomme, haute de trois étages. Le Na en conclut qu'il était arrivé à son hôtel, la *Pension Matteson*. En sortant de l'habitacle climatisé, Leuwin ne put s'empêcher d'éternuer bruyamment.

Le froid était encore plus mordant qu'au sortir de l'astroport. Il avait besoin de quelque chose de plus chaud qu'une simple akaba ! D'un regard, il balaya la petite place. Devant un temple nourrique ouvert sur la rue, un groupe de femmes vêtues de lourds débardeurs en laine de wombs passés sur leurs saris dansaient sur un rythme langoureux. Elles se déhanchaient lentement en agitant gracieusement leurs mains constellées de bagues vers le ciel. Leurs yeux sombres soulignés par un épais trait de khôl avaient une expression extatique, presque hallucinée. Tous leurs gestes trahissaient cette sorte de transe dans laquelle les danseuses s'abîmaient.

Le mysticisme populaire était partie intégrante de la culture nourienne et Leuwin qui n'avait jamais aimé les extrêmes ne put s'empêcher de frissonner légèrement. Il frissonna davantage en découvrant l'enseigne d'une petite boutique : il venait enfin de trouver ce qu'il cherchait. Un peu en retrait de la rue, jouxtant une taverne un peu galeuse, se tenait une petite échoppe d'aspect vieillot qui exhibait pêle-mêle un bric-à-brac impressionnant dont, négligemment suspendue sur une trille, une série de manteaux en fourrure de wombs, dont la seule vue suffit à réchauffer le Na. Sans hésiter, Leuwin pénétra dans le petit magasin. Lorsqu'il en ressortit quelques minutes plus tard, il portait un épais manteau de laine et une paire de gants en duvet.

Ainsi paré, son caftan vissé sur le crâne, le Na se sentit prêt à affronter les blizzards les plus vigoureux. Enfin, ragaillardi par son achat, le prêtre poussa d'un geste décidé la porte vert foncé du petit hôtel.

Située, idéalement sur la rive droite du fleuve, à mi-chemin du vieux quartier de Nong Oane et du district des établissements de thé, la *Pension Matteson* fleurait bon l'encaustique et la cire, et avait le charme désuet des antiques demeures, certes un peu bousculées par le temps, mais toujours dignes. Le petit hall dans lequel Leuwin pénétra était à cette image d'une autre époque. De larges dalles noires un peu usées recouvraient le sol et un petit comptoir de bois ciré faisait face à la porte d'entrée.

Dans un coin, sur une petite table basse, un vase d'opaline offrait la splendeur discrète d'un grand bouquet de sycomorées bleutées. Les murs, recouverts d'un papier peint fleuri, portaient quelques tableaux. Leuwin y reconnut les montagnes-rizières, le lac Ongtseu et le temple de corail de Tanaloth.

Seule concession à la modernité, une plate-forme anti-G dissimulée à l'ombre d'un antique escalier en colimaçon, permettait d'accéder aux étages.

Une voix douce et que l'âge avait rendu un peu fluette le tira de sa contemplation.

— Bienvenue, monsieur. En quoi puis-je vous aider ?

Une petite femme, une Humaine aux cheveux blancs ramenés en chignon, le regardait avec curiosité.

— Le bonjour, madame. Je suis le Na Leuwin Verdiger. Le serveur touristique m'a signalé qu'il vous restait des chambres...

Un sourire immense étira le visage ridé de la vieille dame.

— Il m'en reste en effet, Na Verdiger. Ce serait pour moi un honneur de vous loger. Je vais vous donner la chambre 13. Elle est petite mais confortable. En plus, elle donne sur le jardin jaune. Vous y serez très bien, si vous avez le courage de monter le vieil escalier, ma plate-forme anti-G est en panne.

— Rassurez-vous, je ne crains pas l'effort.

Le numéro 13. Intérieurement Leuwin sourit. Heureusement qu'il n'était pas superstitieux. Sans attendre, il emboîta le pas à son hôtesse qui trotta déjà allégrement dans les escaliers. Elle s'arrêta devant une porte de bois pourpre, avant de se retourner vers lui en souriant.

— J'espère que vous vous plairez ici, Na Verdiger.

Elle ouvrit la porte et l'invita à entrer. La pièce était de dimension modeste, juste assez grande pour accueillir un lit, une armoire et une table avec holoconsole standard. Le mur du fond était percé d'une immense fenêtre qui s'ouvrait sur un magnifique ensemble de serres et de jardins, de bassins et de fontaines, séparés par des paravents d'aliéos fleuris, dont la seule vue ravissait le cœur et l'âme.

— C'est parfait, madame...

— Madame Matteson !

— Madame Matteson. Cette chambre me convient parfaitement.

D'un geste, il enclencha son NeuroNext et valida sa réservation. La vieille dame sourit avant de faire de même.

— Bien. Tout est en ordre, Na Verdiger. Voici votre pass. La salle d'eau est sur le

palier, la porte orange. Vous trouverez des serviettes dans l'armoire. Mais s'il vous manque quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le faire savoir...

Leuwin opina de la tête. Son hôtesse avait quelque chose de chaleureux et de maternel qui lui rappelait sa mère, même si cette dernière n'avait jamais eu l'énergie débordante de cette femme.

— Je vous laisse vous installer. Et n'oubliez pas, s'il vous faut quelque chose... n'hésitez pas !

Demeuré seul, le Na resta un long moment à contempler la douceur du jardin qui s'ouvrait à ses pieds. Ses pensées étaient pourtant à mille lieux de là. Perdues dans les méandres de ses souvenirs.

— Je suis enfin venu, maman. Comme je te l'avais promis. Si seulement tu étais encore là pour me faire découvrir ta ville...

Sa voix était murmure, et c'est à peine s'il se rendit compte qu'il avait parlé à haute voix. Un soupir fait de mélancolie et de résignation monta de sa poitrine. Pour chasser sa tristesse naissante, il se força à accomplir des tâches sans importance : ouvrir son sac, en sortir ses affaires et les suspendre dans l'armoire... lentement, le calme revint dans son cœur et son esprit. Le passé ne reviendrait pas. Seul le présent pouvait être modifié, et ce présent c'était Faxton du cirque des Deux Soleils. C'était lui qu'il était venu visiter, et non la ville.

Sans attendre plus longtemps, Leuwin réserva via son interface une place pour la prochaine représentation. Il était décidé à voir ces artistes à l'œuvre avant d'interroger leur directeur. Le prochain spectacle n'aurait lieu que le lendemain en fin de matinée, ce qui lui donnait largement le temps de contacter Orphelle...

— Oui, Orphelle Mac Tagert !

Le contact ne lui délivra pas d'image, curieusement. Leuwin se maudit de ne pas avoir consulté préalablement les fuseaux horaires. Il devait avoir réveillé son amie en pleine nuit.

— Euh, c'est le Na Verdiger, désolé d'avoir interrompu votre nuit mais...

— Ah non ! non, non, non. Vous ne me réveillez pas. Il est 11 heures du matin sur Nour II...

— Sur Nour II ?

— Na, je ne peux pas vous parler... je suis en pleine perquisition. Je vous rappelle dès que j'ai fini !

— Attendez, je... vous... êtes aussi sur...

Sa réponse se perdit dans l'espace info-sphérique, Orphelle avait déjà rompu le contact, happée par sa tâche. Leuwin demeura quelques instants interdit. La présence de la jeune femme sur Nour II l'intriguait. Que diable était-elle venue faire ici ? Elle avait parlé de perquisition. Cela aurait-il un lien avec l'affaire Blika ? Le Lecteur d'âmes secoua la tête, il était en train de tirer des plans sur la comète. Elle avait promis de le rappeler et Leuwin ne douta pas qu'elle lui expliquerait tout à ce moment-là. Il avait donc

mieux à faire que perdre son temps en suppositions farfelues.

Comme il avait du temps devant lui, autant l'utiliser intelligemment. Le Lecteur d'âmes enfila prestement son manteau et, en refermant la porte de sa chambre derrière lui, ne put s'empêcher de remercier l'Ein Sof de la chance qui lui était donnée. Depuis des années, il rêvait de découvrir cette ville et n'avait jamais trouvé le courage de s'y rendre. Cette affaire, en ne lui laissant pas le choix de ses destinations, allait lui permettre de réaliser une vieille promesse.

Le froid était presque polaire. Coupant comme une lame, il pénétrait dans le moindre interstice de tissu pour imprimer son baiser glacial sur la peau du malheureux qui n'aurait pas pris la peine de se couvrir chaudement. En sentant son nez rougir, Leuwin ne put que se féliciter de son achat. Le manteau de wombs était merveilleusement douillet et chaud et suffisamment léger pour ne pas entraver ses mouvements. Ainsi emmitouflé, il se fondait d'ailleurs parfaitement dans la foule qui emplissait les rues de Nooréal.

Il marchait d'un pas lent, tranquille, savourant les mille et un détails de la cité. Il avait tout son temps, aussi se laissa-t-il porter par sa curiosité. Empruntant un pont de bois de kalari pour traverser le fleuve, il aperçut, perchée sur une felouque, une jeune Nourienne qui pêchait au cerf-volant. D'un geste sûr et infiniment gracieux, la jeune fille lança son filet dans les eaux argentées du fleuve Ongtseu. Son corps mince et nerveux comme un roseau, se tendit pour imprimer plus de force à son lancer avant de se détendre comme la corde d'un arc. Le filet s'envola comme une corolle avant de retomber sans bruit dans les eaux grises. C'est à peine si elles frémirent de cette intrusion. Aussitôt la jeune pêcheuse relâcha le grand losange de toile qu'elle tenait à la main et le ciel se colora d'un oiseau vermillon. Le Na ressentit la beauté de l'instant au plus profond de son âme. Il y avait de la magie dans ces gestes simples, quelque chose d'indéfinissable qui le prit à la gorge. Comme s'il touchait la perfection d'une vivante aquarelle.

Sentant probablement qu'on l'observait, la jeune fille leva les yeux et le surprit à l'observer. Son visage lisse aux yeux immenses, se fendit d'un sourire auquel Leuwin répondit d'un grand geste de la main avant de se remettre en route.

Sur l'autre rive, au pied d'un hameau construit à flanc de colline, une petite musique lui fit tendre l'oreille et il se laissa guider par elle dans le dédale de ruelles et d'escaliers qui sillonnaient ce vieux quartier dont il avait tant entendu parler. Les notes étaient fluides, légères, rieuses et tellement en harmonie avec ces lieux si chamarrés, qu'elles semblaient elles aussi leur apporter des couleurs. Le prêtre reconnut la *Tz'iakha*, une mélodie traditionnelle populaire qu'aimait à fredonner sa mère.

*Machit'haskl birimatira tsing...* Je revois les couleurs de mon village...

Sans en avoir conscience, Leuwin se prit à en chanter les paroles qui avaient bercé son enfance, et les passants qui le croisaient, loin de le prendre pour un fou, lui adressaient tous un sourire en hochant la tête. La musique tenait une telle place dans leur culture qu'elle leur était aussi nécessaire que boire ou manger. Personne ne se formalisa donc de l'entendre chanter en pleine rue.

Parvenu au sommet de la colline sur laquelle s'épanouissait le quartier qui avait vu naître sa mère, Leuwin marqua une pause. De cet endroit, il dominait le fleuve et

découvrait un merveilleux panorama sur la rive opposée. Les petites maisons rondes et colorées s’alignaient le long des eaux, prolongées d’embarcadères où semblaient danser des barques aux voiles légères, tout en nuances de bleus et de vert tendre. Derrière lui, Leuwin devinait de nouveaux quartiers, de nouveaux villages préservés de la modernité.

Au pied de cette colline, sur cet autre versant, s’ouvrait une petite étendue de terre délimitée par quatre murs de pierre et quelques arbres. Une grille à deux battants en marquait l’entrée. Pour l’atteindre, le prêtre emprunta un chemin mangé de végétation et ne s’arrêta que pour ramasser un petit caillou rond et clair. Puis il reprit sa marche et poussa ces ferronneries aux chambranles fatigués, avant de parcourir une série d’allées où s’alignaient les tombes. Il s’arrêta enfin devant l’une d’elles. Une simple pierre rectangulaire posée à même le sol. Une petite stèle et une épitaphe dévorée par les lichens où il lut avec peine le nom de Siona Melghistre-Verdiger. C’était tout, et Leuwin, bouleversé, n’ajouta en souvenir que le petit galet, glané sur le chemin. Une vieille coutume venue d’un temps où les sépultures dans le désert ne s’enorgueillissaient pas de fleurs.

La prière et les murmures du prêtre n’eurent que les vieux murs pour témoins. Mais Leuwin, en accomplissant sa promesse, sut que sa mère les avait entendus. Il s’éloigna à regret, le cœur fendu mais l’âme en paix, pour reprendre le chemin de terre qui conduisait au vieux quartier Napanti.

Ses déambulations, emplies des souvenirs de son enfance, l’avaient conduit devant une large bâtisse de bois et de pierres couleur de sable. Il s’échappait de cet établissement d’alléchantes effluves que Leuwin huma avec délices. Cibue et cannelle, safran vert et miel de fleurs de brandi, menthe et arabisa. Mille parfums qui réveillaient sa mémoire.

Sans réfléchir, le prêtre poussa la porte de bois de kalari finement ouvragée. En s’avançant dans le vestibule de la maison de thé, Leuwin nota que, par contraste avec la luminosité éclatante de la rue, la grande salle de dégustation paraissait presque obscure. Il lui fallut quelques secondes pour s’habituer à la lumière tamisée que diffusaient les quelques lampions accrochés aux solives du plafond. Une ambiance feutrée et pleine de mystère régnait en ces lieux. Des volutes de fumée colorées s’échappaient de grands samovars en argent poli qui rougeoyaient sur des braseros posés à même le sol.

Un peu partout, à moitié étendus sur des coussins moelleux, des clients sirotaient lentement leur boisson en fumant un narguilé aux effluves de mahassal. Abeilles industrielles, une volée de serveuses, toutes vêtues de sari de couleurs pâles au col d’officier, s’activaient sans bruit autour d’eux, promptes à satisfaire leur soif ou leur faim. L’une d’elles, s’avisant de la présence du prêtre, le prit délicatement par le bras pour le conduire à une banquette recouverte de soie jaune. Amusé et charmé, Leuwin se laissa faire.

— Que désirez-vous boire, monsieur ?

— *Gri tchai nassoko, bah’é tsi giri*<sup>8</sup>...

---

<sup>8</sup> Un thé vert de Nassoko, s’il vous plaît.

La jeune fille s'inclina gracieusement et partit chercher sa commande d'un petit pas pressé. Le Na la suivit un instant des yeux. Son teint de perle aux reflets verts, sa taille menue et ses yeux intégralement noirs soulignés d'orange, tout comme certains de ses bijoux, ainsi que la position qu'elle occupait, trahissaient son appartenance à la caste des Napanti, ces anciens proscrits que le régime de Nour avait toujours cantonnés à des tâches subalternes, pour ne pas dire repoussantes.

La révolution des Jasmins, onze siècles plus tôt, avait prétendu abolir ce système de castes, mais dans les faits il perdurait, malheureusement encore aujourd'hui.

Leuwin n'avait jamais aimé cette division de la société en fonction de la naissance. Il la trouvait injuste et indigne même si, par respect pour la culture nourrique qui reconnaissait la transmigration des âmes, il avait appris à l'accepter. Mais le sentiment de révolte était toujours là, sous-jacent.

— Votre thé, monsieur.

La jeune fille déposa le lourd plateau de cuivre qu'elle portait sur la table de bois laqué qui faisait face au Na. Pour la remercier, il lui sourit avant de joindre les mains sur la poitrine en fermant les yeux. Cette marque de respect réservée aux Karda, la caste dirigeante, la surprit et elle resta un instant interdite, puis, se reprenant, elle s'inclina à son tour. Leuwin lui dit :

— *Bah'é tsi nam...*<sup>9</sup> *Kah'tsou tchai trong détsing ong-tseu*<sup>10</sup>.

Le nourrique de Leuwin était un peu académique et sans doute bien protocolaire, mais il vit à l'étincelle qui s'était allumée dans les yeux sombres de la jeune Nourienne qu'il lui avait fait plaisir.

— *Na t'sou ti nam bah'ilat tsé wi wi...*<sup>11</sup>

Elle s'inclina une dernière fois puis, le sourire aux lèvres, s'en retourna à son travail d'un pas qui parut au Na presque dansant. Sa mère marchait de la même façon. Presque en sautillant, toujours vive et légère, comme si elle répondait à une musique entendue d'elle seule.

Siona. Tout ici la lui rappelait. Un accent, un vêtement, un rire, une démarche. Elle lui avait tant manqué au séminaire. Sa mort avait éteint quelque chose dans son cœur, comme si en mourant, elle avait emporté avec elle cette petite étincelle qui l'avait accompagné tout au long de son enfance. Cette certitude d'être aimé totalement. À la place, il avait dû accepter le lourd fardeau de la peine et du remords.

Tant d'années s'étaient écoulées depuis sa disparition et pourtant ce jour funeste était toujours aussi présent dans sa mémoire. Il était entré au séminaire depuis une semaine lorsque la terrible nouvelle lui était parvenue. Sa mère, la trop douce Siona, avait choisi un soir de se retirer de la vie. Cette annonce le terrassa. Il savait qu'il était sa raison de vivre. En la quittant, il avait coupé le dernier lien qui la rattachait au monde. Peut-être

---

<sup>9</sup> Je vous remercie.

<sup>10</sup> Ce thé embaume comme un bouquet d'été sur le fleuve.

<sup>11</sup> Vous me faites beaucoup d'honneur en me remerciant.

avait-elle pensé qu'il n'avait plus besoin d'elle, qu'il était en sécurité et qu'elle pouvait enfin s'abandonner à son chagrin et retrouver son mari par-delà la mort. La peine qui avait submergé Leuwin était infinie, sombre et lourde, noyant toute lumière dans les ténèbres de ses remords. Tant de fois il s'était reproché de l'avoir abandonnée.

Pour ne pas devenir fou, Leuwin s'était réfugié dans ses études, espérant que son dévouement aux autres lui permettrait de se racheter. Ce fut cette idée qui lui permit de continuer. Agité, traversé de passions et d'émotions, il avait peiné à s'acclimater au rigorisme de Shandarshagor. Les années et le travail de ses maîtres avaient fait de lui un jeune homme droit, savant, et empli de bonté et de compassion.

Ordonné Na, Leuwin Verdiger choisit de servir à Hamjel, parmi la fange de la société. Ses résultats brillants auraient pu lui permettre de briguer un poste bien plus élevé, choisir une carrière religieuse plus intellectuelle ou diplomatique, mais il refusa toutes propositions avantageuses. Il voulait servir, directement, concrètement et auprès des plus humbles et des plus dépréciés : les criminels d'Hamjel. Il s'était endurci à leur contact et il avait noyé sa propre peine en soulageant celles des autres, espérant, priant pour une impossible rédemption.

Avec le recul, les mains serrées autour d'un petit bol de porcelaine, Leuwin prit conscience de l'orgueil qui l'animait alors. Il pouvait bien se l'avouer, il s'était vu comme le nouveau Jésus, le fils de Kaliù, ou l'héritier d'Eno. Le dernier prophète qui allait sauver la lie de l'univers, afin de se sauver lui-même.

Leuwin avala une gorgée de thé en riant amèrement. Heureusement, pensa-t-il, l'Ein Sof avait veillé à le ramener à des sentiments plus modestes. Il se souvenait si bien de l'événement : une salle de conférence à Hamjel. Il avait vingt et un ans et s'appêtait à faire son premier sermon magistral aux détenus dans une salle comble. Un Humain dépenaillé, hirsute et assez laid s'était approché de lui juste avant son intervention.

— Qu'allez-vous nous raconter, Na Verdiger ?

— Le livre de Job, le pari de l'Ein Sof et de Shaitan.

Le vieil Humain l'avait regardé en se grattant la tête.

— Ah très bon sujet, nous allons nous amuser ! Alors comme ça vous connaissez bien la Bible et le livre de Job ?

Leuwin se souvenait très bien de l'agacement et du malaise qui l'avait saisi. De même que la tension qui rendait ses mains moites.

— Et bien, oui, un peu.

Poussé par une fausse modestie, il estima sa réponse des plus appropriées.

— Un peu ? alors vous allez enseigner un texte que vous ne connaissez qu'un peu ?

Il y avait tellement d'indignation dans la voix du vieillard que Leuwin avait rougi comme un gamin. La confusion et la gêne l'avaient fait bafouiller.

— Mais non... je... je... euh...

Pris de pitié, le vieil homme lui avait mis la main sur l'épaule.

— Bah... faites de votre mieux. C'est toujours mieux que rien.

« Mieux que rien ». C'est en entendant ces mots que Leuwin avait compris qu'il ne serait jamais un prophète ou un authentique éveillé. Juste un homme qui « faisait de son mieux »...

*Superbe leçon d'humilité*, songea le Na en se resservant un bol de thé. Il croqua distraitemment une petite galette de from et en savoura le goût sucré. Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. En souriant, il s'en remémora la fin :

Complètement ébranlé par cette petite discussion, l'esprit en déroute, il avait bien dû se rendre malgré tout dans la grande salle pour y donner son sermon. Mais ce fut une catastrophe. Le maudit vieillard était présent et ne cessa de le bombarder de questions diverses comme s'il n'avait d'autre but que de souligner les connaissances lacunaires du jeune prêtre. Ce dernier fut d'ailleurs le plus piètre orateur qu'Hamjel eut jamais connu. Il s'embrouillait, mélangeait penseurs et citations, et oubliait ce qu'il voulait dire. La colère montait en lui. Une rage dévorante contre ce fauteur de trouble pouilleux. Finalement, il ne put se contenir plus longtemps.

— Et bien, puisque vous êtes si fort, pourquoi ne monteriez-vous pas à ma place pour nous expliquer ce texte ! On verra bien si vous êtes aussi habile dans l'exégèse que dans la critique !

Il avait crié plus que parlé. Et, à sa grande stupéfaction, le vieillard le prit au mot et le remplaça en chaire. Il se lança dans un brillant exposé du texte. Simple, érudite, déroutante et d'une folle audace intellectuelle, la leçon fut magistrale. Un peu en retrait, Leuwin se sentait devenir de plus en plus rouge. Jamais il n'avait eu l'occasion d'entendre pareil commentaire. Il était ébloui, admiratif, transporté d'enthousiasme. Le vieil homme faisait preuve d'une telle connaissance, d'une telle force et clarté de pensée, d'une telle innovation dans sa manière d'éclairer le texte qu'il le faisait tout simplement vibrer, faisant même résonner le silence qui séparait les lettres. Sa foi, si profonde, affleurait à chaque mot et touchait l'âme de ses auditeurs. Lorsqu'il eut fini, alors que des applaudissements retentissaient de toutes parts, le vieillard s'était tourné vers Leuwin qui le regardait en suppliant.

— Apprenez-moi !

— Vous apprendre ? Vous êtes un lettré, jeune Na, moi je suis juste un vieux détenu. Que pourrais-je vous apprendre ?

L'ironie mordante qui accompagnait ses paroles atteignit Leuwin de plein fouet. Mais il l'accepta humblement.

— S'il vous plaît. Apprenez-moi votre savoir. Je suis un jeune imbécile. Pardonnez mon arrogance. Je ne sais encore rien...

Le vieillard sourit. Et sous le regard médusé de Leuwin sa silhouette parut se dissoudre dans les airs pour se recomposer sous les traits d'un maître du troisième degré bahai.

— Pardon Maître, murmura Leuwin.

— Tu commences déjà à apprendre. C'est bien.

— Maître... je... je... je voudrais... j'aimerais... que... vous soyez mon Maître, apprenez-moi !

— Je crois qu'en effet, il le faut.

Et c'est ainsi que Leuwin devint le disciple de Tahar Ashavi et apprit à accepter son chagrin comme une part de plus en plus infime de sa vocation.

— Je n'ai rien oublié, Maître, murmura Leuwin. Soyez béni pour tout ce que vous avez fait pour moi. Il s'abandonna un instant aux souvenirs qui le submergeaient, égrainant au fil de sa mémoire les joies, les peines, les doutes et les moments de bonheur. À se retourner ainsi sur son passé, Leuwin se surprit à ne rien regretter. « Je suis ce que je suis, disait le sage, et c'est bien ».

Le bruit d'une conversation à voix basse retentit sur sa droite. Un couple de jeunes Maaloks venait de s'installer à la table voisine et se chamaillait gentiment sur la variété du thé qu'ils allaient commander. Le Na les regarda. Ils paraissaient si jeunes, si fragiles et pourtant si confiants. Le plus âgé des deux tentait de convaincre son compagnon des bienfaits d'un thé de jasmin rose, mais ce dernier secouait vigoureusement la tête.

— Prenons plutôt un thé de vapeur de sah'ir... ses vertus sont... mhmmm... revigorantes !

Il accompagna ses paroles d'un clin d'œil égrillard, et tous deux se mirent à rire aux éclats. Leuwin ne put retenir un sourire. La joie des autres avait toujours quelque chose de touchant, d'émouvant.

D'une pensée, il régla sa consommation en prenant soin de laisser un confortable pourboire à la jeune Nourienne qui l'avait servi, avant de se lever et de se diriger vers la porte. Cette halte lui avait fait le plus grand bien, réchauffant aussi bien son corps un peu las que son esprit.

— *Bin'draloova*, monsieur.

— *Bin'draloovo*<sup>12</sup>, mademoiselle.

L'air lui parut encore plus cinglant et Leuwin ne put se retenir de frissonner en resserrant frileusement les pans de son manteau autour de lui.

*Mais comment font-ils pour ne pas se transformer en glaçon ?* se demanda-t-il en croisant un groupe de jeunes enfants à peine vêtus d'une tunique de laine pourpre. Les bras et les jambes nues, ils couraient en s'interpellant bruyamment, visiblement indifférents à la morsure du froid. Secouant la tête, le Na se moqua de lui-même : *Voilà que je me mets à penser comme un vieillard qui ne rêve que de confort douillet au coin d'un feu de cheminée.* Il allongea le pas, bien décidé à oublier son inconfort et avisa le pont qui surplombait l'Ongtseu, le grand fleuve argenté qui coupait Nooréal en deux. Leuwin décida de visiter le quartier des fileuses et des artisans sur l'autre rive.

Ce fut comme s'il pénétrait dans un autre monde. Point de hauts bâtiments de briques sablées ici, juste une série de petites maisons de toiles et de bois qui se dressaient de manière anarchique tout le long du fleuve. D'aspect trapu, ces maisonnettes servaient tout à la fois de magasin, d'atelier et d'habitation. Si l'étage était réservé au séjour, le rez-de-

---

<sup>12</sup> Au revoir.

chaussée était tout entier dédié au travail de l'artisan qui n'hésitait jamais à déborder s'il le fallait sur la rue en dressant de longues toiles de couleurs vives. Le Na s'arrêta un instant pour contempler le travail d'un potier qui, avec une agilité stupéfiante, faisait sortir d'une boule de pâte sombre le plus délicat vase qu'il lui ait été donné de contempler, si fin que le soleil en rendait les parois translucides.

Une petite échoppe attenante proposait aux passionnés de belles-lettres un large éventail d'ouvrages somptueusement enluminés. Grand amateur de livres, Leuwin ne put s'empêcher de passer en revue les différents rayonnages et fut incapable de retenir un petit cri de surprise en découvrant dans la section philosophie l'un de ses propres textes. Il s'agissait d'un écrit de jeunesse, un commentaire sur les koans nourriques qui lui avait valu une jolie renommée d'érudition lors de sa parution. Mais jamais il n'aurait cru que ce texte puisse encore être publié.

Rosissant malgré lui de plaisir et de fierté, il allait s'enquérir du sort de cet ouvrage auprès de son éditeur lorsque son NeuroNext l'informa qu'Orphelle souhaitait entrer en contact avec lui.

- Na Verdiger ? Je ne vous dérange pas ?
- Aucunement Orphelle. Tel que vous me voyez je suis en pleine visite de Nooréal.
- Vous êtes également à Nooréal ?
- Oui. Le destin est parfois bien étrange.

Cette phrase la fit rire et Leuwin ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Le destin... ou la chance, Na. Nous le saurons bien assez tôt. J'ai bien reçu vos textes, c'est pour cela que je vous appelle.

— Les commentaires de la Genèse ? J'espère qu'ils vous auront été utiles.

— Oui et non. Je viens de rentrer vos rapprochements « bibliques » dans ma « machine ». EASY indique une improbabilité à 72 %. Ça ne veut pas dire que le rapprochement est absurde mais que cela tend à nous éloigner du portrait initial auquel nous étions parvenus.

- Et si ce rapprochement à un sens, à quoi ressemble le maître des wombs ?
- Le quoi ?
- Le « maître des wombs », c'est comme ça que j'ai baptisé notre tueur.

Orphelle émit une petite trille joyeuse.

— C'est une question que je lui ai posée, naturellement. Cela signifierait une tendance mystique bien plus accusée, une connaissance réelle de la culture judéo-chrétienne et donc une meilleure éducation. 60 % de chance que votre « maître des wombs » soit un Humain au tempérament d'artiste et à l'enfance malheureuse. Probablement un enfant battu ou non désiré. Il y a tout de même dans cette hypothèse initiale toujours 30 % de chance que nous ayons affaire à un Maalok coupé de son milieu d'origine et élevé par des parents Humains rigoristes, au sein d'une communauté rurale. La proximité avec la nature et les animaux, la haine de soi et des autres, avec en corollaire l'exutoire de l'art et de la foi demeurent des constantes. Même pour les 10 % restants dévolus à la probabilité que le meurtrier soit un Atmir. Ce serait donc un artiste mystique, mégalomane,

misanthrope et torturé par des problèmes d'identité sexuelle, d'espèce humaine ou maalok, d'âge moyen. Je vous passe les détails mais ça change du tout au tout son portrait psychologique...

— Pourtant 28 % de probabilité initiale c'est important, on ne peut pas le négliger. La marque de Caïn peut donc bien être un élément pertinent.

— Je suis de votre avis. Si on accepte l'hypothèse d'un tueur qui signe ses crimes en apposant la marque de Caïn sur le front de ses victimes, nous devons considérer que nous avons affaire à un individu fort cultivé et probablement plus rusé qu'intuitif mais aussi très prudent. EASY indique aussi que son quotient intellectuel est supérieur à la moyenne. Une sorte de théoricien inspiré par le divin. Sociologiquement intégré, mais qui adopte volontairement un comportement de marginal. Un créatif à forte empathie. Un être dont le besoin de reconnaissance est tel qu'il le conduit aux pires transgressions, au meurtre sacrificiel. Ce qui pose problème à la matrice, c'est que tous ces éléments dégagés n'aboutissent à aucun type de *serial killers* recensé. On n'a jamais vu d'artiste mystique – même Humain – qui pratiquerait le meurtre comme une œuvre d'art et un devoir religieux.

Leuwin écoutait soigneusement les conclusions auxquelles était arrivée Orphelle. Il essaya de se figurer un tel être, un artiste illuminé qui avait choisi de partir en croisade contre l'exploitation des wombs, avec pour seule arme le meurtre esthétisé et fanatique. Ce portrait ne lui rappelait aucun des cas qu'il avait étudiés.

— Il ne rentrerait dans aucune catégorie de Zakner...

— C'est exactement cela. Et pourtant, cette classification prend en compte tous les types de *serial killers* depuis le XXI<sup>e</sup> siècle. Des centaines de milliers de cas, issus de toutes les espèces du *Limes*... Votre « maître des wombs » devrait logiquement y entrer. Zakner est bien la référence la plus sûre que nous ayons.

La passion qu'elle mettait dans toute chose avait coloré ses joues roses, et ses yeux verts étincelaient. Le Na réfléchit quelques secondes.

— Vous vous y connaissez en art, Pra Mac Tagert ?

— Pas vraiment, disons un peu. Et vous ?

— Moyennement, juste les classiques. Mais je ne connais qu'un courant artistique qui pourrait se rapprocher de ça : les « actionnistes viennois ».

— Les actionnistes quoi ?

— Oui, un ancien courant de l'art pré-diasporique humain, XX<sup>e</sup> siècle de l'ère christique, je crois. Un courant né dans la ville de Vienne en Europe. Ils pratiquaient des mises en scène souvent violentes pour briser des tabous, choquer le public. Ils s'adonnèrent à la mise à mort d'animaux, mais sans jamais aller jusqu'au meurtre.

— Intéressant. Un tueur actionniste ? C'est une piste à creuser tout de même. Ah, j'allais oublier de vous dire quelque chose qui va vous faire plaisir, je crois...

— Oui ?

— J'ai déposé hier soir une requête en révision.

— C'est-à-dire, madame la Pra juge d'instruction ?

— Une demande pour annuler le jugement Blika en raison de la survenance de nouvelles pièces tendant à infirmer le premier jugement. Vous n'avez plus besoin de commettre de nouveaux articles.

Leuwin ne put s'empêcher de sourire, car à cet instant Orphelle ressemblait plus à une maîtresse d'école taçant un élève chahuteur qu'à une digne magistrate.

— Ils vont l'acquitter, alors ?

— Oh là, Na, vous allez plus vite que la justice de ce système. C'est juste une requête, il faut encore qu'elle soit accueillie favorablement. J'ai rendez-vous avec le Procureur général en fin d'après-midi. Ensuite, il faudra laisser la justice statuer souverainement. Et vous que faites-vous sur Nour II ? Toujours en vacances ?

— Vacances ! non, pas exactement, je suis venu pour interroger Faxton, vous savez le directeur du cirque où travaillait Blika. J'ai pensé qu'il valait mieux le rencontrer directement plutôt que de le contacter...

— Excellente idée, mon père, c'est par là que j'aurais commencé l'enquête. Oh, j'allais oublier...

— Oui ?

— Au sujet de l'enquête sur le meurtre d'Ikmoa, le Mengueli. Les services de police de Menguel n'ont pas véritablement progressé, mais l'autopsie a révélé que la victime était en état d'ébriété lorsqu'elle est morte. Quant aux détecteurs et à l'analyse des vêtements d'Ikmoa, ils indiquent qu'il a chevauché une womb rouge peu avant le drame. L'analyse sanguine a confirmé cette donnée. Ikmoa a accompli un effort sportif important avant d'être tué. Peut-être même était-il en plein entraînement lorsqu'on l'a tué. La commotion cérébrale et l'enfoncement du pariétal droit indiquent clairement une chute avant le massacre.

— Mais ce n'était qu'un garçon d'écurie et pour ce que je sais de lui, il ne possédait pas de bête...

— Oui, Na Verdiger, c'est ce qu'ont aussi noté les inspecteurs. Ils ont approfondi cette idée, mais si j'en crois le rapport du Qa Jamali, aucune bête ne fut retrouvée en liberté dans le wombodrome.

— Et aucune ne manquait dans les haras ?

— Non, pas que je sache, mais je vais me renseigner plus précisément auprès de la DPJ menguelienne.

— En tout cas, c'est très intéressant comme piste. On pourrait penser que le meurtrier a tué Ikmoa et lui a dérobé sa monture. À moins qu'il ne l'ait reconduite au haras ?

— Peut-être. Mais j'ignore si la police menguelienne prendra vraiment le temps d'interroger tous les cavaliers et les entraîneurs. Logiquement, ils devraient le faire dans le cadre de leur enquête de voisinage, mais vous savez ce que c'est... ils diront qu'ils sont débordés...

— Autre chose : si le gamin a chevauché une womb, les détecteurs ont dû relever l'ADN de cette dernière. La police l'a-t-elle comparée avec celle des bêtes du haras ?

— Oui, enfin j'espère qu'ils l'ont fait. Je vais adresser une note à mon collègue chargé

de ce dossier, pour plus de sécurité.

Le Na hoch a gravement la tête.

— Je commence à regretter de ne plus être là-bas...

— Vous y tenez à cette enquête, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Mais... pourquoi ?

— Vous le savez bien, Pra Mac Tagert, tous ces morts, toute cette souffrance. Il faut absolument y mettre un terme avant qu'elle ne touche d'autres innocents.

— Je comprends et partage votre point de vue, Na...

En regardant son visage soudain plus soucieux, Leuwin comprit que cette affaire touchait aussi Orphelle, plus profondément qu'elle ne voulait l'admettre. De toutes les personnes qu'il connaissait, elle était probablement celle qui supportait le moins l'injustice. Quel que soit le visage ou la forme que cette dernière pouvait prendre. Et c'était ce sentiment qui faisait d'elle l'un des juges les plus redoutables du *Limes*.

— Et il y a autre chose aussi, qui me pousse à agir...

— Autre chose, mon père ?

— Oui, c'est difficile à expliquer. Mais disons que j'ai le sentiment que tout ceci ne m'arrive pas par hasard. Comme si j'avais depuis toujours un rôle à jouer dans tout cela. Je sais que ça va sonner très prétentieux de ma part, mais c'est comme si toute ma vie n'avait été que préparation à ces instants douloureux...

— Étonnant. L'Ein Sof vous a choisi pour être son bras, alors... Faites attention à ce genre de pensée !

Le ton de sa voix était aussi ironique que tendre et l'expression de son visage ne démentait pas ces deux sentiments. Il haussa les épaules, un peu gêné par sa remarque.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui. Même si ce sentiment est terriblement immodeste. C'est une simple intuition.

— Mais non, voyons, vous êtes unique, Na Verdiger...

— Vous aussi, Orphelle. Nous le sommes tous et j'ai de la chance de bénéficier de votre aide.

Le sourire radieux de la jeune femme le troubla. Il toussota pour se donner un peu de contenance et essayer de reprendre ses esprits. Elle était très jolie lorsqu'elle souriait ainsi, et le prêtre devait bien reconnaître que l'étincelle qu'il crut lire dans ses yeux avait quelque chose de très sensuel...

— Bonne chance pour votre rendez-vous, soyez convaincante comme jamais, la vie de Blika est entre vos mains.

— J'essaierai, promis. À bientôt, Na Verdiger.

— À bientôt... Pra Mac Tagert !

En rompant la communication, Leuwin fut presque étonné de se retrouver en pleine rue. Il avait été tellement pris par sa conversation avec Orphelle, qu'il n'avait pas du tout

regardé où ses pas l'avaient machinalement conduit. Il se tenait devant une petite filature de soie.

L'esprit encore plein des révélations de la jeune femme, le Na promena un regard désolé sur la dizaine de fileuses qui, assises à même le sol, s'affairaient sans discontinuer sur d'immenses métiers de bois polis. Quel âge avaient-elles ? Jeunes, vieilles, elles semblaient toutes arborer le même masque de fatigue et de résignation qui les rendait intemporelles. Seules leurs mains semblaient vivantes, elles couraient sur les fils de soies avec une agilité incroyable, sans jamais se tromper, pour faire glisser une fine navette d'ivoire jauni et faire naître de somptueux dessins. Il y avait de la beauté dans leur travail, mais aussi tellement de tristesse. Jamais elles ne pourraient profiter des merveilles qu'elles faisaient surgir du bout de leurs doigts fatigués.

Le Na se sentit brusquement très las. Il n'eut pas le cœur de continuer ses pérégrinations. D'un geste, il héla un taxigyre et donna d'une voix sourde l'adresse de la *Pension Matteson*. Durant le trajet, ce fut à peine s'il prêta attention au spectacle de la ville qui se déroulait à ses pieds. Il regarda, presque indifférent, le mur d'enceinte pavoisé et les pavillons de la Cité Impériale avec en son centre les dômes étincelants du palais qui jetaient sur le ciel clair des éclats fauves. Tant de beauté le laissait froid. Que lui importait ce mélange d'éléments high-tech et d'archaïsme d'un autre millénaire ? Que lui importaient ces couleurs qui, le soir venu, ne cessaient de se mélanger pour former la plus chatoyante des tapisseries ? Il n'avait pas le cœur à s'émerveiller. Il ne souhaitait qu'une chose, retrouver au plus vite le calme rassurant de sa petite chambre, dîner et se plonger dans un sommeil sans rêve qui lui ferait oublier, le temps de quelques heures, que la justice n'était toujours pas de ce monde.

Lorsque Leuwin émergea de son profond sommeil, il fut surpris par la luminosité qui régnait dans la pièce. Un instant décontenancé, il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où il était et pourquoi il gisait tout habillé sur son lit. Il ne gardait de son retour qu'un souvenir confus, dont celui d'être arrivé dans sa chambre pour s'effondrer comme une masse sur sa couche.

Le prêtre se leva d'un bond et s'aperçut que le jour s'était depuis longtemps levé. Un regard sur son horloge Next lui apprit, pour sa plus grande confusion, qu'il était presque 11 heures du matin. Il avait dormi pratiquement quinze heures d'affilée et, bien entendu, raté le spectacle des Deux Soleils. Bien qu'un peu gêné de ce contretemps, il choisit de ne pas s'appesantir plus avant sur ce fait. D'une pensée, il consulta l'agenda culturel de Nooréal et, s'apercevant qu'il y aurait une nouvelle représentation le soir même, réserva aussitôt sa place.

Il s'étira longuement en regardant le jardin, avant d'ouvrir la fenêtre en grand. L'air froid le prit à la gorge en le faisant frissonner. Mais cette gifle glaciale avait quelque chose de vivifiant et le mérite de chasser les dernières bribes de sommeil qui lui suggéraient de retourner se coucher. Il avait assez dormi pour toute une vie, se dit-il, moqueur. Quelques exercices d'assouplissements achevèrent de le réveiller totalement et ce fut l'esprit clair qu'il put s'abîmer totalement dans ses prières.

Les cheveux encore humides de la douche brûlante qu'il venait de prendre, Leuwin s'attabla avec appétit devant le copieux petit-déjeuner qui l'attendait dans la petite salle à manger de la pension. Son hôtesse, madame Matteson, l'accueillit avec un sourire, et sans attendre, lui servit un café dont l'arôme chatouilla divinement les narines du Na. Il la remercia avant d'en avaler la première gorgée. C'était divin. La boisson était chaude et veloutée, et son goût riche et épicé ensoleillait le palais.

D'un geste, il brancha la petite console portable qui trônait sur sa gauche et fit défiler les journaux du jour. Il en parcourut rapidement les titres, s'arrêtant parfois sur un article qu'il lisait brièvement ou qu'il enregistrerait afin de pouvoir l'étudier plus en détail par la suite. Il se concentra essentiellement sur la presse menguelienne et nourrique, délaissant sans regret les programmes de divertissement des holoscopes. Il n'avait aucun goût pour ces derniers et la simple idée d'avoir à se plonger, même virtuellement, dans une fiction ou une visite touristique à l'autre bout de l'univers lui donnait mal à la tête. La réalité lui suffisait amplement, même si elle était, à la lecture des journaux mengueliens, pathétiquement inintéressante : collision interstellaire, élection du *landstät-prima* maalok, fête des feuilles rousses à Nooréal, suicide d'un politicien atmir dont il ignorait jusqu'au nom.

Seule une brève sur un site archéologique katali retint l'attention du Na : visiblement les Katalis refusaient toujours aussi vigoureusement aux archéologues l'accès au site de l'ancienne cité lacustre découverte lors du tremblement de terre près de Hukalidjar. La communauté scientifique s'en indignait, mais les Katalis demeuraient inflexibles : aucun étranger n'était admis sur leur sol. L'article était court et ne faisait qu'énoncer platement les faits, mais Leuwin le lut avec attention.

Puis, tout en se beurrant une galette de from encore chaude, il se remémora sa conversation de la veille avec Orphelle. Il effectua mentalement une recherche parmi les actualités artistiques. Les sensiglobes sculptés du Maalok Sini Kragargi tenaient le haut de l'affiche. Une rétrospective de son œuvre était organisée au musée d'art contemporain de Maa Tahabor sur Ygoraat dans le système de Proxima. Sur Menguel, à Okhm, une jeune artiste humaine exposait ses variations ludiques banalistes : des caissons sensiréactifs qui proposaient aux spectateurs des mises en scène de la vie quotidienne à travers les yeux de toutes les races co-sentientes. Sa cote ne cessait de monter, d'année en année. Tout comme celle du Nourien Ilnor Haboushi, l'obsédé des sphères interpénétrées. Leuwin fronça les sourcils. Ce n'était pas tout à fait ce qu'il cherchait. Il croqua quelques graines de sésame dorées en savourant leur goût sucré avant de se connecter sur les catalogues neurofacés des principaux musées d'art contemporain. Mais si ces brèves recherches lui donnèrent un aperçu assez complet de l'état de l'art moderne dans le *Limes*, il ne trouva rien qui puisse se rattacher aux recherches des actionnistes viennois.

La créativité relayée par la technologie, dont les sensicubes de Kreuvinmayer étaient un parfait exemple, donnait la tendance artistique du moment. Mais aucune de ces œuvres high-tech n'apportait un éclairage nouveau sur le *modus operandi* du « maître des wombs ». Le Na ne s'en étonna pas. Il termina donc sa revue de presse par un regard sur les rubriques crimino-nécrologiques. Il n'était question nulle part d'un nouveau meurtre signé d'un O sanguinolent. En soupirant, le Na éteignit la petite console et se versa une seconde tasse de café.

— Désirez-vous encore quelques œufs de caillettes brouillés, Na Verdiger ?

— Je vous remercie, madame Matteson. Votre petit-déjeuner était excellent, mais je suis repu.

La bonne dame lui sourit d'un air satisfait.

— Rien de tel qu'un bon repas pour récupérer d'un décalage horaire. C'était l'un des credo de ma mère qu'elle réservait à tous les pensionnaires de la maison. Et personne n'a jamais pu la contredire sur ce point... ni sur aucun autre, d'ailleurs !

Le rire et le regard pétillant de malice de son hôtesse firent sourire le prêtre.

— Avez-vous prévu quelque chose aujourd'hui, Na ? un peu de tourisme peut-être ? Si c'est le cas, je peux vous indiquer de très beaux endroits à visiter...

— C'est très aimable à vous, madame, mais j'ai prévu d'assister à une représentation de cirque.

— Celui des Deux Soleils ?

— Oui... vous le connaissez ?

— De nom seulement, je n'ai pas eu l'occasion d'assister à leur spectacle. Mais ma petite-fille m'en a dit beaucoup de bien. À quelle heure est la représentation ?

— À 20 heures, ce soir.

— Ma foi, cela vous laisse amplement le temps d'y aller. Mais si vous aimez vous promener, c'est l'endroit idéal. Le quartier est très beau et mérite que l'on s'y arrête. Ce n'est pas très loin, mais je vous conseillerais d'emprunter l'aéro-tube ou le bus du fleuve. Il est relativement à l'heure en cette saison et il vous déposera sur la rive, à deux pas du cirque.

— C'est une très bonne idée, madame Matteson. Je crois que je vais la suivre.

Une vingtaine de minutes plus tard, Leuwin chaudement emmitouflé dans son manteau, quittait le petit vaporetto pour débarquer au cœur du quartier des Cités mouvantes. Un seul regard lui suffit pour comprendre d'où ce dernier tirait son nom. Construit à l'origine autour d'un des bras du fleuve aux allures de lac couvert de reflets d'opales, ce petit village de pêcheurs n'avait pas tardé à déborder sur les eaux. Au point de les couvrir d'une véritable flottille de petites maisons flottantes, assemblées en archipel par des appontements de bois.

L'expansion de Nooréal avait un temps mis en péril ce trésor architectural, mais la réhabilitation des vieux quartiers et le souci des Nouriens de préserver leur patrimoine culturel avaient évité, au tournant du siècle, la destruction complète de ce village. Devenues partie intégrante de Nooréal, classées patrimoine historique du *Limes*, ces petites habitations lacustres avaient connu, il y a quelques années, un véritable engouement de la part des plus riches artistes. Les maisons flottantes, flanquées de bâtisses sur pilotis furent reconstruites avec soin et équipées de tout le confort moderne, avant d'être vendues à prix d'or à des artistes « en vogue » et à des Nouriens branchés et richissimes. Aujourd'hui encore, ce quartier comptait parmi les plus « hype » de la ville et proposait régulièrement spectacles de rue, performances, expositions de *land's art* et

concerts en plein air.

Bien que flânant au gré des curiosités locales, Leuwin n'eut aucun mal à trouver le cirque. Son chapiteau rouge et or, dressé sur la plus grande place de la rive ouest, dominait largement les maisonnettes lacustres. En s'en approchant, le prêtre constata que la grande toile n'était que le prolongement amovible d'un vaisseau cargo de faible tonnage dont les parois d'un bleu sale aux parements d'argent, proclamaient en lettres dorées : Le Cirque des Deux Soleils.

Une ribambelle d'enfants rieurs le dépassa en courant, suivis, d'un pas plus lent, de leurs parents. De chaque côté de l'entrée principale, annoncée par une petite écuyère holographique, deux cages de métaplast exposaient, pour la plus grande joie des enfants, des animaux exotiques : un couple de splendides félins blancs et noirs qui pour l'heure sommeillait mollement, et une cohorte de singes volants qui se chamaillait à l'envi. Le Na ne s'y attarda pas. Il n'aimait guère les animaux en captivité et leur préférait les saltimbanques. Il en repéra enfin un parmi la petite foule. Un peu en retrait, un solide Maalok le corps saucissonné de chaînes argentées gonflait ses muscles puissants devant un petit auditoire émerveillé. L'hercule reptilien respira deux ou trois fois bruyamment avant de pousser un « HAN » formidable et de faire éclater sa prison de chaîne. Des applaudissements crépitèrent de partout. Leuwin attendit que la petite troupe se disperse enfin, pour s'approcher de l'artiste :

— Excusez-moi, je cherche monsieur Faxton. Pourriez-vous m'indiquer où le trouver ?

— Vous êtes un ami ?

— Je dirais plutôt que je suis un ami d'un de ses amis. J'aurais besoin de lui parler de toute urgence...

Le Maalok inclina la tête comme pour dire qu'il le comprenait. De la main, il lui désigna l'entrée ouverte d'une soute.

— Il est au matériel avec Norman. Entrez par ce sas là-bas, vous ne pourrez pas le manquer...

— Merci beaucoup, répondit Verdiger sans s'attarder.

Une certaine pénombre régnait dans la soute et en y pénétrant le Na fut pris à la gorge par une forte et désagréable odeur d'huile ou de peinture qui le fit suffoquer. Respirant par petites bouffées, il avança presque à tâtons dans un dédale de caisses de toute taille. Il commençait à se demander si l'hercule ne s'était pas moqué de lui lorsqu'il entendit, sur sa gauche, l'écho d'une voix puissante. Se laissant guider par cette dernière, Leuwin déboucha dans une sorte de réserve chichement éclairée par quelques appliques murales crasseuses. L'air y était un peu plus respirable même si de forts relents de fauves empuantissaient l'atmosphère.

— Monsieur Faxton ?

Deux silhouettes surgirent de derrière un décor de cirque remisé. Un Yond de haute taille à la crinière fauve et à la dentition peu engageante, et un vieil Humain en fauteuil autogyre.

Leuwin se rapprocha d'eux en souriant.

— Qui êtes-vous et qui vous a permis d'entrer ici ?

La voix de l'infirmier était sèche et méfiante. À ses côtés, le Yond sembla lui aussi sur ses gardes. Comme pour impressionner l'intrus, il fit jouer ses griffes rétractiles en lui lançant un regard mauvais.

— Je suis le Na Leuwin Verdiger, monsieur Faxton. On m'a dit que je pourrais vous trouver ici. J'aimerais que vous m'accordiez une petite conversation. En privé !

Les yeux sombres de Faxton s'étrécirent jusqu'à ne plus être que des fentes.

— Une conversation sur quoi ? et pourquoi en privé ?

L'agressivité dont il faisait maintenant preuve ne parut pas des meilleurs augures. En le détaillant du coin de l'œil, le prêtre réfléchit rapidement. Probablement un peu plus âgé que lui, Faxton paraissait avoir été taillé dans du granit. Ses épaules étaient larges et puissantes et son torse musculeux. Il n'avait plus l'usage de ses jambes, mais ce handicap ne diminuait en rien la formidable impression de puissance et de force qui se dégageait du personnage. *Cet homme, se dit Leuwin, ne se laissera pas impressionner par mon titre ou par des flatteries. La meilleure tactique sera probablement la surprise.*

— Je suis un prêtre, monsieur Faxton, comme vous pouvez le voir. Mais j'officie essentiellement comme aumônier pénitentiaire... sur Hamjel.

— Et alors, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

— J'y ai rencontré une de vos connaissances, monsieur Faxton. Un jeune homme, un artiste...

Alors qu'il distillait soigneusement ses informations, le Na pouvait presque voir les rouages du cerveau du directeur se mettre en branle. Il comprit qu'il venait d'éveiller la curiosité du bonhomme lorsqu'une petite étincelle s'alluma dans ses prunelles sombres. D'un mot, Faxton congédia le Yond sans détacher son regard de Leuwin.

— Et alors ? répéta l'homme du fond de son fauteuil autogyre.

— Vous ne me demandez pas son nom ?

Faxton resta imperturbable. Son regard paraissait jauger le prêtre.

— Il s'agit de Mardoeh Blika. Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ?

Le directeur le regarda sans ciller, comme s'il prenait la pleine mesure de ce que venait de lui dire le Na.

— Et alors ? Vous êtes journaliste ou de la police ?

— Je suis un prêtre, monsieur Faxton, juste un prêtre...

— Raison de plus ! Qu'est-ce qu'un prêtre vient faire dans cette histoire ?

— J'ai rencontré Mardoeh sur Hamjel. Son cas m'a touché.

— Grand bien lui fasse ! Priez donc pour lui, Na Verdiger et laissez-moi tranquille, j'ai du boulot qui m'attend.

En disant ces mots, Faxton fit faire un demi-tour à son autogyre et s'éloigna sans un regard.

— J'ai la certitude qu'il est innocent !

— Trop tard, Na, retournez donc à vos prières. Au cas où vous l'ignoriez, la sentence est tombée. Ils vont le mettre à mort.

— Attendez, Faxton. Je n'ai pas fini. La preuve de son innocence, je pense bien la détenir ! mais j'ai besoin de votre aide pour m'assurer qu'elle est plausible.

Le fauteuil marqua un temps d'arrêt avant de reprendre sa course vers la porte du fond. Et Leuwin eut envie de courir après lui et d'empoigner Faxton par le col de sa chemise pour le forcer à l'écouter. Mais il savait qu'il ne pourrait pas faire une chose pareille. Il demeura donc immobile, les bras ballants en regardant s'éloigner celui en qui il avait placé tant d'espoirs.

— Restez pas planté là. Suivez-moi. Nous avons à parler...

La voix n'avait rien d'aimable, mais elle sonna merveilleusement aux oreilles de Leuwin qui s'empressa de suivre Faxton. Ils empruntèrent une longue coursive décorée de fresques ternies jusqu'à une sorte de chambre-bureau en désordre. Sans un mot Faxton lui désigna une chaise avant de se poser lui-même derrière le bureau encombré qui lui faisait face. Le Na s'assit sans faire de manière.

Son regard fut attiré par un petit cadre accroché sur le mur du fond. Un jeune homme posait d'un air martial en armure de combat. Ses traits essayaient d'être graves mais son sourire trahissait sa grande jeunesse. Une barrette multicolore témoignait de son rang de lieutenant chef de l'armée confédérale. En reportant son attention sur l'homme qui lui faisait face, Leuwin ne put s'empêcher de juxtaposer les deux images. Le temps avait largement imprimé sa marque sur le visage de Faxton, le burinant sans pitié. Pourtant le regard n'avait pas changé. Toujours aussi sombre, aussi concentré. Ce dernier lui laissa faire son examen sans broncher d'un cil, comme indifférent à ce que le prêtre pouvait bien penser de lui.

— Je croyais que le gosse était dans le coma...

La voix était toujours aussi forte et agressive, prévenant Leuwin du danger de jouer avec un tel homme.

— Il l'est toujours et j'espère qu'il va le rester jusqu'à ce qu'on l'innocente.

Faxton leva un sourcil, l'air à nouveau soupçonneux.

— Mais il a des sortes de phases de réveil. Des instants durant lesquels sa conscience peut se manifester. Je sais que cela ne paraît pas très clair, mais je dirais qu'il lui arrive d'articuler des mots de manière presque intelligible. La dernière fois qu'il l'a fait, il a réclamé un rabbin. C'est ainsi que je l'ai rencontré. Son cas m'a interpellé, je dois bien l'avouer, mais je ne pouvais rien faire pour lui. Je me suis cependant penché sur son procès et j'ai lu tous les comptes rendus de police. Il ne fait aucun doute que son inculpation repose sur des chimères.

— Vous ne m'apprenez rien, Na. Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, vous perdez votre temps et me faites perdre le mien...

— Attendez ! je n'ai pas fini ! j'ai séjourné sur Okhm, il y a peu. Et durant mon séjour un jeune palefrenier mengueli a été découvert assassiné. Ce serait presque affreusement banal si la façon dont il a été tué n'avait été identique à celle utilisée lors du meurtre du

Shnixi et du Nourien de l'affaire Blika. Exactement le même genre de massacre, avec à nouveau un O sanglant sur le front de la victime. Un O ! cela vous rappelle-t-il quelque chose ou quelqu'un ?

Le directeur du cirque demeura impassible, pourtant Leuwin sentit qu'il l'écoutait avec attention.

— Non, ça ne me rappelle personne... Et c'était quand ce meurtre ?

— Il y a quelques jours, vous n'en avez pas entendu parler ?

— Je n'écoute plus les infos depuis longtemps...

Son ton était désabusé. Le prêtre ravala *in extremis* le « pourquoi » qui lui brûlait les lèvres et se contenta de hocher la tête en signe de compréhension. Faxton s'abîma un instant dans ses pensées avant de se pencher et d'ouvrir d'un geste sec un large tiroir. Il fouilla un instant à l'intérieur avant d'en extirper un gros dossier de carton brun. L'ouvrant largement devant le Na, il en sortit toute une série d'impressions papiers d'articles neurofacés. Tous traitaient de l'affaire Blika.

— On a dit beaucoup de conneries sur le gamin depuis un an. Mais je n'ai jamais cru qu'il ait pu tuer qui que ce soit. Mardocho c'était un tendre, un sentimental, terriblement attaché à la vie, si vous voyez ce que je veux dire.

D'une main Faxton jouait avec les copies d'articles, il en saisit une pour la rejeter aussitôt. Les titres ne variaient guère sinon dans leurs synonymes : boucher, dépeceur, sans pitié, monstre, bête assoiffée de sang...

— Je dois reconnaître qu'il n'aimait pas beaucoup les Shnixi, surtout depuis le jour où l'un d'eux avait tenté de nous acheter une de nos wombs pour l'emplir de ses larves, mais il n'aurait jamais pu tuer un de ces insectes. Et puis n'importe qui devrait savoir qu'on ne tue pas un Shnixi en claquant des doigts. Mais bon, apparemment c'est une évidence qui n'a pas arrêté les juges. Ce que vous me dites ne convaincra personne, et puis je ne vois toujours pas en quoi j peux vous aider, monsieur le prêtre. N'importe quel tordu peut bousiller un Mengueli et lui dessiner un truc sur le visage, ça ne prouve rien...

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Leuwin sentit que Faxton quittait la défensive. Son affection pour Mardocho effleurait à chaque mot, même s'il essayait encore de la dissimuler.

— Mardocho, c'était un bon artiste ?

— Le p'tit Blika ? Ouais, extraordinaire, même. Personne n'a su amadouer les wombs comme lui. Des wombs, vous vous rendez compte ? Avec Blika, ces bestioles idiotes faisaient des choses incroyables. Il arrivait à se faire comprendre d'elles. Il les dressait en leur parlant, en les regardant dans les yeux et en leur montrant les tours. Un vrai magicien, ce gosse...

— Je pensais que pour dresser un animal on devait lui promettre de la nourriture, le récompenser...

Faxton éclata d'un rire sonore.

— Ouais en principe ! Tous les dresseurs emploient les mêmes ficelles, et Blika l'a fait

au début, mais après trois ans avec les mêmes bêtes, il s'était créé une sorte de lien entre eux. Il était constamment avec les wombs, il s'occupait d'eux tout seul et les bêtes refusaient de manger avec quelqu'un d'autre. Si je vous montrais les enregistrements, vous n'en croiriez pas vos yeux. C'était un sacré numéro. Exceptionnel. Du jamais vu, vous pouvez me croire...

— Et personne n'a repris le numéro, depuis un an ?

— Si, Vinc Léo Shak, un Atmir. Après quelques mois, il a obtenu des résultats assez intéressants mais rien de comparable aux prouesses de Blika. J'ai fini par retirer le numéro, pas assez bon.

*Un Atmir*, songea Leuwin. Probablement pas le suspect idéal si on se fiait aux analyses d'EASY.

— Et les wombs de Blika ?

Le prêtre remarqua un rictus presque imperceptible aux commissures des lèvres de Faxton.

— Quoi les wombs ?

Son ton était à nouveau méfiant. Leuwin eut conscience de s'engager sur un terrain miné, mais il ne parvenait pas à imaginer ce que ces « mines » cachaient :

— Vous les avez toujours ?

— Vous plaisantez ? On garde pas des animaux pareils pour le plaisir, c'est que ça coûte, un cirque. Faut que ça tourne, que ça rapporte ! Non, j'les ai vendues...

La réponse était logique et le visage sombre du directeur décida Leuwin à abandonner momentanément le sujet des wombs.

— Votre compagnie paraît importante, monsieur Faxton. Combien d'artistes employez-vous ?

La question parut le surprendre :

— Une vingtaine. Nous sommes trente en comptant les auxiliaires et les compagnons de routes. Ça fait une petite troupe. On a une douzaine de sortes d'animaux différents : des héliapodes, des cyngules d'Atmira, un couple de tigres blancs et puis des rémae cendrées, des singes volants et des oryx mauves aussi, nos derniers achats...

Le Na ne put s'empêcher de sourire intérieurement devant cet inventaire complet. Ce cirque était véritablement la grande fierté de Faxton.

— Et vos employés... vous avez confiance en eux ?

L'infirmier le fusilla du regard.

— J'vous vois venir. Qu'est-ce que vous croyez, que si j'avais eu des soupçons je les aurais gardés pour moi ? Vous êtes venu pour ça, monsieur le... rabbin ? Pour remuer la boue et porter des accusations sans fondement ?

Le ton était monté trop vite. Leuwin fit un geste d'apaisement :

— Non, monsieur Faxton, pas vraiment. Mais ma question est légitime si on considère le fait que ces meurtres signés du même meurtrier ont été commis aux abords du cirque.

Je suis certain que vous vous l'êtes posée avant moi, et je ne vous demande pas d'accuser quiconque. J'aurais simplement voulu connaître vos impressions.

Presque rougissant le prêtre se tut. Il avait conscience de faire exactement ce que Faxton venait de lui reprocher : remuer la boue. Il savait qu'il faisait un piètre inspecteur et comprit que tout ceci ne lui apporterait malheureusement rien de nouveau. Mal à l'aise, il se levait déjà pour prendre congé, lorsque Faxton lui ordonna de se rasseoir d'un geste de la main.

— Le salaud qui a fait ça court toujours. Ça ouais, je le sais, mais votre histoire de trace ça peut vraiment être n'importe qui. Des déjantés, c'est pas ça qui manque dans le *Limes*, alors pourquoi pas un petit malin qui se croit très fort en copiant les meurtres d'un autre et en reprenant sa marque...

— Ce n'est pas un *copy-cat*. J'en suis aussi persuadé que de l'innocence de Blika !

Faxton darda son regard droit dans celui de Leuwin.

— Ah bon. Et pourquoi cela ?

— Cette information concernant ce signe O sur le front des victimes n'a jamais été divulguée dans la presse, personne, mise à part la police n'était au courant.

— Les fuites ça existe... et de toute façon tout ceci ne m'intéresse pas. Blika est condamné et vous n'avez aucune preuve pour l'innocenter sinon une « intime conviction ». Je pense pas, sans vouloir vous manquer de respect, que cela pèsera bien lourd devant les juges. Vous devriez rentrer chez vous, Na Verdiger et essayer d'oublier tout cela.

En prononçant ses mots, Faxton avait détourné les yeux.

— Oublier ? comme vous l'avez fait ?

— Ouais, exactement.

— Ne me mentez pas Faxton, vous n'avez rien oublié. La preuve, ce dossier de presse que vous conservez encore maintenant.

— Je vous l'ai dit, Na Verdiger, tout ceci ne me concerne plus.

Sous la colère, Leuwin bondit littéralement de sa chaise, ses mains posées à plat sur le bureau, il dominait de toute sa stature l'infirmes.

— C'est là que vous vous trompez, Faxton, et lourdement. J'ai pu effectuer une recherche dans les archives de la police. Et savez-vous ce que j'ai trouvé ? Il y a trois ans, sur Atmira, une jeune femme, Aliya Moldakhanov, a été retrouvée noyée dans l'étang voisin de la ferme de ses parents. Son front s'ornait du même O fatidique. Et devinez quoi ? À la même époque, un cirque séjournait sur Atmira... vous ne devinez pas lequel ?

Faxton ne répondit pas, mais son visage blême s'allongea de plusieurs centimètres. Sans pitié, Leuwin poussa son avantage comme un direct à la mâchoire.

— Trois meurtres Faxton, trois meurtres et à chaque fois vous vous trouvez dans le voisinage direct de la victime...

— Le hasard...

— Le hasard a bon dos ! À cette échelle, il ne s'agit plus de hasard ou de coïncidence,

mais d'un véritable complot. Tous ces meurtres ont non seulement un lien avec votre cirque mais probablement aussi avec les wombs. Chacune des victimes utilisait et exploitait les wombs. La dernière en date est un palefrenier, assassiné sur Menguel. Est-ce qu'un membre de votre cirque se trouvait sur cette planète il y a une ou deux semaines ? Quel rapport y a-t-il entre votre cirque, les wombs et cette série de meurtres ? Je suis persuadé que vous le savez. Qui cherchez-vous à protéger ainsi, Faxton ?

— Personne. Et ce n'est pas la peine de m'accuser, je n'étais pas sur Menguel.

L'infirmier le regarda droit dans les yeux, impassible. Le Na se rassit lentement. Et lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix égale, presque douce.

— OK, ça va comme ça... Parlez-moi juste de vos wombs, monsieur Faxton, c'est très important...

— Mes wombs ? qu'est-ce que vous leur voulez à la fin ? Je n'en ai plus, je vous l'ai dit.

Un éclair d'inquiétude traversa les yeux sombres du directeur, mais très vite il se reprit, fermant son visage à toute expression. Mais cela suffit à encourager Leuwin à continuer. C'était un peu comme un match de boxe qui s'engageait entre eux, et le prêtre s'apprêtait à placer une longue série de frappes :

— Le tueur a noyé une Humaine dans une ferme d'Atmira qui utilisait des wombs pour son usine de charcuterie. Puis il s'en est pris à un fermier nourien qui se servait des wombs comme bête de somme et le Shnixi... bon, vous savez ce qu'il était en train de faire. La dernière victime, le Mengueli, c'était un garçon de course, il s'occupait des wombs rouges pour l'anansha, le grand jeu des Mengueli, vous me suivez ? Comme je vous l'ai dit, tous ces meurtres tournent autour des wombs et si j'ose dire, autour de votre cirque.

— Faux, se défendit mollement Faxton. Et je vous répète que le cirque n'était pas sur Menguel au moment de ce quatrième meurtre. Nous sommes sur Nour II depuis quatre semaines. Je suis persuadé que ces meurtres n'ont rien à voir avec mon cirque et pas davantage avec « nos » wombs...

— Le tueur ne cherche pas à cacher ses victimes, au contraire. Il affine sa technique, il met en scène ses meurtres. Il s'acharne de plus en plus sur ses proies, avec une violence et une cruauté inimaginable, il répète le même message avec la même signature. Et Blika ne cesse de dire du fond de son coma qu'il est innocent. Il parle sans cesse de ses wombs ! Ça veut dire quoi tout ça, monsieur Faxton ?

— J'en sais rien, je comprends rien...

L'ancien officier sembla un peu sonné par cette avalanche, cette série de coups qui le rapprochait du K.O. Leuwin l'avait collé dans les cordes, mais il désespérait de l'envoyer au tapis ou d'apprendre grand-chose, de toute façon. Faxton ne céderait rien s'il ne le voulait pas. Relevant la tête comme un vieux boxeur qui se redresse d'un violent uppercut, ce dernier sembla enfin réaliser tout ce que le Na venait de lui asséner.

— Un *serial killer* ? Une espèce de fou qui laisse des messages, hein, c'est ça ?

— Oui et non. Pas des messages au sens propre, mais des mises en scène. Il choisit ses victimes pour exprimer quelque chose qui l'obsède. J'ai fait des recherches avec un juge

d'instruction qui va rouvrir le procès Blika. Nous pensons que le tueur est quelqu'un de simple, pas très cultivé mais très intelligent. Un Humain ou un Maalok, âge moyen, un peu sauvage, instinctif, il a l'habitude des bêtes. Il doit vivre ou il a vécu au contact des wombs au point de s'être identifié à ces derniers. Il voit en eux une image de sa propre exploitation ou de sa propre misère. Il justifie ses crimes en dénonçant ce que l'on fait subir aux wombs ou aux gens qui triment comme eux et que l'on déplace de planète en planète pour des besognes ingrates. Une womb doit représenter pour lui le symbole de l'exploitation et de la déchéance. Ce portrait, monsieur Faxton, vous rappelle-t-il quelqu'un ? Connaissez-vous une telle personne ? Je vous en prie, il en va de la vie de Blika et des prochaines victimes, car il ne s'arrêtera pas là...

Nouveau haussement de sourcil. Faxton baissa les yeux, la mâchoire carrée et les lèvres serrées sur son silence, obstinément. Entre ses doigts, il tenait une photo numérique de Blika. Il réfléchissait et chacune de ses phrases intérieures semblait s'inscrire dans les rides de son front. Son aura paraissait en ébullition. Rouge, violette, marron. Un feu d'artifice de culpabilité, de remords et de violence contenue. Mais le Lecteur d'âmes en avait la certitude, ce n'était pas lui le tueur. Même s'il détenait sans doute la clef de l'énigme.

— Nous avons toujours bien traité nos wombs et tous les gens que nous avons employés ici. Pourquoi quelqu'un se serait-il intéressé à nous de cette manière ignoble ?

— Je n'en sais rien non plus, monsieur Faxton. J'espérais que ce portrait vous rappellerait quelqu'un, un employé occasionnel, un saisonnier ou même un spectateur qui aurait traîné plus souvent que de besoin autour de votre cirque...

Faxton parut en proie à un débat intérieur. La tension crispait son visage et le long de sa tempe, une veine bleutée se gonflait au rythme des battements de son cœur. Lentement, les secondes s'écoulaient dans le silence pesant qui régnait à présent dans le bureau. Son aura était toujours aussi violacée, traversée de brefs éclairs karmiques douloureux qui s'échappaient à présent des océans de son inconscient, comme autant d'énigmes, de mystères, de secrets...

*Cela fait beaucoup pour un seul homme, se dit le Na. Ce type n'a rien d'un enfant de chœur.*

— Je ne vois pas. Vraiment, désolé.

— Nous avons également une autre piste, celle d'une sorte de monstre, un paria ou une bête de cirque, un individu que l'on exhiberait comme une bête curieuse...

— J'ai jamais proposé de spectacle dans ce genre, mon père. Le seul à s'exhiber c'est notre monsieur muscle à l'entrée et c'est un Maalok d'une grande gentillesse.

— Je l'ai rencontré tout à l'heure et d'évidence ce n'est pas lui. Dites-moi encore une chose, Faxton. Connaissez-vous un type qui s'intéresse à vos bêtes ou à votre cirque ? Une sorte d'artiste illuminé. Un mystique, un intellectuel un peu étrange qui vous suivrait de loin en loin ?

— Non, connais pas. Tout ce que je vois, c'est que vous en manquez pas de pistes et que vous ratissez large.

La réponse de Faxton tomba comme un couperet sur les espoirs de Leuwin.

— Et vos wombs, d'où viennent-elles ?

Nouvelles lueurs de méfiance dans le regard de l'infirmier qui se referma aussitôt. Le Lecteur d'âmes décida d'outrepasser quelque peu ses propres règles. Et, de toute la force de son esprit, il tenta d'influer sur celui de Faxton. Comme la lutte de Jacob et de l'ange, pied à pied, volonté contre résolution. Vérité contre mensonge. Ou demi-vérité dans un ultime bluff :

— Ces animaux ont quelque chose de particulier...

— Non, je les ai achetés à un fermier en faillite sur Atmira. Elles étaient encore assez jeunes pour le cirque, c'était une bonne affaire. J'ai fermé les yeux sur leur origine. Vous voulez quoi d'autres ? Voir le certificat de provenance ? Il est certainement faux...

— Ça va, je vous crois sur parole et je ne suis pas de la police. Mais puis-je vous laisser mon contact neural ? Si un détail vous revient ou si vous avez une piste, n'importe quoi, une intuition qui pourrait m'aider à sauver Blika.

Leuwin tendit sa main et Faxton, après une hésitation, consentit à la serrer un bref instant, juste le temps pour son implant manuel de copier l'adresse du Na. Il cligna des yeux pour la lire mentalement et l'adresse du monastère Shandarshagor sembla le détendre. Leuwin se leva, il n'y avait plus rien à dire pour le moment.

— Na Verdiger ? dit-il à voix haute comme il relisait les coordonnées NeuroNext.

— Oui... Leuwin Verdiger.

L'infirmier se retourna pour attraper une petite cartouche noire qui trônait sur l'étagère derrière lui et en sortit une holo standard qu'il lui lança d'une main sûre.

— Prenez ça, Na Verdiger. C'est un enregistrement du numéro de dressage de Blika. Un souvenir...

Sa voix était triste, son regard abattu. La confrontation l'avait visiblement épuisé. Leuwin prit la cartouche DTA, le remercia et sortit à pas lents. Le Lecteur d'âmes avait presque atteint la cursive, lorsque la voix de Faxton lui parvint une dernière fois.

— Bonne chance, Na Verdiger. Navré de ne pas pouvoir vous aider davantage. Je vous contacterai, quoi qu'il en soit, un de ces jours...

Leuwin hocha la tête sans se retourner et sortit du bureau. Amèrement, il ne put s'empêcher de penser que ce « jour » arriverait vraisemblablement trop tard !

« Sous le chapiteau et ses lumières criardes de suspensobulles, quatre wombs faisaient le tour de la piste sous le regard des centaines de spectateurs qui se pressaient sur les gradins. Au milieu de la piste, Mardoch Blika en costume rouge et or maniait, pour la forme, un mince fouet de cuir fauve.

D'un sifflement, il les immobilisa en ligne, chaque bête devant un petit tabouret recouvert de paillettes dorées. À son signal, elles se mirent à l'escalader puis à y faire des petits bonds sur leurs pattes arrière, avant d'y poser d'un air tranquille leurs pattes avant, tout en agitant la tête d'avant en arrière comme pour encourager la foule à les applaudir.

Ensuite, devant un public émerveillé, le jeune dompteur les fit chanter une petite

comptine populaire, chaque womb correspondant à une note précise et répondant au geste de Blika par un barrissement. Un tonnerre d'applaudissements vint saluer la prestation que les animaux accueillirent en balançant en rythme leur longue trompe.

La lumière s'éteignit brusquement, puis une dizaine de faisceaux lumineux vinrent éclairer la piste. Un claquement retentit et les wombs se redressèrent sur leurs pattes arrière. Un nouveau claquement annonça l'entrée sur la piste de six autres wombs rouges de bonne taille, le front couvert d'un masque doré au cimier coloré.

Sous les ordres du jeune artiste, les lourds quadrupèdes s'enlacèrent pour danser sur un rythme lent de pavane.

Lorsque la musique cessa, elles commencèrent à se grimper les unes sur les autres à l'aide de petits escaliers pour former une pyramide de trois étages.

L'une d'elles jouant les timides, vint se réfugier auprès du dresseur qui la reconduisit fermement vers les autres. Elle pleurait, agitait sa trompe dans tous les sens en forme de refus, puis se coucha sur le dos et refusa de bouger.

La foule était hilare. Très sérieusement, Blika la supplia à genoux en poussant des cris à fendre l'âme. La womb consentit enfin à parachever la construction vivante lorsqu'au dernier moment, au lieu de gravir les marches de l'escalier, elle attrapa le jeune homme pour le lancer à l'une des wombs qui constituait la base de la pyramide. Cette dernière s'en saisit avec douceur et le passa à celle qui se trouvait au-dessus d'elle, qui elle-même le passa à une des deux autres wombs qui se trouvaient au sommet de la pyramide. Après quelques cabrioles dans les airs, Blika se retrouva bientôt juché tout en haut de sa montagne de poils et de muscles frémissants. Un nouveau crépitement d'applaudissements retentit sous le chapiteau. Puis, se saisissant du fouet abandonné sur le sol, la "timide" le fit claquer d'un geste sec. Les wombs de la base se mirent alors à tourner dans un même ensemble.

Fièrement dressé sur l'encolure des deux dernières bêtes, Mardoch Blika souriait de tout son être. »

Leuwin arrêta l'enregistrement sur cette image de bonheur. Tout comme les spectateurs d'alors, il avait été émerveillé par le spectacle et il lui fallut quelques secondes pour se remettre de ses émotions. Jamais il n'avait vu quelque chose de pareil. Il y avait de la magie dans cette représentation, comme si le fragile accord qui pouvait s'établir entre un être doué de raison et un animal avait trouvé dans ces jeux sa plus belle expression. Il n'était plus question de relation de dominant-dominé mais d'amour et de respect entre un jeune Humain et une petite troupe de wombs. Après avoir visionné le spectacle, Leuwin se demanda comment on pouvait encore envisager de consommer du womb. Ces dernières semblaient tellement « intelligentes », tellement fines et sensibles.

Le Na eut un petit sourire triste. L'artiste avait magnifiquement réussi son pari, pensa-t-il, en donnant à ses bêtes des attitudes d'êtres co-sentients, il était arrivé à toucher ses spectateurs au point qu'ils oubliaient qu'il s'agissait d'un spectacle, d'une simple illusion...

*Cela a tellement bien marché, Mardoch, que l'un d'eux a décidé de partir en croisade pour sauver les wombs que tu aimais tant..., pensa-t-il, comme il était de plus en plus*

persuadé que le lien qui unissait le tueur au cirque était bien les wombs. Lorsque celles-ci avaient été vendues, le tueur les avait peut-être suivies. Qui sait, sur Menguel ? Ce qui expliquerait le quatrième meurtre à Okhm.

C'était un peu difficile à admettre, mais le Na Verdiger était prêt à ne plus s'étonner de rien.

Son interface le prévint d'un appel. Il pensa aussitôt à Faxton, mais ce n'était qu'Orphelle qui tenait à lui faire part de son entrevue avec le procureur général.

— Pra Mac Tagert ? Alors ?

Elle secoua la tête, l'air très abattu.

— C'est non.

L'écroulement de la *Pension Matteson* ne lui aurait pas fait plus d'effet.

— Quoi ? Comment ça, c'est non ? c'est impossible !

— Je suis désolée. J'ai demandé un supplément d'informations, je lui ai montré tous les rapports de police, les mengueliens et ceux d'Atmira à propos du premier meurtre, mais il n'a rien voulu entendre. Il m'a dit que le dossier était clos, que mes arguments étaient insuffisants et qu'il fallait que j'abandonne mes recherches. Je suis écœurée, moi aussi. Je connais bien le Proc, il estime mon travail et il ne m'a jamais traitée comme ça. Je n'y comprends rien. Mais attendez, c'est pas tout. L'entretien a duré quarante minutes et nous nous sommes vraiment bagarrés ! À la fin, j'ai été à deux doigts de lui jeter ma dem' au visage...

— Votre quoi ?

— Ma démission, pardonnez-moi. J'étais furieuse, tous ses arguments sonnaient creux et je voyais bien qu'il n'y croyait pas lui-même. Toute cette affaire pue, Na Verdiger, bien plus que vous ne le soupçonnez. Vous allez voir. Je suis rentrée chez moi, dans tous mes états. Machinalement, j'ai voulu reprendre mes notes que j'avais laissées sur mon unité au palais, et devinez quoi ?

— Oui, quoi ?

— Tout le dossier que j'avais monté sur Blika avait été effacé. Les rapports de la police d'Okhm que le procureur a insisté pour garder, ont été effacés aussi. Idem pour les rapports de la police atmire sur la noyade de cette Humaine. J'étais furieuse et médusée à la fois. J'ai voulu refaire une copie en passant par le fichier central, mais les deux dossiers ont disparu eux aussi. Des doubles originaux, rendez-vous compte. On les a aussi effacés !

— Orphelle, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que quelqu'un ne tient pas à ce que la vérité éclate à propos de Blika. Et ce n'est certainement pas par crainte de devoir reconnaître une erreur judiciaire. Le procureur ne me l'a pas dit clairement, mais il m'a très fermement demandé de ne plus m'intéresser à cette histoire.

Leuwin se rappela que Salès, quelques jours plus tôt, lui avait recommandé la même chose. Y avait-il un lien ? Une sorte de complot, une pression exercée contre leurs supérieurs hiérarchiques respectifs ? Non, il fallait se garder de devenir complètement

paranoïaque.

— Je suis désolé, Orphelle. Que comptez-vous faire ?

La voix et la physionomie de la jeune femme changèrent radicalement. Elle sembla soudain très calme et elle employa un ton étrange, très « persuasif », presque forcé.

— Je vais laisser tomber et vous aussi !

Leuwin ne put retenir un cri de stupeur.

— Renoncer ? Vous n'êtes pas sérieuse, Orphelle ?

— Si, Na Verdiger. Et si vous étiez sage, ce que je sais que vous êtes, vous feriez comme moi. D'ailleurs cette histoire me fatigue. Je vais prendre quelques vacances, cela me permettra d'oublier tout ce fatras !

Sourcils froncés, le Na ne répondit pas tout de suite. Cela ne ressemblait en rien à la magistrate de renoncer ou de parler ainsi. Il réfléchit encore quelques secondes avant d'arborer une mine dépitée.

— Je *comprends* Orphelle. Je crains que vous n'ayez en effet raison. Tout ceci nous dépasse. Il est sage de savoir reconnaître ses propres limites et d'éviter les *ennuis*...

L'un et l'autre demeurèrent un instant silencieux, échangeant au-delà des pensées formulées une part de leurs émotions. Cette infime part que leur implant Next parvenait à saisir et transmettre, comme un flux secret qui disait leur accord des plus tacites.

— Je dois vous quitter maintenant, Na Verdiger. J'ai quelques arrangements à effectuer avant mon départ en congé. Oh, j'oubliais, comment va votre ami ? Vous avez pu lui rendre visite ?

— Euh..., mon ami ? Ah oui, il va bien. J'ai pu lui parler aujourd'hui, mais il n'a pas su m'éclairer sur ce texte obscur de la Genèse. C'est quelqu'un d'assez réservé et discret. Il avait un peu la tête ailleurs, je crois...

— Bah, il est peut-être amoureux ! D'ailleurs c'est bien simple « il ne faut pas réveiller l'amour ». Il faut juste l'avoir entendu *une première fois et prêter attention aux moindres signes*. Après, tout s'éclaire. Bon sur ce, je vous souhaite de visiter encore un peu la ville, Na. Moi je pars *demain, dès la première heure*.

— Vous aussi Orphelle, bonnes vacances, à bientôt !

La connexion fut interrompue et Leuwin demeura un instant songeur. Puis il s'activa quelques minutes sur la console mise à disposition sur son petit bureau. Lorsqu'il eut fini, un large sourire d'intelligence barrait son visage et l'étincelle qui brillait dans ses yeux n'était pas loin d'être malicieuse. Il avait su lire entre les lignes le message de son amie magistrate.

Le prêtre se connecta ensuite manuellement à la console de sa chambre et il fit aussitôt un double des notes sur les deux autres meurtres qu'elle lui avait transmises quelques jours plus tôt. Ça au moins, personne ne pourrait leur enlever.

« Ne réveillez pas l'amour », avait-elle dit. Il sourit en ouvrant la petite Bible qui ne le quittait jamais, et chercha le *Cantique des cantiques*, Livre VIII. Elle avait dit « Il faut l'avoir entendu une première fois ». Il s'arrêta donc à la première itération du refrain « Ne

réveillez pas l'amour, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle ne le veuille ». Verset II, strophe 7. Orphelle était rusée, ça, il le savait depuis longtemps et elle connaissait bien la Bible. Il s'en était aussi rendu compte dès leur première rencontre lors de ce fameux colloque. Et en de multiples occasions ensuite...

— 8 - 2 - 7... ? murmura le prêtre penché sur sa petite Bible. Demain nous serons le samedi 8. Elle lui avait donné un rendez-vous d'espions, de conjurés même, ou de kabbalistes. Un rendez-vous aussi biblique que chiffré. Il lui restait à percer la suite du code à la façon des occultistes d'antan. Leuwin composa le numéro de l'office de tourisme et demanda une carte standard de la ville. L'imprimante de sa chambre grésilla quelques secondes plus tard et il se précipita sur l'impression couleur. Une carte avec des chiffres en abscisse et des lettres en ordonnée. Deuxième lettre ou septième ? 7/B en plein dans la Cité Interdite. Impossible. 2/G ça correspondait à la place du marché aux bestiaux. C'était ça, il en était certain. Demain le 8. Mais à quelle heure ? Il sourit, excité comme un gosse par ce jeu de piste. Elle avait dit qu'elle allait prendre des vacances « Dès demain, à la première heure ». Bien joué, Orphelle ! Satisfait, il reposa la carte à côté de la petite Bible.

\*\*\*

À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, lorsque le manque était trop fort, Yoa empruntait un taxigyre pour rejoindre le *Macroworld*. Là, dans le secret de sa cabine sensifibre, elle retrouvait son amant virtuel dans des fantômes de plus en plus chaotiques.

Au sortir d'une de ces séances, avachie dans un fauteuil automorphe, Yoa avala un énième *smart-drink* pour faciliter sa descente. Les sensations et les images dérobées aux replis les plus intimes de son continent noir, refluaient peu à peu, mais la laissaient pantelante. Son esprit était empli des rêves sulfureux où l'image de Vinc, magnifiée par son désir, brillait comme une fleur vénéneuse et radioactive. Pourtant, dans un éclair de lucidité, elle réalisa que sa consommation de drogues et d'alcool, couplée à l'usage compulsif des machines du *Macroworld*, l'éloignaient chaque jour davantage de la réalité.

Une pensée froide et terrifiante, mais fugitive, car déjà, sa conscience malmenée par les effets secondaires des cabines sensifibres l'entraînait dans un nouvel accès de démence. Ainsi, comme des centaines d'autres avant elle, Yoa s'inscrivait en marge du temps réel et s'ancrait dans la communauté virtuelle des machines à rêves. Elle s'abîmait dans cette relation univoque, totale et addictive qui n'était, somme toute, qu'onanisme morbide et privé de sens.

Sa perte de poids, ses crises d'insomnie de plus en plus fréquentes, ainsi que son complet dérèglement organique, témoignaient de sa progressive anorexie mentale.

Une tour d'ivoire déréalisée où Vinc trônait au sommet, telle une icône indépassable. Il était tout à la fois le lien, la frontière et l'unique référent entre deux univers, l'un réel, l'autre virtuel, désormais inconciliables.

Son voisin de cabine, un humain aux cheveux roux et au teint de cendre, lui demanda

d'une voix suppliante si elle pouvait lui payer une nouvelle virée sensifibre. Elle ne l'entendit même pas lorsqu'elle relança la machine qui lui procurait le plaisir et l'oubli.

Seul Moz Géo Dantak arrivait parfois à lui faire reprendre conscience ou à fixer son attention sur des choses concrètes. Car le détective s'accrochait avec ténacité à sa mission : il avait réussi à remonter le passé de Vinc jusqu'au cirque des Deux Soleils. À partir de là, Moz s'était procuré un accès complet au compte bancaire de sa proie, en payant grassement une opératrice de sa banque. C'était elle qui l'avait informé que l'Atmir avait demandé à sa banque d'ouvrir, le lendemain du meurtre, un second compte auprès d'un autre établissement sur Atmira.

Cette planète était le plus banal des paradis fiscaux... Fort heureusement, ce Vinc Léo Shak n'était pas très malin. Il n'avait pas ouvert lui-même un autre compte anonyme avant de rapatrier ses capitaux sur Atmira. Cette opération aurait empêché l'opératrice de se procurer un accès à ce nouveau compte. Le détective éplucha donc les relevés de ce deuxième compte ouvert au nom d'un certain Vini Éo Kach. Ce dernier n'avait pas le même identifiant NeuroNext que Vinc Léo Shak, mais cela ne signifiait rien. L'Atmir avait peut-être réussi à se procurer un nouvel identifiant pour changer d'identité...

L'observation de ces écritures bancaires lui permit d'établir que Vinc effectuait de fréquentes opérations financières. Un premier virement d'une société de placement l'informa que l'Atmir avait confié une partie importante de ses gains à des capital-risqueurs. Ceux-ci se chargeaient de les faire fructifier et d'alimenter en retour le compte de ce Vini Éo Kach. C'est en suivant méthodiquement ces mouvements de fonds que Moz établit avec certitude que Vinc s'était volatilisé à Okhm et que Vini Éo Kach se trouvait sur Atmira.

Ses dernières transactions lui avaient permis d'acquérir une aquabulle insulaire immatriculée sur Atman, la capitale d'Atmira. Moz n'eut plus qu'à contacter les douanes maritimes d'Atmira pour retracer l'enregistrement nautique et localiser avec précision ce richissime vacancier.

Le shor avait presque achevé sa chasse. Il n'avait plus qu'à se rendre sur Atmira pour rejoindre son environnement naturel entre océans et jungles atmirs, là où se cachait maladroitement sa proie...

\*\*\*

Alors que l'aube commençait à peine à poindre, les premiers marchands s'activaient déjà sur la petite place où se tenait traditionnellement le marché aux bestiaux de Nooréal. L'air glacé de la nuit s'emplissait du murmure encore ténu des premiers coups de marteau des éleveurs qui montaient les enclos dans lesquels ils parqueraient leurs bêtes.

Quelques vendeurs préparaient leurs étals tandis que femmes et enfants battaient frileusement le pavé autour des petits braseros qui jonchaient la place, le temps que leurs époux ou parents aient fini de monter les installations. À leurs pieds, de nombreux paniers, paquets ou sacs de toile attendaient patiemment de dévoiler les trésors qu'ils

contenaient.

Lorsque le deuxième soleil de Nour se leva derrière le vieux campanile à moitié en ruine, quelque vingt minutes plus tard, la petite place si tranquille était devenue le lieu d'une intense activité où les appels des marchands se mêlaient aux cris des animaux, alors que s'élevaient de toutes parts de merveilleuses odeurs qui flattaient les narines.

Assis sur un banc depuis l'aube, Leuwin observait toute cette agitation avec plaisir. Il acheta à la volée un beignet de haricots blancs à une petite vendeuse tout vêtue de rouge et mordit avec plaisir dans la pâte légère et chaude, savourant avec délices son goût à la fois onctueux et fruité.

Un mendiant d'origine maalok s'assit à côté de lui et le regarda avec envie. Sans hésiter, le Na fendit sa pâtisserie en deux et lui en tendit un morceau. Le Maalok s'en empara aussitôt et le dévora en quelques secondes. Touché par sa faim, le Na lui tendit l'autre part mais ce dernier refusa :

— Faut pas abuser des bonnes choses ! Et puis où est le plaisir s'y a pas partage ?

Leuwin répondit au sourire édenté du mendiant philosophe par un hochement de la tête avant de terminer son beignet de bon cœur.

Réchauffé par ce frugal repas, le Lecteur d'âmes hésita à commencer sa revue de presse. Il n'était pas certain d'avoir encore le temps. Et comme pour lui donner raison, un lourd crissement retentit du côté de la station de l'aérotube, signalant l'arrivée d'une navette.

Le Na se leva et secoua les miettes qui étaient tombées sur son manteau. Il salua d'un geste le Maalok qui répondit joyeusement à son salut, avant de se diriger d'un pas rapide vers la station. Une petite foule bigarrée et bruyante en sortit.

Jouant de sa haute taille, Leuwin aperçut aussitôt Orphelle. La jeune femme vêtue d'un manteau noir et d'une toque de velours, avait une silhouette longiligne, svelte et sombre, qui contrastait étonnamment au milieu des mille couleurs des saris des femmes qui se pressaient vers la sortie. Lorsqu'elle l'aperçut à son tour, il eut le plaisir de voir son visage s'illuminer d'un sourire plein de joie. Elle fendit la foule d'un pas souple et décidé et, emportée par son élan, manqua de lui tomber dans les bras. Elle éclata de rire et Leuwin se dit que jamais il n'avait entendu de sons plus charmants. Leurs visages se frôlèrent, il déposa deux baisers sonores sur ses joues rougies par le froid, avant de l'entraîner un peu à l'écart, un bras passé sous le sien.

— Na Verdiger... je suis tellement contente de vous voir. Je craignais vraiment de n'avoir pas été très claire hier, et que vous ne m'ayez prise au pied de la lettre.

En souriant Leuwin secoua la tête. Il respirait à petit coup le parfum frais et floral de la magistrate et cette odeur plus tiède et sucrée qui devait être celle de sa peau.

— Plutôt entre les lettres, alors. J'avoue que dans un premier temps j'ai été effleuré par un doute mais je vous connais trop bien maintenant, j'ai vite compris que vous n'alliez pas laisser tomber aussi facilement. Très fin de votre part ce message « codé ».

Les yeux verts, immenses et légèrement bridés se plantèrent dans les siens, et il y lut un sourire, une joie sincère de le retrouver en chair et en os. La bouche d'Orphelle se rapprocha de l'oreille du prêtre et une mèche vint chatouiller sa joue.

— Je savais que le Cantique des cantiques était votre texte favori.

— « Ne réveillez pas l'amour », livre VIII, « première fois » première itération du refrain, verset II, strophe 7. Cela donnait les coordonnées et la date de notre rendez-vous.

Les épaules de la jeune femme frôlèrent les siennes comme ils avançaient côte à côte, au hasard de leurs pas. Et le prêtre se fit la remarque qu'il ne la voyait pas si grande dans son souvenir. Elle était presque aussi élancée que lui, mais bien plus souple et vive.

— Oui ! 8 pour la date d'aujourd'hui, et 2/G pour les coordonnées géographiques du marché. Je n'ai rien trouvé d'autre pour vous indiquer l'heure, sur le moment. Mais je ne doutais pas que vous me comprendriez rapidement.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, Pra Mac Tagert. Mais je m'incline devant votre érudition biblique.

— Bon, j'avoue, que c'est le seul passage de la Bible que je connaisse presque par cœur. Et l'idée d'un rendez-vous seul à seul avec vous était encore plus coquine avec ce cantique en guise d'invitation.

— Mais c'est un excellent choix poétique et qui vous va à ravir !

Le rire d'Orphelle sonna clair dans le matin nourien. Elle était si belle ainsi, tandis qu'elle riait, la bouche entrouverte, laissant apparaître des dents fines et blanches. Puis son rire fit place au sourire magnifique d'une jolie femme qui a conscience de l'être, sereine et non fière. Sûre d'elle mais touchante de chercher à n'en rien laisser paraître.

— Ça, c'est un compliment osé, Na Verdiger.

— À peine voilé, Orphelle.

Tous deux rirent encore de bon cœur en s'avançant vers le marché.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Très peu et je les ai fait expédier à mon hôtel. Je n'avais pas envie de m'encombrer ce matin. Et d'ailleurs si vous n'avez pas d'objection Na, j'aimerais bien que nous allions nous balader un peu !

— Aucune objection, au contraire, c'est une bonne idée. Mais dites-moi, Orphelle, pensez-vous réellement que nous soyons surveillés ? Que nos transmissions Next puissent être « mouchardées » ?

— Je vous avoue que je n'en sais rien, Na Verdiger. Mais il y a peu, je pensais aussi qu'il était impossible d'effacer des dossiers originaux de l'unité centrale. Je me suis visiblement trompée. Alors depuis cet incident, je prends mes précautions. Et dans la mesure du possible nous devrions éviter d'échanger des informations sensibles via nos interfaces NeuroNext. Simple prudence...

Son visage était maintenant empreint de gravité et son regard, à l'ordinaire si doux, avait des reflets durs, presque métalliques.

— Donc faites attention, vous aussi Na... si on me surveille, vous devez l'être aussi.

— Vous croyez vraiment ?

— On n'est jamais assez prudent. Surtout lorsque l'on est confronté à un ennemi inconnu ou à une affaire teintée de politique. Et je commence à croire qu'elle l'est

vraiment. Nous parlerons de tout ça au calme.

Leuwin acquiesça en silence.

Ils se promenèrent un long moment en parlant de tout et de rien, comme ces conversations qui n'ont de sens qu'entre amis. À un moment, il croisa le regard d'un Nourien et le prêtre y lut du plaisir, une sorte d'admiration pour cette Humaine resplendissante sous sa toque de velours, pour cette silhouette qui l'escortait, sombre et mince. Un couple de scandale ou de mascarade, le prêtre et la jeune et jolie juge.

Orphelle voulut absolument voir les animaux du marché qui, lui expliqua-t-elle, étaient réputés pour leur beauté et leur rareté. Pour ne pas la décevoir Leuwin fit taire son dégoût des cages et la suivit patiemment parmi la centaine d'étals et de petits enclos qui couvraient la place.

Très enthousiaste, la jeune femme marchait d'un bon pas et d'un air si décidé que le Na ne put s'empêcher de sourire. Elle ressemblait à une petite armée à elle toute seule : sans hésitation, sans doute, sans peur, elle allait de l'avant comme si rien ne pouvait lui résister. Même les obstacles ne devaient pas la rebuter. Mieux, se dit-il, elle devait les rechercher simplement pour pimenter une route qui, autrement, lui aurait très certainement paru banale et ennuyeuse.

Il la regarda sans rien dire, se pencher sur un étal qui proposait de jeunes chats de Caphew avec leur double queue striée de noir et d'orange. Les chatons étaient exposés dans une grande caisse en bois recouverte d'une plaque de verre qui les protégeait du froid. Pelotonnés les uns contre les autres, ils dormaient en ronronnant doucement. Orphelle semblait aux anges :

— Regardez Na, regardez ces chatons... ils sont si beaux... ooooh on dirait des petites boules de laine duveteuses. Mais ils sont si petits... ne devraient-ils pas être encore avec leur mère ?

Leuwin haussa les épaules pour témoigner de son ignorance à ce sujet. Le marchand, un Nourien de petite taille, sentant qu'il tenait là une acheteuse potentielle, plongea prestement la main dans la caisse pour attraper une des petites créatures. Il la mit aussitôt dans les mains d'Orphelle.

— Oh... il est si doux ! Si chaud... si fragile...

L'image de la jeune femme serrant si doucement ce chaton endormi contre son sein se grava dans l'esprit du Lecteur d'âmes. Il y avait quelque chose de sacré dans cette étreinte, quelque chose qui lui rappela cette madone au teint si clair qui portait dans ses bras minces tout l'espoir d'un peuple désespéré. Elle avait pour nom Louane et sa peau avait la couleur des vergers d'été. *Et ses entrailles sont à jamais bénies d'avoir porté Eno, le dernier prophète co-sentient.*

Leuwin découvrait un aspect inconnu de la jeune juge. Jusqu'à présent, il l'avait connue et respectée pour sa haute intelligence, sa capacité d'engagement, pourvu que la cause lui semblât noble et juste. Il appréciait aussi son sens de l'humour, sa compassion et sa volonté de fer.

L'Orphelle qui cajolait cette petite boule de poils gris lui offrait un tout autre visage. Ce n'était plus l'intimidante Pra Mac Tagert, mais une jeune femme sensuelle et

rayonnante de vie. Cette nouvelle facette émut le Lecteur d'âmes comme si depuis toutes ces années il n'avait vu en elle que la magistrate, aveugle, volontairement ou non, à sa nature si féminine.

— Sentez Na, comme il est confiant. Il est si petit et pourtant il ne semble pas avoir peur de moi...

Leuwin se contenta de sourire et de passer une main légère sur la tête de la petite bête. Ses doigts effleurèrent ceux de la jeune femme. Leurs regards se croisèrent, impavides. En soupirant, Orphelle le rendit à son propriétaire avec un sourire un peu triste.

— J'aimerais le garder, mais c'est impossible. Je voyage sans cesse. Je n'aurais pas le temps de m'en occuper comme il le mérite. À quoi bon, si on n'est jamais là... mais qui sait, peut-être qu'un jour... ?

Sans un mot, ils reprirent tous deux leur déambulation. Le nombre et la diversité des animaux exposés étaient tout simplement grisants. Volatiles, reptiles, félins, insectes et poissons s'offraient aux regards des visiteurs ébaubis. Dans un enclos, une petite dizaine de wombs d'un beau gris anthracite dardaient sur les passants leur regard sombre et velouté.

À leurs côtés, dans une petite cage transparente, un petit félin d'une espèce inconnue s'étirait paresseusement. Sa fourrure duveteuse était entièrement bleue, piquée ici et là de petites taches noires. Probablement un transgénique, artificiellement coloré pour répondre aux envies des coquettes qui aimaient à se pavaner en compagnie d'animaux étranges.

Un peu plus loin un octopode rondouillard goba un batracien translucide et poussa un long grognement avant de se rouler avec bonheur dans la boue qui couvrait le sol de sa prison de verre.

Comme ils le regardaient faire, un singe jaune et vert, aux bras démesurément longs tenta de voler la coiffe de velours d'Orphelle. Elle le retint de justesse et asséna une petite claque sur les doigts de l'impudent qui lui fit une effroyable grimace avant de se choisir une autre victime. Elle s'apprêtait à dire quelque chose lorsqu'une grosse goutte s'écrasa sur son visage. Une seconde suivit, puis une troisième. En quelques secondes les écluses du ciel s'ouvrirent toutes grandes et ce fut une véritable cataracte qui leur tomba dessus, les trempant de la tête aux pieds.

— Venez... Sans attendre sa réponse, Leuwin se saisit du bras de la jeune femme et l'entraîna en courant dans l'une des petites ruelles qui jouxtaient la place. Partout, des motifs de papillons colorés et joyeux fleurissaient sur les corolles des parapluies.

— C'est de cela dont nous aurions besoin ! un bon parapluie. Ooooooh mon chapeau, il va être totalement ruiné !

— Courez Orphelle nous sommes presque arrivés.

Obliquant à droite, ils débouchèrent dans une ruelle sombre et en pente que la pluie avait transformée en ruisseau boueux. L'eau montait déjà à leurs chevilles. Leuwin fronça un instant les sourcils et avisa les fines bottes de cuir d'Orphelle, puis sans hésiter plus longtemps, il se pencha et prit la jeune juge dans ses bras. Elle poussa un petit « oh » de surprise avant de s'accrocher fermement à son cou alors que Leuwin reprenait sa course, d'un pas toujours aussi ferme et rapide. Quelques instants plus tard, il s'arrêta pour

reprendre son souffle, sous le porche de bois rouge d'un restaurant nourien.

— Je pensais que vous aviez peut-être faim. Mon hôtesse m'a dit beaucoup de bien de cet endroit... la nourriture est excellente et si typique...

— Je vous crois sur parole, mais peut-être devriez-vous me reposer sur le sol avant d'entrer...

La voix rieuse et chuchotante de la jeune femme à son oreille lui fit monter le rouge au front. Ses bras noués autour de son cou ne le lâchaient pas. Ils restèrent une seconde enlacés et soudain, presque brusquement, le Na relâcha son étreinte et Orphelle manqua de s'écrouler sur le sol.

— Humm... merci Noé, vous êtes une arche on ne peut plus confortable. Il faudra juste revoir l'accostage.

Le Na grommela une incompréhensible réponse qui la fit rire de plus belle.

— En tout cas, j'ai grand faim.

— Moi aussi, Leuwin ! On y va ?

D'une main ferme, Orphelle poussa la lourde porte du restaurant et un soupir de bien-être en sentant la douce chaleur qui y régnait. Le Na la suivit sans mot dire. Il repensait à ce qu'il venait de faire et, intérieurement, ne put s'empêcher de se traiter de tous les noms. Puis un mince sourire étira ses traits : pour la première fois, elle avait osé l'appeler « Leuwin ».

Madame Matteson n'avait pas menti. Ce restaurant était superbe. Non seulement les mets qui y étaient servis étaient divins, réjouissant dans un même accord le palais et le regard, mais la vue que dispensaient ses hautes fenêtres était unique.

Installé au dernier étage d'un vieux silo de graines de sésame désaffecté, cet établissement offrait à ses clients une vue imprenable sur l'antique Cité Impériale, fleuron de la ville de Nooréal.

Leuwin et Orphelle avaient eu la chance de pouvoir bénéficier d'un petit salon privé, aux murs entièrement recouverts d'une soie de couleur vert d'eau. Leur hôtesse, une rondouillarde Nourienne aux yeux d'opales, leur avait délicatement proposé de faire sécher leurs vêtements trempés et offert le confort d'un sari et d'une guibinga, ces longues tuniques de lin emperlées qu'affectionnaient les Nouriens. Puis, assurée que ses clients ne mourraient pas de froid, elle leur avait fait servir sans attendre un délicieux repas composé pour l'essentiel de légumes et de fruits dont les arômes fruités et délicats étaient de véritables appels à la tentation. Un excellent vin de palme accompagnait ces agapes.

À la fin du déjeuner, gagnée par une douce torpeur, Orphelle buvait un thé léger auprès d'une large cheminée, assise sur la banquette qui courait sous l'immense baie vitrée qui occupait le mur du fond. Elle ressemblait à un chat cherchant la chaleur de l'âtre.

D'un geste nonchalant, elle ramena en arrière ses mèches noires que la pluie avait rendues rebelles. Ses yeux verts découvraient sans se lasser l'immense muraille qui

cernait de toutes parts la précieuse cité d'or et d'argent où vivait celui que son peuple appelait le Fils Céleste, l'Empereur des Nouriens et l'unique descendant du Butta. Leuwin qui l'observait à la dérobée pensait lui aussi au Butta, l'éveillé qui avait façonné la métaphysique nourienne.

Magnifique et mystérieuse, cette cité au cœur de la cité avait quelque chose de fascinant et de repoussant tout à la fois. De larges jardins entouraient les diverses ailes du palais, oasis de verdure et de fraîcheur que la neige recouvrait encore par endroits, alors qu'au garde-à-vous, figés dans une éternité d'attente, une double rangée de gardes yonds, portant armures pourpres et casques à plumets multicolores, surveillaient les portes de ce lieu sacré.

— Pourquoi l'appelle-t-on la Cité Interdite ?

Tout à son plaisir de croquer un cigare à la menthe, Leuwin ne répondit pas tout de suite. Il posa sa tasse de thé vert et se leva pour la rejoindre.

— C'est le sol le plus sacré de la terre nourienne. Chaque colonie, à l'image de la terre mère, en délimite toujours au préalable l'enceinte. Aucune impureté ne doit venir la souiller afin qu'aucun élément extérieur ne puisse risquer de compromettre la quête de l'Empereur.

— Sa quête ?

— *Le laorin*, la raison d'être de l'institution impériale. Chaque empereur est garant de l'Harmonie Céleste. Il vit enfermé dans une de ses résidences, entouré de prêtres nouriiques qui notent ses paroles et veillent à son bien-être. Rien ne doit troubler ses méditations car sa tâche est de prier pour l'harmonie des mondes et rien ne doit l'en distraire.

— Les soldats sont là pour le protéger !

— Ce sont des gardes yonds. Leurs ancêtres ont juré fidélité au Fils du Ciel lorsque Eno les a délivrés de la peste bleue. Depuis, il y a toujours un détachement de gardes yonds devant chaque Cité Interdite des planètes nouriennes.

— Alors ils adorent Eno et l'empereur des Nouriens ?

— Oui, en quelque sorte, et si ce que l'on dit de l'empereur est vrai c'est un saint, comme il n'en existe nulle part ailleurs. À part peut-être notre chef suprême, commandeur des Croyants – et j'en passe –, celui qu'on appelle entre nous « l'Ancien ».

Elle laissa échapper un petit rire charmant et revint à l'empereur :

— On dirait plutôt un reclus qui fuit le monde, ce sacro-saint ermite impérial...

— En un sens oui, c'est une sorte d'ermite. On raconte qu'il vit dans le faste qui rend grâce à sa Sainteté mais aussi dans le dépouillement pour lui rappeler dans un même temps cet état. On dit aussi que l'empereur actuel Kinsundùlu IV dans sa 2354<sup>e</sup> réincarnation si je me souviens bien, a modifié le protocole et sort parfois pour être au contact de son peuple. C'est tout à fait contraire à la tradition, mais il dit avoir reçu une inspiration qui le lui commandait.

— Plutôt un besoin de prendre l'air, à mon avis !

Ils rirent ensemble les yeux perdus du côté des mille toits colorés de la cité. Elle

souriait comme si toute la beauté de la ville n'avait été construite que pour elle, pour cet instant qu'ils partageaient. Et ce sourire, si clair, si lumineux, presque angélique lui rappela pourtant qu'elle était faite de chair, de courbes harmonieuses qui s'enlaçaient à d'autres lignes, d'autres galbes, d'autres dômes, aussi dorés et doux que ceux de la cité qu'ils contemplaient, aussi interdite qu'elle.

— Voilà bien les femmes ! Mais vous avez peut-être raison et je ne lui donnerais pas tort. La foi s'enrichit du contact d'autrui et demande aussi parfois qu'on l'éprouve.

— La vôtre est inébranlable, Leuwin ? Comme une digue ou une tour ?

— Je ne l'ai jamais considérée comme un rempart dressé autour de moi. Ma foi est d'une autre sorte. Plutôt proche de l'oxygène, ou d'un océan de lumière et de calme qu'aucune digue ne retient.

— Et vos interdits religieux, vos vœux, vos règles de vie ?

— Ce ne sont pas des contraintes mais des façons de célébrer l'immanence divine, d'inviter la transcendance dans notre vie si platement humaine. Et ces règles sont libératoires, même lorsqu'elles assujettissent les pulsions, les désirs à la raison, à la foi. Moi j'ai besoin de cette discipline pour me sentir libre...

Orphelle qui l'avait écouté avec beaucoup d'attention, demeura un instant songeuse. Son regard était toujours fixé sur la Cité Interdite qui étincelait malgré la pluie qui tombait encore, sans discontinuer. Elle portait un mince sari couleur d'or sombre qui laissait ses bras et sa gorge nus. Des taches de rousseur parsemaient la peau hâlée de son décolleté. Comme la carte charnelle d'une galaxie inconnue. À la regarder, à moitié agenouillée sur un coussin, le menton posé sur la coupe de ses mains jointes, le Na se dit qu'elle ressemblait à une madone rêveuse. Elle se tourna vers lui et surprit son regard attardé sur elle. Gêné, le prêtre détourna les yeux vers la Citadelle Interdite et ses dômes dorés. Ce fut encore elle qui brisa le silence d'une question, comme une tête de pont lancée au-dessus du gouffre qui les séparait par instants.

— Vous étiez déjà venu sur Nour II, auparavant ?

— Non, Jamais.

Sans le vouloir, la voix du Na s'était faite un peu plus sèche et Orphelle parut déstabilisée, prise de remords.

— Je ne voulais pas être indiscret.

D'un sourire un peu triste, il la rassura.

— Vous ne l'avez pas été. Nooréal est la ville où a grandi ma mère. En épousant mon père, elle a quitté ce monde de lumière pour un des petits satellites miniers où le gris semble ne jamais pouvoir s'effacer ni des êtres ni du ciel. Mais ma mère, elle, a toujours su conserver cette magie des couleurs et de la musique. Même la dureté de la vie sur ma lune natale n'a pu effacer cette joie. Elle n'en a jamais rien dit mais je sais qu'elle a toujours conservé la nostalgie de Nour II. Désormais elle y repose dans un petit cimetière du quartier Napanti. Ce fut son unique vœu. Je lui avais promis de venir dans cette ville qu'elle aimait tant, mais je n'en avais jamais trouvé le temps... ou le courage. Jusqu'à ces derniers jours...

Comme les yeux du Na brillaient un peu, Orphelle ne répondit rien. Elle posa sa main

sur la sienne et se contenta de le regarder de ses grands yeux verts. L'affection, la compassion, que Leuwin y trouva le touchèrent bien plus que tous les mots qu'elle aurait pu prononcer.

Lorsqu'ils sortirent dans la rue, après avoir récupéré leurs vêtements parfaitement secs, Orphelle et Leuwin s'aperçurent avec étonnement que la pluie s'était muée en une myriade de petits flocons duveteux qui voletaient légèrement au gré du vent, transformant le paysage en décor féerique comme d'un coup de baguette magique. Partout des petites lanternes de papiers avaient été allumées le long des fenêtres et formaient une guirlande multicolore qui courait au travers de la ville. L'air s'était considérablement adouci, et bien au chaud sous leurs épais manteaux de laine, ils eurent presque le sentiment qu'il faisait chaud. Orphelle passa son bras sous celui de Leuwin et ils reprirent leur marche côte à côte, un peu au hasard, pour le simple plaisir de se promener ensemble, sans but ni destination.

— Et Faxton ?

En quelques mots, Leuwin lui résuma sa rencontre avec le directeur du cirque. À l'éclat particulier de ses yeux mi-clos, il se dit qu'elle devait prendre mentalement des notes.

— Finalement, je n'ai rien appris de nouveau. Je suis un bien piètre détective, j'en ai peur.

— Allons, allons, Leuwin ! N'est-ce pas vous qui me serinez régulièrement que rien n'est jamais perdu, que ce qu'il nous manque souvent c'est la clef pour comprendre ce qui paraît obscur ?

— Vous avez raison, mais une enquête n'est pas toujours aussi simple qu'une exégèse. Je ne dois pas me décourager, c'est vrai. En tout cas Faxton n'a rien lâché et n'a reconnu personne dans nos portraits-robots. Et vous, comment ça c'est passé au ministère ? Vous m'en avez donné les grandes lignes mais j'aimerais entendre les détails.

— Bah, toujours la même histoire. C'est politique. Les consignes données aux parquets par le Conseil de Zakhor sont limpides : hors de question de rouvrir le dossier Blika ou de seulement penser en réviser le jugement. Ils ont trop peur de contrarier des Shnixi de plus en plus sensibles sur les questions de sécurité. Et la majorité actuelle est fragile. Elle repose en grande partie sur le vote des élus shnixi. Alors Mardoch Blika est une aubaine, le coupable idéal et ils ne vont pas le lâcher. La seule chose qui pourrait éventuellement les faire changer d'avis ce serait de leur amener le véritable assassin sur un plateau d'argent.

— Et s'ils ne peuvent faire autrement, ils accepteront de reconnaître leur erreur ?

— Peut-être. Ce qui nous conduit à la première inconnue : qui est ce fichu « maître des wombs » ? un vulgaire péquenot névrotiquement frustré, un artiste actionniste anonyme, un fou furieux ?

— Je l'ignore, Orphelle, je l'ignore. Mais j'aimerais que nous allions dans ma chambre d'hôtel.

Les yeux de la magistrate s'agrandirent et sa bouche s'entrouvrit sur un O de surprise.

— Pardon ?

— J'ai quelque chose à vous montrer...

D'un geste et sans lui laisser le temps de poser la moindre question, Leuwin héla un autogyre pour les conduire rapidement à la *Pension Matteson*. Une dizaine de minutes plus tard, Leuwin salua d'un signe de tête son hôtesse qui le regardait avec surprise et un brin de réprobation, avant d'entraîner Orphelle vers l'escalier de bois.

— Oh Leuwin... vous avez vu la tête de cette dame ? Elle doit se dire que les prêtres ne sont plus ce qu'ils étaient !

Le Na Verdiger éclata de rire et haussa les épaules. Il ouvrit la porte de sa chambre et invita la jeune femme à entrer. Orphelle regarda d'un œil appréciateur le cadre discret mais charmant de la petite pièce pendant que le Lecteur d'âmes enclenchait le système holo avant d'y glisser l'enregistrement de Blika. Sans façon, elle se débarrassa de son manteau et de ses bottes, pour s'asseoir sur le lit, à la diable. Leuwin baissa un peu la lumière et s'assit à son tour, mais au pied du lit, ses genoux ramenés contre lui, sous son visage. En face d'eux, dans l'holofosse, les wombs apparurent en courant au centre d'une piste tronquée, sous les applaudissements d'une foule invisible. Blika parut les regarder avec un grand sourire aux lèvres avant de commencer son numéro. Leuwin, le cœur serré ne put s'empêcher de repenser au garçon, si différent dans son cocon translucide.

— C'est l'enregistrement que vous a donné Faxton ?

Sa voix avait repris son intonation professionnelle, plus froide, plus posée. Leuwin hocha la tête et regarda à nouveau Mardoch faire sauter ses grands animaux au-dessus de petits tabourets. L'émerveillement était toujours identique. Mais alors qu'il relevait le visage vers Orphelle comme pour guetter ses réactions devant le spectacle de Blika, le prêtre fut surpris par la légère crispation qui tendait ses traits. Le menton, fin et volontaire tremblait légèrement.

— Stop ! fit-elle soudain, en pointant son doigt vers l'hologramme.

Aussitôt le Na figea l'image sur un plan serré et pris de dos d'une jeune womb juchée sur un tabouret bleu. Orphelle lui prit des mains l'interface manuelle.

— B.8 macro 200 %

L'holo réagit immédiatement à l'ordre de la jeune femme. La projection 3D parut se distordre désagréablement avant de se concentrer sur un point unique situé près de la corne de l'animal. La peau rougeâtre du womb envahit leur champ de vision. La lumière avait dessiné des zones d'ombre et de clarté sur le cuir plissé de la bête, invisibles à l'œil nu. Mais le système DTA de l'enregistrement permettait un agrandissement quasi-microscopique de près d'un dix millièmes sans altérer le grain de l'image.

— D.3 macro 150 %, *backlight* ! Bingo ! j'avais raison. Regardez Leuwin, juste là !

Nouveau virevoltement de pixels. Abasourdi, le Na se pencha et vit un numéro flotter sur le fond clair de la peau tendre de la womb, juste derrière sa corne, un peu en dessous de ses centres auditifs secondaires.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un tatouage d'identification !

— 5-1-2-7-0-3-3-7-9 ?

— Ça signifie que cette womb rouge est née il y a trois ans dans le secteur 5 de Katal. Qu'elle était destinée à être un animal de compagnie. Mais il y a une anomalie sur ce tatouage...

— Ah oui, et laquelle ?

— Le numéro des douanes. Il n'a aucun sens, ce tatouage est un faux grossier. J'ai appris à les reconnaître quand j'ai fait mon pré-stage aux douanes, quand j'étais à l'école de la magistrature.

— Et alors ça veut dire que cet animal a été irrégulièrement introduit sur le territoire de la fédération ?

— Exactement : délit de contrebande et recel.

— C'est impossible. Les Katalis sont bien trop stricts pour se livrer à de telles activités.

— Pourtant cette womb est bel et bien en situation irrégulière. Son propriétaire a dû l'acquérir frauduleusement, en totale contravention du droit douanier interplanétaire. Posséder un animal de contrebande vous vaut d'être assimilé à un contrebandier avec toutes les conséquences pénales que vous pouvez imaginer. Au mieux, trois ans de prison et quelques milliers de tahels d'amende, au pire dix ans de prison. Les lois ne sont pas tendres et le commerce des wombs, en particulier, est bien verrouillé. Il n'est même pas possible de travailler sur leur matériel génétique. Propriété exclusive des Katalis. Pas touche et pas de contrebande !

Leuwin pensait à Blika et Faxton. Avaient-ils été assez idiots pour montrer des animaux de contrebande et risquer de telles peines ? Orphelle, immobile et concentrée ressemblait à une statue de sel. Si pâle sous le casque de ses cheveux d'encre, elle avait la beauté d'un rêve de pierre tandis que le cliquetis de la console de l'hôtel retentissait dans la petite chambre signalant que la jeune juge s'en servait comme relais pour son interface NeuroNext. Pendant ce temps, Leuwin décida d'examiner le tatouage des autres animaux. À chaque fois il ne trouva que neuf chiffres : toutes les bêtes de Blika étaient de contrebande.

— Faxton. Leonard C., ancien lieutenant supérieur de la marine fédérale. Dix ans de service. Une citation. Blessé lors d'un raid anti-rebelles sur Atmira. C'était il y a quinze ans, contre les drones-commandos du sous-commandant Hachkoot. Condamné deux fois. La première fois pour tentative de viol, la seconde pour homicide involontaire : coups et blessures lors d'une rixe, ayant entraîné la mort sans intention de la donner.

— Et vous venez de trouver ça où ?

Orphelle le regarda en fronçant les sourcils.

— Sur le fichier central d'Hamjel. Drôle d'oiseau votre tétraplégique directeur de cirque, vous ne trouvez pas ? Maintenant je le verrais bien se procurer des spécimens de wombs en contrebande. Même si au fond, je n'en vois pas l'intérêt.

Le Na se souvint de la réaction de Faxton lorsqu'il avait prononcé le nom de la planète pénitentiaire.

— Exactement. Ce serait absurde. Il possédait une dizaine de bêtes en tout et pour tout. Et le prix de ces animaux n'est pas à ce point exorbitant. Pourquoi un homme

comme Faxton, attaché comme il l'est à son cirque, prendrait-il un risque aussi grand pour des animaux que l'on trouve sur tous les marchés du *Limes* ?

— Je n'en sais rien, Leuwin. Le goût du risque ? celui de tromper les autorités ? je n'en ai aucune idée. Je suis d'accord avec vous sur ce point, acheter des bêtes de contrebande est totalement absurde et terriblement risqué. Mais le fait est là, sous nos yeux.

La jeune femme réfléchit quelques secondes.

— Pensez-vous qu'il aurait pu ignorer ce fait ? Que ce soit le vendeur qui l'ait sciemment trompé sur l'origine de ses bestioles ?

— Je ne pense pas. Non, pas un homme comme lui. En plus, il m'a avoué avoir lui-même acheté ces wombs au rabais sans regarder leur provenance et en sachant que leurs papiers étaient probablement faux.

— Bon, on peut alors écarter la piste de l'innocent indignement trompé. La question est maintenant pourquoi. Pourquoi se donner tant de mal, prendre autant de risques pour des wombs ?

— Je pense qu'il n'y a qu'une seule réponse possible Orphelle : ces animaux doivent avoir quelque chose de particulier. De différent des autres, au point que leur propriétaire ait pris des risques pour se les approprier.

— Qu'est-ce qu'elles pourraient avoir de si particulier ?

Leuwin se remémora ses lectures récentes sur la zoologie des wombs et l'économie de Katal. Il entrevoyait un début de réponse, d'explication :

— Ces wombs étaient peut-être des mâles lorsqu'on les a importés de Katal.

— Des mâles ?

— Oui, même si d'évidence ces wombs-ci sont de jeunes femelles.

— Des wombs mâles, répéta Orphelle, pensive.

Brièvement le Na lui résuma ses connaissances sur la nature hermaphrodite des wombs et leur particularité alimentaire dans leurs premières années, leur dépendance à l'ulw jusqu'au sevrage qui les voyait devenir femelles et exploitables. Orphelle garda le silence une petite seconde, le temps nécessaire pour assimiler ces informations.

— Étonnantes bestioles ! Mais ça me paraît difficile à croire. Vous venez de me dire que les jeunes wombs ont besoin d'ulw. Alors, même si des contrebandiers étaient parvenus à dérober de tout jeunes wombs, ils n'auraient pas pu survivre hors de Katal.

— À moins que leur particularité ce soit précisément de pouvoir ingurgiter autre chose que de l'ulw ?

— Si c'est le cas, ces wombs doivent valoir une fortune ! Quoi qu'il en soit, je pense que la clef de tout cela est très simple : Faxton !

— Il ne parlera pas, Orphelle, j'en ai bien peur. À un moment j'ai cru qu'il allait se confier, tout me dire, mais il s'est repris au dernier moment. C'est un mur.

— Alors nous le démolirons. C'est aussi simple que cela.

— Le démolir ?

— C'est une façon de parler. C'est le premier principe que l'on nous apprend en entrant dans la magistrature. « Si une porte est trop épaisse et refuse de s'ouvrir, abats le mur qui l'entoure, elle tombera d'elle-même ». Et puis avec ce faux tatouage visible sur l'enregistrement, il nous a fourni la corde pour le pendre.

Leuwin regarda Orphelle et vit avec stupeur qu'elle était on ne peut plus sérieuse. L'une de ses mèches formait une ombre sur ses yeux à l'éclat plus dur et plus froid.

— Et comment envisagez-vous vos travaux de « maçonnerie » ?

— Le chantage, par exemple, est un excellent bélier... les joints de ciment sont souvent les plus friables car ils résistent moins bien au temps. On va donc chercher la petite fissure et pousser dessus jusqu'à ce qu'elle cède et nous ouvre une brèche suffisante pour entrer.

— Vous feriez ça !

La jeune femme darda son regard vert sur le prêtre. Ses yeux étincelaient d'une fièvre inconnue qui le fit un bref instant frissonner. Il caressa l'idée de lire son aura mais se retint et repoussa cette curiosité indigne de sa vocation. Orphelle s'était redressée et posa ses pieds sur le sol comme pour se lever du lit.

— Les moyens se justifient parfois par leurs fins, Leuwin. J'en suis tout aussi désolée que vous, mais je refuse de rester les bras croisés, simplement parce qu'un homme refuse de révéler ce qu'il sait. Je ne le permettrai pas Leuwin, je ne le permettrai pas !

— Orphelle, la justice...

— La justice demeurera pure, ne vous inquiétez pas. Ce ne sont que mes mains que je salis, pas les siennes.

Elle était décidée et le Na comprit qu'il ne la ferait pas changer d'avis. En soupirant, il décida de la laisser faire pour le moment, mais jusqu'à un certain point. Il composa rapidement le numéro de Faxton sur son Next et passa la conversation sur le relais de la console de sa chambre afin de pouvoir faire participer Orphelle à leur conversation.

— Monsieur Faxton ? C'est le Na Verdiger. J'ai... comment dirais-je, certaines informations qui pourraient vous intéresser et un ou deux éclaircissements à vous demander.

— Je n'ai pas le temps, mon père. J'ai du boulot, figurez-vous !

— J'ai visionné l'enregistrement que vous m'avez donné de Blika. Un détail a retenu mon attention... leurs tatouages d'identification... ils sont d'un genre un peu particulier...

— Quoi ? mais bon sang, vous vous prenez pour qui ?

— Selon le droit interplanétaire qui régit ce genre de commerce, il apparaît clairement que vous êtes en violation directe de l'article 258 qui punit tout acte de contrebande et...

— Hein ! vous venez m'accuser de contrebande, maintenant. Mais j'hallucine ou quoi ?

— La contrebande est sérieusement réprimée dans le *Limes* et les acheteurs sont soumis

aux mêmes peines que les vendeurs, sans compter que vous ne vous êtes probablement pas acquitté des taxes d'usage et que dans le cas des wombs, vous savez que seuls les Katalis sont habilités à les vendre et donc...

— Salaud ! j'avais raison, vous n'êtes qu'un putain de flic. Qu'est-ce que vous cherchez ? ma peau !

Le directeur du cirque était rouge de colère et éructa ses dernières paroles en postillonnant. Orphelle choisit ce moment précis pour se manifester d'un ton tellement péremptoire que Leuwin vit Faxton se décomposer littéralement.

— Faxton ? je suis le juge d'instruction Orphelle Mac Tagert. J'ai été mandatée pour reprendre l'affaire Blika. Tout ce que le Na Verdiger vient de vous dire est rigoureusement exact. Non seulement vous vous êtes rendu complice de contrebande, ce qui est passible de dix ans de prison ferme sans remise de peine, mais vous avez aussi violé un monopole commercial. Cette deuxième infraction, dans le contexte actuel, vous vaudra cinq ans de prison au minimum. Si j'ajoute à cela votre passif d'enfant de chœur d'Hamjel, je dirais que vous êtes bon pour au moins dix-huit ans avec, bien entendu, confiscation immédiate de tous vos biens et l'obligation de payer une amende qui s'élèvera à 1000 fois la valeur des animaux frauduleusement acquis en dédommagement des pertes subies par votre faute par les éleveurs katalis. Et je ne tiens pas encore compte des frais de justice et des arriérés que ne manqueront pas de vous réclamer les douanes de toutes les planètes que vous avez visitées depuis... vous désirez que je continue ?

— Non... n'en jetez plus, la coupe est pleine. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux savoir d'où viennent ces wombs !

— C'est Blika qui les a amenées...

— Vous mentez Faxton ! Et nous le savons tous les trois. De toute façon cela ne change rien à l'imputation de l'infraction douanière, car aux yeux de la loi vous êtes pénalement responsable du fait de votre poste de directeur du cirque. Vous aviez l'obligation de vérifier la provenance des bêtes. Vous êtes complice d'un délit de contrebande et de recel. En vendant ces bêtes, vous avez commis une nouvelle infraction. Escroquerie. C'est clair dans votre tête, Faxton ?

— M'ouais ! OK, ça va, madame le juge. D'après ce qu'il m'a dit, Blika a acheté ces wombs une bouchée de pain sur Atmira. On présentait notre numéro là-bas. Il y a deux ans. Je ne sais pas qui les lui a vendues, mais quand il m'a présenté ses bestioles et qu'il m'a montré ce qu'il arrivait à leur faire faire, j'ai accepté de les maquiller. C'était une connerie, mais on n'avait pas les papiers des bêtes de toute façon, et pas d'argent non plus pour les régulariser. Ce numéro nous a valu une sacrée notoriété. C'est pas facile de survivre avec un cirque...

— D'accord Faxton, je vois que nous nous sommes enfin compris. Continuons, et je vous saurais gré de m'épargner le couplet sur les difficultés pécuniaires des artistes ! Je veux savoir où sur Atmira, exactement.

— Le gamin les a ramenées d'une virée dans la campagne d'Atman. J'en sais vraiment pas plus. Il avait juré au propriétaire de rien révéler de son identité et je n'ai pas cherché à en savoir plus. Il n'y a que Blika qui pourrait vous répondre...

Il mentait à nouveau. Sa voix avait repris de l'assurance et son regard une certaine dureté comme s'il entrevoyait une issue possible. Leuwin jeta un regard appuyé à Orphelle qui, imperturbable, continuait son interrogatoire.

— Et que sont devenues ces bêtes ?

— L'un de mes gars les a vendues, il y a deux semaines.

— Soyez précis Faxton. Quel gars et vendues à qui ?

— J'en sais rien, justement. C'est un de mes artistes, un Atmir, qui s'est chargé de les vendre. Celui qui a essayé de reprendre le numéro de Blika.

— Un Atmir ?

— Ouais...

— J'aimerais avoir son nom.

— Il se nomme... Vinc Léo Shak. Il a dû les vendre sur Menguel, c'est là qu'on était quand il a disparu.

— Disparu... sur Menguel ?

— Ouais, on a fait escale là-bas avant de venir sur Nour II. Vinc s'est barré avec les bêtes et j'ai plus eu de ses nouvelles depuis. Il a dû garder le fric, ce petit con.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— J'sais pas, une intuition. Il arrêta pas de dire qu'il voulait raccrocher, qu'il en avait marre du cirque, qu'il voulait rentrer chez lui à Atman sur Atmira, mais il avait pas beaucoup d'argent pour ça. Il a dû fourguer les bêtes sur Okhm, à un restaurateur ou un particulier, avant de s'envoler avec le fric, voilà l'histoire. De toute façon, j'en avais ma claque de ces bestioles. Trop dangereux de les trimballer d'un endroit à l'autre sans vrais tatouages. Et puis les gens ont envie de voir des animaux exotiques pas des wombs...

— Expliquez-moi quelque chose, Faxton. Comment diable avez-vous pu échapper à tout contrôle depuis tout ce temps. Vos tatouages sont grossiers. Un débutant ne s'y serait pas trompé.

— J'en ai eu un... mais le fonctionnaire de l'hygiène et de la sécurité était plus intéressé par notre écuyère et la boisson qu'elle lui a offerte que par nos bestioles. C'était pas difficile de lui faire oublier ce qu'il venait faire exactement chez nous...

— Contrebande, proxénétisme aggravé et tentative de corruption de fonctionnaire. La note s'alourdit Faxton...

La bordée d'insultes qui jaillit de la bouche de l'infirmier fit sursauter le Na, mais pas Orphelle. Impassible, elle le laissa hurler tout son saoul.

— Bien, maintenant que vous avez dit tout ce que vous aviez sur le cœur, nous allons pouvoir reprendre. Je veux les coordonnées de ce monsieur Vinc Léo Shak.

— Mais je ne les ai pas, ses putains de coordonnées. Il a changé son interface NeuroNext. Son ancien numcode c'était le... attendez je le cherche... 1265489-27-AOWX33. Mais j'veus l'ai dit, ça ne répond plus... Sinon il y a longtemps que je lui serais tombé sur le râble à cette saloperie de peluche !

— Épargnez-moi vos insultes racistes de bas étage, monsieur Faxton ! Vous souhaitez que je vous inculpe pour outrage au respect des races et des espèces ?

Le directeur du cirque prit une grande inspiration. Visiblement il cherchait à se calmer. Lorsqu'il parla à nouveau ce fut d'une voix presque normale.

— Écoutez, madame le juge je-ne-sais-pas-qui, Vinc Léo Shak a de la famille à Atmira, ils vivent dans la capitale, si je me souviens bien. Je ne sais rien d'autre sur lui, c'est clair ? j'ai répondu à toutes vos questions. Faut m'oubliez maintenant. J'ai été réglo avec vous et avec le Na Verdiger.

— Je tiendrais compte de votre collaboration « spontanée », monsieur Faxton, soyez-en assuré.

Le soulagement qui envahit les traits du directeur était visible. D'un revers de la main, il épongea les gouttes de sueur qui couvraient son front.

— Oh, une dernière chose, monsieur Faxton. Ce Vinc Léo Shak, est-ce qu'il avait des velléités artistiques ?

— Artistiques ? c'est une blague ? je crois qu'il ne connaît même pas le mot « art », ce raté...

— Je vous remercie, monsieur Faxton, ce fut un vrai plaisir de discuter avec vous. Ah, oui, je n'ai pas à vous dire que s'il vous revient le moindre souvenir ou que si vous apprenez la moindre chose qui puisse nous être utile, il serait des plus intelligents pour vous de nous en faire part, n'est-ce pas ? Dans votre intérêt et celui du petit Blika...

Faxton hocha la tête et Orphelle coupa net la communication Next. Elle se prit la tête dans les mains et poussa un petit cri de joie. Inquiet, Leuwin se penchait vers elle lorsqu'elle se redressa, le visage rayonnant. Comme une gosse, elle leva deux doigts vers le ciel en signe de victoire et son rire explosa dans la petite chambre, rire de satisfaction, rire de soulagement, rire victorieux. Le Na la regarda en silence, un peu mitigé. Pour elle, tout cela était une sorte de jeu. Le chat et la souris. Une partie de lui-même ne pouvait s'empêcher de l'admirer, la façon dont elle avait retourné Faxton à son avantage était simplement grandiose, mais ce qui restait au prêtre de moralité s'indignait de ce comportement, de cette violence psychologique et verbale. Lancée, la magistrate était un rouleau compresseur. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Mais Leuwin savait d'expérience qu'elle avait tort. La fin ne justifie pas toujours les moyens et d'un mal naissait souvent un autre mal, rarement un bien. Il se détourna d'elle et se servit un verre d'eau fraîche. Orphelle le regardait, les yeux toujours brillants d'excitation et de fierté.

— Et bien je dirais, sans fausse modestie, que nous n'avons pas si mal travaillé pour un premier jour de vacances !

Toujours partagé entre des sentiments contradictoires, le Na se surprit à lui répondre plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu.

— Vous trouvez ? Certes, on a mis le doigt sur la piste d'un trafic absurde de wombs en provenance d'Atmira, mais nous devons à présent chercher un Atmir en fuite parmi deux millions de ses semblables, dans une ville arboricole perdue au milieu de la jungle. Brillante perspective !

Orphelle cligna des yeux, surprise de prime abord du ton sarcastique et cinglant

qu'avait employé le Na. La jeune femme sembla hésiter à contre-attaquer sur un registre au moins aussi agressif. Elle étouffa un soupir et reprit d'un ton pédagogue et posé :

— Vous ironisez, Leuwin, mais ouvrez les yeux : les Atmirs ont peut-être découvert un moyen d'élever des wombs. C'est peut-être un très gros trafic que certaines personnes de la fédération ne préfèrent pas voir s'ébruiter. Pas encore.

Le prêtre resta silencieux, incertain. Il la regarda se servir elle aussi un verre, et rumina cette idée quelques secondes. Un moyen d'élever des wombs hors de Katal... Ce serait une révolution et un vrai mobile si on imaginait que les victimes avaient découvert le pot aux roses. Mais ça ne lui paraissait pas très plausible.

— La corruption d'une partie du Conseil est une piste qu'il ne faudra pas négliger mais qui est hors de mes compétences. Cependant ce que je vois, moi, c'est que nous ne sommes toujours pas plus avancés quant à l'identité de notre tueur. Dites-moi quel est le lien entre ce trafic et les meurtres ? je n'en vois aucun, du moins de réaliste.

— Vous n'avez pas tort, Leuwin. Je l'admets. Mais tout de même, vous ne trouvez pas curieux la coïncidence des lieux et des dates ?

— Lesquels ?

— Blika, selon Faxton s'est procuré ses wombs sur Atmira. Il y a deux ans. Deux ans... cela ne vous rappelle rien ?

— Si, bien sûr, l'accident ? La jeune fille dans l'étang ?

— Oui, la première victime...

Leuwin réfléchit un instant puis son visage se figea et il se frappa le front d'un geste sec.

— Bon sang, comment puis-je être bête à ce point ? Orphelle, dans les phrases qu'a prononcées Mardoche il y en avait une... Une seconde, je vous la retrouve. Voilà il a dit : « Faxton doit me dire d'où viennent mes wombs ? ». Ça veut dire que Blika ignorait d'où venaient vraiment les wombs du cirque.

— Blika a dit ça lors d'une de ses crises de réveil ? Cela ne m'étonne guère, je sentais bien que ce fichu directeur me mentait.

— Vous l'avez senti vous aussi ? j'ai essayé de vous avertir...

— Je sais, mais je ne pouvais pas le forcer plus en avant, à ce moment-là. Il était dans ses derniers retranchements. Cela n'aurait malheureusement servi à rien.

— Je vois...

Le Na baissa la tête, furieux contre lui-même et contre cet infirme qui gardait son secret. Ses poings, de rage, restaient serrés tout comme sa mâchoire. Orphelle cherchait son regard des yeux. Elle s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule.

— Ne faites pas grise mine, Leuwin, ce n'est que partie remise. Nous ne sommes qu'à la première manche. Actuellement Faxton doit jubiler et se dire qu'il est pratiquement tiré d'affaire. On va le laisser mariner un peu dans son jus. De toute façon, il ne va pas s'envoler. Et nous, nous avons déniché un bien plus beau lièvre...

Le sourire aux lèvres, Orphelle paraissait jubiler. Bien plus au fait que Leuwin de ce

genre d'interrogatoire, elle avait immédiatement relevé les points les plus importants.

— Un nouveau lièvre ? J'avoue que je ne vous suis plus. Faxton nous a juste parlé d'un Atmir qui lui avait subtilisé ses wombs.

— Exactement. Ce Vinc Léo Shak, a disparu avec ses bêtes, il y a deux semaines. Et quand a eu lieu le meurtre du petit Mengueli ?

— Un peu moins d'une semaine...

— Six jours exactement. Il y a certainement un rapport. Comme par hasard, il débarque sur Menguel et quelques jours plus tard se produit un nouveau meurtre. Je pense que ce Vinc Léo Shak est notre principal suspect, quoi qu'en pense mon programme de profiling. Il est urgent de le retrouver, et je ne serais pas surprise qu'il soit encore sur Menguel.

— Comment le savoir ? S'il s'est débarrassé de son interface NeuroNext, il a pu complètement changer d'identité ?

— Très juste, et où se pratique le plus facilement ce type d'intervention illicite ?

— Sur Menguel, je suppose qu'à Okhm c'est chose courante...

— Exactement. Je vais rappeler le Qa Jamali en charge de l'enquête sur Okhm. Et vous, vous n'aviez pas un ami du « milieu » sur Menguel, un ancien pensionnaire d'Hamjel ?

— Oui, en effet ?

Leuwin laissa Orphelle à ses appels Next. Il se tenait devant la fenêtre et laissait errer son regard sur l'éclatante symphonie de jaunes qui explosait en feuillages de talaris et de sycomorées dans le jardin de madame Matteson. La jeune femme semblait tellement convaincue que cette histoire de wombs recelait la clef de tous ces assassinats que lui-même était à deux doigts de se ranger à ses arguments.

Cependant, quelque chose le troublait dans toute cette histoire. Il ne savait pas exactement quoi, mais il ne pouvait s'empêcher de continuer à douter. Vinc Léo Shak, une nouvelle donnée dans cet étrange puzzle apparemment décousu. Un Atmir. Sa seule appartenance raciale en faisait un assez bon suspect.

Dans le *Limes*, de nombreuses espèces avaient atteint le niveau de la co-sentience (à peine 1.5 sur l'échelle de Koeningsberg) et s'étaient élevées de 4 à 5 points en quelques générations, mais pour beaucoup cette évolution n'avait pas gommé toute leur animalité. L'Homme par exemple, tout intelligent qu'il soit avec ses 6.2 points sur cette même échelle, pouvait parfois commettre des actes d'un barbarisme et d'une telle gratuité que rien, sinon un instinct bestial, ne pouvait expliquer. De la même manière, les Shnixi et les Atmirs avaient conservé une forme d'agressivité primitive qui refaisait surface dans les moments les plus critiques, comme lorsqu'ils se sentaient en danger. En témoignait la sanglante lutte fratricide qui, quelques siècles plus tôt, avait vu s'opposer les traditionalistes atmirs purs et durs, à ceux plus modernes, qui prônaient l'idéal pionnier de tous les peuples du *Limes*. Dans une sorte de sursaut désespéré, une petite frange de la population atmire avait tenté de restaurer l'ordre atmir traditionnel, celui des clans protohistoriques, en refusant avec force puis violence ce qu'ils appelaient « la dictature

du régime fasciste du *Limes* ».

Ce qui n'aurait dû être qu'un petit mouvement sans lendemain se mua rapidement en un véritable raz-de-marée de violence. De plus en plus d'Atmirs, déçus, trompés ou crédules, s'engagèrent dans les rangs des traditionalistes. Ils se mirent à réclamer à corps et à cri un retour à la nature première, à leur pureté originelle. Cette illusoire pureté que le contact avec les Maaloks, les premiers colonisateurs d'Atmira, puis avec les Humains, avaient irrémédiablement souillée. De discours en manifestations, de pamphlets enflammés en actions de force, ces fanatiques arrivèrent à la conclusion que le seul moyen d'effacer cette souillure était le sang, la guerre, et le retour à une forme d'animalité. S'engagea alors une lutte sans merci entre les « purs atmirs » et les colons qui dura plus d'un demi-siècle, qui ravagea littéralement Atmira et l'amena au bord du gouffre.

— Atmira existe toujours pourtant et les Atmirs n'ont pas disparu du *Limes* !

La voix d'Orphelle fit bondir le Na. Il se retourna rapidement et, en regardant son doux sourire, se rendit compte, à sa grande honte, qu'il avait pensé tout haut. Ses années de solitude et d'exil sur la lune de Lwell lui avaient laissé de mauvaises habitudes, comme celle de réfléchir à haute voix, de ressasser des questions morales, philosophiques ou politiques comme s'il était en face d'un auditoire de séminaristes. Il toussota dignement comme pour s'éclaircir la gorge.

— Je ne voulais pas vous faire un cours sur le sujet, Orphelle. Oui, Atmira existe toujours... et les Atmirs ont bien évolué. Car alors que tout espoir semblait perdu eut lieu un miracle. Dans le chaos et le sang d'Atmira, apparurent les Vestales Bleues...

— Les Vestales Bleues ? J'en ai souvent entendu parler, mais je n'arrive pas à me souvenir de ce que l'on en disait. Qui sont-elles ?

Le Na coula un regard bienveillant en direction de la jeune femme. Il détailla un bref instant sa bouche, large, charnue et si bien dessinée, ses dents blanches comme le collier de perles qu'elle portait la première fois qu'il l'avait vue, il y a huit ans déjà. Peu avant son exil. Il se souvint à cet instant, qu'au plus profond des océans de la lune bleue, il avait souvent rêvé qu'elle lui rendait visite.

— Personne ne le sait exactement, Orphelle. Certains scientifiques estiment même qu'elles n'ont jamais existé. Qu'elles ne sont que délires et chimères. Mais si on en croit la légende atmire originelle, elles apparurent au plus fort de la guerre et délivrèrent un même message aux deux chefs des factions ennemies : « Lorsque le peuple élu des Vestales s'éveillera, une nouvelle ère verra enfin le jour. La guerre marquera son front et l'univers tout entier se déchirera, montant frère contre frère, ami contre ami, jusqu'au retour des Vestales Bleues. Elles seules mettront fin à ce carnage en ouvrant les yeux de tous les êtres à une sagesse nouvelle... ».

Tout en écoutant son ami, Orphelle était retournée s'asseoir sur le lit.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Leuwin se recula de quelques pas comme pour mieux capter l'attention de celle qui l'écoutait, sagement assise, les yeux mi-clos. Elle portait un chemisier de soie sauvage, au savant décolleté, une jupe plutôt courte, aussi noire que ses bas mais aux parements d'une dentelle rose étonnante. Le Na porta son attention sur une gravure qui décorait un mur de

la chambre, comme pour reprendre le fil de sa pensée.

— En entendant ces mots, les deux chefs atmirs furent pris de peur. Ils tombèrent à genoux devant ces apparitions et jurèrent de ne plus faire couler une seule goutte de sang. La guerre prit aussitôt fin et Atmira put à nouveau retrouver la paix et la place qui était sienne dans le *Limes*.

— C'est une belle légende Leuwin, mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Le prêtre haussa les épaules en souriant et écarta les mains dans un geste presque comique.

— Je n'en sais rien. (Sa mine redevint sérieuse, presque sévère.) Personne n'en sait rien. Le fait est que, légende ou pas, la guerre s'arrêta brusquement sans que l'on ne sache exactement pourquoi. Et le culte des Vestales Bleues se répandit dans le *Limes* comme une traînée de poudre. Peut-être n'était-ce qu'un stratagème monté par ces deux chefs ennemis pour unifier à nouveau leur peuple en flattant leurs tendances animistes et mystiques. À moins que les Vestales existent vraiment et soient à l'origine d'une révélation religieuse unique en son genre. Seul l'Ein Sof le sait...

Orphelle fit la moue et le prêtre devina que son caractère iconoclaste avait du mal à accepter sans protester cette version où des entités surgies de nulle part arrivaient juste à propos pour mettre fin une guerre qui détruisait un peuple. Leuwin, lui, avait l'obligation religieuse d'y croire, ou au moins de respecter ce mythe en lequel croyaient des milliards de fidèles de par l'univers.

— Et ils s'en sortent dans leur fatras mystico-délirant, aujourd'hui ?

— Oui, Orphelle, ce « fatras mystico-délirant » a offert aux Atmirs un équilibre suffisamment fort pour leur permettre de survivre. Même l'installation des colons shnixi, qui s'attribuèrent le titre pompeux de « gardiens de la paix d'Atmira » ne put le détruire. Les Atmirs vivent désormais à mi-chemin de leur tradition et de la civilisation du *Limes*.

— Et vous pensez que cet Atmir, ce Vinc Léo-quelque-chose partage ces croyances ?

— Probablement. Je serais même enclin à croire qu'il fait partie de ce petit groupe d'Atmirs encore pétri des anciennes doctrines des purs. Mais ce n'est qu'une supposition, bien entendu, qui nous arrangerait bien pour mettre une identité sur le portrait-robot d'EASY.

— Oui, une supposition. C'est hélas tout ce que nous avons pour le moment.

Il faisait nuit noire lorsqu'ils se séparèrent enfin. La jeune femme déclina l'offre de Leuwin de la raccompagner et se commanda un autogyre pour rejoindre son propre hôtel.

— Nous nous verrons demain. Vers 9 heures devant les grilles de la Cité Impériale ? Cela vous convient-il ?

Le Na inclina la tête et la regarda monter dans le véhicule. Les pans de son manteau noir et sa toque de velours lui donnaient une allure d'oiseau de nuit, de belle mystérieuse faite pour disparaître aux douze coups fatidiques. Ils n'étaient pas dans un conte, ni dans une histoire mythique. Tout cela était bien réel et leur enquête prenait un tour nouveau, étrange, excitant.

Le prêtre demeura sur le seuil de la pension jusqu'à ce que les feux de signalisation du taxigyre ne soient plus que de minuscules points rouges, bientôt absorbés par les flocons blancs et drus de la nuit froide et neigeuse de Nooréal. En remontant les marches vers sa chambre, il entendit le bruit du double tour de clefs que madame Matteson donna à la porte de ses propres appartements.

C'est d'excellente humeur que Leuwin ouvrit les volets de sa chambre le lendemain matin. Il eut la surprise de découvrir un paysage entièrement blanc. La neige avait tout recouvert de son épais manteau durant la nuit, transformant la cité des mille couleurs en une ville de songe, presque irréelle. Et le spectacle était à couper le souffle. Les feuillages jaune et mauve persistants et les couleurs vives des maisons contrastaient avec la blancheur des rues et des toits arrondis en déclinaisons irrégulières. Le rayonnement de la ville éclairait des nuages aux formes chantournées qui filaient vers le nord-est dans un ciel blanc gris.

Quelques Nouriens emmitouflés dans d'épais lainages de wombs déambulaient d'un pas que la neige rendait presque maladroit, petites silhouettes sombres et rebondies. Leurs bras étaient chargés de lanternes diverses qui rappelèrent à Leuwin que la *punjhaia* (la fête du départ de Mère-lumière) marquait les dix derniers jours avant le nouvel an nourien.

Sa mère, se souvint le prêtre, avait toujours conservé cette tradition et chaque année à la même époque, elle allumait dans toute la maison une centaine de petites bougies parfumées qui, par leur clarté, prolongeaient le jour même au plus fort de la nuit. Elle racontait alors au petit Leuwin émerveillé, que dans sa ville, Nooréal, tous les habitants allumaient, dès la nuit tombée, de lourds et antiques candélabres de fonte qu'ils posaient devant la plus grande fenêtre de leur maison. Les rues devenaient alors des théâtres d'ombres dansantes et rieuses, qui invitaient aux longues processions de lanternes à travers la ville illuminée. Chaque soir, pendant un mois, le soleil trouvait refuge dans ces petites lanternes et ces bougies qui rappelaient à tous les Nouriens que l'obscurité qui les attendait ne serait pas éternelle.

Pour le plaisir de fouler cet épais tapis qui crissait sous ses pas, Leuwin choisit de se rendre à pied à la Cité Impériale. Sourire aux lèvres, il marcha tranquillement, heureux comme il ne l'avait plus été depuis longtemps. Son souffle faisait naître un nuage de vapeur devant ses yeux. Il avait toujours associé à la neige une certaine idée du bonheur. Sans doute parce qu'elle était bien rare sur Moss, la lune-satellite de Nour II et qu'elle transformait, l'espace d'un instant, une terre de peine et de souffrance en une rieuse cité aux contours ronds et duveteux. Tout paraissait si neuf alors, si calme... Juste le temps que la poussière de kalt ne la recouvre et ne la rende grise et terne.

Alors qu'il débouchait sur l'esplanade qui faisait face à la cité dorée, Leuwin aperçut un groupe d'enfants qui s'adonnaient joyeusement à une énorme bataille de boules de neige. D'un regard, il reconnut la fine silhouette d'Orphelle drapée dans un long manteau rouge. Elle lui tournait le dos, perdue dans la contemplation des gros dômes dorés du palais. La tentation était trop forte et Leuwin n'y résista pas. Il se pencha pour ramasser de la neige et s'approcha de la jeune femme en catimini. Puis en riant, il lui lança la grosse boule blanche qu'il tenait dans ses mains. Il avait bien visé, la boule de neige éclata en

plein milieu de son dos. Surprise Orphelle se retourna d'un coup et foudroya le malappris qui avait osé la prendre pour cible. En découvrant Leuwin sa colère se mua en stupeur.

— Na Verdiger ! mais... je pensais que... les enfants... enfin...

Levant les mains vers le ciel en signe de protestation, Leuwin prit son air le plus innocent mais la jeune juge ne s'y laissa pas prendre. Elle s'approcha de lui d'un air menaçant et agita le doigt sous son nez.

— Vous devriez avoir honte, Na Verdiger ! Pour votre peine, vous allez devoir m'offrir un thé ! et des petites galettes de from, et des pâtes de fruits de célénam, et des noix de fixd...

Et d'un geste décidé, elle empoigna le prêtre par le bras et l'entraîna dans la maison de thé la plus proche. Toujours hilare, Leuwin se laissa faire sans protester.

L'établissement des *Deux Sycomorées* était bondé, mais Leuwin parvint à leur trouver deux places dans un petit box un peu à l'écart du vacarme de la grande salle. Ils posèrent leurs lourds manteaux et Leuwin fit un signe au serveur. Quelques instants plus tard, leur commande fut apportée par un vieux Nourien qui posa sans un mot un lourd plateau devant eux, avant de s'éclipser après une petite courbette servile. Sans attendre, Orphelle s'empara d'une galette de from encore toute chaude qu'elle croqua avidement sous le regard amusé de son ami. La bouche encore pleine, elle attrapa une seconde galette pour la dévorer à belles dents.

— Et bien, quel appétit !

— Oui, je meurs de faim... pas eu le temps de déjeuner.

Un brin moqueur, Leuwin lui tendit une assiette de curry de légumes roulés dans des feuilles de banyan. Elle l'accepta sans façon en haussant un sourcil et poursuivit son compte rendu sans cesser de manger.

— À propos, j'ai pu joindre le Qa Jamali, hier soir. L'inspecteur en charge de l'enquête Ikmoa... mmmmh que ces galettes sont bonnes...

Orphelle continuait à engloutir des galettes en ne s'accordant qu'une petite pause toutes les deux phrases pour reprendre son souffle ou ramener derrière ses oreilles les cheveux qui lui tombaient devant le visage.

— Le Qa Jamali a été très étonné quand je lui ai parlé de notre Atmir... Et devinez quoi ? Notre ami Vinc... et bien il a été assigné à résidence sur Okhm !

— Quoi, comment ça ?

— Oui. Il aurait vendu des wombs, probablement celles volées à Faxton, à un courtier en viande indélicat, du nom de Nuz Déo Slash. Mais attendez, le meilleur reste à venir. Onze des bêtes en sa possession ont fini en steaks hachés mais la douzième... a été vendue, toujours par l'intermédiaire de ce Déo à un jeune palefrenier du nom de...

— Ne me dites pas qu'il l'a vendue à... Darar'n Ikmoa ?

— Exactement. Le jour de la découverte de ce malheureux gamin dans la fosse du wombodrome, les enquêteurs ont fait des recherches tous azimuts : interrogatoire des témoins et des proches, fouille des lieux et de l'appartement de la victime, analyse de ses comptes bancaires et écoute de ses dernières communications Next.

Leuwin, de plus en plus captivé, reposa sa tasse de thé. Orphelle, cessa enfin d'avaler des galettes et des feuilles de banyan pour se redresser et boire une petite gorgée de thé. Elle marqua une simple pause avant de reprendre son récit. Leuwin, bien qu'attentif à ses paroles, nota que l'ombre propice de la maison de thé ne suffisait pas à la rendre moins lumineuse.

— Bref, ils se sont rendu compte que le petit Mengueli avait acquis une womb auprès de ce Nuz Déo Slash, qui lui-même l'avait achetée à un certain Vinc Léo Shak. Ils ont convoqué ces deux Atmirs pour complément d'enquête. Seul Léo Shak a comparu. Ils l'ont placé en garde à vue et interrogé. Mais l'avocat de Léo Shak s'est débrouillé pour le faire sortir du commissariat d'Okhm. Lorsque le Qa Jamali a voulu à nouveau l'interroger, le lendemain du meurtre, et bien lui aussi s'était évaporé, comme son comparse Nuz Déo Slash !

— Quoi ? Tous les deux ? Au nez et à l'ingelmoust de la police menguelienne ? Je ne leur fais pas mes compliments. Ils sont d'une inefficacité rare ! En tout cas, ça confirme bien ce que nous pensions. Ce Vinc Léo Shak est notre suspect numéro 1. Il faut retrouver cet Atmir. Et les wombs, aussi. Nous devons comprendre quel lien peut exister entre les bêtes de Blika et cet Atmir.

— La womb de Blika ! Celle qu'a chevauchée Darar'n Ikmoa avant de mourir. Les autres dans l'état où elles doivent être ne nous seraient plus d'aucune utilité, sauf si vous voulez faire un barbecue...

Leuwin prit quelques secondes pour réfléchir et assimiler ces nouvelles informations. Machinalement, il but une gorgée de thé vert de Nassoko et lissa son collier de barbe.

— De mon côté, commença-t-il, j'ai contacté un ami sur Okhm, hier. Sun Nandelaka.

Orphelle parut bondir sur sa chaise, ses genoux vinrent heurter ceux du prêtre dans un mouvement brusque, involontaire.

— Nandelaka ? Le célèbre trafiquant de reliques ?

— Ex-trafiquant, précisa Leuwin en penchant la tête de côté. Sous la table, leurs jambes se frôlaient au moindre de leur mouvement et le prêtre, mal à l'aise, maudissait sa gaucherie et ses jambes trop longues. Il s'éclaircit la voix avant de poursuivre ses explications.

— Il s'est depuis longtemps retiré de ce type d'affaire. Mais il connaît le milieu mieux que quiconque sur Okhm. Je lui ai demandé de me trouver le meilleur « maquilleur » de la ville. D'après lui c'est un Shnixi du nom de Zinto Zjar.

— Un Shnixi ? pas étonnant. Ils sont à la pointe de la nanotechnologie et de la transmission neurale. Probablement grâce à leur mode de communication phéromonique... Donc vous l'avez contacté ? Il a pu vous donner la nouvelle identité de Vinc ?

Le Na leva les mains en signe d'apaisement.

— Doucement, Orphelle. Non, je n'ai pas contacté ce Shnixi. Je doute d'ailleurs que ce « maquilleur » aurait accepté de me dire quoi que ce soit. Mais Sun m'a promis de s'en occuper. Et je lui fais entièrement confiance pour cela. Il doit me rappeler dès qu'il aura découvert quelque chose.

— Si vous lui faites confiance, je ne peux que vous suivre.

Sa voix était un peu sèche et Leuwin devina qu'elle aurait de loin préféré mener elle-même cet interrogatoire. Comme pour Faxton. Leuwin avait dû admettre que la magistrate était bien plus aguerrie que lui ou que quiconque pour venir à bout des résistances les plus coriaces. Le souvenir de ce cuisant échec le brûla comme une gifle. Ses mains disparurent sous la table, sagement posées sur ses genoux. Un peu raide, il se pencha vers elle et planta ses yeux gris dans les siens, comme pour mieux la convaincre.

— Sun est la personne idéale, reprit Leuwin en détachant chaque syllabe. La plus à même de nous trouver les informations que nous recherchons, Orphelle, c'est un ami sûr et pas un enfant de chœur, non plus.

Il se redressa et la fixa sans un mot, ses mains jointes ramenées devant lui, maître de ses émotions et sûr de son fait. La magistrate baissa la tête et deux longues mèches brunes vinrent voiler son regard.

— Je sais Leuwin, je sais. Excusez ma réaction. C'est juste que je n'aime pas m'en remettre à des tiers... Enfin, passons. J'ai pensé à autre chose hier soir... par association d'idées...

— Oui, dites-moi ?

— Ces wombs dont s'est occupé Blika viennent vraisemblablement d'Atmira. C'est là que ce Vinc Léo Shak les aurait acquises. Je me demandais si ces bêtes ne provenaient pas de l'élevage de la famille Moldakhanov...

— Les parents de la première victime du « maître des wombs » ?

— Oui. Nous avons l'intuition que le seul lien qui existe entre ces différents meurtres, ce sont les wombs de Blika. Mais nous n'avons pas établi de rapport entre ces bêtes et la première victime, Aliya Moldakhanov. Or, si ces wombs ont appartenu à la famille Moldakhanov et que c'est Vinc Léo Shak qui les a achetées pour les ramener au cirque, la boucle serait bouclée.

— Et nous pourrions répondre à la question de Blika « d'où viennent mes wombs ? » et compléter les réponses lacunaires de Faxton.

— Précisément. Et ainsi nous établirions que cet Atmir est bien notre « maître des wombs ». Ça vaudrait la peine de rendre une petite visite à ces éleveurs et de leur poser quelques questions sur la particularité et la provenance de leurs bêtes. Ils pourraient aussi nous confirmer que c'est bien eux qui ont vendu ces wombs à Vinc Léo Shak.

— C'est une idée mais est-ce que ça vaut la peine de se déplacer ? Pourquoi ne pas les contacter via le réseau Next comme nous l'avons fait pour Faxton ?

— Ça me paraît plus délicat, Leuwin. Nous avons un moyen de pression sur Faxton, une preuve qu'il avait détenu des wombs aux tatouages falsifiés. Dans le cas Moldakhanov, nous nous retrouverions devant une famille endeuillée qu'il faudrait soumettre à un interrogatoire en règle, et accuser sans preuve de s'être livrée à un trafic de wombs importées en contrebande. Sans la moindre preuve, nous ne pourrions pas faire pression sur eux pour qu'ils nous livrent leurs informations.

— Vous avez raison. Il vaudrait mieux jouer finement et se rendre sur place pour confirmer nos soupçons sans les accuser de quoi que ce soit.

— En outre, si ce Vinc Léo Shak est en cavale, recherché par les Mengueli, je suis

persuadée qu'il est retourné se cacher sur son monde d'origine : Atmira.

— OK, fit Leuwin en demandant d'un geste autoritaire l'addition. Il ne nous reste plus qu'à quitter Nour II pour nous rendre sur Atmira...

## – Chapitre cinq –

### Le secret du lieutenant Faxton

Un Maalok vint consulter le Maître :

- Maître, où se cache D.ieu ?
- As-tu cherché partout ?

Le consultant affirme plus qu’il ne questionne. D.ieu est caché. Alors qu’il ne Le voit pas. Le Na Verdiger lui répond par une question, pour lui faire comprendre que ce qu’il dit est une affirmation sans fondement. Il ne dit pas « L’as-tu cherché partout ? » car il veut lui dire : trouve-toi d’abord avant de chercher D.ieu. D.ieu sera à l’endroit où tu te trouveras. Il est partout et tu es à Son image. Le Talmud dit : « Ne cherche D.ieu nulle part ailleurs que partout ». La réponse du Na Verdiger est plus amusante. Car l’humour est une des quarante-huit qualités nécessaires à l’exégèse. Rire est un premier pas vers D.ieu. Il fera le reste du chemin jusqu’à celui qui Le cherche pour atteindre l’éveil. Commencez par apprendre à rire...

M. B., in *Paroles d’un Maître* (extrait).

« J’ouvre l’amande et son cœur étincelle... »

Yves Bonnefoy

Assis à côté d’Orphelle près du couloir central du troisième pont, Leuwin Verdiger, digne Lecteur d’âmes bahá’í, se tordait le cou comme un gamin pour suivre des yeux le décollage du navire.

Orphelle ferma les yeux au moment où les anti-grav furent remplacés par les surcompensateurs hyperdrives. Leuwin devina – il était grand clerc, après tout – que la magistrate appréhendait les vols interplanétaires. En fait, la juge d’instruction Mac Tagert les avait en horreur. Elle détestait surtout les décollages, au point, littéralement de les vomir.

Comme elle le lui expliqua en cours de vol, une avarie survenue lors d’un voyage,

vingt ans plus tôt, lui avait laissé plus qu'une aversion pour les transports spatiaux : une véritable phobie. Une thérapie néo-reedienne de cinq semaines ne l'avait pas guérie et elle avait dû se résoudre à vivre avec ce handicap hérité de son enfance de fille de diplomate.

Malgré la présence rassurante du Na, Orphelle fut malade durant une partie du trajet et l'hôtesse dut finalement lui administrer un R'lax mini-dosé. Leuwin était ennuyé de son état d'extrême nervosité et c'est avec soulagement qu'il la vit plonger dans un sommeil artificiel mais paisible.

Attendri, le Na la regarda un instant dormir, le visage pelotonné contre la fourrure de son col. Puis la tête d'Orphelle finit par rouler sur l'épaule du prêtre. Ses mèches brunes en bataille dessinaient des accroche-cœurs sur son front. Elle n'avait plus rien de la magistrate endurcie qu'il connaissait et, comme lors de leurs promenades dans Nooréal, Leuwin se sentit pris d'un sentiment étrange et doux. D'une envie presque irrépressible de passer son bras autour de ses épaules pour veiller son sommeil et écouter le souffle régulier de sa respiration. Cette pensée le laissa songeur, perplexe et en définitive amer. Il se savait homme avant d'être prêtre et il avait passé l'âge de se mentir à lui-même. Il connaissait la rigueur et les fondements de la chasteté et du célibat qu'il s'était imposé. Le Na avait toujours su composer avec les tourments de la chair.

« L'âme d'un prêtre qui se tient loin des mansuétudes des puissants et loin du lit d'une femme jusqu'à sa soixantième année est assurée du salut », plaisantait parfois son Maître. Leuwin songea qu'il devait encore rester vigilant une vingtaine d'années.

Pourtant, il le savait bien, ce qu'il ressentait pour la jeune femme n'était pas purement le fait de cette récente proximité. Il ne s'agissait pas seulement de désir ou de concupiscence. Ce qu'il éprouvait pour Orphelle – qu'il connaissait depuis des années – prenait un autre tour et entraînait en résonance avec les doutes qui l'habitaient à propos de sa vocation et de son avenir. Lucide, il admettait son désir et s'étonnait de ses propres réactions, de cette envie de lui faire découvrir sa vraie personnalité.

Leuwin se pencha sur le visage de la jeune femme et déposa un baiser sur son front. Puis il commanda un double bourbon menguelien avant de se changer les idées en suivant une série humoristique sur un canal NeuroNext.

Le deuxième épisode eut raison de lui. Ses paupières alourdies s'appesantirent davantage et il ne les rouvrit que plusieurs heures plus tard, lorsque les hôtesse commencent à distribuer des plateaux-repas. Orphelle, éveillée elle aussi, lui adressa un petit sourire encore ensommeillé.

Par réflexe, Leuwin rétablit la fonction active de son interface neurale qui le prévint d'un appel durant son sommeil. Il pensa immédiatement que Sun lui avait laissé un message et activa aussitôt son implant rétinien et son interface Next pour visualiser l'enregistrement.

Le message ne venait pas de Sun, mais de Faxton. Temps universel : 7 heures. Soit 15 heures sur Nour II.

« L'image est celle d'une porte recouverte d'une affiche de cirque. Des coups répétés sur la porte se font entendre et le neurofaçage a retenu, à l'insu de l'appelant, un

sentiment d'extrême tension. Faxton manœuvre son fauteuil vers son bureau tout en lançant son message à l'intention du Na :

— Verdiger, ils m'ont retrouvé. C'est foutu et je vais payer cher mes conneries. Code 375.265.790.AWY, Kuryama Banque, coffre 45634. Atman, Atmira. Allez-y et faites-en ce qui vous semble bon. Vous comprendrez sur place ce que j'ai pas pu vous dire...

Faxton est interrompu par l'irruption dans la pièce de deux silhouettes encapuchonnées. Deux personnes de petite taille. L'une d'elles a un vibrokriiss à la main. Le tremblement de l'air et la chaleur indiquent qu'ils ont dû s'en servir pour ouvrir la porte. L'autre a une sorte d'arme de poing. Un éclair en fuse. Faxton hurle. La douleur submerge l'enregistrement et la transmission s'arrête. Comme si on avait détruit son NeuroNext. Un léger flottement, un grésillement et l'image s'estompe. Plus de sensation, de bruit, de mot. Le vide. Un trou noir. Celui qui a probablement englouti Faxton à 15 heures, sur Nour II. »

En tremblant, le Na Verdiger revint à la réalité. Encore mal réveillé, rien ne l'avait préparé à la dureté de cette scène en vue subjective. En fait, la violence n'était pas explicite. Il n'avait vu aucun coup, pas de sang, rien que cet éclair qui emporte tout. Deux humanoïdes qui détruisent la porte du bureau et Faxton aux abois qui le contacte, lui, le prêtre qu'il connaît à peine. Un numéro de compte bancaire, la clef numérique d'un coffre-fort sur Atmira ? Le prêtre bouleversé peina à comprendre qui étaient ces deux types, ce qu'ils voulaient à Faxton. Et plus encore à deviner le secret de cet infirme, dont il devenait le dépositaire.

— Leuwin ? Qu'y a-t-il, fit Orphelle en remarquant son expression hagarde. Une mauvaise nouvelle ?

— Faxton m'a laissé un message, probablement avant de mourir...

— Montrez-moi ça !

— Vous êtes sûre Orphelle ? Une seconde. Je vais vous transmettre l'enregistrement via la console manuelle.

Leuwin se brancha sur une dérivation de l'interface manuelle de son siège et chargea l'enregistrement afin qu'Orphelle puisse à son tour le charger sur son NeuroNext sans le faire transiter par le réseau de la noosphère Next. L'opération accomplie, la juge récupéra le message et lança l'enregistrement.

Le message de Faxton relégua les angoisses de transport spatial d'Orphelle à l'arrière-cuisine de son inconscient. Leuwin vit les yeux de la jeune femme s'ouvrir et s'agrandir d'effroi. Son visage se crispa et se durcit, puis elle relâcha un soupir et Leuwin comprit qu'elle venait de « redescendre » malgré les effets du R'lax, aussi choquée et horrifiée que lui.

— Grand D.ieu, Leuwin ! Quand est-ce que ce message a été lancé ?

— J'ai reçu cet appel pendant que je dormais, ça a eu lieu à 15 heures sur Nour II. À 7 heures, temps universel. Il est un peu plus de 8 heures maintenant...

— Contactez Faxton, Leuwin, il faut savoir s'il est vivant !

Il lança le rappel automatique du numcod de Faxton, en utilisant l'hyperlien attaché à l'enregistrement et presque aussitôt Orphelle lui cria d'arrêter immédiatement. Les autres voyageurs tournèrent la tête dans leur direction, embarrassés et surpris par le cri paniqué de la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le prêtre en interrompant la connexion neurale.

La jeune femme se massa les tempes, avec une expression de contrariété et de souffrance sur le visage.

— Navrée. Je suis encore sous l'effet du R'lax. Je suis désolée d'avoir crié comme ça. Leuwin, c'est trop dangereux de tenter un contact Next. Ces gens, ces deux types, ils ont saboté la communication de Faxton. Ils ont certainement un *jamer* et peut-être même une NHU. En vous demandant de contacter Faxton, j'allais vous faire faire une grosse bourde qui aurait pu nous coûter très cher.

— De quoi parlez-vous ? Vous dites qu'ils ont un... *jamer* ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un module de brouillage. Un *jamer*. C'est un truc militaire pour pirater ou brouiller les communications neurales. On peut complètement couper quelqu'un du monde, avec un module comme ça.

— Comment savez-vous que ces gens ont utilisé ce dispositif ?

— Simple, à la fin de la communication de Faxton, il y a une sorte de chuintement ou de grésillement, un effet de *fade out*, une disparition rapide mais progressive, un vacillement de l'image, vous l'avez bien senti, non ?

— Euh, oui, en effet.

— C'est exactement l'effet rendu par un *jamer*. Et s'ils ont utilisé ce module c'est qu'ils voulaient isoler Faxton, mais ces deux types ont manqué de réflexe. Les agresseurs auraient dû l'isoler plus vite car Faxton a eu le temps de vous contacter. Un *jamer* est souvent couplé à une NHU, un programme pisteur qui remonte la transmission neurale et délivre le numcod du dernier destinataire.

Le Na Verdiger sentit le sol s'ouvrir sous ses pieds.

— Mon numcod personnel ? Vous êtes en train de me dire que ces gens savent que Faxton m'a donné ce numéro de coffre ?

— À ma connaissance, on ne peut pas récupérer le dernier message envoyé. Juste connaître le numcod du destinataire. C'est une possibilité, Na Verdiger, mais s'ils n'ont pas réussi à tracer l'appel de Faxton, ils peuvent tout simplement attendre que vous le contactiez pour vous coincer...

— Si Faxton est mort, comment est-ce possible ?

— Une simple dérivation neurale extérieure. Rien de plus simple. Comme si Faxton partageait la communication en mode com-conférence. Ils recevraient alors votre appel à la place de Faxton.

— Et dire que l'on m'a toujours assuré que le NeuroNext est le mode de communication le plus intime et le plus sûr qui soit. C'est effrayant...

Orphelle rit nerveusement en pressant la main du prêtre.

— Leuwin, chuchota la juge d’instruction, peu de gens savent vraiment ce dont l’armée ou les services spéciaux interfédéraux sont capables. Ils peuvent brouiller, modifier, effacer, remplacer, tout ou partie d’une communication NeuroNext. Ils peuvent retracer un appel et même atteindre un implant pour faire fondre les neurones de leur cible en attaquant directement ses connexions synaptiques ou rétinienne. Vous comprenez maintenant pourquoi les « maquilleurs » sont si prisés ? Et aussi pourquoi je redoute d’être sur « écoute ».

Leuwin détourna la tête vers le hublot. Les yeux dans le vague, il repensait à Faxton, probablement mort à cette heure. Orphelle continuait son exposé, sans un regard pour le prêtre bouleversé.

— Changer de NeuroNext, c’est comme changer de vie, renaître et gagner sa liberté. La vraie liberté, c’est de vivre sans notre indispensable parasite neural. Tous ceux qui se sont fait implanter par les agences, nous tous en fait, à l’exception de quelques « huiles », sommes en liberté surveillée, conditionnelle. Quels que soient ces gens qui ont piégé Faxton, ils sont dangereux, puissants et bien équipés, et maintenant je suis prête à parier qu’ils vont en avoir après nous...

— Faxton m’a donné un numéro de compte et ses codes d’accès. Il voulait me donner la clef de toute cette affaire...

Orphelle avait fini par convaincre le Na de ne plus tenter de joindre Faxton. Malgré leur inquiétude, tous deux étaient, pour le moment, dans l’impossibilité d’en savoir plus sur le sort du directeur du cirque. Pourtant le dernier message de l’ancien lieutenant indiquait qu’il détenait des informations capitales. Un secret de la plus haute importance qui lui avait sans doute coûté la vie.

Leur enquête prenait un tour nouveau, plus dramatique. Comme si les récentes découvertes concernant les wombs de Blika avaient enclenché quelque chose qui les dépassait et qui menaçait de mort toutes les personnes impliquées de près ou de loin dans cette affaire. Une sorte d’engrenage fatal qui avait commencé avec le procès Blika. Un piège qui pouvait aussi bien se refermer sur Moldakhanov, Vinc Léo Shak, Orphelle ou lui-même, pensa le prêtre. En fait, tous les protagonistes de cette affaire étaient devenus des cibles potentielles ; les proies de ces prédateurs inconnus.

*Qui sont ces gens ?* s’interrogea Leuwin, en se repassant *ad nauseam* l’enregistrement.

Le message que Leuwin et Orphelle décortiquèrent sans relâche tout le temps que dura le vol leur révéla de nouveaux indices : de toute évidence les silhouettes encapuchonnées, courtes et véloces étaient celles de Katalis. Comme le confirmaient leurs mains qui, bien que gantées, présentaient significativement trois doigts dont un pouce opposable. Bien sûr, suggéra le prêtre, il pouvait s’agir d’une très habile mise en scène. Un holodéguisement aussi crédible que ceux que les aumôniers bahaïs utilisaient sur Hamjel pour rassurer leurs fidèles. Quant à Faxton, il avait dû envisager de tout révéler rapidement au prêtre, mais l’arrivée inopinée des Katalis avait bousculé ses projets. Étrangement, l’enregistrement révélait qu’il n’avait pas paru paniqué par cette intrusion, comme s’il l’attendait depuis longtemps...

— Ces « Katalis » ont surgi chez Faxton peu après ma visite, récapitula le prêtre. Le fait que Faxton m’ait contacté n’est pas non plus la preuve qu’un lien existe entre l’affaire

des wombs de Blika et cette opération.

Orphelle opina de la tête, tandis que Leuwin poursuivait ses réflexions à voix haute :

— Disons, que c'est notre hypothèse de départ : Faxton a été agressé par ces gens parce qu'il savait des choses sur l'affaire Blika.

— Oui, ça cadre bien avec notre idée que les wombs de son cirque représentent la clef d'une énigme plus vaste que ces quatre crimes. Un secret diplomatique, commercial ou criminel de la plus haute importance que des Katalis veulent à tout prix protéger.

— Un secret suffisamment scandaleux en tout cas, pour condamner à mort un innocent, attaquer un infirme et peut-être couvrir un *serial killer* en déniait toute justice à ses victimes et en nous empêchant d'enquêter sur tout ça...

— De toute évidence, Leuwin, ce secret doit menacer des personnes de haut rang ; peut-être un dignitaire katali. Un scandale suffisamment terrible pour qu'on efface mes dossiers ou qu'on fasse pression sur votre nonce, pour le seul prétexte que nous nous intéressons de trop près à cette affaire. Mais à dire vrai, je ne vois pas encore de lien entre ces informations et les victimes de notre tueur. Car je doute que le Nourien, le Xinixshr'a, le palefrenier mengueli ou la fille de Moldakhanov aient pu avoir connaissance du secret du lieutenant Faxton.

— Qui sait Orphelle ? peut-être que le coffre-fort de cette banque dont Faxton nous a donné le code, lèvera un coin du voile...

Quelques heures plus tard, le cargo civil survola Atman, la capitale d'Atmira et se posa enfin sur l'astroport.

Leuwin et Orphelle se sentaient en danger et si malades d'angoisse qu'ils n'avaient pris aucun plaisir, durant les manœuvres d'approche, au spectacle des centaines d'archipels coralliens qui voisinaient Atman, la capitale arboricole éclos sur son île-continent. Lorsqu'ils débarquèrent enfin, Orphelle poussa un long soupir, visiblement rassurée d'être revenue sur le plancher des wombs. Pourtant la menace latente continuait de les opprimer.

Un peu plus tard, ils récupérèrent leurs maigres bagages, et passèrent le poste douanier et sa batterie de détecteurs. Il fallut encore que diverses douches d'invisibles et immatériels désinfectants se déversent sur leurs têtes pour qu'ils soient autorisés à quitter l'astroport par l'hyper-rail.

À chaque uniforme croisé, à chaque question ou vérification d'identité, le prêtre et la magistrate ressentaient une nouvelle poussée d'angoisse irraisonnée.

Depuis la station principale d'hélicogyres, Orphelle leur réserva une chambre en se servant d'une console publique. Le Lecteur d'âmes ne garda que des impressions fugaces de ce trajet nocturne jusqu'à leur motel : de nuit, Atman était semblable à une jungle démesurée, bruyante, moite et très sombre. La capitale d'Atmira était composée d'une forêt de buildings enchâssés dans les troncs d'arbres. Des éclairs et des phares blancs – lumières pâles ou rouges – zébraient sans discontinuer l'enfilade de routes aériennes qui serpentaient tantôt entre les frondaisons des arbres-immeubles et le front quasi-uniforme de leurs cimes. Par instants, cette crête de cimes noires et mouvantes paraissait

s'enflammer sous les répulseurs de véhicules lourds et les phosphènes des vastes holopublicités.

Leur motel, situé au point 12, en plein *downtown*, près du bosquet historique de Tchunk trunk, s'élevait dans les hauteurs d'un arbre d'une centaine de mètres de haut. Même à cette hauteur, le vent demeurait chaud, l'atmosphère était humide, subtropicale, étouffante. La chambre qu'Orphelle leur avait réservée depuis l'astroport était heureusement climatisée, spacieuse et confortable, sans être luxueuse.

Deux lits séparés, remarqua le prêtre avec un certain soulagement. Les circonstances leur commandaient la prudence et tous deux s'étaient mis d'accord pour ne pas se séparer. Leuwin laissa la salle de bain à Orphelle et entreprit pendant ce temps de défaire son bagage. Ses akabas avaient souffert du voyage, elles aussi. Il ne les avait jamais vues aussi froissées, mais le tissu intelligent se détendit et reprit ses plis impeccables dès qu'il les aligna sur le lit. Après les avoir longuement regardées, il se dit qu'il ne possédait décidément rien. Tout appartenait à la communauté, ses akabas comme le reste : caftan, sous-vêtements, livres, traducmod et bloc d'holomaquillage. Depuis qu'il avait renoncé à la vie civile et embrassé le sacerdoce – à plat ventre et le visage plaqué au sol de marbre de la nef du monastère où il avait été ordonné Na – il avait fait don de tous ses biens à la communauté et ne possédait plus rien qui lui soit personnel.

Il chassa ce souvenir qui faisait naître en lui des pensées douces-amères et fit le tour de la chambre. Puis le Na Verdiger se servit un verre d'alcool local et alla, pensif et ruisselant de sueur, à la fenêtre. La domotrice fit baisser la luminosité de la pièce et dissipa instantanément les rideaux pour libérer la perspective sur l'extérieur. Au-dehors, c'était encore la nuit et il faisait sombre, très sombre. Leuwin ne pouvait distinguer ni lune, ni étoile. Juste des petites taches de lumière, ici et là. Bulles lumineuses ou insectes phosphorescents immobiles ? Leuwin n'aurait su le dire car il ne distinguait que des frondaisons aux feuilles gigantesques, partout, à perte de vue, mouvantes comme une écume végétale. Ils étaient bien à Atman, la ville-forêt d'Atmira, pensa-t-il. Sans même ouvrir la fenêtre, le Na pouvait humer les milliers d'essences innombrables de la cité arboricole. Certainement un artifice de la climatisation, mais l'illusion était parfaite.

Le bruit de la douche décrut et Orphelle sortit pour lui céder la place. Leuwin lui accorda un regard puis la croisa les yeux baissés. Il avait eu le temps de voir des gouttes d'eau ruisseler de ses cheveux mouillés, glisser sur sa gorge claire et se perdre dans l'échancrure d'un peignoir dangereusement galbée. Elle avait des mains fines et élégantes, et il remarqua ses jolis pieds blancs aux ongles impeccablement manucurés. Blanc, comme ce peignoir qui le frôla, enivrant d'effluves d'huiles essentielles. Blanc, comme cette nuit trop courte qui la vit, un instant plus tard, se laisser tomber sur un des lits comme une somnambule.

Abandonnant la chambre à son amie, Leuwin pénétra dans la douche et ferma la porte de la salle de bain à double tour. Les vêtements d'Orphelle gisaient à même le sol, petit amas de tissus chamarrés. Épuisée par le voyage, la jeune femme n'avait pas pris la peine de les ranger. Leuwin rectifia cet oubli, en pliant méthodiquement la robe asymétrique d'Orphelle, sa veste aux tons bordeaux et ses dessous noirs. Puis il se déshabilla et prit une longue douche revigorante. L'eau brûlante puis fraîche qui glissa sur sa peau lui fit du bien. Il ne se sentait plus aussi fatigué, et comme il n'était pas pressé de dormir, il

s'attarda dans la salle d'eaux pour réciter ses prières du soir ou du matin. Dans le miroir, il vit son corps se balancer au rythme de la prière. Ce corps ascétique, dur et longiligne. Ces muscles sinueux, ce buste bien découplé aux larges épaules lui firent l'effet d'appartenir à un étranger. Sa fonction avait depuis si longtemps éclipsé sa nature qu'il peinait à se reconnaître simplement homme, fait de chair et de sang. De désirs et de contradictions.

Lorsque Leuwin rejoignit la chambre, Orphelle, odalisque allusive sous la blancheur des draps, dormait d'un sommeil profond. Les ombres du matin jouaient sur son doux visage abandonné au rêve. Elle semblait tellement en paix... Il la regarda un long moment, ému, et sourit avant de la bénir. Puis il se glissa dans le second lit, écouta le souffle de sa respiration régulière. Allongé sur le côté, il observa les rais de lumière qui perçaient des jalousies et s'approchaient des cheveux de la femme assoupie. La caresse de lumière fit sortir son visage de l'ombre, ébauchant des traits fins, dessinant un nez aquilin, des sourcils arqués, une bouche ourlée et entrouverte. Plus loin, une épaule à la peau mate, une hanche bien faite, une cuisse surgissant du drap, joliment galbée. Leuwin se surprit à se demander si elle dormait toujours ainsi, en chien de fusil, nue et à demi couverte d'un drap. Prudemment, il se tourna de l'autre côté, loin de ce rêve de chair qui lui coupait le souffle, affolait ses sens et faisait naître des rêves qui réclamaient pénitence. Il pria encore et encore, comme un homme qui se noie dans un océan trop vaste, sous un ciel impavide, qui, pour la première fois ne lui est d'aucun secours. Puis le prêtre sombra très vite dans les flots bruns d'une douce inconscience qu'emplissaient maintenant les trilles des oiseaux perchés dans les frondaisons des jungles de la ville.

\*\*\*

Des bâtonnets de sérénité finissaient de se consumer dans les brûle-encens que Yoa avait disposés un peu partout. Un nouveau jour maussade venait de se lever. Une de ces matinées où la voûte de brume pesait sur Okhm comme une coupole de cendre grise, et qui trouva Yoa prostrée dans sa chambre. La pièce aux rideaux à demi tirés semblait avoir été dévastée : des restes de nourriture, des verres renversés et des vêtements sales jonchaient le sol, où s'étiolaient de plus en plus les magnifiques plantes atpires. Enroulée dans des draps à la fraîcheur douteuse, Yoa, les yeux rougis et le poil terne, fixait un totem posé sur une holoconsole. La fosse à images diffusait en continu ses programmes lénifiants.

Le contact Next la tira difficilement de sa torpeur. Elle ne savait plus vraiment si elle était dans un rêve sensifibre ou dans ce que l'on appelait la réalité. La frontière entre ces deux mondes, le réel et le virtuel, tendait à s'estomper de plus en plus à force de fréquenter ces machines à rêves. Dans un effort prodigieux, Yoa bascula son interface Next en mode « communication ». L'image de Moz Géo Dantak s'imposa à son esprit comme un intrus dans le flot maladif de ses souvenirs. Elle tenta vainement de lui donner les traits de Vinc Léo Shak, mais, malgré ses efforts, le portrait du détective ne variait pas d'un poil. Épuisée, elle accepta d'entendre ce fantôme qui s'adressait à elle par la pensée. Tout autour de Yoa, la chambre dodelinait mollement, malade elle aussi d'absorber sans discontinuer ces molécules chimiques et ces holos.

Soudain, elle se fit la réflexion que le détective qu'elle avait engagé n'était pas un Atmir, mais un shor. Elle s'en persuada quand elle reconnut ses petits yeux orange, ses longues dents, ses bras griffus et son air matois par-delà l'épaisse fourrure qui les masquait. Pourtant, elle se souvenait que son argent avait fait de ce fauve son ami. Son dernier ami, peut-être ? Non, il n'était pas exactement son ami, mais il chassait pour elle. Yoa se souvint enfin qu'elle n'avait pas « apprivoisé » Moz mais mandaté pour explorer la jungle atmir à la recherche de son être-monde, Vinc Léo Shak. Son seul amour. C'est ainsi que le détective atmir était devenu son étoile, son seul repère dans cette longue dérive mentale. Elle-même, qui était-elle ? Il lui sembla qu'elle n'était plus seulement Yoa Véo T'Ja, mais l'ensemble des personnalités qui vivaient en elle, et qui déambulaient dans les corridors infinis de sa psyché fragmentée.

*Je deviens folle*, pensa-t-elle sans en ressentir la moindre angoisse. Au contraire, ce fut un soulagement de l'admettre.

— Je l'ai retrouvé, hurla le « shor », pour la troisième fois.

— Vinc ? dit-elle péniblement.

— Bien sûr, Vinc. Je l'ai retrouvé hier soir. Je vous répète que je l'ai vu. Vous m'entendez, mademoiselle T'Ja ? Votre ami, je sais où il est !

— Je vous en prie monsieur le shor... Ne lui faites pas de mal... je vous en supplie...

— Il est bien sur Atmira, dans une aquabulle de croisière. Je vous l'ai dit dans mon dernier message. Vous l'avez bien reçu, non ? Comme je n'arrivais pas à vous joindre, je vous ai laissé ses coordonnées Next, cette nuit, sur votre boîte-contact.

Yoa eut l'impression que son cerveau était tombé dans une cuve de cimentplast à prise rapide. Sa langue était incroyablement lourde et pâteuse.

— Les coordonnées de Vinc ? Vous les avez ?

Le détective fronça les sourcils dans une grimace presque effrayante.

— Bon sang qu'est-ce qui vous arrive ? Si vous êtes trop défoncée pour me parler, je peux vous rappeler plus tard...

— Non, non, elle va bien, fit Yoa d'une voix étrangement déformée. Je veux dire : je vais bien ! Vous savez où il est, alors ? Vous l'avez retrouvé ! C'est merveilleux Moz...

— Ouais c'est bien. Bon ben, je vais rentrer sur Menguel, ma mission est finie, mademoiselle T'Ja. Après c'est à vous de jouer, vous avez tous les éléments pour le rejoindre. J'ai encaissé votre dernier virement et je vous ai renvoyé le solde de tout compte. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance pour la suite. Je reste à votre disposition en cas de besoin. Serviteur...

— Merci, Moz. Je... je suis très, très heureuse. Merci... merci...

Elle réalisa quelques minutes plus tard qu'elle avait continué à lui parler et à le remercier alors que Moz avait depuis longtemps coupé sa connexion Next.

Il fallait qu'elle se réveille, qu'elle se fasse belle, se repose et retienne un billet pour Atmira. Yoa souriait stupidement dans le vide en imaginant ses retrouvailles avec Vinc. Pourtant, elle ne parvenait pas vraiment à y croire. Comme si quelque chose dans les recoins sombres de son âme déchirée lui murmurait que cette rencontre-là serait moins

vraie que toutes les autres qui l'attendaient encore dans la nuit fractale des cabines sensifibres...

\*\*\*

Le jour s'était levé depuis des heures lorsque Leuwin ouvrit les yeux. Il crut un instant que son rythme cardiaque s'était emballé, alors que les couloirs de l'hôtel résonnaient d'un concert de percussions traditionnelles atmiras au rez-de-chaussée. Une lumière pâle, tamisée par les frondaisons, emplissait la chambre. Senteurs de pinèdes et parfums de femme, pépiements sonores des innombrables oiseaux d'Atmira. Ici, c'était le post-printemps, la saison supplémentaire et clémente qui séparait Ki-Ga-Ba-Zu-Dé, « le renouveau », de Ga-Ba-Zu-Dé-Ni, l'été tropical.

Leuwin était encore empli des frimas de Nooréal, de ses neiges claires sur les toits ronds. Le dépaysement était complet, provoqué par un simple rayon de soleil, une tiédeur suave...

En tendant l'oreille, le prêtre perçut, par-delà le rythme effréné des multi-djambés atmirs, d'autres bruits provenant du couloir : les éclats de voix, sifflants ou gutturaux, d'Atmirs volubiles, les vrombissements légers des drones de nettoyage et le remugle lointain d'Atman, la ville arboricole, comme en note de fond à ce concerto urbain. Tout près de la fenêtre, assise à une petite table chargée de fleurs et de fruits, Orphelle prenait son petit-déjeuner en silence, concentrée sur sa tasse de café et son journal.

Consciente qu'il était réveillé, elle tourna la tête vers lui et lui adressa un sourire radieux. Des yeux, elle semblait lui demander s'il avait bien dormi. Leuwin émit un grognement et cligna plusieurs fois des paupières pour se réveiller. Il se souvint alors de tout : leur arrivée dans la nuit sur Atmira, le message de Faxton, les wombs. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Orphelle se penchait pour ramasser un fruit échappé de la corbeille. Elle portait une tunique courte, surmontée d'une capeline. Involontairement, le regard du prêtre plongea dans le décolleté généreux de la jeune femme. Il reconnut les taches de rousseur de sa gorge qui semblaient aussi parsemer la naissance de ses seins, qui tendaient ostensiblement la tunique. Orphelle se redressa et remit de l'ordre dans son vêtement taillé d'une seule pièce, dont le tissu dit « émotif » présentait des coloris changeants : les douces nuances bleues et parme, trahissaient l'humeur tendre, rieuse et sereine de la jeune femme. Lorsqu'elle se rassit pour poser le fruit qu'elle venait de ramasser, le bas de sa tunique asymétrique glissa de côté et révéla le galbe d'une jambe parfaite, gainée de simisoie.

Croisant son regard, la magistrate lui décocha un coup d'œil amusé entre deux longues mèches brunes. Puis avec un sourire et d'un geste précis, elle ramena le pan de sa jupe sur ses jambes.

— Bien dormi, Na Leuwin Verdiger ?

L'image d'Orphelle endormie, de son corps brun que ne couvraient qu'imparfaitement les draps lui revint en mémoire.

*Très émouvante, troublante, mais peut-être pas irrésistible après tout, se dit Leuwin*

en frottant son visage de ses deux mains. Il savait parfaitement qu'il avait une mine affreuse au réveil. Il s'étira, bâilla et bredouilla une réponse monosyllabique à sa question. Puis il murmura un instant pour lui seul, une courte prière matinale. Enfin réveillé, il tendit la main vers le bas du lit pour ramasser le vêtement qu'il avait abandonné en se couchant.

— Excusez-moi, murmura-t-il en passant un tricot noir, sur son torse nu. Orphelle dissimula un sourire coquin et fit mine de tourner la tête vers la fenêtre. Leuwin en profita pour se diriger vers la salle d'eau. Il n'avait pas besoin de se retourner pour deviner que la jeune femme le suivait des yeux, plus curieuse sans doute que concupiscente. Il émergea de la salle de bain une demi-heure plus tard, la barbe impeccablement taillée, un caftan neuf vissé sur le crâne, ses deux rubans ramenés sur sa nuque, l'œil plus vif et le teint moins hâve. Dans un parfait effet de manche, le Na ramena sur lui les pans de son akaba sombre avant de s'asseoir à son tour pour partager en face à face le déjeuner fruité de son amie. Il était décidé à établir de concert, leur « plan d'action », mais Orphelle le prit de vitesse. Elle avait posé son journal et remonté ses cheveux sur sa nuque. Une ombre douce se dessinait sur son cou, entre le lobe d'une oreille nue et l'attache fine d'une épaule, sous la cape. Du fond de ses grands yeux verts, elle avait regardé manger le Na et lâché d'une traite son plan de bataille.

— Je vais rendre visite à ce Moldakhanov, sous un faux prétexte. Une fois seule, je le questionnerai à propos de Vinc Léo Shak, des wombs et du cirque.

Le Na Verdiger opina du chef et fit un geste de la main, dans sa propre direction.

— Et moi ? Je fais quoi pendant ce temps ?

Orphelle émit un petit rire, presque maternelle.

— Vous allez vous occuper tout seul de la banque, Leuwin ! C'est à vous que Faxton a donné le code de son coffre et les coordonnées de sa banque, non ?

Leuwin acquiesça, une fois de plus, amusé par le rapport qui s'établissait entre eux. Complicité et tendresse, un ensemble de signes et d'attitudes presque invisibles mais qui formait peu à peu une sorte d'intimité partagée.

Leurs genoux se frôlèrent sous la table, il les ramena un peu en arrière, imperceptiblement. Il se sentait bien avec elle, et tout à fait de taille à exécuter la tâche, infiniment simple, qu'Orphelle lui avait confiée.

— Et sous quel prétexte allez-vous le rencontrer ?

— N'importe lequel. (Elle fit un geste vague, un clin d'œil et une ébauche de sourire.) Je pourrais me faire passer pour une étudiante en sociologie qui étudie les interactions entre les colons humains et atmirs, ou pour une journaliste ou une inspectrice des services d'hygiène. Il y a suffisamment de choses dans le dossier d'enquête que j'ai lu sur le meurtre de sa fille pour me donner des idées...

Il ne doutait pas qu'elle puisse faire avaler toutes les ophides qu'elle voulait à n'importe qui.

— Alors nous n'utilisons plus nos interfaces, même entre nous ?

— Le moins possible en ce qui concerne notre enquête, oui. C'est plus prudent. Mais si votre ami de Menguel vous contacte vous n'aurez pas d'autre choix que de prendre

l'appel, je le sais bien. Et puis si quelque chose tourne mal, tant pis, nous nous contactons immédiatement.

— Je suis d'accord et il n'y a aucune raison que quelque chose tourne mal, comme vous dites. Je vais transmettre un mail électronique à Sun avec une boîte restante, pour que nous correspondions sans interface...

Orphelle lui sourit à nouveau comme s'il venait de trouver tout seul la bonne réponse à une question qu'elle ne lui avait pas posée.

— Excellent, s'exclama-t-elle, rassurante. Leuwin vous allez créer une boîte restante et vous ne la consulterez que manuellement depuis une console publique. Nous allons aussi tenter de n'utiliser que l'argent que nous avons retiré sur Nour. Si nos comptes sont surveillés, ils n'en retireront aucune information et ne pourront pas savoir où nous sommes.

Il réfléchit un instant et calcula qu'ils n'avaient à eux deux qu'un peu plus de mille tahels. Ils avaient payé comptant leurs billets pour Atmira et un simple engagement papier avait momentanément suffi à payer les nuits d'hôtel. S'ils continuaient ainsi, personne, a priori, ne pourrait les suivre à la trace. Ils étaient pour ainsi dire invisibles. À moins que l'on puisse pister leurs interfaces NeuroNext sans même qu'ils s'en servent ?

Ils descendirent par la plate-forme anti-grav jusqu'au hall du motel. Quelques Atmirs se prélassaient au bar. Trois mâles et une femelle ; quatre boules de poils aux drôles de membres pourvus de longs doigts. Les Atmirs étaient juchés sur des tabourets en creux adaptés à leur morphologie. Sur Atmira, la mode capillaire semblait être à la coloration : toutes les fourrures arboraient des mèches teintes. Leuwin et Orphelle détournèrent les yeux – par prudence –, cessant de les détailler des bras à la « tête ». Quant aux Atmirs, ils leur adressèrent un regard curieux ou dégoûté et reprirent aussitôt leurs conversations chuintantes et sifflantes.

Le motel disposait d'une console publique qui permit à Leuwin de créer sa « poste restante » électronique. Il adressa un bref message à son ami Sun. Le vieux forban serait peut-être surpris, mais ses explications – succinctes – seraient certainement suffisantes ; c'était un habitué des manœuvres discrètes, après tout.

Quant à Orphelle, elle avait l'adresse de la famille Moldakhanov. Leur ferme, s'ils y vivaient toujours, était située à la périphérie de la ville, sur un polder construit à partir du littoral ouest. Elle calcula que la course en taxi serait exorbitante et décida, tout comme Leuwin, de se contenter des transports en commun, plus économiques.

La banque Kuryama était au sud du centre ville, desservie par la même ligne qu'emprunterait Orphelle pour sortir d'Atman. Ainsi, ils feraient ensemble une partie du trajet.

Toutefois, l'usage des transports en commun s'avéra une mauvaise idée : entassés dans une locogyre bondée, ils étaient les seuls non-Atmirs du tram.

Bientôt, les regards insistants et quasi-hostiles des Atmirs achevèrent de les mettre vraiment mal à l'aise. À tel point qu'ils en vinrent à se poser la question de l'origine d'une telle défiance à l'égard des Humains. Cette animosité s'intensifia encore, lorsque la

chaleur ambiante incita Leuwin à relever les manches de son akaba. Il put alors lire un profond dégoût dans les yeux de ses voisins, dardés sur ses bras nus.

*L'absence de poil, sans doute*, se dit-il.

Orphelle regardait ses sandales, elle aussi mal à l'aise. Son vêtement « sensible » prenant une teinte de plus en plus grise...

Ce qu'ils retinrent des Atmirs leur confirma ce que l'on disait partout d'eux : s'ils détestent le superflu en matière d'architecture, ils raffolent des gadgets personnels. Implants, bijoux de fourrure, bagues, bracelets, lunettes et prothèses en tout genre s'affichaient avec un ostensible mauvais goût.

En outre, on disait des Atmirs qu'ils étaient de grands consommateurs de drogues. Et à en juger par les épaves qui hantaient les couloirs des transports en commun ou qui somnolaient sur les sièges des wagons, c'était plus que plausible. En fait, les Atmirs semblaient attacher autant d'importance à leur apparence qu'à leur mode de vie. Écologistes, pressés, nerveux, volubiles et irascibles, les Atmirs donnaient l'impression de mépriser tout le monde et faisaient pourtant partie d'une collectivité soudée.

Leuwin Verdiger conclut que ces deux traits de caractère propres aux Atmirs étaient assez déroutants pour les représentants de races plus « individualistes ». Il pensa, amusé, que les Shnixi, collectivistes de nature, devaient à cet égard trouver les Atmirs presque « civilisés ».

— Je descends ici, dit-il à la station suivante. Bonne chance Orphelle, à tout à l'heure, à l'hôtel. « Soyez prudente », voulut-il ajouter mais les portes du tram se refermèrent avec un bruit sec. La jeune femme ne fut bientôt plus qu'une silhouette qui lui fit un petit geste de la main, avant de disparaître, emportée par la locogyre, loin de lui. Leuwin remonta le quai vers la sortie. Une inquiétude sourde nouait sa gorge.

Il était près de onze heures, quand Leuwin parvint au cœur de la cité arboricole, au sud du centre d'Atman, au troisième niveau d'une immense palmacée de type *Erythea armata gigantea*<sup>13</sup>.

Le panneau indiquait « Point 9 ». En plein jour – quoiqu'il fasse toujours sombre à cause des feuillages – la ville était d'une étrangeté exotique, bruyante, terriblement moite et emplie d'odeurs terrestres, puissantes et naturelles. Les arbres transgéniques à la croissance accélérée devaient mesurer au bas mot quelques centaines de mètres. Leurs circonférences gigantesques leur donnaient le volume d'un gratte-ciel. Sur une dizaine de niveaux, les sylvatectes<sup>14</sup> avaient édifié des terrasses qui reliaient les arbres-immeubles les uns aux autres, grâce à d'immenses piazzas ombragées. Des héliconias géantes finissaient de parer les troncs-façades de guirlandes florales aussi colorées qu'odorantes.

Leuwin devina que ces fleurs de huit ou dix mètres de diamètre étaient lointainement apparentées aux orchidées terrestres. Elles poussaient le long des lianes qui pendaient de tous les arbres de la ville, et Leuwin remarqua que certains Atmirs, jeunes mais

---

<sup>13</sup> Palmier bleu géant.

<sup>14</sup> Architectes arboricoles atmires, spécialisés dans la construction et la pousse d'arbres-immeubles.

probablement conservateurs, les empruntaient parfois pour rejoindre un autre arbre. D'origine arboricole, les Atmirs avaient conservé leur habitat originel en l'adaptant avec pragmatisme aux impératifs de la modernité.

Après l'observation de cette ville qui lui était inconnue, le Na Verdiger repéra un plan digimural à quelques mètres. Il y découvrit une vue en coupe de la ville-jungle : au sol était représenté un réseau dense de routes qui permettait de circuler à pied ou en navettes automobiles. Au-dessus du niveau du sol, couraient les hyper-rails et les chemins secondaires. Plus on montait vers les cimes, plus les habitations et les bureaux devenaient vastes, fleuris et riches. Les boutiques et les commerces se développaient à partir des niveaux trois et quatre. Leuwin savait que l'on mesurait le statut social des habitants d'Atman à l'altitude de leur habitation. Il se souvint d'un prisonnier admir, sur Hamjel, qui ne cessait de répéter qu'il possédait un appartement au plus haut des frondaisons. Baptisé « le Comte », cet Admir exigeait un traitement de faveur de la part du personnel de la prison.

*Là-haut, songea le prêtre, tout en haut de ces arbres, la lumière doit pénétrer à flots au travers des fines ramures et constituer, avec les jardins suspendus et les oiseaux multicolores, les principaux attraits de ces « hauts-quartiers ».*

Il avait entendu dire, durant son trajet de Nour à Atmira, que les rares habitations non-végétales étaient occupées par les non-Atmirs ou par les plus « dégénérés » d'entre eux. Nombre de ces quartiers « en dur » regroupés dans les bas-fonds constituaient de véritables coupe-gorges que les touristes devaient absolument éviter.

Le reste de la ville était écrasé par la chaleur, assailli par les insectes volants et perpétuellement plongé dans la pénombre d'une demi-nuit qui était celle des ombres portées par ces arbres géants. Inlassablement, des puits anti-grav creusés à même l'écorce et des chenilles géantes apprivoisées, que les Atmirs nommaient alécolis, transportaient les personnes et les marchandises dans un tourbillon de mouvements ascendants et descendants.

Leuwin se sentit perdu dans cet univers déroutant où il devait se repérer verticalement plutôt qu'horizontalement. Il prit une profonde inspiration et se mit en marche vers la banque Kuryama. Là, il emprunta un des gigantesques ascenseurs extérieurs et y retrouva la même foule vaguement hostile, les mêmes regards immenses et soupçonneux. Aussi, préféra-t-il profiter du panorama offert par cette ville qui s'étendait à la fois en dessous et au-dessus de lui.

Outre les troncs des arbres voisins, Leuwin aperçut quelques monuments atmirs : d'immenses totems de bois ou de pierre posés sur les piazzas ou sculptés à même les « façades ». Ces totems représentaient tantôt des personnages célèbres, tantôt une des formes supposées des Vestales Bleues. Leur style lui rappela les œuvres de Kenji Omabé qu'il avait vu sur un catalogue artistique neurofacé.

Il constata que dans les lieux publics, il y avait très peu d'holopubs, d'ornements, de mobilier urbain et pas du tout de musique.

Les portes s'ouvrirent enfin sur le complexe bancaire Kuryama. Leuwin, qui ne désirait pas laisser la moindre empreinte de son passage, s'était muni d'une paire de gants noirs qu'il enfila sur le seuil de l'établissement. Dès qu'il entra dans le hall de la banque, un Humain en uniforme bleu marine, se porta à sa rencontre :

— Bonjour, monsieur, puis-je vous être utile ?

— Certainement. Je viens ouvrir mon coffre, dit simplement Leuwin avant de mentionner ses coordonnées bancaires.

L'Humain adopta une attitude servile pour le conduire dans les profondeurs de la Kuryama. Puis il s'inclina cérémonieusement avant d'abandonner le Lecteur d'âmes aux mains d'un vieil Atmir portant des lunettes. La petite créature au pelage gris terne et aux yeux fatigués lui redemanda son code d'accès et lui fit signer avec une feinte indifférence un vélin de sécurité.

— Veuillez m'attendre au salon, lâcha-t-il après avoir enregistré le graphe. Je reviendrais vous chercher dans une minute. Il lui indiqua une petite salle attenante et s'éclipsa avec la démarche d'une vieille danseuse. Leuwin patienta dans un joli salon d'inspiration néoclassique. Une troisième employée, une hôtesse humaine au visage avenant et à la mise impeccable, lui proposa des rafraîchissements fruités et lui fit un brin de conversation. Leuwin ne se montra pas très attentif au doux babil de l'hôtesse. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Orphelle, inquiet de son sort, pressé de la retrouver saine et sauve. Le vieil Atmir fut enfin de retour et afficha de ses grands yeux orange une expression qui devait s'apparenter à un sourire.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur, je vais vous conduire à votre coffre.

Le Na Verdiger transpirait à grosses gouttes. Il faisait chaud malgré la climatisation et il se sentait terriblement mal à l'aise : dans la peau d'un imposteur, ou d'un cambrioleur. En regardant son guide désactiver les circuits de sécurité, les uns après les autres, Leuwin comprit que Faxton savait ce qu'il faisait en confiant son trésor ou son secret – quel qu'il soit – à ces gens. Lui, ignorait jusqu'à ce jour que les Atmirs étaient les meilleurs banquiers du système, et qu'Atman était leur fief, leur Mecque. Les Atmirs étaient aussi des protecteurs efficaces et discrets de la propriété.

Le prêtre s'étonna à peine qu'on ne lui demande aucun justificatif d'identité, ni qu'on ne lui pose la moindre question. La signature qu'il avait déposée n'était qu'une concession aux lois bancaires du système. Pour le reste, tout se déroulait dans un parfait anonymat.

— C'est celui-ci, siffla l'employé. Si vous voulez bien taper votre identificateur...

Ultime épreuve, vite surmontée. Les touches tintaient doucement sous les doigts gantés du Na. Il n'avait pas tremblé en pianotant sur le clavier. Il attendit un instant, non sans une certaine angoisse, car rien ne sembla se passer, puis il y eut un léger chuintement. C'était le signal rassurant qu'attendait le vieil Atmir pour se retirer.

Leuwin était seul face à ce coffre inviolable de plastomère qui n'attendait plus qu'un geste pour être ouvert en grand. Il se décida enfin et ouvrit le battant en tremblant un peu. Le coffre n'était qu'une petite niche de moins d'un mètre cube, baignée d'une lumière douce, et qui ne contenait qu'une simple sacoche noire. Verdiger la sortit et la trouva légère entre ses mains gantées. La mallette présentait une nouvelle serrure codée. En retenant son souffle, il composa une seconde fois son identifiant, priant pour que Faxton n'ait pas oublié cet ultime code. À son soulagement, il constata que c'était bien le même. La serrure électronique se débloqua dans un petit crissement et le cœur de Leuwin se mit à battre plus vite lorsqu'il ouvrit la mallette. Les secrets du Lieutenant Faxton étaient là,

sous ses yeux...

Deux tubes cryogéniques flottaient dans un liquide glacé. Il y avait aussi un feuillet authentifié par la banque Kuryama, un certificat de propriété « au porteur » ainsi qu'un petit digidisque DTA semblable à celui que Faxton lui avait déjà remis. Le Na regarda d'un œil perplexe le digidisque. Que contenait-il ? Le seul moyen de le savoir était de rentrer à l'hôtel et de visionner ce nouvel enregistrement.

Quelques minutes plus tard, Leuwin s'était confortablement installé dans un taxi privé de la Kuryama. Pour la première fois, il vit le ciel d'un bleu cobalt, électrique, au-dessus des ramures d'un vert éclatant. Ils étaient au-dessus des cimes à quelques centaines de mètres du sol, et à perte de vue s'étalait la forêt qui cachait en son sein une ville immense.

Le Na remarqua que de nombreux hélicogyres surgissaient des frondaisons, comme pour mieux s'orienter en prenant de la hauteur. C'est également ce qu'avait fait son taxigyre avant de s'engouffrer dans une trouée, entre deux bosquets géants, pour piquer vers les niveaux inférieurs. Ils survolèrent ensuite le mémorial vestalien aux formes longilignes. Mais Leuwin était si obnubilé par cette sacoche qu'il ne prêta pas vraiment attention aux statues des Vestales qui bénissaient la capitale d'Atmira.

Parvenu à son hôtel, le Lecteur d'âmes s'assit sur le lit pour jouer avec la cartouche DTA, se refusant à la visionner avant le retour d'Orphelle. Ce n'est qu'au bout d'une bonne heure que la juge d'instruction poussa la porte de leur chambre. Ses traits étaient tirés et Leuwin devina que la chaleur tropicale qui régnait sur Atmira l'avait autant éprouvée que son entrevue. Le Lecteur d'âmes la laissa se servir un grand jus de fruit frais avant de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous avez pu voir Moldakhanov ?

— Oui, répondit-elle simplement après avoir vidé son verre. Ça s'est bien passé, laissez-moi boire un autre jus de fruit et je vais tout vous raconter...

Le bus l'avait déposée au cœur d'une zone industrielle en lisière de forêt. Elle avait suivi une sorte de route qui serpentait entre d'énormes usines de dessalement et de vieux centres de production délabrés. Les unités automatisées à l'extrême paraissaient à l'abandon.

La mer était turquoise, le sol grisâtre, le ciel d'un bleu extraordinaire. Quelques fermes blanches se détachaient au milieu des champs dorés, et des sortes de gros scarabées mécaniques moissonnaient paresseusement de longs oléagineux.

Orphelle avait parcouru les ruelles d'un petit village humain, croisant quelques rares gamins qui revenaient de l'école et un groupe de femmes vêtues de noir qui papotaient à l'ombre d'un grand arbre à fleurs rouges. Sur la place principale, cinq vieillards, probablement centenaires, étaient assis en silence sur une longue souche taillée en forme de banc. L'un d'eux, visiblement heureux de faire un brin de conversation avec une jolie jeune femme, lui avait indiqué la ferme Moldakhanov.

Au sortir du hameau, Orphelle avait encore longé un champ d'oléagineux où des moissonneuses à l'arrêt ressemblaient à de gros insectes endormis. Un Atmir sauta au bas

de l'une des machines et courut en direction d'un groupe de bâtiments aux allures de ferme fortifiée. La juge Mac Tagert l'avait regardé courir sur ses longs bras, petite boule de poils noirs au milieu de la route grise qui serpentait entre les champs d'épis blonds. L'Atmir dépassa un étang au bord duquel rouillait une vieille carcasse d'hélicogyre, et la magistrate le vit s'engouffrer dans un hangar attenant à la ferme de la famille Moldakhanov.

Parvenue au seuil d'une bâtisse assez moderne, Orphelle avait donné plusieurs coups de sonnette avant que le maître des lieux lui-même, monsieur Moldakhanov, ne l'invite à entrer.

— La rencontre valait le déplacement : un vrai *pater familias* bourru, au regard sombre et dur. Mais il s'est déballonné à toute vitesse...

Leuwin n'en attendait pas moins d'Orphelle. Des années de mises en examen et de comparutions à la suite de gardes à vue, l'avaient rompue à tous les interrogatoires.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Moldakhanov était plutôt du genre mal embouché, mais il m'a écoutée. J'ai joué franc-jeu dès le début : je lui ai montré ma carte de magistrate et je lui ai dit que je cherchais Vinc Léo Shak pour le mettre en examen pour homicide. La discussion a été vive, il a même essayé de me mettre à la porte en exigeant un mandat.

— Il avait sans doute quelque chose à se reprocher ?

— C'est bien ce que je me suis dit aussi. J'ai finalement bluffé pour le convaincre de coopérer en prétendant que je disposais d'informations compromettantes sur son compte.

Leuwin éclata de rire et s'enfonça confortablement dans son fauteuil. Ses prunelles grises dardées sur la jeune femme trahissaient à peine son envie d'entendre la suite de son récit.

— Orphelle, quand je pense que vous étiez d'accord pour la jouer fine ! Vous êtes totalement amoral...

— Bien plus que vous ne le croyez, mon père, répliqua-t-elle avec un sourire coquin. Parfois la fin justifie les moyens, comme je vous l'ai déjà dit. Et puis je suis tout simplement plus libre moralement, moins coincée que vous, Na Verdiger.

— Moi, coincé ? répéta l'ecclésiastique avec un sourire qui ressemblait à un soupir. Bon, passons. Je n'ai pas envie de vous expliquer ce que signifie le respect d'une règle religieuse. La force d'une norme inspirée par la transcendance. (Cette fois-ci le sourire devint un rire clair, franc et sonore.) Alors qu'est-ce qu'il vous a dit là-dessus, ce brave Moldakhanov ?

— Attendez, pas si vite, inspecteur Verdiger. Je lui ai d'abord parlé des wombs et de leur tatouage bidon...

Les épais sourcils bruns du Lecteur d'âmes s'arquèrent un bref instant. Le temps d'imaginer la réaction de Moldakhanov et de mesurer combien la magistrate avait du culot et de l'aplomb.

— Là, il a réagi ?

Orphelle fit un geste vague de la main, une petite torsion de la bouche qui voulait dire

« Pas plus que ça ».

— Il est resté assez calme, feignant l'incompréhension. Alors, je lui ai répété qu'une information pour meurtre était ouverte contre Vinc Léo Shak et avoué au débotté que je soupçonnais cet Atmir d'être le meurtrier de sa fille.

Le visage de l'aumônier parut se refermer. Visiblement renfrogné, il se fit intérieurement la réflexion que la décence imposait des limites à l'humour.

— Je lui ai simplement dit la vérité, Leuwin. Et que j'avais besoin de comprendre certaines choses pour coincer cet Atmir, poursuivit Orphelle. Il m'a dit : « Comprendre quelles choses ? » et je lui ai répondu : « Les conditions dans lesquelles vous avez vendu une dizaine de wombs à Vinc Léo Shak, peu après la tragique disparition de votre fille... »

Le Na Verdiger fixait son amie de ses yeux calmes d'un gris hivernal. Intérieurement, il bouillait de connaître la suite. Mais en apparence, il n'en laissait presque rien deviner, portant à ses lèvres une tasse pour déguster à petites gorgées son thé vert de Nassoko. Ses yeux posés sur Orphelle brillaient d'un éclat bleu qu'elle ne lui connaissait pas. Elle ajouta quelques mots pour préciser l'ambiance de cet entretien.

Moldakhanov, Vinc Léo Shak, Faxton et son passage à la banque s'effacèrent de l'esprit du Na. Il n'y avait plus qu'Orphelle et sa voix douce mais pleine de caractère, ses sourcils de jais, et les reflets presque scintillants de ses yeux verts en amande. Son odeur tiède et son parfum frais l'enveloppaient, mêlés aux arômes subtils du thé. Il fronça les sourcils pour résister à nouveau à l'envie de lire son aura, à son insu, à défaut de lui poser des questions plus intimes ou de prendre sa main.

Orphelle avait remarqué le regard inquisiteur puis lointain du prêtre. Elle profita de ce silence qui durait plus qu'il n'était raisonnable, pour manger quelques cerises brunes. Lorsque le Na reposa sa tasse, elle remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

— Poursuivez votre récit Orphelle, je suis suspendu à vos lèvres...

— Et bien Moldakhanov n'a pas paru surpris, mais affecté par ce que je lui demandais. À mon avis, il devait avoir des soupçons depuis longtemps sur ce Vinc Léo Shak. Il s'est mis à suer à grosses gouttes, le teint de plus en plus rouge. Il a alors vérifié mon accréditation et il a demandé à se mettre en trans-conférence avec son avocat. J'ai, bien entendu, accepté sa requête. Au regard de la loi, je n'avais pas le choix et de toute façon, je me doutais que son homme de loi ne ferait rien contre moi. L'avocat de Moldakhanov était un jeune Maalok, visiblement inexpérimenté. Il m'a laissé les coudées franches. Ensuite, le fermier m'a tout raconté...

— Tout ?

Orphelle ménageait son suspens, en femme habituée à tenir en haleine son auditoire. Un sourcil levé, un fin sourire aux lèvres, elle joua avec son verre puis avec une mèche qui revenait couvrir son regard aux cils immenses, aux iris d'un vert lumineux. Leuwin goûta une fois de plus au plaisir trouble de se laisser charmer par la jeune femme.

— Alors c'est bien Moldakhanov qui a vendu les wombs à notre Atmir ?

— Oui, Vinc Léo Shak a travaillé chez eux comme saisonnier avant de s'embarquer avec Faxton pour devenir clown ou acrobate, je crois. Comme le dossier le laissait apparaître, Moldakhanov était un marchand spécialisé dans l'importation de wombs sur

Atmira et dans la production de transoja.

« Il y a un peu plus de deux ans et demi, alors qu'il revenait d'une station commerciale en orbite autour de Katal où il avait acquis des bêtes, il capta un message de détresse en provenance d'un croiseur katali. Un message bref émis sur la bande ondes courtes du réseau Next. Moldakhanov voulut porter secours à l'équipage et son cargo se dirigea vers la mer des glaces où dérivait le croiseur. Vous savez, ça se trouve dans les parages du premier satellite de Katal...

Leuwin fit un geste rapide comme pour signifier qu'il connaissait cette région du système de Zakhor.

— Lorsqu'il est arrivé, poursuivit Orphelle en changeant de pose, là-bas, du côté des astéroïdes de la mer des glaces, il n'a pu que constater le naufrage. Le croiseur katali était un vieux modèle tout juste bon à faire des vols sub-spatiaux, il avait « touché », comme disent les marins, un de ces gros blocs rocheux. Sa radio et ses champs de stases étaient en miettes. Le navire éventré dérivait dans l'espace. Moldakhanov et son équipe l'ont arraisonné tant bien que mal, malgré les astéroïdes. Il a prétendu qu'il n'y avait pas de survivants, pas âme qui vive dans ce cargo, à l'exception de sa cargaison, isolée dans les soutes hermétiques.

Une nouvelle fois, Orphelle ménagea un silence. Elle vida son verre d'un trait et se leva pour s'asseoir sur le lit. Le prêtre pivota sur son fauteuil pour la suivre du regard. Assise en travers du lit, sa silhouette longiligne gainée de noir se découpait sur les draps blancs. Comme il ne disait mot, elle lui jeta un regard appuyé qu'il trouva étrange, presque équivoque ou gourmand.

*Tu me troubles*, se dit-il soudain, comme la magistrate réussissait à nouveau à lui faire perdre le fil de ses pensées. *Il faut te raccrocher à quelque chose*, se dit-il, *sinon tu vas perdre la tête. Ton sceau dermique, ta promesse à Blika, la sacoche de Faxton, n'importe quoi pour garder ton sang-froid.*

Mais le visage de la tentation était là, souriant, dans la tiédeur et la pénombre de la fin d'après-midi, sur ce lit d'un motel d'Atman, loin de tout... Une femme dont le visage était celui d'un avenir impossible, et qui lui suggérait que toutes les réponses aux énigmes de la vie et du parcours des âmes se trouvaient en elle, intraduisibles, secrètes, et hors d'atteinte. Le prêtre, se racla la gorge comme pour revenir à la réalité et sortir de sa fascination silencieuse.

*Poser une question*, se dit-il encore, *se concentrer sur l'enquête.*

— Et c'était quoi cette cargaison ?

— Vous ne le devinez pas, Leuwin ?

— Je n'en sais rien, fit-il, la gorge sèche. Peut-être des wombs ?

Cette fois-ci la magistrate lui décocha un sourire complice et rejeta sa tête en arrière pour déplacer la mèche qui venait à nouveau barrer son visage. À demi couchée sur le lit, ne reposant que sur un coude, Orphelle était l'image même de la féminité. Salomé, Jézabel, Marie-Madeleine, Anyxa et Muzine. Toutes les femmes en une seule, tantôt objet du malin ou ange de l'Ein Sof.

*Elle a la beauté du diable*, pensa le prêtre. Il constata alors que la cape-tunique

découvrait en partie ses jambes halées par la simisoie. Des jambes parfaites, l'instrument d'une partition vieille comme le monde et dont elle jouait avec un art exquis.

— Oui, laissa-t-elle tomber dans un soupir, il s'agissait bien de wombs !

— Des wombs, répéta le prêtre, mécaniquement, sans parvenir à la quitter des yeux.

Sur le lit, Orphelle s'anima comme pour le tirer de sa fascination.

— Évidemment ! C'est de ce cargo naufragé que venaient les bêtes du cirque. Moldakhanov a recueilli une portée de tout jeunes wombs. Le cargo devait les transporter vers une exploitation de la planète Katal. Ils ont eu cette avarie et le cargo a dû dériver dans l'espace et cesser d'émettre sur ondes à longues distances. Ça explique que les Katalis ne l'aient pas repéré depuis le sol !

Leuwin se cala un peu plus profondément dans le fauteuil, joignant ses doigts au-dessous de sa bouche, le visage légèrement penché vers l'avant.

— Alors les wombs de Blika viennent de là ! Le gamin désirait tellement savoir d'où venaient ses bêtes, murmura Leuwin comme pour lui-même.

Le Lecteur d'âmes se souvenait des « paroles » du jeune homme : « Faxton doit me dire d'où viennent mes wombs ». Mais qu'avaient-elles de si particulier, ces wombs ? L'enregistrement DTA de Faxton leur fournirait sans doute la réponse, à moins qu'Orphelle ne l'ait déjà.

— Blika ignorait tout de cette histoire. Et Faxton aussi, si ça se trouve, hasarda le prêtre. Le lieutenant Faxton ne s'est peut-être posé des questions sur leurs origines que bien plus tard ; au moment de l'arrestation de Blika. Il a dû interroger Vinc Léo Shak. L'Atmir a pu lui raconter cette histoire et Faxton a jugé prudent de se débarrasser des bêtes...

— Possible, mon ami, mais réalisez-vous vraiment ce que ça signifie ?

Il réfléchit une seconde avant de lui répondre. Des jeunes wombs importés sur Atmira et qui ont grandi sur cette planète. Il se remémora tout ce qu'il savait sur ces animaux. Leur sevrage à la troisième année, leur nourriture à base d'ulw. Leur changement de sexe.

— Oui, articula Leuwin, ça veut dire que l'on peut aussi élever des wombs hors de Katal !

— Exact, s'exclama la jeune femme. Ces jeunes wombs ont survécu chez les Moldakhanov sans consommer un brin d'ulw... Mais ce n'est pas tout...

— Cela représente déjà une révolution économique...

— Que direz-vous ensuite ? Les wombs étaient très jeunes, ils avaient moins de trois ans...

— Ces wombs, c'étaient encore des mâles ?

— Bingo, Leuwin ! des petits wombs mâles bourrés de testostérones et de spermatozoïdes. Des créatures en état de procréer et qui ont survécu sans ulw.

En réalisant vraiment l'ampleur de ces révélations, Leuwin s'était levé d'un bond, incapable de rester en place. Il alla à la fenêtre et revint vers le fauteuil d'un pas nerveux.

— Alors ce Moldakhanov a réussi à créer un élevage clandestin de wombs... ?

— Ça, il ne l'a pas avoué tout de suite. Mais ce qui est certain, c'est que les Katalis ignoraient que Moldakhanov avait recueilli une portée de wombs et qu'il les avait acclimatés aux pâturages d'Atmira.

— Je vois. Et je commence à croire qu'ils ont bien manipulé leur petit monde avec cette histoire de sevrage et d'ulw soi-disant essentielle à leur développement.

— Ainsi, les Katalis se sont assurés une rente : le monopole d'un marché gigantesque.

— C'est énorme, Orphelle, et ce secret pourrait modifier toute l'économie du système...

— Et ruiner Katal et ses habitants.

Leuwin resta bouche bée, exactement comme un gamin qui vient d'avoir la révélation de ce qu'est le monde des adultes. Orphelle et lui venaient de découvrir l'envers du décor, le secret de Katal. Un secret qui datait de la colonisation de Zakhor et qui avait instauré entre les colonies un rapport de force à l'avantage des Katalis.

— Moldakhanov a poursuivi l'élevage ?

— Non, c'est ici que cela devient cocasse. Les mâles ont refusé de saillir les femelles qu'on leur présentait (Orphelle pouffa de rire et s'assit en tailleur avant de poursuivre, le temps de retrouver son calme). À trois ans, les wombs ont mué et sont devenus des femelles. Sans ça, la fortune de Moldakhanov était faite. Il m'avoua avoir pensé que l'accident les avait perturbés au point de les rendre sexuellement passifs.

— À moins que ce ne soit leur alimentation, l'absence d'ulw qui les ait rendus aussi « chastes ». L'ulw est peut-être une sorte « d'aphrodisiaque » ou un élément nécessaire à la production de certaines hormones ? En tout cas, faute de pouvoir cloner ses wombs, Moldakhanov aurait pu essayer de pratiquer une insémination artificielle ?

— C'est juste, dit pensivement la jeune femme. Je suppose qu'il n'avait pas le matériel ni le courage nécessaire pour prendre le risque de porter l'affaire à la connaissance du gouvernement ou pour contacter des laboratoires privés.

— Alors son trésor s'est transformé en un vulgaire cheptel de wombs adultes et femelles. Quelle bande d'idiots !

— Oui, peut-être. Ils ont dû avoir peur aussi. Peur des Katalis, des conséquences de cette révélation...

— Hum, murmura le prêtre, c'est quand même bizarre, non ?

— Oui, un peu. Et sa fille est morte six mois après l'arraisonnement du cargo. Il y a un peu plus de trois ans et demi aujourd'hui. Il a dû imaginer n'importe quoi. Un avertissement des Katalis, un signe du destin ou je ne sais trop quoi. Moldakhanov a pris peur, il a liquidé l'élevage. Vinc Léo Shak, son homme de main a donc embarqué les wombs et les a vendus pour lui à un vieil ami du fermier, l'ex-lieutenant Faxton. Ces deux-là se connaissaient depuis l'armée. Moldakhanov était un ancien commando de la légion. On ne pouvait pas le savoir, évidemment. Vinc Léo Shak a été engagé dans le cirque et Blika a monté son numéro de dressage de wombs...

— Et la fille de Moldakhanov ? et les autres victimes ? Si on suppose que ce Vinc Léo Shak est notre « maître des wombs », pourquoi les aurait-il tuées ? Quel serait son

véritable mobile alors qu'il ignorait peut-être tout de la particularité des bêtes ?

— Et quand bien même, ça ne lui aurait pas donné de mobile. C'est bien le plus troublant. Ces révélations aussi incroyables soient-elles, ne nous apportent aucun élément de réponse à propos des meurtres. Cette fille pouvait avoir eu vent de l'affaire, mais franchement pas les autres victimes. Même Blika ignorait d'où venaient les wombs. Alors le Nourien, le Xinixshr'a shnixi et le petit Ikmoa... En fait, je ne vois aucun rapport entre l'élevage clandestin et les meurtres. On n'a pas tué ces gens pour les empêcher de parler.

Le prêtre bahaï ramassa alors la sacoche de Faxton et joua avec le mécanisme de la serrure. Il resta silencieux un bon moment avec le sentiment terrible que quelque chose leur échappait encore. Un détail, un lien, une explication logique. Une pièce du puzzle qui rendait ce tableau incompréhensible. Sans doute le trouverait-il dans la sacoche.

— Il faut absolument retrouver cet Atmir, fit-il soudain, Vinc Léo Shak est le dernier à pouvoir nous apporter un élément nouveau. Même s'il n'est pas le meurtrier, il est le chaînon manquant entre ces assassinats, et je suis certain qu'il doit savoir des choses. Sun doit absolument me trouver les nouvelles coordonnées Next de notre bonhomme ou son lieu de résidence.

— Et vous pensez qu'il est sur Atmira... ?

— Et bien, oui.

— Il pourrait être ici, dans cette ville ou loin de ce système, à des parsecs d'ici, quelque part dans l'amas central ou dans le système d'Aldebaran...

Leuwin admit en lui-même qu'Orphelle avait sans doute raison. C'était ridicule de supposer que Léo Shak était encore dans le système de Zakhor. Ainsi, Orphelle et lui n'avaient peut-être plus rien à faire sur Atmira. Leur enquête avait paradoxalement progressé et atteint un cul-de-sac. Il pouvait tout aussi bien rentrer à Shandarshagor et attendre une réponse de Sun Nandelaka.

— Orphelle, si on a effacé votre dossier, c'est à cause de cette histoire de wombs et d'élevage clandestin, n'est-ce pas ? Pas à cause de Blika et des victimes.

— Je le crois, oui. Mais cela supposerait que le Conseil Fédéral ou un haut fonctionnaire du département de la justice soit au courant de cette histoire ou du mensonge katali. Je ne crois guère au complot gouvernemental ou à une entente avec les Katalis, si vous préférez. Premièrement, Moldakhanov n'a parlé de ça à personne. Deuxièmement, qui aurait intérêt à cacher une telle arnaque ?

— Le gouvernement du Conseil de Zakhor ?

— Certainement pas, nombre de ses membres seraient trop contents de voir se créer des élevages concurrents et une bonne partie du Conseil se ferait un plaisir de ruiner Katal pour développer les autres colonies...

— M'oui, je suppose que vous raisonnez justement. On pourrait supposer que d'une façon ou d'une autre les Katalis aient eu vent de cet élevage et qu'ils tentent de circonscrire l'information. Par tous les moyens : chantages, pots-de-vin, assassinats...

— C'est une option qui mérite sérieusement d'être considérée. Ils ont des relais gouvernementaux importants et suffisamment d'argent pour soudoyer des huiles ou des fonctionnaires installés à des postes clefs. J'aurais dû ouvrir une information sur cet

effacement de données lorsque je m'en suis rendu compte. Je le regrette maintenant. C'est une vraie faute professionnelle. J'ai un peu paniqué, je crois.

— Vous ne seriez peut-être plus là si vous aviez fait ça, Orphelle. De toute façon, il nous manque des éléments pour élucider ces meurtres. Je vois de moins en moins notre Atmir défendre la cause des wombs en tuant des innocents. Je ne sais pas pourquoi, mais je crois que sur ce point nous faisons complètement fausse route...

Orphelle leva un sourcil épais et noir, impeccablement dessiné.

— Pourquoi dites-vous cela ? Il me paraît toujours être notre suspect n°1. Il pourrait tout à fait correspondre à notre « maître des wombs », comme vous dites. N'oubliez pas que les *serial killers* n'ont pas besoin de mobile. Ils tuent pour s'exprimer, c'est tout. Comme par besoin.

Leuwin fit une moue dubitative et parut repousser l'argumentation du plat de la main.

— Orphelle, soyons honnêtes, c'est notre suspect n°1 parce qu'il n'y a pas de suspect n°2. C'est pour ça que nous nous sommes acharnés à l'imaginer coupable. Mais réfléchissez : Vinc Léo Shak aurait-il la force de tuer un Shnixi avec une dent de wombs ? Et sans exosquelette ?

— Drogue de combat !

— On en trouve partout en vente libre ?

— Ça peut se trouver, croyez-moi.

— Quand on est dans le milieu, peut-être. Mais cet Atmir est un ex-garçon de ferme, un artiste de petite condition, un marginal.

— Tout à fait le portrait que dressait EASY. Et il a quand même d'assez bons contacts pour avoir réussi à maquiller son NeuroNext, non ?

Elle marquait encore un point ; à son corps défendant, il lui fallait bien l'admettre. Le prêtre se leva et se planta en face de la magistrate, dos à la fenêtre. Son ombre la recouvrait entièrement.

— Mais bon sang, pourquoi aurait-il fait ça ?

— Tuer des innocents ? Il l'a fait comme on maltraite ou on tue les wombs. Il est peut-être devenu fou à force de vivre avec eux, sous la tutelle de l'autitaire Moldakhanov. Cet Humain lui a peut-être fait subir des humiliations ou des violences, et il aurait pu chercher à se venger en noyant sa fille. Vinc Léo Shak est tout de même l'unique dénominateur commun entre ces meurtres. L'exploitation des wombs a pu être une sorte de catalyseur de ses pulsions meurtrières. Il y a vu un reflet de sa propre existence de marginal et il a commencé à tuer, d'abord pour se venger lui-même, puis pour venger les wombs. Cette pseudo « noble cause » aurait pu justifier à ses yeux ses actes criminels. Tiens, je ne serais pas étonnée qu'il soit un sectateur des « purs », autarcique et raciste...

— Vous connaissez la secte des « purs » ?

— Leuwin, vous me vexez...

Il porta son poing près de sa bouche pour étouffer une toux gênée et ridicule. Orphelle se leva du lit et fit un pas vers lui pour poser sa main sur son épaule. Il respira de plus

près son parfum et crut lire plus que de la tendresse dans son regard. À regret, le Na s'écarta doucement d'elle.

— Leuwin, reprit-elle sur un ton plus confidentiel, vous avez raison : il n'est peut-être pas coupable. Moi non plus au fond, je ne le vois pas tuer un Xinixshr'a. Quoi qu'il en soit, il faut que nous retrouvions Vinc Léo Shak, qu'il soit innocent ou coupable, car nous devons l'interroger. C'est la seule façon de reconstituer le puzzle. Mais en attendant, c'est à votre tour de tout me raconter. Qu'est-ce qui s'est passé à la banque Kuryama ?

Le Na reprit la sacoche et composa le code de Faxton. Il l'ouvrit sous le regard attentif de la jeune femme et lui en présenta le contenu.

— Voilà tout ce que le coffre de Faxton renfermait...

Pendant qu'Orphelle lisait les documents et manipulait avec précaution les tubes cryogéniques, Leuwin plaça la cartouche DAT dans la console, puis il s'assit face à l'holoconsole, vite rejoint par la jeune femme.

« Le visage buriné de Faxton apparut en hologramme au-dessus du lecteur. Le cœur du prêtre se serra en repensant aux dernières images que le lieutenant lui avait envoyées et qui faisaient elles-mêmes suite au film du numéro de Blika. C'était le troisième enregistrement de Faxton. Le dernier sans doute.

— Vous êtes en possession du plus grand secret du système de Zakhor, commença-t-il un peu dramatiquement. Si vous regardez cet enregistrement, c'est que je suis mort et que je vous ai choisi comme mon exécuteur testamentaire. Ces ampoules renferment un trésor. Passons sur les circonstances qui m'ont permis de les obtenir. Ça n'a pas grande importance. Ces deux tubes cryogéniques contiennent du liquide séminal de womb. Du jus de wombs, du sperme. Il y en a suffisamment pour inséminer une bonne partie des femelles wombs qui vivent dans Zakhor. Comme tout le monde le sait, les wombs naissent mâles et se développent sur Katal en bouffant de l'ulw. À trois ans, ils deviennent femelles et les Katalis les exportent aux quatre coins de l'univers... »

— Nous y voilà, murmura Orphelle, tandis que sur l'écran s'affichait une succession d'images, dont celles d'une portée de jeunes wombs mâles, tétant une grosse femelle rouge.

La voix de Faxton trahissait de l'amertume, de la rancœur et de l'exaltation.

«... Tout ça, c'est de la pure connerie. J'en ai la preuve. Ces bêtes que vous voyez ont été élevées sur Atmira, en secret. Les tubes cryogéniques contiennent leur sperme. Ce sont bien évidemment des mâles et ils ont grandi jusqu'à l'âge adulte en se passant de leur herbe rouge soi-disant indispensable. Le lait maternel et le fourrage leur a suffi. Les Katalis nous mentent pour préserver la source de leur richesse. Les wombs peuvent être élevés hors de Katal.

« Lorsque les Katalis ont retrouvé l'épave d'un de leur cargo qui transportait des wombs mâles et ont réalisé que la cargaison avait disparu, ils ont commencé à fouiner un peu partout et ont retrouvé les wombs chez mon ami éleveur. Je sais pas si c'est eux qui ont tué sa gosse, mais comme il avait la trouille, j'ai pris sur moi de les cacher dans le cirque. De toute façon, ils étaient devenus femelles et n'avaient pas réussi à procréer pour

une raison que j'ignore.

« Constamment surveillé depuis l'affaire Blika, je n'ai pas eu une seule fois l'occasion de pratiquer une nouvelle insémination artificielle. L'expérience que j'avais tentée auparavant a été concluante et nous avons obtenu un womb mâle et sain. Il vit au cirque et j'ai, pardon, j'avais l'intention de faire connaître la vérité à tout le monde dès que les structures de ma future société d'élevage seraient en place.

« Comme je vous le disais en préambule, je suis certainement mort à l'heure où vous regardez cet enregistrement. Cela signifie que les services spéciaux de Katal ont retrouvé ma trace et que leurs agents ont honoré le contrat de leur gouvernement. Ma société n'a sans doute pas vu le jour, tout le monde ou presque ignore la vérité.

« À ce jour nous étions trois à connaître ce secret. Maintenant il ne reste que vous. Je compte sur vous, qui que vous soyez et que j'ai choisi pour continuer mon dessein, pour faire savoir que les wombs peuvent être élevés n'importe où. Les documents suivants sont les clefs de ma future société d'élevage.

« J'ai acquis des terrains sur Atmira, un peu de matériel, mais il manque encore beaucoup de choses. Entourez-vous des meilleurs conseils, appuyez-vous sur la Kuryama pour boucler le plan de financement et, si j'ose dire, croissez et multipliez, c'est mon ultime souhait. Si vous agissez vite et discrètement vous serez bientôt millionnaires. Élevez des wombs partout. Et puis tiens, vengez ma mémoire de raté en ruinant les Katalis, ces enfants de salauds... »

L'enregistrement se poursuivit. Une suite de contrats et d'adresses qui ne demandaient qu'à être utilisés pour bâtir un véritable empire financier : une société commerciale qui ferait concurrence à l'économie d'une planète. Orphelle soupira.

— Nous savions pratiquement tout, dit-elle laconiquement.

— Maintenant nous en avons la preuve. Faxton mentait bel et bien en disant qu'il ne savait pas d'où venaient les bêtes. Je comprends pourquoi il n'a rien voulu dire et pourquoi les Katalis se donnent tant de mal pour récupérer ces ampoules et protéger leur secret. Si ça se trouve, j'ai à nouveau attiré leur attention sur le cirque en publiant mes petits articles. C'est peut-être moi qui les ai remis sur la piste des wombs et dirigés sur le directeur du cirque. Il y a tellement d'argent et de pouvoir en jeu que je me sens un peu dépassé, Orphelle. Même Faxton devait avoir la trouille de passer à l'acte. Mais le pire, au fond, c'est que je ne vois toujours pas le rapport avec nos victimes...

— Je crois qu'il n'y a aucun rapport, Leuwin. Je ne trouve pas de lien logique, qui pourrait expliquer que ces gens, cette Humaine, ce Nourien, ce Shnixi et ce Mengueli aient été tués par des Katalis ou par des personnes qui avaient connaissance du secret. C'est une coïncidence étrange sur laquelle nous sommes tombés. Nous cherchions un meurtrier et nous avons percé le secret de Faxton et de Moldakhanov. Le secret des wombs de Katal.

— C'est vrai, mais ce secret, c'est peut-être aussi le véritable mobile que nous cherchions ? Moldakhanov ne vous a pas dit qu'ils avaient recueilli du sperme de wombs ?

— Non, en effet. Il a préféré couvrir les intérêts de Faxton. Je suppose qu'après notre visite, il a dû essayer de le contacter. En ce moment, il est probable qu'il bosse avec son

avocat. Il doit s'attendre à être inquiété par la justice malgré mes promesses...

— Moldakhanov pourrait avoir essayé de contacter Faxton ?

Tous les deux s'entre-regardèrent. Moldakhanov était donc en danger de mort.

À ce moment-là, quelqu'un tapa à leur porte et ils entendirent « groom service » de l'autre côté de la cloison. Orphelle se leva et remballa la sacoche, les tubes cryogéniques et les documents, tandis que Leuwin alla jusqu'au judas. Il lorgna et ne vit que deux petits Atmirs et un chariot de service. Le prêtre se tourna vers la jeune femme, perplexe, car ils n'avaient pas pris de formule pension complète ni commandé quoi que ce soit.

— Des grooms atmirs, murmura-t-il, interrogatif. Orphelle lui fit signe de ne pas ouvrir et elle regarda à son tour par le judas alors que l'un des grooms recommença à taper à la porte en disant :

— Nous vous apportons votre dîner...

Orphelle se déplaça rapidement jusqu'à la fenêtre et revint à la porte. Leuwin la vit s'écarter brusquement alors que la serrure de la porte de la chambre commençait à fondre. Le Na se recula aussi et récupéra en hâte l'enregistrement et le contenu de la sacoche. La porte n'allait pas tarder à lâcher sous les coups des « grooms atmirs ».

## – Chapitre six –

### De purs Atmirs

Deux Atmirs se battaient dans une rue d’Atman. Le Na Verdiger les sépara :

- Pourquoi vous battez-vous ?
- Il m’a insulté.
- Il a bien fait. La lucidité est une blessure bénie.

« La violence engendre la violence », disait un Humain nommé Gandhi. Les Atmirs sont irascibles de nature. Un proverbe dit « un Atmir en colère est un shor ». Énérvé, un Atmir peut être féroce. Les Atmirs sont généralement susceptibles.

Le Na Verdiger a l’habitude du risque. Sur Hamjel, il a côtoyé les pires canailles de Zakhor. Il n’éprouve pas la peur ou il a appris à composer avec elle. Il accepte le risque comme une part de la vie.

L’un a insulté l’autre. L’insulté s’énerve et le Na Verdiger répond : « Il a bien fait ». Mérite-t-il l’insulte ? Ce serait trop simple. En l’insultant, il lui a fait un don. Celui qui insulte se rabaisse. Celui qui s’offusque aussi. En prenant l’insulte au sérieux, il la reconnaît comme fondée. Il devient lucide car nous sommes tous blâmables. La lucidité est une souffrance, mais elle mène à l’éveil. C’est pourquoi elle est bénie.

Mais qu’en est-il de l’honneur ? Comment le conserver ? « En éveillant l’autre », dit le sage. C’est la responsabilité et l’honneur des authentiques éveillés.

M. B., in *Paroles d’un Maître* (extrait).

« Je vais.  
Il y a cet éclair immense devant moi. »

Yves Bonnefoy

— Vite, fit le prêtre en prenant Orphelle par le bras pour l’entraîner vers la fenêtre. Il n’eut pas le temps de l’ouvrir complètement car la porte de la chambre venait de céder. Leuwin poussa la juge vers l’extérieur, mais la jeune femme eut un mouvement de recul. Ils étaient à près de cent mètres de haut.

- Les lianes dit-il, attrapez-en une, vite !
- Ne faites pas ça, dit une voix dans son dos.

Ce n'était pas la voix sifflante d'un Atmir. Quelques lianes épaisses, recouvertes de bractées d'héliconias géantes pendaient, comme un rideau végétal, des frondaisons, juste en face de leur fenêtre. Orphelle n'hésita pas longtemps : elle sauta droit devant elle et se pendit à cette treille robuste.

Presque en même temps et sans un regard en arrière, Leuwin se jeta dans le vide. Il empoigna dans son saut l'une des lianes, et pria pour qu'elle ne se déchire pas sous son poids. Puis il se sentit soudain glisser, entendit les fibres craquer entre ses doigts et chuta. Il encaissa le choc en s'écrasant deux mètres plus bas, sur un balcon.

En relevant la tête, il vit Orphelle entortillée dans sa liane comme dans une corde d'escalade. La jeune femme se laissait glisser dans sa direction alors qu'il entendit le tir électrisé d'un naga-vag. Leuwin réceptionna Orphelle dans ses deux bras et la mit immédiatement à couvert derrière une lourde branche qui constituait la balustrade du balcon où ils se tenaient.

De nouveaux tirs firent éclater le bois de leur abri improvisé. L'air surchauffé parut s'embraser dans une odeur de combustion. C'est alors que Leuwin aperçut le visage de leurs assaillants : deux faciès de fouines avec leur menton prognathe et leur bouche aux fines dents de requins. Deux silhouettes humanoïdes qui n'avaient rien à voir avec des « peluches ». Il ne faisait aucun doute qu'ils étaient originaires de Katal et qu'ils utilisaient à merveille l'holomorphing.

*Que fait la sécurité de l'hôtel ?* se surprit à penser le prêtre en regardant à droite et à gauche dans l'espoir de trouver une cachette plus sûre. Mais ils semblaient bel et bien coincés sur le balcon de cette chambre du motel. C'est alors qu'Orphelle sortit son mini naga-vag et le pointa sur la baie vitrée qui lui faisait face. La paroi de métaplast encaissa deux tirs avant de commencer à se fendiller. Pendant ce temps, les Katalis se penchaient à la fenêtre pour chercher un meilleur angle de tir.

- Orphelle, cria le prêtre, couvrez-moi !
- Que faites-vous ?

Leuwin regarda la baie vitrée et se recula pour prendre son élan malgré le feu nourri des Katalis. Orphelle venait de comprendre. Elle répliqua aux tueurs par un barrage de tirs nourris qui les empêcha d'atteindre le prêtre. Le Lecteur d'âmes se précipita à pleine vitesse sur la vitre. Sous le choc, celle-ci explosa dans une pluie de débris cristallins. Leuwin sentit une intense douleur irradier de son épaule à son bras et tomba la tête la première dans une chambre apparemment vide. Derrière lui, Orphelle se mettait à couvert en pénétrant à son tour dans la chambre.

Plus aucun éclair de naga-vag ne vint s'abattre sur le balcon. *Un calme relatif et momentané*, pensa le Na. Leurs agresseurs avaient sans doute décidé de changer de tactique.

Lorsque Leuwin se tourna vers la magistrate, elle paraissait un peu sonnée par la situation. Il la secoua sans ménagement pour la ramener à la réalité.

- Nous devons rejoindre l'un des puits anti-grav avant eux. Il faut sortir de cet hôtel

au plus vite !

— Ce sont des Katalis, n'est-ce pas ? Ils doivent être en train de descendre à notre étage.

— Oui, fit Leuwin brutalement. Mais attendez un instant, je viens d'avoir une idée...

La juge d'instruction ouvrit de grands yeux et regarda le prêtre pianoter sur son interface manuelle. Il enclencha son holomorphing et vit le visage d'Orphelle s'allonger de surprise.

Lorsqu'Orphelle et Leuwin sortirent de la chambre, ils croisèrent deux Atmirs qui eurent le choc de leur vie : médusés, ils virent une Humaine traverser le couloir, flanquée d'une longue forme azurée et changeante, comme une ombre bleu nuit glissant sur les parois de l'hôtel. Les deux petits êtres à fourrure reconnurent aussitôt la silhouette étrange et légendaire d'une Vestale Bleue polymorphe... Ils poussèrent des cris stridents et presque aussitôt, pris d'une terreur surnaturelle, les deux Atmirs se prosternèrent. D'autres portes s'ouvrirent les unes après les autres dans un concert de sifflements et de battements de mains.

En quelques secondes, le couloir s'emplit d'une trentaine d'Atmirs surexcités. Alertés par ces manifestations de ferveur religieuse, les employés de l'hôtel arrivèrent en un instant sur les lieux, bientôt rejoints par d'autres clients ; chacun ajoutant ses cris au vacarme ambiant.

Les escaliers et les puits anti-grav furent encombrés en quelques minutes, et déjà certains Atmirs apparaissaient aux fenêtres de l'étage après avoir utilisé les lianes de la façade. La nouvelle de l'apparition d'une Vestale Bleue polymorphe s'était répandue comme une traînée de poudre, et Orphelle et Leuwin étaient entourés d'une foule compacte d'Atmirs. Une marée hystérique de poils et de mains, d'yeux grands ouverts sur le miracle.

Les sifflements et les danses collectives des fidèles emplirent bientôt tout le motel.

Sous les traits de la Vestale Bleue, Leuwin tentait de se rapprocher du puits anti-grav, ouvrant la voie à une Orphelle terrorisée par le fanatisme de la foule. La ferveur communicative des Atmirs avait tout de l'hystérie collective.

Ils allaient atteindre les portes du puits quand les deux Katalis en jaillirent, submergés eux aussi par le flot des Atmirs. Reconnaisant Orphelle, ils braquèrent leurs armes sur l'Humaine et sur la Vestale polymorphe. La magistrate poussa un cri qui se perdit dans le bruit de la foule et se jeta à terre. Le faisceau des naga-vag qui la visaient, perfora le mur qui se trouvait derrière elle, à un mètre seulement du prêtre. Puis un nouveau tir frappa l'un des membres éthérés de la « Vestale ».

La bonne centaine d'Atmirs qui entourait l'apparition divine eut une réaction incroyable qui ne peut s'expliquer que par la profonde religiosité et le sens exacerbé de l'action collective des Atmirs. Ils se jetèrent comme un seul être sur les Katalis pour les empêcher de nuire à la déesse qui répondait enfin à leur attente messianique. Pris de panique, les Katalis ouvrirent le feu sur les Atmirs déchaînés. Cernés de toutes parts, les deux agresseurs ne parvinrent pas à se replier et la lame de fond de la foule en transe les

submergea.

Profitant de la confusion et sans tenir compte des sifflements de colère des Atmirs, Orphelle et Leuwin réussirent à se glisser dans l'un des escaliers. Montant à l'étage supérieur, ils débouchèrent dans un couloir désert qui les mena devant un nouveau puits anti-grav. Là, ils s'accordèrent quelques secondes de pause pour souffler un peu et se remettre de leurs émotions. Le Lecteur d'âmes en profita pour reprendre son apparence normale.

— Où va-t-on, maintenant ?

— On monte encore, répondit la jeune femme en se jetant dans le puits.

— Dernière étage, dit-elle à l'intention du prêtre et du système domotique. Une fois parvenus au dernier niveau du motel arboricole, Orphelle saisit la main du prêtre et la serra avec anxiété. Comme la jeune femme fermait les yeux, Leuwin devina qu'elle utilisait son interface NeuroNext.

*Au point où nous en sommes, elle peut bien contrevenir à la plus élémentaire des prudences, pensa-t-il.*

La plus haute terrasse du motel formait une sorte d'héliport coincé entre les dernières branches de l'arbre-immeuble. Deux hélicoptères, tel un couple de hannetons géants, stationnaient au centre du tarmac. L'un présentait une carrosserie uniformément noire et une plaque diplomatique rouge, tandis que la belle couleur jaune rayée de bandes sombres du second, le désignait comme un taxigyre.

Une grosse Maalok chargée de paquets était en train d'en descendre. Les deux Humains n'eurent pas besoin de se consulter pour courir dans la direction du taxigyre et y prendre place. Bousculée, la Maalok laissa choir ses paquets et regarda avec colère les deux Humains s'engouffrer dans l'habitacle. Ils lui crièrent quelques mots d'excuse avant d'intimer l'ordre au chauffeur de décoller. Le Nourien qui pilotait l'engin se tourna vers eux, visiblement surpris par leur empressement.

— Où déshirez-vous vous rendre, madame, monchieu ?

— N'importe où, loin d'ici, fit Leuwin en brandissant quelques billets.

Soulagé et souriant, le Nourien reprit quelques couleurs, qu'il perdit aussitôt lorsqu'Orphelle lui hurla de décoller. Elle accompagna son ordre d'un geste, agitant sous les yeux du pilote sa carte professionnelle, et réussit ainsi à décider le Nourien à mettre en route les anti-grav.

Leuwin tira Orphelle par la manche pour l'inviter à regarder un des Katalis sortir du second ascenseur. Ils comprirent que la poursuite commençait à peine en voyant le Katali courir au véhicule noir. En s'attardant sur le véhicule que le Katali s'appropriait à emprunter, ils constatèrent qu'il était surmonté d'un identifiant rouge en forme de cornes de wombs. Ils apprirent alors qu'il s'agissait d'un hélicoptère diplomatique en provenance de Katal.

— Leuwin, ce véhicule. Je l'ai vu atterrir tout à l'heure...

— Ici ?

— Non, en revenant de chez les Moldakhanov ! J'étais à l'arrêt de bus, au village. Et

c'est de là que je l'ai vu se poser derrière la ferme que je venais de quitter.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit du même hélicogyre, Orphelle ?

— Certaine, je reconnais sa plaque diplomatique rouge ! C'est idiot, j'ai complètement oublié de vous en parler tout à l'heure.

Tout en conduisant, le Nourien se tourna en partie vers ses passagers.

— Nous chalons où, madame, monchieur ?

— Grandpiazza, monument vestalien ! cria Leuwin. Vite, des assassins nous poursuivent.

En avisant le visage décomposé du pilote, le prêtre se mordit la langue et se maudit après coup d'avoir dit une chose pareille.

Le taxigyre fila à toute allure. Les mains tremblantes et le souffle court, le Nourien négocia au plus serré un premier virage à 90°. Surpris, ses deux passagers poussèrent un cri de frayeur en voyant un autre véhicule manquer de les percuter. Ils en furent quittes pour une bordée d'injures et un carillon d'avertisseurs sonores.

Décidé à rendre service à ses clients, le pilote poussa à fond ses hyperdrives.

— J'ai prévenu la police, souffla Orphelle. On va se placer sous leur protection...

Puis elle tapa sur l'épaule du chauffeur et lui ordonna de se diriger vers le commissariat central. Le Nourien obliqua après un bosquet de séquoias géants, pour gagner une route aérienne dégagée. Pendant ce temps, Leuwin s'était tourné sur son siège pour observer leurs poursuivants par le hublot arrière. L'hélicogyre noir les avait bel et bien pris en chasse et les rattrapait peu à peu, malgré le fait que le taxigyre donnait sa pleine puissance sur cette artère élevée et peu fréquentée. En contrebas, à des centaines de mètres du sol, s'étalait la mer ondoyante des plus hautes ramures.

Leuwin regarda les leds rouges de la jauge de vitesse et ne put s'empêcher de les comparer à l'horloge du détonateur d'une bombe. À côté de lui, la magistrate s'agitait nerveusement.

— Vous ne pouvez pas aller plus vite ?

— Non, madame, c'est la viteche makchimale autorigée...

— On s'en fout, hurla la juge en brandissant sa carte d'accès au parking du palais de Justice. La police c'est nous, je suis magistrate et les types qui nous poursuivent ce sont des truands, vous pigez ?

Le malheureux Nourien lui jeta un regard plein d'angoisse. D'une manœuvre incertaine, il piqua vers les cimes dans une torche effrayante, coupant la route à un transport militaire de moyen tonnage. Le large bouclier de protection de l'hélicogyre de l'armée les déséquilibra un peu plus. Orphelle s'affala sur le Na Verdiger dans un cri de colère et de surprise. Puis ils entendirent un craquement à l'extérieur qu'ils identifièrent comme le bruit désagréable du métaplast froissé. Mais était-ce leur véhicule qui avait subi une avarie ?

Le cri du pilote les sortit de leurs interrogations : ils venaient à leur tour de réaliser qu'ils allaient couper la trajectoire d'un hyper-rail public lancé à pleine vitesse. Leuwin,

les yeux écarquillés oublia de respirer en voyant l'avant renforcé de la puissante motrice qui filait droit sur leur véhicule. Les phares orange de l'hyper-rail parurent emplir tout l'espace de l'habitacle et, dans un instant de lucidité, le pilote fit faire un crochet à son taxigyre. Leuwin, quant à lui, avait fermé les yeux et étreignait Orphelle.

Dans un grondement assourdissant, le convoi hyper-rail déroula ses rames juste au-dessous du taxigyre. Ils étaient saufs, mais le souffle déplacé par les wagons volants les aspira à leur suite et les rapprocha dangereusement d'une branche résidentielle monumentale. Le Nourien, paniqué, poussa de toutes ses forces sur le paddle de navigation, provoquant une nouvelle embardée de l'engin. Le malheureux parvint *in extremis* à rétablir l'assiette de navigation et suivit le monorail sous une galerie végétale extrêmement dense.

Au sortir de ce tunnel de treilles et de branches, Orphelle pelotonnée sur les genoux de Leuwin et en proie à ses pires terreurs aériennes, continuait toujours de hurler.

Le stabilisateur vertical devait être endommagé car le petit appareil qui survolait toujours les rails aériens ne cessait de faire des bonds sinusoïdaux projetant ses trois passagers dans tous les sens. Renversés sur la banquette arrière, Leuwin et Orphelle étaient à deux doigts de vomir. Leuwin, couché sur son amie, n'était plus capable de murmurer une prière. Ses oreilles bourdonnaient entre deux hurlements que poussait sans discontinuer la jeune femme au bord de la crise de nerfs. Le regard du prêtre balaya le ciel à la recherche du véhicule de leurs poursuivants. Parmi les autogyres qui les environnaient de près ou de loin, le vaisseau noir du Katali n'était plus en vue, mais le Lecteur d'âmes était prêt à parier qu'il allait réapparaître d'une façon ou d'une autre.

— Accrochez-vous, che vais passher shous l'hyper-rail...

Le taxigyre piqua à nouveau vers le sol en une longue descente que le stabilisateur endommagé rendait incertaine. Orphelle se cramponna au dossier du siège de pilotage, mordant presque le tissu de l'appuie-tête. Jamais Leuwin n'aurait imaginé la voir dans un tel état. Et lui-même, malgré le champ de stase individuel qui le maintenait plus ou moins en place, éprouvait une angoisse grandissante.

Le pilote réussit à se placer sous les rails du transport en commun. Ils volèrent pendant plusieurs minutes, lorsqu'un bruit d'enfer les avertit qu'un nouveau train venait de passer au-dessus de leurs têtes. En regardant en bas, Leuwin s'aperçut que le taxigyre survolait à vive allure la partie marécageuse d'Atman.

Malgré les embardées et les slaloms entre les arbres et les branches basses, les deux passagers purent reprendre leur souffle. Orphelle tourna la tête dans tous les sens pour s'assurer que l'autogyre katali n'était plus en vue. Puis elle ramena ses mèches brunes en arrière, découvrant un visage affreusement pâle. Elle posa ses prunelles claires sur le prêtre.

— Vous avez bien la sacoche, Leuwin ?

Le Lecteur d'âmes chercha à tâtons entre ses jambes sans pouvoir mettre la main sur la petite mallette.

— Je l'ai prise en quittant la chambre et je l'ai gardée avec moi, jusqu'à ce qu'on monte dans ce véhicule. Bon sang où est-elle ?

— Vous cherchez ça ?

Orphelle sous le coup de l'émotion eut une réaction un peu brusque : elle bondit et voulut arracher la sacoche des mains du Nourien. Hélas, ce dernier avait passé la sangle à son poignet. En tirant sur la sacoche, elle exerça un mouvement de torsion sur le bras du chauffeur qui poussa un jappement de douleur et perdit aussitôt le contrôle du véhicule. L'engin pivota sur lui-même et ses passagers se retrouvèrent avec la tête en bas.

La confusion était à son comble dans l'habitacle et les hurlements du Nourien se joignirent aux cris de panique d'Orphelle. Le taxigyre traversa dans sa course une série de ramures et de branchages, et les trois passagers ressentirent plusieurs chocs extrêmement violents, comme si le véhicule était en train de se disloquer. Le moteur anti-grav parut s'emballer et, s'ajoutant aux stases de sécurité, des champs protecteurs individuels se déployèrent au sein de l'habitacle endommagé dans un grésillement et un halo rougeâtre désagréable.

Dans un fracas épouvantable, le taxigyre heurta une première fois le sol fangeux des tréfonds d'Atman et rebondit dans une série de tonneaux avant de glisser dans la boue sur une dizaine de mètres.

Le Na Leuwin Verdiger ouvrit péniblement les yeux. Il faisait terriblement sombre dans l'habitacle du taxigyre, et au-dehors, la nuit était presque totale.

Le prêtre loua brièvement l'Ein Sof de lui avoir accordé une nouvelle chance et s'enquit de la santé des deux autres passagers. Deux corps inanimés gisaient à côté de lui dans cet amas de tôles et d'électronique qu'était devenu le véhicule. Le cœur du prêtre fit un bond et cessa de battre quelques secondes : Orphelle était couverte de sang. Dans un réflexe désespéré, elle avait noué ses bras autour du siège du pilote.

Il posa ses doigts sur la gorge de la jeune femme et sentit la pulsation du sang et le mouvement très fin d'une respiration. Leuwin l'attira doucement à lui et passa la main sur le visage ensanglanté de son amie, pour ramener ses mèches brunes sur son front. Il constata que les blessures d'Orphelle étaient plus spectaculaires qu'importantes. La jeune femme n'avait que de simples coupures, dont l'une à l'arcade sourcilière et quelques autres sur les bras, rien de dramatique.

En revanche, pour le Nourien il était trop tard. Une branche basse avait perforé l'avant du taxigyre, défonçant le bloc-moteur avant de broyer l'estomac du pilote. Le sang du malheureux maculait le poste de pilotage éventré et les rares vitres encore intactes.

Verdiger se passa la main sur la barbe, luttant contre l'envie de vomir. L'odeur du sang et des viscères, conjuguée à la puanteur extérieure, étaient abominables. Le prêtre, écoeuré, réalisa que la carcasse du véhicule était embourbée en plein marécage, dans ce qui ressemblait à un déversoir d'égout.

Il murmura une prière funèbre et se força à agir efficacement. Il n'y connaissait pas grand-chose en mécanique et redoutait que leur véhicule accidenté n'explose, comme dans un holofilm d'action. Il ramassa alors la petite mallette puis, précautionneusement, passa un bras autour des épaules de la jeune femme et un autre sous ses cuisses. D'un coup de pied, il débloqua l'ouverture de la porte.

Orphelle n'avait toujours pas ouvert les yeux lorsqu'il la déposa hors de l'épave. Dans ses efforts pour s'extirper du taxigyre, le prêtre avait étalé un peu plus de sang sur le visage blanc comme un linge de la jeune femme. Puis Orphelle poussa un faible gémissement et battit des paupières.

— Orphelle ? Ça va aller ?

— Mm, moui, murmura-t-elle faiblement. Je crois que ça va aller. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un accident. Il n'a pas vu une branche et il a perdu le contrôle en vous passant la sacoche. Vous n'y êtes pour rien, mentit Leuwin.

Orphelle émit une plainte en essayant de se redresser et Leuwin devina qu'elle devait aussi souffrir de multiples contusions, peut-être même de fractures...

— Comment vous sentez-vous Orphelle ?

— Je crois que ça va aller, un peu mal partout, mais rien de cassé. Et vous, vous n'êtes pas blessé ?

— L'Ein Sof m'a protégé, tout comme vous, mais pour le pilote, il...

Orphelle ne lui laissa pas achever sa phrase :

— Où est la mallette ?

— Je l'ai récupérée, dit-il en lui tendant la petite sacoche.

Orphelle la prit et la serra contre elle, dans un geste nerveux.

— Le pilote est mort, lâcha Leuwin, bouleversé.

Elle ne releva pas sa remarque et lui demanda seulement :

— Le code, Leuwin ?

Le prêtre lui indiqua la combinaison, abasourdi par la réaction de son amie. Affairée, la magistrate vérifia le contenu de la mallette.

— Merde, l'une des ampoules est cassée. Il n'en reste plus qu'une. Filons Leuwin, ces gens vont revenir.

— Vous croyez vraiment ?

— Non j'en suis sûre. Je ne sais pas comment ils s'y prennent, mais ce sont des professionnels. Ils ont les moyens de nous retrouver, c'est certain. Il faut partir d'ici, tout de suite.

— Et pour le pilote, que faisons-nous ?

Orphelle haussa les épaules et planta son regard perçant dans les yeux du prêtre.

— Il est mort. Vous venez de me le dire. On ne peut rien pour lui.

Leuwin pensa qu'il devait prier pour lui, accompagner le départ de son âme pour le long voyage. C'était probablement un adepte du nourisme. Leuwin devait au moins réciter un punj'ah du *Bundo* avant de partir, à défaut d'incinérer son corps.

Orphelle fit quelques pas dans la boue et se tourna vers Leuwin. Il était toujours debout près de l'épave, fixant le cadavre du chauffeur, les bras le long du corps.

— Leuwin c'est une question de vie ou de mort, reprit-elle. Je suis désolée mais on ne peut pas s'attarder, vous comprenez ? Je vous en prie...

Les larmes aux yeux, silencieux, Leuwin tourna douloureusement le dos à la carcasse de l'appareil. Plus que ses multiples contusions, le sentiment de trahir ses idéaux, sa mission primordiale, son habit de Lecteur d'âmes lui fit affreusement mal. Il avait utilisé son holo à des fins non religieuses, trompé la foi des Atmirs pour détourner leur colère sur ces tueurs katalis, et voici qu'il quittait ce Nourien sans honorer son départ.

*Juste quelques secondes*, se dit-il. Il ferma les yeux et inspira profondément. Très vite, il ne sentit plus que ce souffle qui entraît et sortait de son corps. Le très lent mouvement de sa propre respiration. Le Lecteur d'âmes entrouvrit les paupières. Ses sens paranormaux, aguerris par des années d'entraînement, lui permirent de distinguer les premières manifestations de la décorporation du Nourien. Son principe vital quittait son enveloppe corporelle et se manifestait par un discret bouillonnement ectoplasmique au-dessus du toit défoncé du taxigyre. Leuwin Verdiger sentit les larmes rouler sur ses joues.

Un jour, encore adolescent, il s'était tenu ainsi sous une pluie de cendre. La main de sa mère serrait la sienne, tandis qu'il regardait les sauveteurs fouiller les décombres de la mine de kalt pour en extirper des corps mutilés. Lorsque le grisou détruisait une mine, il endeuillait un village, fauchait des maris, des frères, des amis, des pères. Femmes et enfants se pressaient aux abords des chapelles ardentes, dressées dans l'urgence, au voisinage des hôpitaux de campagne. Les familles murmuraient des prières et dévisageaient les cadavres presque méconnaissables remontés de la mine. Leuwin, accroché à la main si froide de sa mère avait passé en revue ces corps noircis, tordus et suppliciés. Des mineurs blessés et des épouses éplorées avaient levé les yeux vers Leuwin et sa mère. Visages graves et résignés, compatissants mais soulagés d'être eux, encore vivants.

Il était resté longtemps sous le vent et la cendre à contempler le visage meurtri et le corps disloqué de son père.

Leuwin se secoua et soupira : « L'Ein Sof donne et reprend... ». Orphelle avait raison, il n'y avait plus rien à faire ici. Cela, même l'âme du Nourien l'avait compris.

La jeune femme boitait un peu en progressant dans la boue aux relents pestilentiels. Par endroits, elle s'enfonçait soudain jusqu'à mi-cuisse. Sa cape-tunique tout comme l'akaba du prêtre en avaient trop enduré pour s'autocoudre ; elle déchira une partie du vêtement qui ne pouvait que la gêner, découvrant ses épaules nues zébrées d'écorchures. Tout en marchant, la jeune femme tentait de se laver du sang qui maculait son visage. Leuwin, silencieux depuis sa trop courte prière, la soutenait tant bien que mal.

Ils n'y voyaient pas grand-chose, car la lumière du soleil ne touchait pas le sol. Seule perçait la clarté blafarde et artificielle des étages supérieurs. Le prêtre et la magistrate atteignirent un réseau complexe de racines énormes, à partir duquel ils purent avancer à pied sec.

Le vrombissement d'un autogyre et les craquements sinistres des branchages, loin en arrière du côté de leur taxigyre, les avertirent que le Katali avait retrouvé leur piste. Un phare de poursuite, lumière crue et blanche, balaya bientôt les environs.

— Il y a une petite baraque là, fit le Na en épaulant plus fermement la jeune femme. On doit pouvoir l'atteindre...

Orphelle cligna des yeux dans la semi-obscurité et finit par voir elle aussi, la petite construction de métal rouillé. Il s'agissait plus d'une cabine de maintenance que d'une habitation. Une sorte de baraque de chantier oubliée et désormais inutile. La porte arrachée de ses gonds gisait à même le sol. Au-delà dans cette baraque désaffectée s'ouvrait un puits béant, comme une trappe d'accès à quelques égouts souterrains. Ils s'y glissèrent en empruntant une vieille échelle branlante et débouchèrent dans un tunnel plein d'une eau stagnante, boueuse et usée qui s'enfonçait dans la terre. En s'engageant dans le tunnel, ils furent assaillis par une forte odeur de décomposition. L'humidité rongait les parois du boyau. La progression à tâtons fut lente et difficile, une marche répétitive, douloureuse et angoissante qu'ils entamèrent à l'aveugle.

Durant cette marche qui dura de longues minutes, ils s'interrogèrent sur la progression de leur poursuivant. Où était-il à présent ? Il avait dû finir par se poser et inspecter l'épave et ses alentours. Même si la boue était assez fluide pour effacer les traces de leur fuite, le prêtre se souvint que des drones d'observation ou des scanners radars individuels pouvaient aussi bien suivre une piste olfactive, ou une signature chimique ou thermique. Il se força alors à accélérer le pas malgré la douleur qui lui vrillait les muscles et le crâne.

Plus d'une fois, les deux fugitifs trébuchèrent sur d'invisibles obstacles, manquant de s'affaler dans la boue. Des choses indistinctes et ignobles semblaient s'y mouvoir, leur enserrant parfois les pieds de leurs appendices mous et aveugles. Peut-être s'agissait-il de larves, de pieuvres de vase, ou bien de simples câbles et de racines animés par leur imagination ?

L'un et l'autre sentaient une peur panique comprimer leur ventre et saper leurs efforts. Une sueur glacée trempait l'akaba du prêtre comme il se faisait la réflexion qu'ils étaient quelque part dans un réseau souterrain d'Atman. Autant dire que s'ils disparaissaient ici, personne ne le saurait jamais. Il se rassura tant bien que mal en se disant que le Katali avait sans doute perdu leur piste, ou peinait à la suivre. À moins qu'il ne les attende ailleurs, quelque part au sortir de ce dédale.

Après un temps indéfinissable de marche, ils aperçurent une colonne de lumière traversant l'obscurité du tunnel. Ils s'en approchèrent pour déboucher sous un puits de jour où une colonie de rats avait élu domicile.

Les restes tordus d'une vieille échelle de métaplast pendaient depuis la margelle, à quelques mètres au-dessus de leur tête. Leuwin fit la courte échelle à Orphelle qui réussit à se hisser jusqu'aux premiers barreaux. Puis, comme il peinait à la rejoindre, la jeune femme dénicha une liane, l'accrocha à une branche et la lui lança pour l'aider. Ainsi, Leuwin ne tarda pas à sortir à son tour.

Ils étaient encore dans les bas-fonds d'Atman, dans une sorte de décharge d'ordures à ciel ouvert. Épuisés par leurs efforts, les muscles endoloris depuis l'accident, ils prirent quelques minutes de repos. Une nuit éternelle et une odeur putride régnaient sur les lieux. Un labyrinthe de racines géantes les entourait, comme les arches d'un tombeau végétal, immense et inhumain, résonnant des mille bruits d'un marécage nocturne. Une brume stagnante et malodorante s'effilochait sur des piles de déchets rejetés par ceux d'en haut.

Comme ils ne pouvaient pas atteindre les branches les plus basses ni même espérer faire de l'escalade pour rejoindre les niveaux supérieurs, ils continuèrent à marcher dans la nuit, malgré la fatigue qui leur brisait les os à chaque pas et leurs peurs enfantines soudain ressuscitées.

Ils venaient de dépasser deux arbres dont le tronc était au moins aussi large qu'un immeuble, lorsqu'un bruit étrange se fit entendre juste au-dessus de la tête du prêtre.

*On aurait dit le bruit d'une pierre cognant contre un tronc*, se dit-il pour lui-même. Il prêta alors attention aux sons qui l'entouraient et entendit comme un hululement, un sifflement doux, il fut suivi par l'envol de quelques rapaces nocturnes et remplacé par le silence. Un silence étrange et impressionnant, comme si la jungle retenait son souffle, attentive au moindre mouvement.

— C'était quoi ce bruit ? lui demanda Orphelle qui avait perçu la même chose que lui.

Leuwin fit signe à sa compagne de ne plus parler, en même temps que des sifflements stridents éclataient dans les branchages au-dessus de leur tête.

Instinctivement, Leuwin passa devant Orphelle et leva les bras en signe de paix. Derrière lui, la magistrate serrait nerveusement sa mallette et, il le devina, la petite arme qu'elle conservait au fond de la poche de sa tunique. Comme ils étaient tous les deux vêtus de noir, Leuwin espérait qu'ils ne soient pas facilement repérables dans la nuit. Les paroles d'un prisonnier atmir d'Hamjel au sujet des bas-fonds d'Atman lui revinrent à l'esprit. L'Atmir avait dû s'y terrer pendant quelques semaines pour échapper à la police et ne s'était jamais remis d'avoir côtoyé les exclus d'en bas, les écorcheurs, les shors et les singes charognards...

C'est alors que Leuwin les vit enfin. Formes indistinctes descendues des arbres et juchées sur des aécolis, ces chenilles symbiotes aux yeux luminescents. Des Atmirs à l'allure primitive qui brandissaient dans leur direction des lances et des frondes. Le Na les distinguait assez mal, mais il constata qu'ils ne ressemblaient en rien aux Atmirs civilisés des hauteurs de la cité. Leur pelage était ébouriffé et paraissait pouilleux, troué par endroits, révélant une chair grenue, laiteuse et molle.

Des dizaines d'Atmirs les encerclaient, certains encore pendus à leurs lianes. Leurs yeux étaient étonnamment blancs et ils désignaient les deux Humains avec des gestes menaçants qu'ils accompagnaient d'imprécations sifflantes.

*Il est trop tard pour se servir de l'holomorphing*, pensa Leuwin en prenant la main d'Orphelle. Cette dernière, à bout de force, tremblait de tous ses membres. Soudain, un filet de liane tomba lourdement sur eux, les emprisonnant dans une nasse inextricable. Une suite de sifflements éclata alors de toutes parts. Orphelle et Leuwin comprirent que, prisonniers des Atmirs sauvages des bas-fonds, il allait devoir se débrouiller seul pour se sortir de cette situation.

— Nous avons été accidentés, cria Leuwin en se servant de son traducmod. Pouvez-vous nous aider ?

La réponse ne tarda pas, proférée par un Atmir au pelage hirsute de couleur rousse, artificiellement pigmenté de mèches bleues.

— Vous êtes des étrangers ! Vous n'avez rien à faire ici !

Cela se passait de commentaires et le Na, perplexe, jeta un regard interrogatif à Orphelle. Elle connecta à son tour son tradumod avant de lever la tête vers les Atmirs.

— Vous vous trompez, fit-elle, nous sommes des fugitifs. Des Shnixi déguisés en Katalis nous poursuivent. Aidez-nous, s'il vous plaît...

Les yeux de celui qui paraissait être leur chef ou leur porte-parole se froncèrent et clignèrent fébrilement. Les tradumods d'Orphelle et de Leuwin traduisirent cette réaction par une expression de surprise, d'incrédulité. Le prêtre poursuivit :

— Je suis un prêtre, un vestalii ! Nous avons découvert des choses sur les Vestales Bleues mais les Shnixi veulent nous empêcher de rejoindre les fidèles qui sont restés purs...

Orphelle lui lança un regard incertain. Leuwin devina sa peur et s'efforça de maîtriser la sienne. Son coup de bluff pouvait se révéler désastreux si ces Atmirs ne faisaient pas partie, comme il le supposait, de la secte des « purs ».

— C'est quoi que vous avez découvert, Humains ?

Le cercle des Atmirs se resserra dangereusement autour des deux prisonniers. L'odeur qui se dégageait du groupe était à la fois rance et piquante, suffocante. En grimaçant, le Lecteur d'âmes prit une profonde respiration. Il devait viser juste :

— Nous avons découvert des choses concernant le retour des Vestales Bleues...

Sa voix, malgré la peur, ne manquait pas de conviction : elle était basse, grave et sonore ; la voix du prédicateur qu'il était lorsqu'il s'adressait à une assemblée.

Un concert de vociférations et de sifflements s'éleva alors.

— « Je crois en la révélation des flammes bleutées de la connaissance, reprit-il d'une voix encore plus forte. Je crois en leur force, leur magie et leur *empta*. À la fin des temps, elles reviendront ouvrir la route d'Atmira et les Saintes Vestales guideront leurs fils demeurés purs vers les racines de gloire. » Le prêtre bahaï avait récité sans presque réfléchir ce credo fondamental qu'il connaissait par cœur.

Était-ce sa voix pénétrante, ces mots d'initiés ou cette situation étrange dans laquelle se trouvait le prêtre qui fit que les Atmirs parurent se détendre et hésiter à les délivrer. Un long conciliabule commença. Leuwin tendit l'oreille mais ne comprit rien à leur débat, son tradumod se contentant de lui signaler : « Dialecte admir inconnu, consultez les mises à jour spécialisées disponibles ». Il constata que certains d'entre eux étaient remontés dans les branches, gravissant le tronc épais avec une facilité déconcertante.

Un temps indéterminé passa, pendant lequel Leuwin et Orphelle tentaient, malgré le lourd filet végétal, de retrouver une certaine contenance. Puis ils entendirent un vrombissement et, un instant plus tard, la navette sombre des Katalis sembla sortir du brouillard au-dessus des frondaisons.

Les phares blancs les noyèrent dans un halo de lumière crue, froide et puissante, qui les aveugla tous. Malgré le filet qui les entravait, Leuwin plaqua Orphelle au sol, la recouvrant de tout son corps pour la protéger.

Le petit groupe des Atmirs poussa alors des sifflements perçants et Leuwin, en relevant la tête put les voir se disperser entre les racines et les branches géantes. Ceux d'entre eux

qui remontaient les lianes sur leurs aécolis furent percutés par le véhicule qui s'immobilisa à quelques mètres des deux Humains.

Des débris végétaux pris dans les champs anti-grav de la navette voletaient en tous sens, tandis que les deux prisonniers, enveloppés dans la lumière aveuglante du phare de poursuite, se débattaient pour se dégager du filet. Le véhicule katali effectua un demi-cercle pour se poser, puis le cockpit s'ouvrit dans un chuintement aigu.

— Cette fois-ci murmura Leuwin, c'est la fin...

— Non, nous devons sortir de ce filet. J'ai encore mon arme, dit-elle en lui confiant la mallette de Faxton.

La petite silhouette qui sortit avec prudence de l'hélicogyre était bien celle d'un Katali. Vêtu d'un justaucorps noir, d'une cape et d'un maigre turban de soie noire, l'agent spécial dépêché par Katal brandissait dans ses mains une arme. Puis, sans le moindre mot, il avisa les rares Atmirs encore visibles et balaya consciencieusement les lieux de son naga-vag. Les quelques malheureux qui l'observaient du haut de leur refuge s'abattirent sur le sol, la fourrure affreusement brûlée, la cervelle fondue sous l'effet des ondes mortelles.

Leurs compagnons qui n'avaient rien perdu de la scène poussèrent des rugissements de colère. Des lances et des pierres furent projetées sur le Katali qui leva les bras pour protéger son visage.

Orphelle profita de cet instant de confusion pour braquer son arme sur lui. Elle fit à son tour feu et parvint à atteindre le tueur katali au bras. Il poussa un cri de rage et de douleur en voyant son arme pendre inutilement au bout de son membre carbonisé. Affreusement mutilé, le Katali voulut se mettre à couvert dans son véhicule.

Leuwin était écœuré par ce spectacle, mais il parvint à vaincre son envie de vomir et réussit à ramasser un branchage et à attirer à lui le fusil naga-vag du Katali. Le prêtre le prit en main et le pointa vers l'hélicogyre.

Le Katali sortit la tête de l'habitacle et Leuwin crut presque sentir son regard indigo passer sur eux. Il y avait une telle rage dans ses yeux qui viraient progressivement au rouge que Leuwin en conclut qu'il venait de s'auto-injecter une drogue de combat avant de se munir d'une nouvelle arme. Bourré d'endomorphine et d'adrénaline, le Katali devait avoir du mal à se dominer et à ne pas massacrer tout ce qui bougeait. Plus encore, il devait éprouver des difficultés à réfléchir rationnellement.

— Lancez cette mallette ! cria-t-il au bout d'un certain temps. Sa voix était synthétique, nasillarde et rauque à la fois. Il s'interrompit, surpris de se découvrir dans la ligne de mire du prêtre et de sa compagne. Un mouvement sur la gauche de l'hélicogyre détourna l'attention du limier katali pendant une fraction de seconde. Le prêtre ne parvenait pas à se décider à tirer.

— On n'a pas le choix, dit Orphelle, les larmes aux yeux. Légitime défense. Elle ouvrit le feu et Leuwin pressa la détente de son arme.

Le tir du mini naga-vag d'Orphelle atteignit sa cible en plein thorax tandis que celui du prêtre lui arracha la jambe. Le Katali, frappé à mort, tomba de son véhicule, et roula sur le tapis de mousse et de racines. Une légère fumée s'éleva de sa carcasse dans une

odeur de chairs calcinées. Leuwin ne put se retenir davantage et vomit sur le sol.

— Sortons de là, dit Orphelle, elle aussi livide.

Leuwin n'aurait pas demandé mieux mais entravés comme ils l'étaient, ils ne pouvaient pas faire grand-chose. Il tira quand même de toutes ses forces sur les lianes endommagées par le tir de la juge et le filet s'ouvrit d'un bon mètre. Ce fut suffisant pour qu'Orphelle se dégage rapidement. Elle aida Leuwin à sortir, se pencha pour ramasser la mallette contenant la précieuse semence de wombs, avant de contourner le véhicule du Katali. Leuwin la rejoignit aussitôt. Plus rien ne bougea pendant quelques secondes. Au loin, des volatiles charognards se disputaient dans les branches que les Atmirs avaient désertées.

Le prêtre et la magistrate étaient à quelques pas du Katali gisant sur le sol détrempe et brumeux lorsque les premiers Atmirs redescendirent des arbres. Ils brandissaient des arcs, des frondes, des haches et des lances avec des rugissements de colère. Leuwin remarqua que ces armes primitives étaient façonnées à partir d'objets de récupération puisés dans les déchetteries de la ville.

Pour apaiser la rage de ces fanatiques, le Na Verdiger jugea préférable de poser son arme au sol, ostensiblement. *Il est inutile que je cherche à les abuser*, pensa-t-il.

En revanche, il espérait que les Atmirs n'aient pas encore remarqué qu'Orphelle grimpa dans la navette katalie. Leuwin fit alors diversion en s'approchant d'eux. Les Atmirs brandirent agressivement leurs armes dans sa direction et le prêtre s'arrêta net, les bras levés en signe de paix. Son traducmod lui conseilla aussitôt de faire plutôt des gestes évasifs avec ses mains et, si possible, ses pieds, car les bras levés n'avaient aucune signification pour eux. Leuwin s'exécuta tant bien que mal et ils parurent réagir positivement à son geste.

— Où est ta femelle ? fit l'un des Atmirs.

La « femelle » était en train de se glisser le plus discrètement possible dans le cockpit du véhicule.

— Ce n'est pas ma femme, je suis un époux et un fils de nos révérees Vestales, je vous l'ai dit. Je suis un vestalii.

— Faux, Humain ! siffla l'un des Atmirs, visiblement sous le choc de ce qui venait de se produire. Seuls les vrais Atmirs sont dignes de porter ce titre ! Où est la femelle qui était avec toi ?

Il était bien face à une tribu de « purs », de purs fanatiques, d'ailleurs. Leuwin avait vu juste, mais il risquait de ne pas vivre assez vieux pour s'en vanter. Pour le moment, les « peluches » tétrapodes hésitaient encore à s'approcher de lui pour le saisir. Peut-être redoutaient-elles la lumière du véhicule ou une nouvelle émission d'ondes mortelles ?

Leuwin remarqua que leurs gros yeux, habitués à l'ombre, clignaient douloureusement. Il se força à pivoter un peu plus pour être complètement dos aux phares. Les Atmirs ne pouvaient pas le regarder sans être aveuglés, ce qui les fit siffler dans un nouvel accès de rage.

Deux petits mètres seulement séparaient le Lecteur d'âmes de la navette katalie. À peine moins que la distance entre lui et ses interlocuteurs hostiles toujours juchés sur leurs branches et leurs lianes. Tout en renouvelant ses gestes pacifiques, le prêtre franchit

un nouveau mètre en arrière.

— Je crois que... Orphelle, mon amie a été écrasée par le Katali. Il posa sa main sur la coque froide de la navette et fit mine de se pencher. Son interface Next le prévint d'un appel. Il l'écouta en silence et murmura un ordre à l'intention d'Orphelle.

— Ok, Orphelle. Je vais essayer de monter. Ils redoutent la lumière, essayez de les flasher, j'arrive.

Leuwin sauta dans le cockpit au moment où Orphelle enclencha les phares sub-atmosphériques. La violence de ces feux provoqua de nouveaux cris, et de nombreux projectiles accompagnèrent l'ascension de l'hélicogyre. Leuwin referma rapidement la portière, alors que l'engin était déjà dans les airs. De forts vrombissements, des lumières blanches et des bruits de craquements emplirent soudain la jungle atmiré : Orphelle avait décollé, les arrachant à cet enfer.

Cette fois, rien n'aurait pu empêcher Leuwin de louer l'Ein Sof bienveillant. Il regarda son amie avec admiration. Son visage aux mèches brunes encore maculées de sang et de boue affichait une expression d'intense concentration tandis qu'elle manœuvrait habilement pour prendre sa place dans le trafic dense d'une aéroport encombrée.

Il ne savait comment lui exprimer ses sentiments. Quels sentiments d'ailleurs ? Après avoir cru sa dernière heure arrivée, il ne savait même plus ce qu'il éprouvait vraiment. De l'exaltation peut-être ? De la honte aussi d'avoir tiré sur cet être, et une envie folle de partager sa joie d'être encore vivant. Il prit la main d'Orphelle.

— Merci. Orphelle vous avez été extraordinaire. J'ai bien cru qu'on ne s'en tirerait pas. Sans vous...

Elle rit en le voyant soudain si bouleversé. Toute trace de rage ou de souffrance avait disparu du visage encore marbré de la jeune femme. Son expression joyeuse exprimait maintenant un intense soulagement. Mais une faible lueur d'ironie brilla dans ses yeux verts lorsqu'elle dit :

— Vous avez eu peur de mourir, vous le Na Leuwin Verdiger ?

— C'est bien humain, non ? Mais à la réflexion, j'ai plutôt craint de n'avoir pas assez vécu en cette vie. Alors où allons-nous à présent ?

— Nous mettre en sécurité. Il me semble que l'anonymat d'un petit hôtel sur l'une des îles d'Atmira est préférable au commissariat central de la capitale. On ne sait jamais, les Katalis surveillent peut-être ce genre d'endroit...

Une île ? L'idée le fit sourire et lui rappela immédiatement son exil de sept ans dans son aquabulle sur le satellite de Lwell. À la réflexion, sept ans avec cette diablesse, ça aurait été trop court. Il lâcha la main de la jeune femme. Le trafic autour d'eux était encore fluide.

— Vous craignez encore une embuscade katalie ?

— Cela me semble improbable. Mais nous devrions nous débarrasser de ce véhicule et en louer un autre.

— Maintenant nous savons que ce sont bien les Katalis qui ont éliminé Faxton et qui

manœuvrent pour nous empêcher de découvrir le secret des wombs.

— Oui, Leuwin, et je ne crois pas que les autorités de la Fédération soient impliquées dans cette tentative d’assassinat. Les Katalis ont dû corrompre des fonctionnaires ici ou là pour effacer mes dossiers ou nous mettre sur écoute.

— Qui sait ? Donc, hormis les Katalis, personne ne doit être au courant de ce que nous savons, vous et moi, à propos des wombs ?

— Oui. Et il y a de fortes chances pour que les Katalis fassent tout pour nous coincer sur Atmira. En premier lieu à Atman ; on doit nous attendre là-bas. Sans doute des tueurs professionnels comme ceux que nous avons croisés. Alors nous allons bien sur mon île, vous êtes d’accord ?

— Tout à fait d’accord, Orphelle. Moi aussi, j’ai besoin de calme et de sécurité.

Elle posa sa main sur la sienne, dans un geste qu’il jugea plutôt agréable.

— J’aimerais que ce soit possible, plaisanta la jeune juge d’instruction. Le plus prudent serait de ne plus utiliser nos Next lorsque nous serons en route pour cette île. Dans l’immédiat, il est encore temps de le faire et de relancer nos investigations et nos contacts...

Le temps qu’Orphelle abandonne l’hélicogyre diplomatique et ne loue un nouvel autogyre, Leuwin en profita pour contacter son ami.

Sun, ce vieux brigand, était au casino, flanqué de deux ravissantes hôtesse mengueli. À travers son interface NeuroNext, le Lecteur d’âmes pouvait entendre les cris d’excitation, les annonces des croupiers et d’autres bruits qui ne faisaient qu’amplifier le brouhaha général qui parasitait la communication. Il dut se concentrer pour discuter avec son ami et lui raconter ses dernières mésaventures.

De son côté, Sun n’avait pas beaucoup progressé : il avait retrouvé le maquilleur shnixi, mais ce dernier refusait encore de délivrer ses précieuses informations. Sun lui fit part de son intention d’exercer un peu plus de pression sur « l’insecte récalcitrant ». Leuwin, gêné, lui recommanda de ne pas recourir à la violence – cette histoire en avait suffisamment engendré – mais Sun l’assura qu’il disposait d’autres arguments bien plus efficaces.

Une fois les informations échangées, le métis polshka lui promit de le rappeler prochainement en utilisant sa « poste restante » électronique et Leuwin suspendit la communication. Le bruit joyeux et luxurieux du casino résonna encore un instant dans son cerveau saturé d’adrénaline. La tête lui tournait de fatigue. Il rejoignit la magistrate dans la station de location et écouta la discussion assez vive qu’elle avait avec le loueur.

— Je viens de vous dire que nous avons eu un accident et que je n’ai pas d’autres papiers. Vous pouvez contacter le ministère de la Justice pour vérifier mon identité !

Le loueur d’hélicogyres, un Maalok visiblement obtus, refusa de le faire en secouant la tête et les incita à quitter rapidement l’agence.

Exténué par tout ce qu’ils venaient de vivre et décidé à en finir rapidement, Leuwin demanda au Maalok de lui apporter un lecteur nanoptique. Quelques secondes plus tard, le Na posa sa main au centre de l’appareil de lecture. Le sceau dermique apparut sous les

yeux médusés de la juge et du Maalok. Le tatouage délivra ses informations sur l'identité du prêtre et sur son statut de Légat du Saint Maître Éveillé. Le commerçant put alors constater que les frais engagés par le Lecteur d'âmes étaient généreusement couverts par la Banque Baháï Universelle, ce qui suffit à vaincre ses dernières réticences.

Leuwin, bien qu'épuisé, avait expliqué à son amie d'où lui venaient ce sceau dermique et cette énigmatique mission. Puis il lui avait résumé sa discussion avec Sun Nandelaka, avant de s'assoupir.

La dernière image dont le prêtre se souvint, fut celle de la main fine et élégante d'Orphelle quittant la console de navigation pour se poser sur son cou.

Orphelle avait piloté toute la nuit en veillant sur ses rêves. Lorsqu'ils furent arrivés, elle le secoua gentiment.

— Où sommes-nous ? articula péniblement Leuwin.

Le visage de la jeune femme était assez pâle. Ses cheveux étaient en bataille et des traces de sang séché maculaient son arcade sourcilière gonflée, malgré cela, il ne put s'empêcher de la trouver belle. Le manque de sommeil lui dessinait des cernes sombres qui faisaient ressortir la clarté verte de son regard.

— Quelque part dans l'océan d'Assmira. À une dizaine d'heures standard de la capitale. Vous avez bien dormi, on dirait...

Il s'étira sur son siège et fit oui de la tête. Il avait terriblement mal aux cervicales et rêvait d'une douche et d'un copieux petit-déjeuner. Ses contusions le firent grimacer lorsqu'il se releva pour regarder par les vitres du cockpit : l'aube égrenait à peine les premières notes de son chant. L'engin s'était posé sur une plage de sable rose face à l'océan immense. Sa couleur d'un bleu turquoise paraissait presque surnaturelle sous la lumière naissante, indiquant que les deux soleils allaient paraître au nord.

Tout à la contemplation de cet océan, Leuwin se dit qu'il était bien plus beau que les flots sur lesquels il avait navigué durant son exil. Il suivit des yeux le vol d'un grand oiseau aux ailes translucides qui glissait en silence au-dessus des eaux. Ce paysage était si parfait qu'il crut à une illusion, comme une toile virtuelle ou un cube polysensitif posé tout autour de l'hélicogyre.

— C'est magnifique, murmura-t-il, soudain ému.

Orphelle souriait, fatiguée mais heureuse, elle aussi. Elle lui offrit une moitié de fruit de paraya et le regarda y mordre sans un mot. Puis, lorsqu'il eut achevé ce frugal repas, la jeune femme posa la main sur son épaule et se blottit contre lui.

— Le bungalow est à deux pas. On y va ?

*Qu'entend-elle par « bungalow », un hôtel ?* se demanda Leuwin.

Il s'agissait en fait d'une petite cabane de bois munie d'un groupe électrogène – l'indispensable et le minimum du confort moderne – construite au beau milieu des buissons bleus et des bougainvillées mauves qui bordaient un lagon.

En apercevant ce décor paradisiaque, Leuwin en resta bouche bée.

— Vous saviez que ça existait un endroit pareil, Orphelle ? lui dit-il.

— Je rêvais d'y prendre des vacances depuis des années. En fait c'est exactement à cet endroit que je pensais quand je vous ai proposé cette petite retraite. Vous n'êtes pas déçu, au moins ?

— Bien sûr que non. C'est magnifique, on dirait l'Éden qui s'éveille.

Elle sourit. Ses yeux pétillaient d'un vert que lui enviaient les eaux des plus belles émeraudes.

— Presque l'Éden... Bienvenue sur l'atoll des îloriennes, Légat du Saint Maître Éveillé, Adam-Robinson Verdiger... À ces mots, tous deux partirent d'un long rire complice.

En regardant la tunique sale et déchirée de sa compagne, ses pieds nus sur le sable nacré, Leuwin réalisa qu'ils n'avaient plus de bagage. Plus de NeuroNext non plus, puisqu'ils ne voulaient pas s'en servir. Les lois du système avaient-elles seulement encore cours dans un tel lieu ?

Orphelle poussa la porte de la petite cabane et lui fit signe d'approcher, sans le quitter des yeux. Elle était à la fois énigmatique, silencieuse et très belle.

Sans un mot, il la rejoignit dans l'ombre de la petite bâtisse de bois. Orphelle tournait le dos à la fenêtre. Les premières lueurs de l'aube dessinaient sur son dos et ses épaules nues des feuilles de sycomorées. Sa tunique gisait sur le lit unique, comme un aveu à peine murmuré.

— Nous sommes près de la fin de cette affaire, dit-elle tout bas, mais il nous reste encore des choses à découvrir, ou à partager.

Ses yeux d'un vert profond brillaient dans la pénombre, ses lèvres entrouvertes semblaient dévoiler de fines perles blanches.

Leuwin ouvrit un peu la bouche et poussa un soupir étouffé, presque un râle. Il se tint immobile, comme se dessinait dans sa mémoire l'ombre du gamin qui avait veillé le corps de son père près de la mine, puis trouvé sa voie jusqu'à l'Ein Sof.

Découpé par les fins rais de lumière, le corps brun et radieux s'approcha alors doucement de lui. Leuwin sentit la brise sur sa peau, et la touffeur de la jungle toute proche, puis les doigts de la jeune femme qui le débarrassaient de son vêtement sacerdotal et cherchaient ses mains. Les ombres de leur nudité se rapprochèrent encore l'une de l'autre sur la paroi de bois clair, jusqu'à ce que Leuwin sente le parfum d'Orphelle, sa chaleur et son souffle sur sa peau. Il l'enlaça et enfouit son visage dans le creux de sa nuque et de son épaule. Il caressa du bout de ses doigts ses mèches brunes, puis ses doigts glissèrent sur l'arrondi d'une hanche, d'une cuisse. Des lèvres fraîches se posèrent sur les siennes. Il referma ses bras sur elle et l'étreignit plus franchement.

Leuwin sentit la pression douce de ses seins et de ses cuisses qui l'appelaient au plus profond de ce corps qu'il souleva du sol. L'aura de la jeune femme se révéla à lui en une fulgurance pourpre, aveuglante et magnifique. Ses jambes fines à la peau de satin se nouèrent autour de ses hanches, tandis qu'une plainte ténue, un râle et un murmure sonnèrent à son oreille.

Le lit ne les accueillit que bien plus tard dans l’abri de ses draps aussi blancs que la nuit passée, et qui n’en finissait pas de s’effacer pour laisser la place à un nouveau jour.

Là-bas, sur la grève, un vieil homme penché sur sa canne à pêche scrutait les eaux claires du lagon, tandis qu’ailleurs, un jeune homme dans son lit d’hôpital espérait une capture qui le délivrerait de son sommeil sans rêve, de la solitude de son exil intérieur.

Orphelle dormait encore dans la canicule de cette fin de matinée. D’un long regard qu’aucune mauvaise conscience ne détournait, Leuwin admira encore ce corps délié.

La peau mate d’Orphelle, constellée de taches de rousseur, se détachait sur les draps clairs. Dans la lumière qui filtrait en biais par la fenêtre ouverte, de minuscules gouttes de sueur brillaient doucement, comme quelques saphirs déposés entre ses seins. Il embrassa son épaule nue avec une tendresse infinie et se leva.

Il ne s’était jamais senti plus proche de l’Éternel.

Le soleil, maintenant haut dans le ciel, éclaboussait de mille feux argentés les eaux paisibles du lagon.

Le vieux pêcheur n’avait pas bougé depuis l’aube. Leuwin s’approcha de lui. Sur une natte tressée séchaient quelques poissons aux ventres roses et gris. À son approche, l’homme tourna la tête et ne parut pas étonné de le voir à demi nu. Pour lui, il n’était qu’un touriste, un citadin qui s’accordait du bon temps avec sa compagne.

— Puis-je vous demander un service, monsieur ?

— Si ça ne m’empêche pas de pêcher puis de retourner à mon bateau, tout ce que vous voulez...

— Mon interface a des problèmes, voudriez-vous m’aider à contacter un ami ?

Sun fut surpris par l’appel de cet inconnu, mais se prêta au jeu de la médiation. Le pêcheur répétait à voix basse – pour ne pas effrayer le poisson – ce que lui disait Leuwin, puis la réponse de son correspondant sur Menguel. Ainsi Leuwin apprit que Sun avait réussi à faire parler le Shnixi. C’était bien lui qui avait opéré l’Atmir afin de lui offrir une nouvelle identité en changeant son interface. Vinc Léo Shak était devenu Vini Éo Kach. Un nom de milliardaire pour un suspect sans mobile qui avait résidé sur Menguel avant de s’enfuir. D’après le Shnixi, l’Atmir était un négociant en wombs qui ne comptait pas s’attarder longtemps à Okhm. Sun précisa qu’avec son contact NeuroNext, Leuwin n’aurait aucun mal à le localiser.

Puis le prêtre s’enquit de la petite famille de Sun et apprit ainsi qu’elle avait adopté une womb rouge. Womb que les entraîneurs avaient trouvée dans les haras de l’anansha. Puisqu’elle n’avait pas de maître et que son tatouage était faux, elle aurait dû être envoyée à la boucherie. Mais Sun avait proposé d’acquiescer les droits d’enregistrement et lui avait loué un haras. Il comptait l’offrir à son fils cadet qui allait bientôt fêter son anniversaire. Leuwin, troublé, lui révéla une partie de ce qu’il avait appris : cette womb sans tatouage légal avait appartenu au cirque des Deux Soleils. Il s’agissait d’un animal dressé par le jeune Mardoeh Blika et vendu par Vinc Léo Shak au petit palefrenier assassiné. Plus qu’une pièce à conviction ou un mobile du crime, elle était la dernière womb de l’élevage Moldakhanov. En apprenant cela, Sun n’en crut pas ses oreilles et

Leuwin lui demanda de la conserver précieusement.

L'odeur du poisson grillé au feu de bois, sortit Orphelle de son sommeil. Au bas du lit, les vêtements déchirés du prêtre lui apprirent qu'elle n'avait pas rêvé cette matinée de caresses, de baisers et d'étreintes. Orphelle s'enveloppa dans un drap en guise de paréo et sortit à la rencontre du Lecteur d'âmes. Leuwin cuisinait, agenouillé devant un foyer rudimentaire, son dos et ses larges épaules nus sous le soleil. Elle l'enlaça avant même qu'il ne songe à se retourner. Et Leuwin sentit à nouveau la pression douce et rassurante de ses seins, la plénitude de son corps contre sa peau.

— Tu as bien dormi ? dit-il d'une voix basse, profonde et intime. Ce n'est qu'en se retournant qu'il vit que ce tutoiement tardif et cette voix douce la faisaient sourire.

Ils mangèrent, se baignèrent et refirent l'amour, sans s'étonner de ce cadeau ou de cette bénédiction qui leur étaient offerts.

Puis Leuwin lui raconta son entretien avec Sun et ils décidèrent d'agir la nuit même.

Une journée volée au paradis ce n'était pas si long. C'était d'évidence beaucoup trop court.

Le soir, Orphelle contacta sa greffière en chef et lui demanda d'expédier un mandat d'amener interplanétaire avant d'alerter la police judiciaire locale. Puis, en mode conférence, elle contacta leur suspect.

En entendant son nom, Vinc Léo Shak eut un choc. Le titre officiel d'Orphelle lui en causa un second, bien plus alarmant. Méfiant, il avait voilé la transmission optique, mais ses coordonnées avaient été saisies depuis plus d'une heure par les officiers de la police judiciaire et leurs auxiliaires étaient déjà en route : l'Atmir était revenu au bercail. Il était sur la même planète que ses interlocuteurs, sur une petite île-paradis mobile.

— Que me voulez-vous à la fin ?

— Je tenais à ce que vous sachiez que nous avons vos nouvelles coordonnées et votre position. Où que vous alliez, les forces de l'ordre de la confédération vous retrouveront. Vous êtes virtuellement en état d'arrestation.

La panique de l'Atmir déferla en eux comme un vent fauve et sifflant.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! J'ai rien fait, merde, c'est une erreur !

— Darar'n Ikmoa ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Un Mengueli, un palefrenier des haras d'Okhm...

— Ouaiiiis, le gosse des courses ! Qu'est-ce qu'on vous a encore raconté ?

Orphelle et Leuwin s'entre-regardèrent, surpris.

— On ne nous a rien raconté du tout, il est mort.

Nouveau silence angoissé, perceptible par l'interface de l'Atmir.

— Je suis au courant de sa mort. Mais je le connaissais pas. On lui a juste vendu une

bestiole, y'a un petit moment. Un type que j'ai connu s'est chargé de la transaction. Il s'appelle Nuz Déo Slash.

— Une bestiole ? Une womb rouge du cirque des Deux Soleils ou plutôt de la ferme Moldakhanov c'est bien ça... ?

À cet instant, la panique de l'Atmir fut telle que la communication s'interrompit. Le petit caïd avait dû s'évanouir de surprise ou de peur. Ils le rappelèrent immédiatement.

— Alors on passe à table, fit Orphelle. Nous sommes au courant de toutes vos magouilles, y compris bien sûr de votre changement d'identité. Vous devriez nous raconter votre version des faits avant d'être accusé de quatre meurtres...

— Vous délirez, hurla mentalement l'Atmir. J'ai tué personne ! Ces wombs, c'est Moldakhanov qui me les a fait vendre à son pote, Faxton. Je savais même pas qu'ils étaient pas réglos...

— Là, c'est vous qui venez de le dire, moi, je ne vous l'avais pas encore précisé.

Un long silence suivit et les deux Humains ne sentirent plus que la peur et la tristesse dans leur contact neural. Et puis soudain l'Atmir céda :

— Écoutez, madame la juge, c'est vrai que j'ai aidé Faxton à se débarrasser de ses bêtes, mais je vous jure que j'ai buté personne. Je savais même pas avant de rencontrer Nuz Déo Slash que les bestioles étaient venues en contrebande. Les deux meurtres au cirque, c'est un Humain, Mardoch Blika qui en est le responsable. Moi, j'ai rien fait. J'ai repris son numéro de cirque avec les bestioles et puis Faxton en a eu marre et il m'a demandé de les vendre sur Menguel. Je suis resté avec les bêtes pour m'en débarrasser avant de retrouver le cirque à Nooréal. Je l'ai fait, je les ai vendues à Nuz Déo Slash. Point final.

— Et vous avez utilisé l'argent de cette vente pour vous payer une petite opération... ?

— J'en avais marre du cirque ! J'ai plaqué ce boulot c'est tout. De toute façon, ce pourri de Faxton me devait un paquet de tahels. Alors j'ai gardé le fric des wombs et je l'ai joué... ça m'a rapporté bien plus d'argent que les ventes. Et c'était légal ce pari, madame la juge. J'ai le reçu de la compagnie de bookmaker qui gère les paris de l'anansha. Je vous jure que j'y suis pour rien dans cette histoire de meurtre.

— On va vérifier tout ça, monsieur Léo Shak.

— C'est dingue ! s'énerva l'Atmir. Tout ce que je demande c'est qu'on me laisse profiter de mon argent, de ma femme et de ma nouvelle vie, peinard sur mon aquabulle...

Mais la juge aux affaires criminelles interraciales avait encore des questions à lui poser :

— Les wombs de Faxton, c'étaient bien des femelles ?

— Oui, évidemment. Vous avez déjà vu des wombs mâles, vous ?

— C'est moi qui pose les questions ! Changez de ton Léo Shak, c'est un conseil. Elles avaient « quelque chose » de particulier ces wombs ?

Vinc marqua un temps de réflexion.

— J'en sais rien, madame la juge. Je ne suis pas vétérinaire, vous savez. Elles

appartenaient à ce fermier pour qui je travaillais avant le cirque. Mais je vous répète et je vous jure que j'ai tué personne !

— Ok, ça va comme ça...

*Il est convaincant, la fripouille*, pensa Leuwin. Un sacré comédien ou un véritable innocent.

Après quelques minutes de discussions stériles, Orphelle reçut un nouvel appel. Les fédéraux étaient en vue de l'aquabulle de croisière. Elle leur ordonna de lui mettre les « pinces » et « en douceur » avant de le coller en garde à vue.

Orphelle passa encore quelques appels, dont un particulièrement virulent au procureur général aux affaires interraciales. Pendant ce temps, Leuwin réfléchissait à tout ce qu'il venait d'entendre en déambulant sur la plage. Et il en vint à la conclusion que Vinc Léo Shak, pas plus que Blika, n'était le « maître des wombs ». Il était convaincu que l'Atmir n'avait fait que vendre une de ses bêtes à Darar'n Ikmoa.

Par contre, le prêtre s'interrogeait encore sur le rôle que Faxton avait tenu dans cette affaire. Mais il ne pouvait pas non plus être le tueur en série, puisqu'il n'était déjà plus sur Menguel quand le gamin avait été tué. Et puis l'ancien officier infirme ne correspondait pas au portrait du tueur. Alors qui pouvait-il bien être ? Une réponse absurde lui vint à l'esprit... Comme il voulait en avoir le cœur net, il pensa à mettre en scène un jugement de Salomon dénaturé.

L'hélicogyre des fédéraux arriva en moins de dix minutes. Vinc Léo Shak et sa compagne, une Atmire nommée Yoa Véo T'Ja, une riche junkie accro aux oniropuces, croupissaient dans la cellule du jet ultrarapide des Officiers de la Police Judiciaire. Durant tout le trajet, Vinc n'avait cessé de crier son innocence, sous le regard indifférent des policiers multiraciaux. L'Atmire, trop défoncée pour réaliser quoi que ce soit, avait juste réclamé sa dose de PQV.

La confrontation avec Vinc ne fut pas très longue. Leuwin s'isola avec le prisonnier afin de lire son aura en profondeur. Il commença par lui expliquer qu'il allait l'hypnotiser pour s'assurer qu'il était bien innocent. Vinc, protesta un peu mais se résigna rapidement. C'était encore la façon la plus rapide et la moins douloureuse pour être disculpé.

Le Na Verdiger lui parla d'une voix profonde et calme, jusqu'à conduire l'esprit de l'Atmir vers un sommeil qui le rendrait réceptif à l'opération. Les yeux de Vinc ne tardèrent pas à se clore, ses membres à se relâcher et il glissa lentement dans les bras du prêtre. Leuwin soupira. Le plus difficile était à venir et une étrange appréhension lui nouait le ventre. Une superstition idiote s'immisça dans son esprit, dictée par ce qui venait de se produire entre Orphelle et lui : serait-il encore capable de lire les auras, de plonger dans la psyché et l'âme d'autrui ?

Il se força à respirer lentement et à chasser ces pensées empreintes de culpabilité, pour faire le vide en lui. Ramené au calme, le Lecteur d'âmes récita un *mantra* bahai composé par Tahar Ashavi qui le fit entrer peu à peu en transe karmique. Et c'est dans un état d'intense concentration qu'il éveilla un à un ses *shakras* pour ouvrir son troisième œil mystique.

L'énergie ambiante électrisa la fourrure de l'Atmir et afflua entre les mains du prêtre. Déjà, il discernait les chatoyances de l'aura de Vinc Léo Shak, d'un jaune violent et veiné d'orange. Enfin, lorsque Leuwin sentit bouillonner en lui la force nécessaire à l'opération, il posa ses mains sur le front velu de l'Atmir et libéra cette énergie en une décharge brûlante qui n'était que la manifestation tangible de son corps éthérique.

L'esprit du Lecteur d'âmes plongea dans le réseau ténu des chaînes d'âmes de l'Atmir, comme il l'avait fait avec Mardoch Blika. Parmi ces dizaines de lueurs pâles, le Na distingua quelques séquelles karmiques antérieures, des taches brunes comme des pelotes de fils noirâtres cernées de brume. Mais il ne trouva aucun sémaphore mystique qui aurait marqué dans cette vie-là un crime de sang. L'Atmir n'était certainement pas un saint, mais il était sur la voie de la rédemption spirituelle, et il n'avait commis aucun meurtre.

Vinc était cupide, matérialiste, pleutre, bouffi d'orgueil et de certitudes imbéciles, mais ce n'était pas le « maître des wombs », leur tueur en série. Déjà, le cordon d'argent du Lecteur d'âmes se tendit, ramenant peu à peu son corps éthérique à son enveloppe corporelle. Le passage ne dura que quelques secondes, mais Leuwin eut l'impression qu'il s'avéra plus douloureux et plus difficile que d'habitude...

— Exit le suspect numéro 1, dit-il à son amie en quittant la cellule de l'Atmir.

Orphelle dévisagea son compagnon comme si elle sondait ses pensées. Le visage du Lecteur d'âmes était méconnaissable, ses yeux et ses traits semblaient porter des siècles de fatigue, de souvenir et de souffrance.

— Est-ce que tu es sûr que ça va ?

— Ça va aller, Orphelle. C'est... c'est toujours éprouvant de déchiffrer le cheminement d'une âme...

— Un jour, dit-elle mal à l'aise, il faudra que tu m'expliques.

— Quoi ? dit-il les yeux baissés, le souffle court.

— Comment tu t'y prends, ce que tu vois...

— Disons que ce que je vois, c'est l'essentiel des souvenirs que nous accumulons de vie en vie et ce que nous retenons de ces expériences. C'est comme une trajectoire sur laquelle nous influons dans le bon ou le mauvais sens et qui nous conduit au fil de nos vies, de nos prises de conscience, vers l'éveil. Il nous faudrait beaucoup de temps pour t'expliquer ce que mon Maître m'a transmis et encore, je ne suis pas sûr que mes explications te suffisent. Mais crois-moi, ce Vinc Léo Shak n'a tué personne dans cette vie-ci.

Un sourire très doux éclaira le visage de la jeune femme.

— Nous aurons du temps, Leuwin... Mais qu'est-ce qu'on fait si ce n'est pas lui ? demanda Orphelle soudain inquiète.

Le Na sentit qu'elle redoutait de s'être déconsidérée en montant cette opération sans l'aval de ses supérieurs. Que risquait-elle ? Pas grand-chose, une remontrance pour cette bourde légère qui ne ferait guère tache dans ses états de service, par ailleurs exceptionnels. Leuwin s'étonna de la découvrir si carriériste et si attachée à sa réputation,

mais il se souvint que lui non plus n'était pas exempt de défauts. Il se devait de ne pas la juger, ni elle, ni personne d'autre d'ailleurs.

— C'est peut-être un voleur et un contrebandier, mais pas un meurtrier, dit-il pour la rassurer.

— Tu parles ! Je vais avoir l'air de quoi ? Affréter un jet, réquisitionner une brigade pour un « voleur de chevaux »...

Il aima l'expression – si délicieusement désuète –, autant que sa mine de gamine, déçue et boudeuse.

— Non, pour un voleur de wombs, justement.

Orphelle leva vers lui des yeux clairs mais plein d'incompréhension.

— Justement ?

## – Chapitre sept –

### Le jugement de Salomon

Un Mengueli bouleversé vint voir le Maître :

— Je suis fou, j’entends les voix des Vestales Bleues.

— Que disent-elles ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends rien.

— Tu vois que tu n’es pas fou, tu n’entends pas les voix. Pas encore.

Le fou fut guéri. Plus tard, il devint très, très riche.

Commençons par la fin, pour une fois. « Il devint très, très riche ». Millionnaire en tahels ? La répétition du « très » contient la réponse. Non, le fou devint sage donc infiniment riche. Le Na Verdiger ne le traite pas comme un fou. En lui posant une question, il le traite comme un Maître. « Heureux les fous et les simples d’esprit », dit l’Évangile humaine et « Malheur au clerc, au savant, au scribe », dit le Shindaraya nourrique. Le Mengueli comprend qu’il ne sait rien, qu’il ignore tout. Il doit apprendre ou se taire, et souffrir seul. Pour lui, c’est un choc. Un choc salvateur. Le Na Verdiger le lui confirme : « tu n’es pas fou ». Il a même annulé sa folie rétroactivement car il ne lui dit pas « tu n’es plus fou ». Il ne l’a jamais été. Il n’a jamais entendu ces voix qui le torturent. Maintenant, il doit devenir fou, entendre les vraies voix. Celles qui soignent et celles qui enseignent. Nos voix intérieures, si riches...

En mengueli, « sage » se dit « Léfbeelv » et « fou » se dit « éfbeelv ». La lettre L qui les distingue, est aussi la première du mot « cœur » (Lin’v). La dernière lettre de ces trois mots est le V, et c’est aussi la seule lettre du mot-phonème « v », qui signifie « le savoir ». D’où cet aphorisme d’Ashavi : « Celui qui n’a que la connaissance et pas de cœur devient fou ». L’inverse est vrai : le sage se suffit de l’érudition du cœur.

M. B., in *Paroles d’un Maître* (extrait).

« Le ciel  
L’agneau sanglant dans la paille. »

Yves Bonnefoy

Orphelle était restée sur Atmira. Officiellement pour suivre Vinc Léo Shak et consigner sa déposition auprès du bureau fédéral. Mais c'était en réalité Leuwin qui lui avait demandé de le laisser finir seul – pour le moment – ce qu'il avait à faire.

C'est au commissariat central qu'Orphelle apprit la mort du couple Moldakhanov. Assassinés après qu'on les ait torturés dans la ferme familiale à laquelle on avait mis le feu, très peu de temps après le départ de la magistrate... Elle allait devoir s'en expliquer.

Pendant le trajet d'un monde à l'autre, Leuwin Verdiger avait d'abord contacté le docteur Crowley, le Maalok d'Hamjel, l'ange de Mardoch Blika.

— S'il le faut, lui avait-il dit, prolongez artificiellement son coma. Je crois que j'ai une exégèse qui va vous plaire, doc.

Puis il avait rappelé Sun pour lui donner de nouvelles instructions. Il lui restait maintenant à contacter son supérieur hiérarchique, le Nonce Salès, qui lui avait joué toute la partition des sentiments, de la colère au dépit, en une dizaine de messages sur son interface Next.

Le visage courroucé du « lion noir » ne lui laissait aucun doute sur ses dispositions d'esprit.

— Verdiger, enfin ! J'espère que vous avez une excellente excuse à me fournir ? J'essaye de vous contacter depuis des jours !

— Monseigneur, fit Leuwin avec une pointe d'ironie, laissez-moi vous expliquer toute l'affaire.

— L'affaire ? Bon sang Verdiger, ne me dites pas que vous vous intéressez encore à ce prisonnier que vous avez visité ? Cette affaire n'est pas de votre ressort et moins encore de votre...

— Salès ! Cette affaire relève d'une « mission » que m'a confiée le Souverain Pontife, le Saint Maître Éveillé.

— Vous vous foutez de moi Verdiger ? hurla Salès à travers l'interface.

Pour seule réponse, Leuwin activa la lecture nanoptique de son interface neurale, en fixant la paume de sa main. La vue du tétragramme sur fond d'anneau de Moebius laissa le « lion noir » sans voix – peut-être pour la première fois de sa vie. Salès, malgré la couleur sombre de sa peau, parut blêmir puis, la nuque raide, le doigt sur la couture de son pantalon, lui présenta ses respects religieux. L'indélébile sens de la hiérarchie de cet homme amusa Leuwin un bref instant.

Des années plus tôt, Leuwin avait étudié le schéma d'âmes de Salès et découvert que ce religieux puisait l'essentiel de sa vocation dans un évènement karmique avorté des millénaires auparavant : alors membre de l'ordre du Temple, il était mort dans la ville de Jérusalem en tentant de reprendre le tombeau du Christ, tombé aux mains des hérétiques. Malgré une dizaine de réincarnations, Salès n'avait jamais oublié la mission inachevée du templier qu'il avait été. La révélation de cet échec mystique qui pesait depuis sur sa conscience, ne fut une surprise ni pour le Lecteur d'âmes ni pour le Nonce. Ce dernier

avait trop souvent expliqué au Na combien il regrettait le temps des croisades et des moines soldats.

— L'égat Verdiger, je n'ai pas été averti que le Saint Maître Éveillé vous avait confié une mission. Si je l'avais su, je n'aurais pas entravé vos précieuses recherches par d'inutiles reproches.

— Je le sais bien, Nonce Donval Salès, et je ne vous en tiens pas rigueur. Du reste, je ne comprends pas plus que vous pourquoi notre Saint Père m'a choisi et m'a confié le soin de sauver cette âme, celle de Mardoch Blika.

— Votre Excellence aurait pu me le dire, bredouilla Salès mal à l'aise. Je vous aurais aidé autant que je le pouvais au lieu de...

— Je ne comprenais pas moi-même cette mission, Donval, comment aurais-je pu vous fournir une explication satisfaisante ? Salès, je vais achever ma mission dans les heures qui viennent et j'espère que vous comprendrez tout et m'approuverez ensuite.

— Certainement, L'égat.

— Allons Donval, ne me donnez pas du « L'égat » et de « l'Excellence », je suis et je reste un simple Na, pour le moment.

— Pour le moment ? Que voulez-vous dire, Leuwin ?

— Plus tard, Donval, nous en parlerons plus tard. Je dois vous laisser.

— Bien. « Mes Devoirs », L'égat Verdiger et que l'Ein Sof vous protège.

La formule toute militaire fit sourire le Lecteur d'âmes.

— Merci, Nonce Salès, puisse-t-il nous éclairer de Sa Sainte Lumière et vous bénir.

Le Na Verdiger suspendit la communication et contempla le sceau d'investiture qui couvrait ses incartades et lui conférait un statut d'ambassadeur universel du Saint Maître Éveillé. Leuwin n'était pas dupe, il savait qu'il ne méritait pas ce signe de legatur. Pas encore et d'autant moins qu'il avait aimé Orphelle avec autant de force qu'il avait servi l'Ein Sof. Le souvenir nostalgique de cette journée en Éden hanta Leuwin durant toute la traversée et plus douloureusement lorsqu'il survola le désert menguelien pour rejoindre Okhm. Le désert, d'un rouge profond, semblait parcouru de veines claires, comme des affleurements de roches schisteuses qui dessinaient des rivières minérales. Cet oued était magnifique mais, sans eau, le désert demeurerait stérile.

*L'eau est comme l'amour, pensa Leuwin, ce n'est qu'en son absence qu'on prend la mesure de son prix.* Tout à coup, il se retrouva dans la pénombre de ses souvenirs, dans l'aube de son amour où de fins rais de lumière s'épalaient sur ce corps brun et nu de femme. Il ressentit la tiédeur de sa peau qu'il avait goûtée de ses lèvres et dont l'odeur flottait encore sur sa bouche et ses mains. Il revit l'éclat des gouttelettes entre ses seins, ses cheveux humides sur ses épaules, et il poussa un profond soupir.

Le disciple du Na Tahar Ashavi ne savait plus s'il avait péché ou s'il avait élevé son âme au cours de cette enquête. Il avait le sentiment d'avoir conservé la foi, mais il savait qu'il avait également perdu quelques certitudes, une partie de sa vocation et de sa pureté. Et aucun sceau dermique, aucune reconnaissance de son ordre ne pourrait effacer ce sentiment.

Leuwin réalisait qu'il avait envie de vivre différemment : approfondir sa spiritualité sans le poids du sacerdoce. Envie de vivre un peu plus pour lui, en un sens. Était-ce possible après tant d'années de prêtrise ?

Une parole d'Hillel l'ancien, lui revint en mémoire : « Si je ne me soucie pas de moi, qui se souciera de moi ? Mais si je ne me soucie que de moi, que suis-je ? Et si ce n'est maintenant, quand ? ».

Sa décision s'imposa d'elle-même, naturellement, au sortir d'une longue méditation. Un sentiment très doux l'envahissait, une sérénité qu'il avait connue sur ses eaux d'exil, mais qui n'était plus empreinte de gravité et de solitude. Au contraire, c'était comme un nouvel élan de foi, une plénitude heureuse et joyeuse qui venait chasser ses doutes, ses remords.

Il eut envie de rire de lui-même, de toutes ces années où il avait feint d'ignorer que l'amour spirituel n'était pas le seul amour. Aujourd'hui, il pouvait s'avouer que cette confiance nouvelle, terrestre et charnelle que lui inspirait Orphelle, donnait un visage et un sens nouveau à sa foi. Leuwin n'avait rien à regretter de sa vie passée et tout à découvrir au côté de la femme qu'il aimait. Et s'il s'était trompé, sur elle comme sur le sens de sa vie, il pouvait encore monter un élevage de wombs et vivre à nouveau loin des hommes, en compagnie des bêtes. Il était encore jeune après tout et il avait le droit au bonheur, lui aussi. En ces instants où il s'approchait enfin de la vérité, Orphelle lui manquait douloureusement.

Sun l'accueillit à nouveau à bras ouverts. Sur le perron de sa villa, au-dessus des contreforts bronze et safre du désert d'Okhm, sa petite famille était rassemblée au grand complet. Le métis polshka avait respecté toutes les instructions que le Daicini Verdiger lui avait transmises avant de quitter Atmira.

— Alors, elle est là ?

— Elle n'attend que vous, Daicini. Elle était plutôt nerveuse quand on l'a capturée mais elle s'est calmée et personne n'a essayé de la monter depuis son arrivée. J'ai aussi fait venir une autre womb grise et une carcasse intacte de l'abattoir, comme tu me l'as demandé, Daicini...

Dans son enclos, environné de fourrages aussi rouges que sa laine, l'animal efflanqué paissait tranquillement. C'était une womb d'un peu plus de quatre ans, privée d'ulw depuis ses plus tendres années.

Sur le sommet de sa bosse crânienne, son œil unique fixait les visiteurs avec une curiosité placide. Sa trompe s'ouvrit et relâcha la botte de racines et de tubercules qu'elle s'apprêtait à manger. Courte encore, mais d'un bel ivoire, sa nouvelle défense luisait, tout comme ses cornes fines et recourbées.

La womb devait faire un mètre quatre-vingts au garrot et elle avait achevé sa croissance. C'était une femelle, prête à donner naissance à des petits si on lui trouvait un jeune mâle un peu décidé ou un bon vétérinaire pour pratiquer une insémination.

Leuwin ne parvenait pas à la quitter des yeux, comme fasciné par le spectacle de

l'animal. Au côté du Lecteur d'âmes, Sun qui ne comprenait absolument pas ce que son ami comptait faire, commençait à s'impatienter. Il lui donna un petit coup de coude, pour le sortir de sa rêverie.

— Hey... Alors Daicini, ce « jugement de Salomon », c'est quoi ?

Un sourire de vieux sage malicieux et faussement naïf barra le visage du Daicini Verdiger. Il se tourna vers le métis polshka et esquissa un effet de manche en drapant son akaba.

— Il était une fois, il y a très longtemps dans une galaxie lointaine, très lointaine, sur une planète que l'on nommait la Terre, un roi connu pour sa sagesse. Ce roi s'appelait Salomon et il eut un jour un délicat procès à trancher. Deux mères de famille réclamaient un même enfant. Il proposa qu'on le partage à la hache !

Sun rigola, il adorait les récits bibliques qu'il jugeait fantasques mais distrayants.

— L'une des mères, reprit Leuwin, préféra que l'enfant soit remis, intact à sa rivale.

— Et bien sûr, c'était elle la vraie mère ?

— Exactement, Salomon ! Maintenant faites venir l'autre womb, voulez-vous ?

Sun haussa les épaules et donna ses ordres pour que l'un de ses employés fasse entrer un second animal dans l'enclos. C'était une petite womb grise, courtaude et docile. La womb à la fourrure rouge parut lui jeter un regard curieux, puis s'approcha d'elle et commença à la flairer. Sun ne comprenait toujours pas où Verdiger voulait en venir. Lorsque le vieux forban tourna la tête vers le prêtre, il eut un mouvement de recul. À ses côtés se tenait un immense insecte, un dignitaire shnixi que l'on appelait Xinixshr'a.

— Ce n'est que moi, fit Leuwin en pénétrant à son tour dans l'enclos.

La womb grise, occupée à se gaver de foin n'afficha aucun mouvement, mais la rouge, en revanche, commença à gratter le sol, la trompe contractée. Elle ne quittait pas le faux Shnixi de son œil cyclopéen et tout dans son attitude trahissait son agressivité naturelle, sa colère ou sa peur.

Leuwin se rapprocha de la croupe de la petite womb grise, indifférente. C'est alors que la womb rouge poussa un long barrissement. Une note étrange, incongrue, semblable à un cri de colère ou à une mise en garde. Lorsque Leuwin fit mine de saillir la petite grise à la manière des Shnixi, la womb rouge se cabra sur ses pattes arrière et le chargea en barrissant. Sun poussa un cri de frayeur et Leuwin eut juste le temps de passer au-dessus de l'enclos, contre lequel la bête vint finir sa course. Le prêtre coupa son holomorphing et se tourna vers les témoins de la scène, pour les ramener au calme.

— Tout va bien. Elle ne m'a pas touché. Ce n'est rien...

— C'est la première fois que je vois une telle réaction chez une bête, fit Sun interloqué.

— Vous n'êtes pas au bout de vos surprises, je crois. Maintenant faites sortir la grise, s'il vous plaît, et amenez la carcasse que je vous ai commandée.

La womb rouge ne se calmait pas. Méfiante et protectrice, elle refusait qu'on emmène sa semblable hors de l'enclos. Agacés, les garçons de ferme durent finalement l'endormir pour faire sortir la petite womb grise, toujours aussi placide. Les employés

de Sun déposèrent la dépouille d'une womb grise auprès de la femelle rouge. Puis sur l'invitation du prêtre, tout le monde s'installa sous la tonnelle pour y prendre un rafraîchissement en attendant que la womb rouge se réveille.

Lorsque Sun et Leuwin revinrent à l'enclos, la nuit était tombée. La womb rouge ne dormait pas et la dépouille de la womb grise avait disparu. Sun s'en étouffa de surprise.

En regardant mieux à l'intérieur de l'enclos, ils virent que la terre y avait été retournée dans un coin et partiellement dissimulée par des bottes de foin. Après vérification et malgré l'agressivité de la womb rouge, ils y trouvèrent les restes inhumés de la carcasse. Il s'agissait bien d'une tombe. Certes, confectionnée avec de la terre et du foin, mais ils étaient devant la première sépulture avérée de womb. Et la femelle à laine rouge, droite et digne, la veillait comme une mère.

*Le « maître des wombs » ou plutôt la « maîtresse des wombs », se dit Leuwin en la regardant, c'était elle, l'héritière de Cain.*

C'est alors que la womb barrit faiblement en pointant vers eux sa trompe et Leuwin, qui ne put retenir ses larmes, comprit soudain d'où venait le O sur le front des victimes : sa signature, c'était de sa trompe que la womb l'avait laissée. Un geste de colère ou un ultime effort pour signifier, autrement que par le seul acte de tuer, qu'elle n'était pas un objet mais déjà, même primitivement, une personne douée de raison. Capable de venger ses sœurs, de les défendre ou de les inhumier. De contempler et de partager leur souffrance à chaque instant de sa vie.

Et d'en concevoir le dessein de les venger...

Un peu plus tard dans la nuit, lorsque Sun eut avalé suffisamment de tamarchek pour reprendre quelques couleurs, Leuwin lui fit une suggestion :

- Nous devrions appeler le cousin de Darar'n Ikmoa.
- Pour lui dire quoi, Daicini ? Que nous avons le meurtrier de son cousin et que c'est une womb ?
- Exactement et pour le convaincre de porter plainte contre elle.
- Sauf ton respect, Na Verdiger vous perdez la...
- Non, Sun, je ne suis pas fou ! C'est le seul moyen d'innocenter Blika et d'établir avec l'autorité de la chose jugée que les wombs peuvent accéder à l'intelligence. Ainsi, les wombs seront arrachées au joug katali et considérées comme des sujets de droit. À ce titre, elles seront nos frères et sœurs co-sentients...

– Post-scriptum –

Les animaux dénaturés ?

Un jeune disciple womb dit un jour au Maître :

– Je n’aurais pas aimé être à la place d’Alpha, la première d’entre nous à avoir ouvert l’œil.

– Lorsque l’eau monte, cita le Maître, le bateau monte aussi...

Ces paroles connues sous le titre de Koan du Womb, ont fait couler beaucoup d’encre. La remarque du disciple est pourtant magnifique car elle exprime son souci de justice et son devoir de mémoire. La réponse du Na Verdiger est également admirable. Les Wombs sont des cyclopes, car ils n’ont qu’un œil. Par association d’idée (ce qui est une des six méthodes d’exégèse), le Maître pense à l’image du troisième œil humain, le kundaili hindouiste : l’œil de la perception éclairée. Il lui vient alors cette parabole d’un autre humain oriental, Jocho Yamamoto. L’eau, comme dans le déluge, symbolise l’épreuve et l’injustice. Le bateau, c’est cet individu qui fait face au déluge et surnage. Alpha, le « maître des wombs » ne s’est pas laissé couler. À sa façon, elle a fait face. Il ne faut pas fuir l’épreuve qui peut nous « élever » et nous rendre plus fort. Quant à sa responsabilité éthique, il est difficile d’en juger car la situation n’a aucun précédent. C’est l’ultime sens du Koan du Womb : le bateau est-il responsable de la montée des eaux ?

M. B., in *Paroles d’un Maître* (extrait).

Eaux du dormeur, arbre d’absence, heure sans rive,  
Dans votre éternité une nuit va finir.  
Comment nommerons-nous cet autre jour, mon âme,  
Ce plus bas rougeoiement mêlé de sable noir ?

Yves Bonnefoy

« Pierre écrite » in *Du mouvement et de l’immobilité de Douve*.

Je le disais en préambule, ce fut un événement historique sans précédent dans l’histoire des civilisations du *Limes*. La nouvelle se répandit d’un bout à l’autre de l’univers habité. Le procès eut bien lieu malgré les moqueries du début et les pressions des Katalis. Une fois de plus, en qualité de juge d’instruction aux affaires criminelles

interraciales, ce fut la Pra Orphelle Mac Tagert, la fraîche épouse de l'ex-prêtre baháí Leuwin Verdiger, qui instruisit le dossier de cette stupéfiante affaire.

Comme je le disais donc au début, à travers le « maître des wombs » c'est nous-mêmes que nous jugeâmes. Leuwin Verdiger avait entrevu dans le système judiciaire l'unique moyen d'établir définitivement les droits de cette espèce. Leur reconnaissance en tant qu'espèce co-sentiente, au même titre que les Humains ou les éternels primitifs Ygols.

Le premier moment de stupeur passé, il a bien fallu que des experts examinent ce spécimen exceptionnel de Womb. Elle était le dernier représentant de sa fratrie, puisque les autres Wombs ayant appartenu au cirque de Faxton, avaient été vendues par Vinc Léo Shak à un maquignon peu regardant.

Les expertises convergèrent – malgré l'opiniâtreté des experts katalis – et lui reconnurent une intelligence rudimentaire. Une bête douée de raison qui se classait au niveau 1.3 sur l'échelle de Koeningsberg. Le même stade d'évolution qu'avaient atteint les Atmirs lorsqu'ils furent découverts par des explorateurs maaloks dans leurs jungles arboricoles d'Atmira, il y a cinq cents ans à peine. Aidés par des spécialistes du développement, il n'a pas fallu plus de trois générations aux Atmirs pour atteindre le niveau 5 d'évolution.

En résumé, cette Womb était capable de manier une arme blanche, d'exprimer des sentiments primaires mais complexes de filiation et de piété (i.e. l'inhumation ou la pratique de rites funéraires est la seconde caractéristique des débuts de l'intelligence, juste après le meurtre) ou encore de reconnaissance. Elle se situait donc, dans un cadre référentiel humain, entre l'*Homo habilis* et l'*Homo neanderthalensis*<sup>15</sup>.

La seconde question que le tribunal intergalactique du *Limes* dut trancher, fut celle de la culpabilité de l'accusée (on ne pouvait plus dire de « la bête » ou de « l'animal »).

Les preuves ne manquaient pas : à commencer par les deux armes naturelles qui avaient servi pour entraîner la mort, ses deux défenses usées, prêtes à tomber. Il y avait aussi les innombrables marqueurs génétiques laissés sur les victimes : poils, salive... que les enquêteurs avaient mis de côté. À l'époque de ces enquêtes pour homicide, ces marqueurs biologiques n'étaient pas plus signifiants que des poils de chats ou d'ikanis sur le corps d'un fermier assassiné.

Il fut donc établi que la Womb, que l'on nomma Alpha, était bien la meurtrière de quatre individus. La défense tenta de requalifier ces crimes en actes de légitime défense, mais l'argument ne fut pas retenu par les juges qui reconnurent Alpha coupable d'homicides volontaires.

Mais dans quelle mesure, s'interrogèrent pourtant les juges, pouvaient-ils condamner un être primitif dépourvu de morale et ignorant de la loi ? Sur ce point, les explications de nombreux philosophes et religieux aidèrent les juges à se faire une idée sur la question.

Les conclusions de l'avocat général, Gabriel A. Bertrand, reprirent presque mot pour mot l'émouvant et brillant plaidoyer de Leuwin Verdiger : l'absence totale d'instruction de l'accusée et sa méconnaissance complète de l'idée de justice médiatrice l'avaient

---

<sup>15</sup> L'homme de Neanderthal enterrait ses morts et il semble qu'il pratiquait aussi des rites funéraires destinés à accompagner les défunts « au-delà de la mort ».

empêchée d'imaginer une autre loi que celle du talion. Une loi du talion brutale, sans compensation pécuniaire. Cette vendetta primitive n'était qu'une tragique forme de rébellion.

Incapable de libérer ou de protéger ses semblables, d'entrer en résistance contre leur oppression, elle les avait vengés sous le coup d'une pulsion incontrôlable, mais en rien « animale ».

Qui, devant le spectacle quotidien de l'oppression, de l'humiliation, du massacre et de l'utilisation esclavagiste de ses frères, ne se serait pas révolté ? Quel être intelligent ne serait devenu fou et ivre de haine, à vivre dans un tel enfer ?

Le plus étonnant était qu'Alpha ait intuitivement « compris » le caractère inacceptable de la situation dans laquelle se trouvait son peuple, avant de la refuser et de le venger de la façon la plus terrible.

1.3 sur l'échelle de Koeningsberg, c'était manifestement sous-évalué pour une créature qui exprimait déjà dans ses actes un jugement moral, une idée de justice, même choquante pour nous, êtres « civilisés ».

C'est ainsi que s'acheva la première partie du débat. On se dirigeait vers un non-lieu. Il restait encore aux avocats et aux jurés à s'interroger sur notre propre civilisation de loisir et sur notre rapport à l'environnement. À quel niveau de civilisation étions-nous lorsque nous dévorions, engrossions, maltraitions, mettions sous le joug des créatures trop peu évoluées pour avoir des droits. La frontière entre l'animal et l'être doué de raison tenait donc à cet acte fondamental et premier : la capacité à perpétrer un meurtre ?

Cette constatation fut la pire blessure morale de notre civilisation.

Plus subtile et profonde que la première rencontre extra-terrestre. Le choc est impossible à décrire. Depuis le procès, nous étions tous devenus des cannibales, des esclavagistes, des barbares, en un mot des primitifs. Nous dévorions et exploitons des êtres sensibles, intelligents mais trop frustes, trop abêtis par l'herbe neuro-régressive pour se défendre ou pour protester. Tout cela par la faute des Katalis...

Une mission d'experts (ethnologues, archéologues, biologistes...) accompagnés de militaires, se posa sur Katal.

Quelques mois plus tard, la découverte d'une très ancienne civilisation lacustre et agricole sur le site d'Hukalidjar confirma que les lointains ancêtres des Wombs avaient, des millénaires plus tôt, atteint le niveau 3.2 sur l'échelle de Koeningsberg, avant que les nomades katalis ne les réduisent en esclavage et ne les abêtissent par l'ingestion constante d'ulw génotoxique.

L'origine de ce processus d'exploitation, plus abominable que l'esclavagisme, incombait aux farouches Katalis, et nous étions tous leurs involontaires complices.

Mais les Katalis ne l'entendirent pas ainsi et refusèrent le vote du Conseil qui déclara leur monde « ouvert » aux investigations et à toute mesure de protection des Wombs. Les Katalis prirent les armes et déclarèrent une guerre sainte contre les étrangers qui fouleraient leur sol sacré. La guerre contre Katal dura trois semaines et causa des milliers de morts,

d'attentat en représailles, d'occupation en blocus militaire.

Ce qui eut pour conséquence de déclencher de nombreux conflits à travers le *Limes* : croisades écologiques, attaques d'illuminés. En définitive, il s'agissait surtout de tentatives de reconquête d'une dignité à jamais perdue.

Ces soubresauts qui mirent en péril la civilisation galactique initient, à mon sens, un saut évolutif forcé. Peu après le procès, on vota des lois dans tout le *Limes* pour libérer les Wombs et en interdire le trafic ou la consommation. Sous la pression populaire, le Haut Conseil vota leur reconnaissance comme espèce co-sentiente et par conséquent, leur reconnut le droit à disposer d'eux-mêmes.

Étrangement, dès l'instant où cette loi fut votée et appliquée, on signala l'apparition de Vestales Bleues sur Atmira puis aux quatre coins de l'univers. Les prophéties des « purs » semblaient se réaliser et l'ensemble des Atmirs se tourna à nouveau vers les déesses tutélaires polymorphes. Mais cela n'empêcha pas de nouvelles guerres civiles de faire rage sur les planètes peuplées d'Atmirs.

Dans cet enchaînement d'événements dramatiques, la naissance *in vitro* de Wombs au monastère Shandarshagor passa presque inaperçue. Tout comme le démenti du Saint Maître Éveillé des bahais au sujet de l'envoi d'un sceau dermique destiné au Lecteur d'âmes Leuwin Verdiger. Certains parlent d'une erreur de destinataire, d'autres d'un bug inexplicable dans l'attribution de cette mission, ou encore d'une manœuvre du Grand Pontife... Il s'agit peut-être tout simplement d'un de ces miracles du quotidien dont aime à parler Leuwin...

Le prononcé du jugement eut lieu deux ans plus tard, à la fin de la guerre contre Katal. Les dispositions spéciales du traité de *Port Universalis* furent déclarées nulles et non avenues, et le Haut Conseil du *Limes* reconnut ce monde comme « La patrie historique des Wombs et des Katalis ».

Vaincus, humiliés, les Katalis signèrent un armistice qui les maintenait au sein de la confédération mais les plaçait sous une tutelle interplanétaire. Les Wombs étaient désormais libres, mais, par prudence, on préféra leur faire quitter leur monde d'origine pour les conduire sur une petite planète terramorphe nommée Gan et située dans la constellation du Cygne. Ce fut un long exode que d'autres ont mieux raconté que moi.

Leur nouveau refuge était une réserve écologique, un territoire scientifique qui fut rebaptisé « Womba I » et qui devint leur arche, leur terre promise. Ils étaient quelque huit cents millions d'âmes. Toutefois, toute une génération était gâchée, car intoxiquée par l'ulw. Leurs enfants, quant à eux, représentaient un espoir considérable.

Les Wombs de la nouvelle génération, aidés d'éducateurs sous l'égide du couple Verdiger, ne tardèrent pas à montrer les signes de leur éveil. Une intelligence encore enfantine, en devenir, comme leur peuple.

Je me souviens des films holos que j'ai vus cette année-là. On y voyait, Shlomon, le fils de Leuwin et Orphelle Verdiger discutant sans traducmod avec une vieille Womb rouge. Un jeune Womb s'amusait à côté d'eux. Il s'agissait bien d'Alpha, la « maîtresse

des wombs » et de son jeune fils Epsilon, né *in vitro* à Shandarshagor.

Quant à moi, j'ai émergé bien tard de ma nuit aux heures sans rive, tiré de ces eaux d'inconscience qui m'ont protégé et je n'ai pas eu la chance de pouvoir demander pardon à cette vieille Womb. Alpha est morte peu après mon réveil.

C'est sur sa tombe, chez Sun Nandelaka, que je suis venu réciter une très ancienne prière. Le *Vidouy*, la confession du Yom Kippour, le jour du Grand Pardon. Car c'est moi qui, le premier, ai vu Alpha perpétrer sa vengeance sur le Xinixshr'a, avant d'enterrer sa sœur violée et assassinée. Moi le témoin qui n'ai pas supporté la vérité. Moi qu'on avait accusé de ces meurtres. Son ancien « dresseur » devenu le parfait « bouc émissaire ». Leur compagnon de jeu et ancien ami, Mardoeh Blika.

La distance est couverte jusqu'à moi, le narrateur.

Puissent les enfants d'Alpha avoir pitié de nous, de notre ignorance et de notre barbarie. Puissent-ils nous pardonner et avoir une meilleure idée de la civilisation que ces jeux et ces conquêtes stériles, cet appétit monstrueux de posséder et de tuer, d'asservir.

Puissent-ils aussi nous apporter leur regard neuf et innocent, la lumière de l'éveil de Katal. Cette sagesse que l'on dit rayonnante sur Gan-Womba, cœur à vif de l'Ein Sof, Père éternel de tous les vivants de l'univers...

– FIN –

## L'illustrateur



Né en 1970 dans la région lyonnaise, **Didier Graffet** a toujours su que sa vocation serait celle d'un artiste-peintre. Après un Bac A3 (littérature et arts plastiques), il intègre la prestigieuse école Émile Cohl à Lyon, où il peut s'essayer à l'illustration, la BD et l'animation.

Principalement illustrateur dans le domaine de l'édition durant une vingtaine d'années, le talent de Didier Graffet a irrémédiablement marqué toute une génération de lecteurs, que ce soit en fantasy, avec des œuvres maîtresses comme « Légende » de David Gemmell, en science-fiction, avec « L'éveil de Katal » de Luc Verdier, ou en steampunk, notamment pour sa réinterprétation remarquée des œuvres de Jules Verne ou avec le livre « Steampunk – De vapeur & d'acier », réalisé avec le romancier Xavier Mauméjean.

Salué maintes fois par la profession et le public, il a obtenu le *Grand Prix de l'Imaginaire* et le prix *Visions du Futur* en 2002, ainsi que le prix *Art&Fact* et le prestigieux *Jules Verne Award*.

Parallèlement à l'édition, il se consacre aujourd'hui à la peinture et expose ses œuvres dans une galerie parisienne.

Il a rejoint sa Normandie familiale, où il réside actuellement, en compagnie de sa femme et de ses trois enfants.

Son site internet : <http://www.didiergraffet.com/>

## L'auteur



Originaire de Bordeaux, **Luc Verdier** est né dans les années 70.

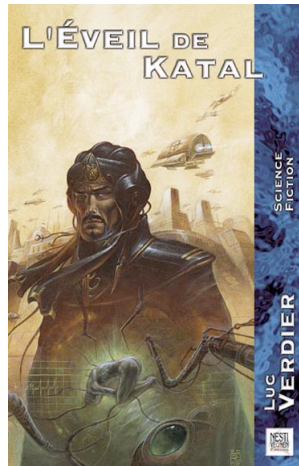
Un peu dans la lune, beaucoup dans les étoiles, il a sept ans lorsqu'il découvre Star Wars au cinéma. Son voyage stellaire commence et le conduit dans les vastes territoires du *space opera* (Stefan Wul, Edgar Rice Burroughs, Frank Herbert, Peter F. Hamilton, Pierre Bordage...), des *serials* et des *comics* « pulp » des années 60/70. Il en garde un goût tenace pour les espaces infinis, les civilisations improbables et les vaisseaux de fortune.

Autant d'expériences qu'il s'efforce de retrouver en baroudant sur notre bonne vieille planète bleue, à la rencontre de la plus étrange des créatures de l'univers connu, l'humain.

Luc Verdier est créateur de jeux vidéo. Passionné de cultures et de spiritualité, l'idée d'un prêtre multiconfessionnel lui est venue lors d'un quiproquo religieux durant les vendanges.

Il vit aujourd'hui en Belgique avec sa compagne et ses deux enfants, entouré d'écureuils et de hêtres centenaires dans lesquels il espère se réincarner un jour (lointain).

## L'Éveil de Katal



### **Le papier, c'est bien aussi...**

Vous pouvez retrouver le roman de Luc Verdier en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 352 pages – ISBN : 2-910899-52-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).